00101608

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay
on 10 August, 2018

CONTES INÉDITS

DES

MILLE ET UNE NUITS.

CONTES INÉDITS

DES

MILLE ET UNE NUITS,

EXTRAITS DE L'ORIGINAL ARABE

PAR M. J. DE HAMMER,

Chevalier de plusieurs Ordres, Conseiller actuel aulique, premier Interprète de S. M. l'empereur d'Autriche pour les Langues Orientales, etc., etc.,

Traduits en Français

101608

PAR M. G.-S. TRÉBUTIEN,

Membre de la Société Asiatique de Paris.

OUVRAGE FAISANT SUITE AUX DIFFÉRENTES ÉDITIONS DES MILLE ET UNE NUITS.

TOME PREMIER.

LIBRARY OFFICE BOMBAY BRANCH OSTER ASIATIC SOCIETY

00-m-14

PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMPRIM.-LIBR.-MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Libr. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent;

RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

M DCCC XXVIII.

10
God
Fo 398.2
Aral Con.
101608
00101608

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46

A Monsieur

VINCENT DE ROSENZWEIG,

CONCIPISTE AULIQUE

Au service de Sa Majesté I. R. A.

Monsieur,

En me permettant de vous dédier cet ouvrage, vous avez rempli l'un de mes désirs les plus vifs. Depuis long-tems j'éprou-

vous le besoin de vous offrir un témoignage
de ma reconnaissance et de mon respectueux
dévouement. Je désirerais qu'il fût plus digne
de vous; mais quel hommage pourrait ex-
primer les sentimens que m'inspire cette géné-
reuse amitié que vous avez bien voulu m'ac-
corder, et qui m'honore autant qu'elle m'est
chère! Comment peindrais-je mon admira-
tion pour le beau talent qui a fait revivre,
dans une des langues de l'Europe, l'un des
chefs-d'œuvre de la poésie de l'Orient!
Croyez du moins, que je n'oublierai jamais
avec quelle inépuisable obligeance vous
m'avez aidé de vos conseils et de vos lu-
mières, ni surtout cette bonté si touchante que

vous avez bien voulu apporter dans des relations qui seront toujours le plus grand charme de ma vie.

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

Trébutien.

Caën, le 14 Mai 1828.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Les Mille et une Nuits ont subi l'épreuve qui sanctionne d'une manière irrévocable le mérite des productions de l'esprit, celle du tems; il serait donc superflu de chercher à faire ici un long éloge de ces ravissantes fictions où l'Orient se réfléchit comme dans un miroir magique. Je me bornerai à faire connaître le manuscrit d'où sont extraits les nouveaux contes que nous publions aujourd'hui, et qui paraissent en français pour la première fois.

Lorsque M. le chevalier Joseph de Hammer se rendit, en 1799, à Constantinople, où l'appelaient ses fonctions auprès de l'ambassade d'Autriche, il fut chargé par le baron de Thugut de lui acheter un manuscrit complet des Mille et une Nuits. Mais toutes ses recherches chez les libraires de Constantinople furent infructueuses, et il ne fut pas plus heureux pendant un séjour de six semaines qu'il fit au Caire. Deux ans plus tard, M. de Hammer obtint enfin un manuscrit des *Contes Arabes*, par l'entremise du consul gé-

néral d'Autriche, M. Rosetti, qui, peu de tems auparavant, en avait procuré un autre tout-à-fait pareil à l'ambassadeur de Russie, feu le chevalier d'Italinski. Ces deux manuscrits étaient des copies d'un même exemplaire, et entièrement semblables l'un à l'autre. Ce fut alors que M. de Hammer lut, pour la première fois, le recueil complet des MILLE ET UNE NUITS, et découvrit la véritable conclusion de cet ouvrage, qui était ignorée en Europe. Il connaissait aussi déjà le contenu d'un manuscrit plein de lacunes, dont il avait fait l'acquisition au Caire, pour le baron de Thugut, et qu'il s'était mis à lire avec le plus vif intérêt. C'est peut-être à l'attrait de cette lecture que M. de Hammer dut la conservation de sa vie, et de ne point partager le sort funeste de son ami Keith, secrétaire du célèbre amiral Sidney Smith, qui périt dans le Nil (1).

(1) Mon excellent et illustre ami, M. le conseiller aulique de Hammer, m'a raconté lui-même, dans une de ses lettres, cette tragique aventure. Je regrette beaucoup de ne pouvoir citer ici ses propres expressions; mais ce fait singulier se rattache trop directement aux *Mille et une Nuits* pour qu'il me soit permis de le passer sous silence.

Pendant la campagne d'Égypte, M. de Hammer se trouvait auprès de l'amiral Sidney Smith, et l'on attendait la reddition du fort

Pendant les deux années qu'il passa ensuite à Constantinople, comme secrétaire de l'ambassade d'Autriche, M. de Hammer fit une lecture complète de son manuscrit, et traduisit en français les contes qui n'avaient pas été publiés par Galland. Il envoya le dénouement de l'histoire qui sert de cadre aux MILLE ET UNE NUITS, à son ami M. le baron Silvestre de Sacy, qui le communiqua à l'un des nouveaux éditeurs

de Rahmanyeh, assiégé par les troupes anglaises. Le secrétaire de l'amiral, M. Keith, jeune Écossais doué des plus brillantes qualités, engagea M. de Hammer à l'accompagner à Rahmanyeh pour voir à quel point en était le siége; mais il s'y refusa, préférant à ce voyage la lecture d'un manuscrit incomplet des *Mille et une Nuits*, dont il avait fait l'acquisition le matin même. Après avoir vu s'embarquer sur le Nil, dans un petit bateau arabe, M. Keith, qui prit avec lui pour interprète le fils du consul d'Autriche à Alexandrie, M. de Hammer revint à sa demeure, et il allait commencer sa lecture lorsqu'on accourut lui annoncer que la barque de M. Keith venait de chavirer, et que tous ceux qui se trouvaient dedans étaient noyés. Il s'empresse de se rendre au fleuve pour faire chercher leurs corps, mais on les retrouva trop tard pour parvenir à les rappeler à la vie. Un capitaine esclavon, qui croyait que M. de Hammer avait accompagné son ami, porta le bruit de sa mort à Constantinople. Cette nouvelle fut recueillie par les gazettes allemandes, et l'une de ces feuilles fut distribuée à Grætz, où demeurait alors le père de M. de Hammer, le jour même où il reçut une lettre de son fils, dans laquelle ce dernier lui annonçait le danger qu'il avait couru, et comment il devait la conservation de ses jours à sa passion pour la lecture des *Mille et une Nuits*.

des *Contes Arabes*, M. Caussin de Perceval. Pendant son séjour à Paris, en 1810, M. de Hammer remit entre les mains de ce dernier sa traduction française manuscrite; il espérait que M. Caussin la joindrait à sa nouvelle édition, et la publierait sous le nom de son véritable auteur: « Mais, cependant, dit M. de Hammer, » j'appris bientôt après qu'il donnait mon tra- » vail comme le sien propre, en se permettant » toute sorte de changemens arbitraires, et sans » nommer le traducteur. »

M. de Hammer reprit son manuscrit, et le confia au libraire Cotta de Tubingue, qui devait en publier une version allemande en même tems que la traduction française; mais la première, faite sur le texte français par le professeur Zinserling, a seule été mise au jour. Le manuscrit fut renvoyé à Paris, où il resta entre les mains de M. le baron de Sacy, jusqu'en 1820. A cette époque, M. Keene, professeur au collége oriental de Hartford, engagea M. de Hammer, son ami, à lui envoyer sa traduction française pour la publier à Londres. M. de Hammer en recommanda l'envoi à son ami le conseiller d'ambassade baron Binder von Kriegelstein; mais, par un hasard malheureux, le courrier perdit le paquet contenant le manu-

scrit, et il a été impossible de le retrouver, malgré toutes les recherches que M. le conseiller d'ambassade a faites depuis ce tems à Paris et à Londres.

C'est la perte de cette traduction française, due à la plume élégante et savante de M. de Hammer, qui m'a engagé à entreprendre celle que je publie aujourd'hui. J'espère que, malgré ses imperfections, elle pourra être accueillie favorablement. Ainsi que je l'ai déjà dit, le mérite des MILLE ET UNE NUITS est trop généralement apprécié pour insister sur l'intérêt que doivent offrir les contes qui viennent terminer cette brillante chaîne des plus attachantes merveilles de l'imagination : je ferai voir seulement que cette Suite ne peut pas être comparée aux supplémens ajoutés à quelques éditions récentes des *Contes Arabes*. Celui qu'a donné M. Ed. Gauttier renferme les contes turcs traduits autrefois par Petis-de-la-Croix, et quelques histoires tirées de l'anglais de Jonathan Scott; M. Destains s'est borné aussi à puiser à cette dernière source. Quant au *Bakhtiar Nameh*, que M. Gauttier a joint à son édition, il en existait déjà deux traductions françaises : l'une faite sur l'arabe, par M. Caussin de Perceval; l'autre sur le persan, par le baron Lescallier. Les contes que

nous publions paraissent tous en français pour la première fois, si l'on en excepte trois ou quatre; mais, par les variantes qu'ils présentent, ces récits offriront peut-être encore un intérêt neuf et puissant, si nous ne sommes pas abusés par l'impression qu'a produite sur nous, entr'autres, l'histoire de Hassan de Bassra. Ces contes méritent aussi de fixer l'attention par leur importance et leur étendue, puisqu'ils forment plus de la moitié de l'ouvrage, et remplissent 622 nuits dans le manuscrit arabe d'où ils sont tirés. On doit ajouter que ce manuscrit, écrit au Caire l'an 1217 de l'héjire (1797) par le scheïkh Ibrahim Alanssari, et qui appartient aujourd'hui à M. le comte Wenceslas Rzwuski, est le plus complet que l'on connaisse. Il est bien supérieur, sous le rapport de la rédaction et du style, au manuscrit de Tunis, d'après lequel M. le docteur Habicht de Breslau publie son édition du texte arabe des MILLE ET UNE NUITS; manuscrit dont le mérite a peut-être été un peu trop exalté par ce savant professeur.

Est-il besoin d'ajouter que ces nouveaux contes renferment les détails les plus précieux sur les mœurs, les coutumes, les croyances et les traditions des Orientaux? Et, bien que je sois loin de prétendre qu'on doive lire les voyages de

Sindbad, par exemple, pour faire un cours de géographie, il n'en est pas moins vrai que ces fictions nous font connaître une foule de particularités sur l'Orient, la plupart d'un intérêt élevé, et que la science chercherait vainement ailleurs (1). Si la plus grande partie de ces contes sont dignes de ceux que l'on connaît déjà, par le charme puissant de l'imagination, l'intarissable merveilleux des aventures, la magnificence des descriptions, c'est au lecteur qu'il appartient d'en juger. Nous espérons qu'il y reconnaîtra ces peintures si variées des plus étonnantes vicissitudes de la vie humaine, qui s'offrent sous un jour si brillant dans ces fictions où l'imagination la plus riche semble se jouer de ses propres trésors : récits admirables, qui montrent tant de naïveté à côté de tant de pompes ! tellement fertiles en enchantemens et en même tems si pleins de naturel ! récits qui, en étendant le génie de l'Orient moderne dans tous les pays, l'ont rendu sensible à tous les ages ! Et si le caractère de ces contes avait besoin encore d'un témoignage qui nous en garantît le mérite,

(1) « Cet ouvrage (les *Mille et une Nuits*), non moins admirable par l'exactitude des détails que par le génie de l'invention, » est le tableau le plus véridique des croyances de l'Orient. » Reinaud, *Descript. des monum. musulm.*, etc., tom. I, pag. 65.

pourrions-nous faire mieux que de rappeler le succès vraiment prodigieux qu'ils obtinrent, lorsque Galland publia sa traduction? « Ils pro-
» duisirent, dit M. Charles Nodier, dès le mo-
» ment de leur publication, cet effet qui assure
» aux productions de l'esprit une vogue popu-
» laire, quoiqu'ils appartinssent à une littéra-
» ture peu connue en France, et que ce genre
» de composition admît ou plutôt exigeât des
» détails de mœurs, de caractère, de costume et
» de localités absolument étrangers à toutes les
» idées établies dans nos contes et nos romans.
» On fut étonné du charme qui résultait de leur
» lecture. C'est que la vérité des sentimens, la
» nouveauté des tableaux, une imagination fé-
» conde en prodiges, un coloris plein de cha-
» leur, l'attrait d'une sensibilité sans préten-
» tion, et le sel d'un comique sans caricature,
» c'est que l'esprit et le naturel enfin plaisent
» partout, et plaisent à tout le monde. »

Je n'ajouterai rien à la préface de M. de Hammer, qui suit cet avertissement; il y a développé l'opinion la plus probable sur l'origine des MILLE ET UNE NUITS, et l'époque où ce recueil a été formé tel qu'il existe aujourd'hui (1).

(1) J'avais d'abord recueilli et discuté, après les avoir compa-

Il me reste seulement à dire quelques mots sur mon travail. Il est facile de voir que je me suis plus occupé, dans ma traduction, de la fidélité que de l'élégance. J'ai cherché surtout à conserver, avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui pouvait peindre les mœurs et les coutumes de l'Orient, et à reproduire les pensées et les images avec leur forme originale et leur couleur native. D'un autre côté, j'ai essayé aussi de me rapprocher du style de Galland, dont le mérite n'est peut-être pas assez généralement apprécié. « Il me semble, dit encore M. Charles » Nodier, que l'on n'a pas rendu assez de justice » au style de Galland. Abondant sans être pro- » lixe, naturel et familier sans être lâche ni » trivial, il ne manque jamais de cette élé- » gance qui résulte de la facilité, et qui pré- » sente je ne sais quel mélange de la naïveté » de Perrault et de la bonhomie de La Fon- » taine. »

Mais je n'ai conservé, sans doute, de la manière de Galland, que l'incorrection et la né-

rées, les diverses opinions émises sur cette double question; mais ce travail fait à la hâte était fort incomplet, et je l'ai supprimé d'après les conseils de quelques amis. Au reste je me propose de continuer mes recherches et de les publier plus tard, si jamais il arrivait que cet ouvrage eût une seconde édition.

gligence (1). Au reste, je ferai remarquer que le style est, dans l'original même, de la plus grande simplicité. « Ces contes, dit Jonathan » Scott, sont récités dans le langage simple et » sans ornemens de la conversation familière, » approprié à l'intelligence du vulgaire, et tel » qu'il était employé par les conteurs qui con- » servèrent long-tems ces récits par tradition : » selon toute apparence, lorsqu'à la fin on re- » cueillit ces fictions, leur manière de raconter » et leur style sans apprêts passèrent dans les » écrits qui nous les ont transmises. »

Je ne dois peut-être pas finir sans parler des notes que j'ai ajoutées au texte, et pour lesquelles je sens que j'ai besoin d'implorer l'indulgence des lecteurs et surtout des lectrices. C'est

(1) Je rappellerai ici une particularité assez remarquable : c'est à Caen que Galland commença et fit en grande partie sa traduction des *Mille et une Nuits*, et c'est dans la même ville que j'ai traduit les contes qui forment le complément de cet ouvrage. Galland vint à Caen vers 1697, avec l'intendant Foucault, dans lequel il trouva un protecteur éclairé qui encouragea ses travaux. Il fut reçu de l'académie de Caen, qui comptait alors dans son sein des hommes d'un véritable mérite. La bibliothèque de cette ville possède plusieurs manuscrits orientaux annotés par Galland; M. le bibliothécaire a eu l'obligeance de m'offrir de me les communiquer, mais des motifs qu'il ne convient pas d'exposer ici m'ont empêché d'accepter cette bienveillante proposition.

bien moi assurément qui pourrais être assimilé aux *douaniers qui attachent des cachets de plomb aux gazes d'Italie*, pour me servir d'une phrase de Rivarol sur les commentateurs, et qu'il paraît être de rigueur de rencontrer dans toutes les préfaces des MILLE ET UNE NUITS. Je conviens que rien au monde n'est plus facile que de déployer une érudition de ce genre. Aussi suis-je bien loin de prétendre retirer le moindre mérite de ces notes que je n'ai eu la peine que de recueillir dans divers ouvrages; j'en ai puisé la plus grande partie dans le *Rosenœl* par M. de Hammer, et dans les savantes remarques dont M. de Rosenzweig a enrichi sa belle traduction de *Joseph et Zuleïkha*. Quoique nos connaissances sur l'Orient se répandent chaque jour davantage, il y a dans les MILLE ET UNE NUITS une foule de passages qui ont besoin d'éclaircissemens pour toutes les personnes (et elles forment le plus grand nombre) qui n'ont pas fait de l'Orient l'objet de leurs études spéciales. J'ai pensé qu'il était plus commode d'avoir ces renseignemens sous les yeux, que d'aller les chercher dans des ouvrages qu'on n'a pas toujours à sa disposition.

En songeant à tous les défauts que renferme l'ouvrage que je publie, je ne puis mieux ter-

miner cet avertissement qu'en adressant au lecteur ces vers de Hafiz, le plus grand des poètes lyriques de la Perse :

بپوش کُر بخطای رسی وطعنه مـزن
کـه هیچ بشر خالـی از خطـا نـبـود

« Si vous rencontrez quelques fautes dans cet écrit, couvrez-les » du voile de l'indulgence et n'exercez point contre moi une cri- » tique trop sévère, car nul mortel n'est exempt d'erreur. »

PRÉFACE

DE

M. JOSEPH DE HAMMER.

Le suffrage universel qu'obtinrent les *Mille et une Nuits*, lorsqu'elles parurent pour la première fois dans la traduction de Galland, se maintient depuis plus d'un siècle ; chaque année on en voit se multiplier, dans toutes les langues de l'Europe, les éditions, les traductions et les imitations. Ce suffrage, les *Mille et une Nuits* le doivent moins encore au talent du conteur et au charme d'une riche et brillante imagination, qu'à l'expression du génie oriental qui respire dans cet inimitable ouvrage, et au tableau fidèle qu'il offre des mœurs des Arabes. Là nous trouvons la peinture la plus vraie de l'esprit, du caractère, de la vie civile et des coutumes domestiques d'un peuple autrefois puissant, et qui porta ses lumières et ses conquêtes dans les trois parties du monde. Ces récits nous apprennent à connaître par lui-même l'Arabe sous les tentes du désert comme à la cour des Khalifes, dans ses relations commerciales et au milieu des caravanes errantes, dans les réunions de la société et dans l'intérieur du harem.

Considérés sous ce point de vue, les contes des *Mille et une Nuits* doivent être d'un grand intérêt pour les lecteurs euro-

péens qui s'instruisent et s'amusent par cette lecture ; mais cependant, à cause de la différence des caractères, ils ne sont pas en état d'apprécier cette magie d'une imagination féconde, qui, aux yeux des Orientaux, fait tout le mérite de ces compositions. Un peuple qui réunit à la sensibilité la plus vive l'imagination la plus brillante, un peuple naturellement éloquent et poète, avide de tout ce qui est nouveau, passionné pour tout ce qui est merveilleux, ce peuple, dis-je, doit trouver ses plus grandes jouissances dans les fictions qui le transportent dans un monde enchanté, et être surtout un peuple conteur : tels ont toujours été les Arabes, tels ils sont encore (1).

(1) Voici un passage du *Voyage en Égypte*, par Denon, qui confirme ou développe ce qu'on vient de lire, et dont la citation ne paraîtra sans doute pas déplacée ici :

« Nous nous faisions réciter des contes arabes pour dévorer le tems » et tempérer notre impatience. Les Arabes content lentement, et nous » avions des interprètes qui pouvaient suivre ou qui ralentissaient très- » peu le débit. Ils ont conservé pour les contes la même passion que nous » leur connaissons depuis le sultan Schahriar des *Mille et une Nuits ;* et » sur cet article Desaix et moi nous étions presque des sultans. Sa mé- » moire prodigieuse ne perdait pas une phrase de ce qu'il avait entendu ; » et je n'écrivais rien de ces contes, parce qu'il me promettait de me les » rendre mot pour mot quand je voudrais; mais ce que j'observais, c'est » que si les histoires n'étaient pas riches de détails vrais et sentimentals, » mérite qui semble appartenir particulièrement aux narrateurs du nord, » elles abondent en événemens extraordinaires, en situations fortes, pro- » duites par des passions toujours exaltées : les enlèvemens, les châteaux, » les grilles, les poisons, les poignards, les scènes nocturnes, les mé- » prises, les trahisons, tout ce qui embrouille une histoire, et paraît en » rendre le dénouement impossible, est employé par les conteurs avec la » plus grande hardiesse ; et cependant l'histoire finit toujours très-na- » rellement et de la manière la plus claire et la plus satisfaisante. Voilà le

Qu'on s'embarque sur le Tigre ou sur le Nil, qu'on parcoure les déserts de l'Irak, ou les magnifiques plaines de la Syrie ; qu'on visite les vallées du Hedjaz ou les solitudes délicieuses du Yemen ; partout on trouve des conteurs dont les récits font le plus grand charme des habitans de ces contrées. On les rencontre sous la tente du Bédouin et dans la cabane du fellah (1), dans les cafés des simples villages comme dans les cafés de Bagdad, de Halep, de Damas et du Caire. Lorsque la chaleur excessive du midi force à faire une halte pendant le voyage, et à suspendre le travail, les voyageurs de la caravane et les marchands du bazar se rassemblent sous un arbre, ou dans un café, pour prêter une oreille attentive aux récits d'un conteur qui, après avoir su exciter pendant plusieurs heures l'étonnement et la curiosité de ses auditeurs, s'interrompt tout-à-coup à l'endroit le plus intéressant de l'histoire, pour en reprendre la suite quand la fraîcheur du

» mérite de l'inventeur ; il reste encore au conteur celui de la précision » et de la déclamation, auxquelles les auditeurs mettent beaucoup de » prix : aussi arrive-t-il que la même histoire est faite consécutivement » par plusieurs narrateurs devant les mêmes auditeurs, avec un égal intérêt » et un égal succès ; l'un aura mieux traité et déclamé la partie sensible » et amoureuse, un autre aura mieux rendu les combats et les effets ter» ribles, un troisième aura fait rire ; enfin c'est leur spectacle : et, comme » chez nous on va au théâtre une fois pour la pièce, d'autres fois pour le » jeu des acteurs, les répétitions ne les fatiguent point. Ces histoires sont » suivies de discussions ; les applaudissemens sont disputés, et les talens » se perfectionnent : aussi y en a-t-il en grande réputation qui sont chéris, » et font le bonheur d'une famille, de toute une horde. » *Voyage dans la basse et la haute Égypte*, pendant les campagnes du général Bonaparte, par Vivant Denon. Paris, 1802, tome Ier, page 315.

(1) On appelle ainsi les paysans arabes.

soir est arrivée (1). Mais il ne la termine pas encore alors il en ajourne la conclusion au lendemain où il commence en même tems un nouveau récit.

Dans les grandes villes, ces conteurs forment une corporation particulière, et sont soumis à un scheïkh, comme toutes les autres professions.

L'inépuisable fécondité de l'imagination des Orientaux, il faut l'avouer, se fait remarquer bien moins encore dans le recueil des *Mille et une Nuits* que dans leurs romans de chevalerie, parmi lesquels on distingue surtout, par le talent et l'intérêt, le célèbre roman d'*Antar* (2). Les Arabes sont extrêmement avares de tous les ouvrages de ce genre; c'est

(1) Ces conteurs s'appellent *kassas* ou *meddah*, c'est-à-dire panégyristes ou déclamateurs, parce qu'ils entremêlent de vers leurs récits. Le mot employé pour désigner cette fonction à la cour des khalifes était *mousamir*, ce qui signifie un compagnon pour la soirée, celui qui a le talent de rendre la soirée agréable par des contes intéressans, des plaisanteries spirituelles, *confabulator nocturnus*.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

(2) M. de Hammer a en portefeuille une traduction française inédite de cet ouvrage. Ce célèbre orientaliste, qui m'honore de son amitié et ne cesse de me donner des marques de sa confiance, a bien voulu me charger de publier cette traduction à Paris. M. T. Hamilton a donné à Londres, en 1820, un abrégé d'*Antar*, sous le titre de *Antar a Bedoueen romance*; mais le travail de M. de Hammer diffère entièrement de celui de M. Hamilton. Voici comment M. de Hammer lui-même s'exprime à ce sujet dans une lettre qu'il m'écrivait il y a quelque tems : « Mon extrait » d'*Antar* n'est point du tout la même chose que celui publié en quatre » volumes par Hamilton : ce dernier a traduit un abrégé qu'il a trouvé » tout fait par un Syrien, et le mien a été fait sur les trente-trois volumes » (en tout sept tomes in-folio) de l'original arabe. Il y a donc cette dif» férence entre mon abrégé et celui d'Hamilton, que le premier a été fait » par un Syrien assez peu familiarisé avec le goût et les idées des Euro-

pour eux une sorte de fonds sur lequel ils vivent, et qui leur fournit les moyens d'exercer la profession de conteurs. Leur avarice sous ce rapport vient surtout de ce qu'il leur serait très-difficile à eux-mêmes de se procurer ces ouvrages complets. On peut en avoir facilement des fragmens déchirés et dépareillés, mais il est très-rare qu'on soit assez heureux pour en trouver dans toute leur intégrité. Voilà pourquoi, jusqu'à présent, il n'est venu en Europe qu'un seul exemplaire du roman d'*Antar*, et que même l'institut du Caire n'en a envoyé aucun en France ; voilà pourquoi enfin nous ne connaissons que depuis peu de tems des exemplaires complets des *Mille et une Nuits*. Celui d'après lequel Galland a fait sa traduction était bien loin d'être complet, ainsi qu'on verra plus loin : cet orientaliste n'a donc point choisi les contes les plus intéressans ; s'il n'en a pas traduit d'autres, c'est uniquement parce qu'il ne les connaissait point. Ainsi Galland a été forcé d'inventer le dénouement de l'histoire principale, qui sert de cadre à toutes celles que renferme le recueil des *Mille et une Nuits*. Nous verrons que ce ne fut point à cause de ses qualités aimables ni de son talent pour raconter des histoires que Scheherzadeh obtint la vie ; mais parce que, durant le cours de ses contes, le sultan des Indes l'avait rendue mère trois fois, et ce ne fut qu'en faveur de ces enfans seuls qu'il consentit à la laisser vivre.

Depuis la traduction de Galland, il a paru mille et une imitations des *Mille et une Nuits ;* mais aucune, sous le rapport de l'invention ni de la manière de narrer, n'approche du mo-

» péens, et qui n'a choisi que ce qui *lui* a paru le plus intéressant, tandis » que je me suis fait un devoir de ne choisir que ce qui m'a semblé le » plus propre à intéresser des lecteurs européens et à leur plaire. »

dèle arabe, et elles pèchent toutes plus ou moins contre les mœurs et les coutumes des Orientaux. Outre le défaut d'originalité, elles sont beaucoup moins amusantes et surtout moins instructives que les véritables contes arabes. Si l'on en excepte les *Mille et un Jours*, il n'y a pas une seule de ces imitations (1) qui soit empreinte de cette couleur arabe si vraie et de cet esprit oriental qui caractérisent les *Mille et une Nuits* d'une manière si éminente. On peut s'en convaincre facilement en comparant ces imitations avec la traduction de Galland ou celle que nous offrons au public, laquelle renferme tous les contes et les anecdotes inédites des *Mille et une Nuits*, et a été faite d'après le manuscrit le plus complet de tous ceux qui portent ce titre.

Pour expliquer comment un manuscrit qui renferme le nombre exact de mille et une nuits peut être plus ou moins complet qu'un autre qui contient le même nombre de nuits, pour comprendre la division et l'économie intérieure de l'ouvrage, il faut remonter à travers l'obscurité des siècles jusqu'à son origine, et en retracer l'accroissement progressif qui a eu lieu par des additions qui ont augmenté l'étendue des contes sans augmenter le nombre des nuits.

Galland nous a laissés dans une ignorance complète sur le

(1) Les principales imitations des *Mille et une Nuits* sont :
1° Suite des Mille et une Nuits, par Cazotte.
2° Les Mille et un Jours, contes persans.
3° Les Mille et un Quarts-d'Heure, contes tartares.
4° Les Sultanes de Guzarate, contes mongols.
5° Contes Orientaux, par le comte de Caylus.
6° *The Tales of the Genii*, by Sir Charles Morel.
7° Collier de Perles Asiatiques, par Hartman.

(*Note de* M. DE HAMMER)

tems où ce recueil a été composé, ainsi que sur le nom de son auteur. Quant à ce dernier point, nous en savons aussi peu que Galland ; et, quant au premier, il nous eût été impossible de l'éclaircir avec certitude, si nous n'avions heureusement trouvé, dans un ouvrage classique sur l'histoire des Arabes, des renseignemens aussi neufs qu'intéressans qui nous font connaître l'antiquité et l'origine des premiers contes de ce recueil. Cette découverte nous met en état d'offrir des faits authentiques et satisfaisans, au lieu d'hypothèses pleinement arbitraires.

L'excellent ouvrage que Masoudi, l'un des pères de l'histoire arabe, a composé sous le titre de مروج الذهب *Mouroudj-al-Zeheb*, c'est-à-dire la *Prairie d'or* (1), est très-connu

(1) Dans cet ouvrage, qui est un véritable trésor historique et littéraire, Masoudi ne se borne pas, ainsi que le vulgaire des auteurs musulmans, à compiler de grossières légendes sur le Prophète, ou des fables invraisemblables sur l'histoire. Il embrasse toutes les parties des connaissances historiques qui sont chez nous l'occupation des savans : il examine et il compare les opinions des anciens philosophes grecs, des Indiens et des Sabéens sur l'origine du monde, discute les divers systèmes chronologiques nés de la différence des textes ou des versions de l'Écriture, celui des Persans aussi bien que les hypothèses des astronomes et des philosophes. La forme et les dimensions de notre globe l'occupent ensuite : il décrit toutes les régions de l'Ancien-Monde, et traite avec une rare sagacité de l'histoire des différens peuples de l'Asie. Masoudi n'est pas moins exact quand il traite de l'histoire politique et ecclésiastique de l'empire romain; il parle avec connaissance de cause des conciles et des hérésies : il n'est pas jusqu'à l'histoire de Clovis dont il ne fasse mention dans son ouvrage, ainsi que des sanglans démêlés de ses successeurs, aussi bien que des invasions de Charlemagne et de son fils Louis en Espagne. — On peut consulter sur les autres ouvrages de Masoudi, la *Biographie Universelle* de M. Michaud, à laquelle cette note est empruntée ; je ne suis entré ici dans ces détails que pour montrer combien est mal fondée l'opinion qu'on se forme encore généralement des écrivains arabes.

par ce qu'on en trouve dans d'Herbelot, et les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris*. Dans le cinquante-deuxième chapitre il est question du paradis terrestre fabuleux d'*Irem-zat-al-amed*, qui, selon la croyance des Orientaux, existe encore dans les déserts de l'Arabie sans qu'on ait pu cependant parvenir à le retrouver. Ensuite l'auteur continue ainsi :

« Beaucoup de personnes révoquent en doute les récits » semblables qu'on trouve sur ce sujet dans différens ou- » vrages historiques arabes, et notamment dans celui d'Obeïd » Ben Scheriyeh, sur les événemens des tems passés et la gé- » néalogie des peuples. Le livre d'Obeïd est entre les mains » de tout le monde ; mais les personnes instruites placent tous » ces récits au nombre des histoires chimériques inventées pour » amuser les princes dans leurs instans de loisir, et pour se » procurer les moyens d'approcher d'eux et de gagner leur » faveur. Ils disent que ce livre appartient à cette classe d'ou- » vrages qui ont été traduits de l'indien, du persan et du grec, » tel que le livre intitulé *Hezar-Efsaneh*, ce qui signifie en » arabe *Elf Kharafah*, c'est-à-dire les *Mille Histoires*, et qui » est généralement connu sous le nom des *Mille Nuits*. C'est » l'histoire d'un roi des Indes, de son vizir, de sa fille Scheher- » zadeh et de sa nourrice Dinarzade. Tels sont encore les contes » de Djilkand et Schimas, l'Histoire d'un roi des Indes et de » ses dix Vizirs, les Voyages de Sindbad et tous les autres » ouvrages de ce genre. »

Pour déterminer les tems où ce recueil d'histoires a été traduit en arabe, il faut citer encore un autre passage du cent seizième chapitre du même ouvrage, et où il s'agit du règne du khalife Mansour.

« Ce fut le premier khalife qui fit traduire des livres du per-

» sañ et du grec en arabe. Parmi ces ouvrages se trouvait le » livre de *Kalila we Dimna* (1), qui est connu sous le nom de » *Fables* de Bidpaï, la *Logique* d'Aristote, les ouvrages de » Ptolémée, les *Élémens* d'Euclide, et d'autres livres latins, » grecs et syriaques, que l'on commençait alors à goûter beau- » coup. Mansour fut aussi le premier khalife qui employa à » son service les esclaves turks (les Mamelouks) de préférence » aux Arabes, et en cela il fut imité par ses successeurs ; de » sorte que c'est à partir de ce tems qu'il faut compter la dé- » cadence et la ruine du khalifat. Ce prince recherchait avide- » ment toutes les connaissances, et particulièrement celles qui » étaient relatives aux discussions religieuses et aux traditions. » Sous son règne les sciences furent très-florissantes, et l'on » vit éclore surtout un grand nombre de contes (2) »

Nous voyons par ce passage que l'original des *Mille et une Nuits* est évidemment d'origine persane ou peut-être indienne, et, selon toute vraisemblance, a été traduit au tems du khalife Mansour, c'est-à-dire trente ans avant le règne du khalife Haroun-al-Raschid, qui, par la suite, devait lui-même jouer un si grand rôle dans ces histoires.

(1) M. le baron Silvestre de Sacy a publié une édition du texte arabe de cet ouvrage, un vol. in-4°. Paris, 1816.

(2) Un siècle après que Masoudi avait mentionné l'ouvrage des *Mille Contes* هزار افسانه (*Hezar Efsaneh*), cet ouvrage fut retouché de nouveau par Rasti, poète de la cour de Mohammed le Ghaznevide, ainsi que nous l'apprend la préface du *Schah-Nameh* : « Le poète Rasti, auteur du *Hezar Efsaneh* (*Mille Contes*), était à son service, et Mo- » hammed l'aimait beaucoup. » *Notice sur le Schah-Nameh de Ferdoussi*, ouvrage posthume de M. de Wallembourg. Vienne, 1810, page 52.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

Les Persans ont donc inspiré aux Arabes non-seulement le goût des sciences et des arts, mais encore celui des fictions. Les Persans avaient atteint un si grand degré de perfection dans l'art de conter, que Mohammed, qui connaissait leur talent dans ce genre et l'avide curiosité des Arabes, regarda l'importation des histoires persanes comme dangereuse pour l'islamisme. Le Prophète les défendit à son peuple en disant qu'il devait se contenter des histoires que Dieu lui avait racontées dans le Koran.

Il est donc entièrement hors de doute que nous devons chercher l'origine des *Mille et une Nuits*, non chez les Arabes, mais chez les Persans et peut-être même les Indiens. Dans la suite, les Arabes se servirent de ce cadre pour y introduire d'autres histoires indiennes et persanes, telles que l'Histoire de Djilkand, qui se trouve dans notre manuscrit sous le titre de Djilia et Schimas, l'Histoire d'un roi des Indes et de ses dix Vizirs, les Voyages de Sindbad, qui, comme on le voit par le passage cité plus haut, ne faisaient pas encore partie des *Mille et une Nuits* à l'époque où Masoudi écrivait son histoire (en l'année 333 de l'hégire, 944 de l'ère chrétienne); ce n'est que plus tard qu'ils y ont été ajoutés, et les trois histoires dont nous venons de parler se trouvent dans notre manuscrit.

A ces histoires traduites de l'indien, du persan et du grec, car on puisa aussi dans les ouvrages d'Homère, comme on peut le voir dans les Contes Inédits, où se retrouve l'Histoire de Polyphême, à ces histoires, disons-nous, il faut ajouter les contes d'origine arabe. La plupart des événemens dont il y est question sont rapportés comme ayant eu lieu au tems du khalife Haroun-al-Raschid, et comme des événemens du bon vieux tems; d'où l'on doit conclure que ces histoires ont été

composées long-tems après le règne de ce khalife, dont le penchant pour la poésie, uni à sa curiosité naturelle, a tant inspiré les poètes et les conteurs. Il en avait toujours quelques-uns auprès de lui qui devaient être prêts à lui raconter quelques tours plaisans ou quelque aventure extraordinaire (dont on ne manquait pas à sa cour), à réciter des vers et à dissiper, par des histoires, son ennui ou ses insomnies.

Ce goût pour la poésie et les contes se répandit, après la chute du khalifat de Bagdad, à la cour des khalifes d'Égypte et dans celles de quelques autres souverains asiatiques (1).

Sous le règne des Fatimites et des Eyoubides, le recueil des *Mille et une Nuits* paraît avoir été augmenté d'un grand nombre d'anecdotes et d'aventures relatives aux khalifes de la famille d'Ommyah et d'Abbas.

Enfin il y a encore d'autres contes qui sont purement égyptiens, et qui portent le caractère du pays qui les a vus naître.

(1) Le talent de raconter étant devenu un moyen infaillible de gagner la faveur des princes et d'être admis dans leur commerce intime, il a dû naturellement être cultivé avec zèle et succès. Après les khalifes Mansour et Haroun-al-Raschid, un roi de Nichapour, appelé Toganschah, fut le plus grand amateur de contes de tous les princes de l'Asie. Le poète Ezraki composa pour lui non-seulement une nouvelle *édition* des Voyages de Sindbad, mais encore un livre d'histoires dans le genre des contes de La Fontaine. Ce livre est intitulé *Elfyeh we Schefyeh*, et les histoires qu'il renferme étaient destinées à rendre au roi des forces que tout l'art de la médecine n'avait pu lui faire retrouver. On y trouve retracées avec des couleurs très-vives les aventures galantes d'une dame qui passa entre les mains de mille hommes. Ce livre opéra mieux que tous les remèdes, et le roi fit encore des merveilles dans son harem.

Voyez le Lexique Bibliographique de Hadji Khalfah, aux mots *Ilm Ibla*, *Elfyfh we Schefyeh*, *Sindbad Nameh*.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

On les reconnaît facilement par le dialecte égyptien ; ils paraissent plus récens, et ont probablement été composés à l'époque où le pays était sous la domination des Mamelouks circassiens. Mais nous doutons beaucoup que, parmi ces histoires égyptiennes, il s'en trouve qui aient été insérées dans ce recueil après la conquête du pays par les Osmanlis, car cette conquête mit un terme à la période florissante de la littérature arabe en Égypte.

On voit que le recueil connu sous le nom de *Mille et une Nuits* remonte à une origine persane ou indienne, qu'il a été successivement augmenté par les Arabes, et n'est point l'ouvrage d'un seul, mais de plusieurs auteurs. Si leurs noms ont été engloutis par le torrent des siècles, leurs ouvrages se sont conservés dans cette arche qu'ils avaient remplie de contes et d'anecdotes empreintes de l'esprit et des couleurs de leur âge. Le nombre des histoires, leur classement et leur division par nuits, dépendent entièrement du goût et du choix des compilateurs et des copistes, qui se permettent d'en augmenter ou d'en diminuer le nombre, de les étendre ou de les abréger, de les embellir ou de les simplifier, absolument comme il leur plaît.

Ainsi l'on ne doit donc plus s'étonner si les douze manuscrits qui existent dans les bibliothèques publiques et particulières de l'Europe sont plus ou moins complets, et s'il ne s'en trouve pas deux qui soient exactement semblables sous le rapport du sujet des histoires, de la division des nuits et du style, bien qu'ils renferment tous mille et une nuits. Notre manuscrit est un des plus complets, et les contes qu'il contient peuvent être divisés en trois classes.

A la première classe appartiennent les *anciennes* histoires qui ont servi de base à tout le recueil, ou qui y ont été ajou-

tées dans la suite ; tels que les contes des dix Vizirs et les Voyages de Sindbad. Le sujet des contes de cette première classe paraît appartenir au tems de Mohammed. Il y en a même quelques-uns où la mission du Prophète est annoncée, comme dans l'Histoire de Djamasp et de la Reine des Serpens, qui nous semble être une des plus anciennes histoires persanes. Mais cette prédiction ne doit nous mettre dans aucun doute sur l'antiquité d'un conte de ce genre, puisque les traducteurs ou compilateurs modernes se sont permis encore de bien plus grands anachronismes pour témoigner leur zèle pour l'islamisme ou s'en moquer d'une manière détournée.

Ces *anciennes* histoires sont de deux espèces. Les unes renferment les singularités les plus merveilleuses, et très-souvent des extravagances complètes, où l'invention s'élance de prodiges en prodiges, et n'a d'autre but que de complaire à l'imagination par les images les plus bizarres et les événemens les plus surprenans. Telle est l'histoire de Djamasp et de la Reine des Serpens. Ce sont là les histoires *persanes* que Mohammed craignait, avec raison, comme des moyens propres à égarer son peuple, et elles font encore aujourd'hui le charme des fils sauvages de la nature, les Bédouins.

Les autres, d'un genre tout à fait opposé, sont privées de tout merveilleux ; le récit marche avec naturel et simplicité, et est entremêlé de fables instructives et de sentences morales. Ces contes trahissent au premier coup-d'œil leur origine *indienne*. Telle est l'histoire du roi Djilia et du vizir Schimas. Sous le rapport de leur antiquité et de la morale qu'elles renferment, elles méritent la plus grande attention, mais d'un autre côté elles ne sont rien moins qu'amusantes.

La deuxième classe comprend les histoires et les anecdotes d'origine purement arabe, dont les événemens sont rapportés

au tems des khalifes, et surtout au règne de Haroun-al-Raschid. Tous ces contes ont la prétention d'être historiques, et la plus grande partie des anecdotes le sont en effet, du moins quant au fond ; les embellissemens sont dus aux écrivains qui les ont recueillis. Le merveilleux n'y joue un rôle que comme étant considéré comme véritable par les préjugés populaires, et il n'en a pas été ainsi seulement pour l'histoire arabe, mais encore pour l'histoire romaine. Cette classe de contes est du plus grand intérêt pour nous ; elle nous fait connaître les personnages les plus célèbres de la cour des khalifes, et nous fait participer en même tems à leurs petites réunions du soir et à leurs parties de plaisir dans le harem.

Dans la troisième classe nous plaçons les contes les plus récens et d'origine purement égyptienne. La scène de ces contes est placée ordinairement au tems du khalife Haroun-al-Raschid ; mais souvent ils nous retracent beaucoup mieux la manière de vivre des habitans de l'Égypte, et surtout de ceux du Caire, que les mœurs et les usages de l'ancienne cour des khalifes. Les personnages subalternes sont tout à fait imaginaires, et n'appartiennent point à l'histoire ainsi que les personnages secondaires qui figurent dans les contes des deux premières classes. Ces contes nous offrent un tableau fidèle des mœurs particulières aux Arabes d'Égypte, mœurs qu'ils ont conservées jusqu'à présent malgré l'influence de la domination des Osmanlis. Dans ces contes on trouve beaucoup de vers et de morceaux en prose rimée, qui, du reste, n'en constituent pas le plus brillant côté, et sont moins supportables encore à la lecture que si on les entendait réciter, car leur principal mérite consiste dans l'harmonie.

Nous offrons aux lecteurs, dans ce Recueil, une traduction des contes et anecdotes inédites qui se trouvent dans notre

manuscrit, à l'exception de ce qui se trouve contenu de la quarante-sixième à la cent cinquante-quatrième nuit. Les contes qui remplissent cette lacune ont été traduits aussi, et publiés à Paris par une autre main. Ces contes et ces anecdotes ont, dans notre traduction, le même ordre que dans l'original (1); on a eu soin d'indiquer sur le titre de chaque conte le nombre de nuits qu'il renferme, et parmi les contes inédits ceux qui ont déjà été traduits ailleurs. De cette manière la traduction du manuscrit le plus complet des *Mille et une Nuits* se trouve entière : de sorte qu'il sera facile aux éditeurs à venir d'en donner une édition conforme à l'original arabe, et où les différentes traductions connues de ces contes se trouveraient classées dans leur ordre naturel, ainsi qu'on peut le voir dans la Notice du contenu de notre manuscrit.

Maintenant il nous reste à dire un mot sur notre traduction. Elle est fidèle sans être cependant mot à mot. Elle reproduit le texte dans toutes ses parties, mais en l'abrégeant toutes les fois qu'il se rencontre des répétitions ou des passages fastidieux qui, plus faits pour des auditeurs que pour des lecteurs, en rendaient la suppression nécessaire pour ces derniers. Les vers qui sont semés en grand nombre dans ces contes sont traduits en prose, et aussi fidèlement que pouvaient le permettre les tournures et les images orientales ; mais, quant à tous les morceaux qui n'étaient qu'en prose rimée et cadencée, nous les avons retranchés. Ainsi on a supprimé les longues tirades qui se trouvent en grand nombre surtout dans les histoires égyptiennes modernes, témoin celle de Zeïn-al-Me-

(1) J'ai cru devoir rejeter à la fin de l'ouvrage les *anecdotes* dont quelques-unes, il faut bien l'avouer, offrent peu d'intérêt, et ne méritaient guère d'être connues. Si je les ai traduites, c'était uniquement pour donner tout ce qui fait partie des *Mille et une Nuits*.

wassif ; et nous avons eu soin de nous exposer au reproche d'en avoir trop conservé plutôt qu'à celui d'en avoir trop retranché. Nous croyons aussi avoir fait ce que nous devions pour la morale, en gazant quelques endroits un peu libres.

Nous nous flattons que le public ne sera pas plus sévère que le sultan des Indes, et s'il ne nous pardonne pas en faveur de l'original les fautes de la traduction, nous le prions de nous pardonner à cause de notre zèle, soit que ces contes amusent les lecteurs ou les endorment.

NOTE

Lorsqu'en citant un passage des *Prairies d'or de Masoudi*, j'ai avancé le premier le fait que les *Mille et une Nuits* étaient originairement non des contes arabes, mais des contes indiens ou plus probablement persans, quelques critiques ont élevé des doutes sur la vérité de ce fait. En citant le passage de Masoudi d'après la traduction que j'en avais faite en 1805 à Constantinople, sur un manuscrit de la collection de M. le chevalier d'Italinsky, alors envoyé de S. M. l'empereur de Russie à la Porte, et aujourd'hui à Rome, je pensai qu'il serait aisé de vérifier le texte que je supposais exister dans plusieurs bibliothèques d'Europe; j'ai appris depuis que ce passage ne se lit pas dans un exemplaire de Masoudi, qui se trouve à la Bibliothèque Royale de Paris. Pendant mon séjour à Rome, au mois de juillet 1825, j'ai consulté de nouveau, chez M. d'Italinsky, le même manuscrit de Masoudi où j'avais lu ce passage, il y a vingt ans, à Constantinople; je l'ai retrouvé au moyen d'une marque que j'avais placée à cet endroit du volume, et j'en avais fait une copie que je vous envoie dans un moment où il doit exciter d'autant plus d'intérêt, que, dans toutes les parties de l'Europe, il est question de nouvelles éditions, de traductions et de supplémens des *Mille et une Nuits*. Il en résulte que les contes des *Mille et une Nuits* sont d'origine indienne ou plutôt persane, qu'ils s'appelaient dans l'original persan les *Mille Fables*, que le nom véritable de la fille du vizir n'est point *Chehrzadè*, c'est-à-dire *née de la ville*, mais bien *Chirzadè*, c'est-à-dire *née de lion* ou *de lait*; que sa compagne *Dinarzadè* était considérée originairement non comme sa sœur, mais comme sa nourrice; enfin, que les contes de *Schimas* et du marin *Sindbad* ne faisaient point partie de l'original, mais y ont été encadrés postérieurement, comme j'ai eu occasion de l'observer dans ma préface mise à la traduction des *Contes Inédits des Mille et une Nuits*. Je me réfère à cette préface pour ce qui regarde l'époque où ces contes ont été probablement traduits pour la première fois du persan en arabe, et que je suppose être le règne du khalife Mamoun; dans un autre cha-

* Cette note de M. de Hammer, sur l'origine des *Mille et une Nuits*, et insérée dans le cahier du *Journal Asiatique* du mois d'avril 1827, trouve naturellement ici sa place, puisqu'elle est en quelque sorte le complément de la préface qu'on vient de lire.

pitre, Masoudi, traitant des khalifes et des événemens qui caractérisent leurs règnes, dit expressément que c'est sous Mamoun qu'on a commencé à traduire non-seulement des ouvrages de science, mais aussi des fables et des contes comme ceux de *Sindbad* et d'autres.

Je crois qu'il faut rapporter aussi, sinon à cette même époque, du moins à une source étrangère, l'ouvrage sotadique le plus fameux des Arabes et des Persans, savoir celui qui a pour titre *Elfié et Chelfié*, et qui a été composé, dit-on, par le poète persan *Ezraki*, pour rallumer les désirs éteints du prince Seldjoukide Toganschah, neveu de Toghrulbeg. Ezraki a aussi mis en vers les Voyages de *Sindbad* *, sans que pour cela l'honneur de l'invention lui appartienne. Les deux ouvrages d'*Ezraki* ne sont pas encore connus en Europe, ils ne se trouvent pas non plus dans les bibliothèques de Constantinople.

TEXTE DE MASOUDI.

وقد ذكر كثير من الناس ممّن له معرفة باخبارهم ان هذه الاخبار موضوعة مزخرفة مصنوعة نظمها من تنقّرت الملوك بروايتها وصال على اهل عصره بحفظها والهذ اكرة بها وان سبيلها ** سبيل الكتب المنقوله الينا والمترجمة لنا من الفارسية والهندية والرومية بل تاليفها مثل ما ذكر مثل كتاب هزار افسان وتفسير ذلك بالعربية الف خرافة والخرافة بالفارسية يقال لها افسان والناس يسمون هذا الكتاب الف ليلة وهو خبر الملك والوزير وابنته ودايتها وهما شهرزاد

* Voyez le quatrième tome du Dictionnaire persan du sultan d'Onde, *the seven seas*, pag. 109, au mot *Sindbad*.

** Il paraît qu'il faut lire وان سبيلها.

(Note de l'Éditeur du *Journal Asiatique*.)

ودينارزاد ومثل جيلقند وشهاس وما فيه من اخبار ملك الهند والوزراء وكتاب سيندباد وغيره فى هذا المعنى

« Beaucoup de personnes fort instruites dans leurs histoires (celles des » Arabes), disent que ces récits (d'Erem) sont des romans forgés exprès » et des contes faits à loisir par ceux qui ont gagné la faveur des rois en » les leur racontant, et se sont insinués auprès de leurs contemporains en » les apprenant par cœur et en les répétant.

» Le genre de ces traditions sur Erem-dsat-al-Amad, est le même que » celui des livres qui sont parvenus jusqu'à nous, traduits du persan, de » l'indien et du grec, et ils ont été composés à l'instar du livre *Hezar-* » *Efsan*, ce qui se traduit par *Elf Kharafa*, c'est-à-dire les *Mille Fa-* » *bles*; car le mot arabe *kharafa* répond au mot persan *efsan*. On ap- » pelle ce livre les *Mille et une Nuits*; c'est l'histoire d'un roi, de son » vizir, de la fille du vizir et de sa nourrice; celles-ci s'appellent Chirzad » et Dinarzad. Tels sont encore les contes de *Djilkand* et *Schimas*, et » ce qui s'y trouve des histoires des rois indiens et de leurs vizirs; le livre » de Sindbad et d'autres écrits du même genre.

J. DE HAMMER.

NOTICE

SUR LES DOUZE MANUSCRITS CONNUS

DES MILLE ET UNE NUITS,

QUI EXISTENT EN EUROPE.

Le manuscrit d'après lequel Galland a fait sa traduction, et qui se trouve à la Bibliothèque Royale de Paris, ne contient que deux cent quatre-vingt-deux Nuits, qui, d'ailleurs, ont moins d'étendue que celles de notre exemplaire. La traduction de Galland est conforme à son manuscrit, pour l'ordre des Nuits, jusqu'à la soixante-neuvième, où commence, dans l'original, l'Histoire des trois Pommes, qui ne commence dans la traduction française qu'à la quatre-vingt-dixième Nuit. Cette différence vient de ce que Galland a intercalé en cet endroit les Voyages de Sindbad, qu'il avait tirés d'un autre manuscrit, et qui ne faisaient point partie du sien; de cette manière il intervertit arbitrairement l'ordre des Nuits. Ce qui suit, à partir de la quatre-vingt-dixième Nuit jusqu'à la deux cent quatre-vingt-deuxième, contient :

Histoire des trois Pommes;

Histoires du Petit Bossu, du Marchand Chrétien, du Pourvoyeur, du Médecin Juif, du Tailleur, du Barbier et de ses Frères;

Histoire d'Aboul-Hassan et de Schemselnihar;

Histoire de Noureddin et de la Belle Persane;

Histoire du Prince Beder;

Histoire de Kamar-al-Zeman, avec laquelle se termine ce manuscrit.

Ces histoires suivent le même ordre dans la traduction de Galland, avec la seule différence que l'Histoire de Kamar-al-Zeman précède celle du Prince Beder, et que le nombre des Nuits est changé. La traduction de Galland contient en outre :

Histoire de Ganem, fils d'Abou Aïbou;

Histoire du Prince Zeïnalasnam et du roi des Génies;

Histoire de Khodadad et de ses Frères;

Histoire de la Princesse de Deriabar;

Histoire du Dormeur éveillé;

Histoire d'Aladdin ou la Lampe merveilleuse;

Aventure du Khalife Haroun-al-Raschid;

Histoire de l'aveugle Baba Abdallah;

Histoire de Sidi Nouman;

Histoire de Khodjah Hassan-al-Habbal;

Histoire d'Ali-Baba et des quarante Voleurs;

Histoire d'Ali-Khodjah, marchand de Bagdad;

Histoire du Cheval enchanté;

Histoire du Prince Ahmed;

Histoire des deux Sœurs jalouses de leur Cadette.

De tous ces contes, le manuscrit n'en contient que deux, l'Histoire de Ganem et celle du Cheval enchanté; Galland paraît avoir tiré les autres des recueils arabes, persans et turks de la Bibliothèque Royale de Paris;

car dans un autre manuscrit de cette même bibliothèque, lequel renferme en vingt-sept parties, dont dix manquent, une suite de huit cent soixante-dix Nuits, on ne trouve aucune de ces histoires; mais au contraire on y rencontre l'Histoire du roi Noman et de ses fils, ainsi que plusieurs autres fables et historiettes dont une partie est déjà connue, et dont l'autre devait être publiée à Paris (1).

Le troisième manuscrit des *Mille et une Nuits*, beaucoup plus complet que les deux que nous venons de citer, mais qui n'approche pas du nôtre, est celui qui, après avoir appartenu autrefois à Sir Worthley Montague, passa des mains de M. White dans celles de M. Jonathan Scott, qui en a donné une notice dans les *Oriental Collections* d'Ousley. Outre les lacunes qui se trouvent dans la suite des Nuits, il suffit seulement de comparer le tableau de son contenu avec celui du manuscrit que nous possédons, pour être convaincu, au premier coup-d'œil, de l'immense supériorité du nôtre.

Scott possède encore, en outre, un fragment des *Mille et une Nuits*, qui lui a été apporté du Bengale par son ami M. Anderson. Il a donné, d'après ce manuscrit, dans son ouvrage intitulé : *Tales anecdotes and letters translated from the Arabic and Persian, London*, 1800, l'Histoire du Siége volant et l'Histoire du Roi,

(1) M. de Hammer avait annoncé cette publication sur la foi d'un orientaliste de Paris; mais il paraît qu'elle n'a pas eu lieu.

de sa Bien-Aimée, de son Fils et des sept Vizirs. Le second de ces contes se trouve dans notre manuscrit, mais le premier y manque.

Le cinquième manuscrit connu des *Mille et une Nuits* est celui qui a été apporté d'Halep par le docteur Russel. Il ne contient que deux cent quatre-vingts Nuits, et les contes qu'il renferme sont publiés. M. Russel prétend y avoir retrouvé quelques-uns des contes qu'on voit dans la *Continuation des Mille et une Nuits*, par Cazotte, qui a été traduite en anglais à Édinbourg d'après le français. Nous croyons facilement que le fond de ces contes existe dans le manuscrit de M. Russel, mais la forme appartient tout entière à Cazotte, qui paraît avoir composé ces contes d'après des récits qu'il tenait d'un habitant d'Halep (1). La plus

(1) Les détails suivans, qui confirment ce fait, et que j'emprunte à l'article *Cazotte* inséré dans la *Biographie Universelle* de M. Michaud, trouvent ici naturellement leur place.

« Ce fut peu après qu'à l'aide d'un moine arabe nommé *Dom Chavis*, » Cazotte s'occupa de la traduction des contes arabes, dont la collection, » en quatre volumes, fait suite aux *Mille et une Nuits*, et forme les » tomes XXXVII à XL du *Cabinet des Fées ;* c'est de ce sujet qu'a été » tiré le *Calife de Bagdad*. Dom Chavis, dans un mauvais langage, » moitié français, moitié italien, donnait à Cazotte le cadre de ces contes ; » celui-ci, âgé pour lors de soixante-dix ans, prenait la plume à minuit, » au retour des sociétés où il avait l'habitude de passer ses soirées, et, se » livrant à son imagination, il écrivait jusqu'à quatre ou cinq heures du » matin ; tellement qu'en deux hivers il termina son entreprise. Cazotte, » au reste, ne fit cet ouvrage que pour apprendre à ceux qui regardaient » sa piété comme une preuve de l'affaiblissement de son esprit, que les » mêmes moyens qui lui avaient mérité parmi les gens de lettres quelqu

grande partie de ceux de ces contes qui reposent sur un fond oriental pèchent dans une foule d'endroits, par la mutilation des noms et la couleur française substituée à la couleur locale. Les autres sont tout à fait de l'invention de Cazotte, tel que le conte intitulé *les Prouesses et la Mort du capitaine Tranchemont et de ses braves.* Les histoires du Mogrebin et de l'Amant des Planètes, sont des imitations embellies de la traduction de Galland. La seule histoire de cette prétendue traduction qui nous semble véritablement orientale, et que nous avons trouvée dans un recueil de contes arabes, c'est l'Histoire de Sinkarib et de ses deux vizirs. Nous sommes convaincus que la plus grande partie des autres contes appartient à Cazotte.

Le sixième manuscrit connu est celui qui se trouvait en la possession de l'immortel Sir William Jones, et dont Richardson a donné un fragment dans sa *Grammaire Arabe* (1). Au reste, nous connaissons l'étendue de ce manuscrit ainsi que celle du manuscrit de la Bibliothèque du Vatican.

La Bibliothèque Impériale de Vienne possède un manuscrit incomplet qui ne contient que deux cents

» réputation, lui restaient encore. Le canevas de quelques-uns de ces » contes, celui du Maugrabi, par exemple, est tout entier de sa compo- » sition; mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est que dans la plupart des » autres Cazotte a personnifié ses idées spirituelles. Qu'on les lise sous ce » point de vue, et on sera très-étonné de trouver un traité de perfection » morale sous la forme d'un conte des fées. »

(1) Ce fragment contient l'Histoire du cinquième Frère du Barbier.

Nuits, et une partie des contes traduits par Galland.

Enfin nous connaissons encore trois autres manuscrits des *Mille et une Nuits*, qui ont été achetés en Égypte comme le nôtre, et auquel ils ressemblent sous le rapport de l'ordre des contes et du contenu des Nuits; ce qui n'empêche pas cependant qu'il ne puisse exister de différence dans le style. Le premier de ces trois manuscrits appartient à la précieuse collection des manuscrits arabes de M. le chevalier d'Italinski. Le second est celui que les voyageurs anglais, Clarke et Crips, se sont procuré au Caire; mais, endommagé dans un naufrage, il est devenu illisible. Le troisième se trouvait, à l'époque de l'expédition française en Égypte, entre les mains de M. Varsy, marchand français, alors établi à Rosette, et qui depuis est revenu à Marseille. Aucun de ces trois manuscrits ne peut être comparé avec le nôtre sous le rapport de la netteté et de l'élégance de l'écriture; car il est en même tems aussi beau que correct et lisible. Il consiste en quatre volumes in-4°, dont le premier renferme quarante-deux et les trois autres trente cahiers, de chacun dix feuillets, ce qui fait en tout 2,640 pages.

On voit par cette notice que des douze manuscrits (1)

(1) Dans ses remarques sur le tome Ier de l'édition arabe des *Mille et une Nuits*, par M. Habicht, et insérées dans le tome XI du *Journal Asiatique*, M. Fleischer indique, outre le manuscrit de Galland, deux autres manuscrits des *Mille et une Nuits* dont il s'est servi dans ce travail, qu'on le verrait continuer avec plaisir. Le premier est un manuscrit complet des *Mille et une Nuits*, in-f°, copié par feu Michel Sabbagh pour M. Caussin

des *Mille et une Nuits* que nous connaissons en Europe, quatre seulement paraissent être des copies du même original, et que les compilateurs et les copistes de ce recueil ont changé à leur gré l'ordre des Nuits en y insérant des contes, des anecdotes et des fables qui n'en faisaient point originairement partie. Ainsi, les *Mille et une Nuits* sont donc un mélange de contes persans, indiens et arabes, composés dans différens siècles et de caractères différens, que les amateurs de ces sortes de lectures ont entremêlés les uns avec les autres selon leur goût. Le cadre en demeure toujours le même, mais les Nuits doivent s'accroître à mesure que la toile du tableau s'étend; et, comme les habitans actuels de l'Égypte surpassent encore tous les peuples orientaux par leur goût passionné pour les contes, les

père. Il donne en général avec plus de développemens le texte de M. Habicht. Le second est un manuscrit in-f° de la Bibliothèque du Roi, provenant de la bibliothèque de M. Mallet, et coté dans le catalogue imprimé, sous le n° 1491 de l'appendice. Il contient huit cent soixante-neuf Nuits, et une partie de la huit cent soixante-dixième; mais, même jusque-là, il s'en faut beaucoup qu'il soit complet. Beaucoup de contes y manquent; ce qui est quelquefois indiqué par des feuilles qu'on a laissées en blanc; d'autres y sont très-abrégés, et en général la rédaction est plus serrée que les autres. Il paraît être assez nouveau, et le style fait croire qu'il a été écrit en Égypte, mais il n'y a là-dessus aucune indication formelle. Il renferme quelques poésies jolies et naïves, mais dont le texte est malheureusement fort maltraité. — M. le baron Silvestre de Sacy possède aussi un manuscrit des *Mille et une Nuits* que M. Humbert signale, dans son *Anthologie Arabe* comme différent de tous les autres. J'avais demandé quelques détails sur ce manuscrit à M. le baron de Sacy, qui m'a fait répondre qu'il n'avait rien de particulier.

Mille et une Nuits doivent se multiplier encore bien plus dans cette contrée que dans les Indes et la Perse et les autres pays habités par les Arabes.

TABLEAU

OFFRANT LE CONTENU DU MANUSCRIT D'APRÈS LEQUEL A ÉTÉ FAITE CETTE TRADUCTION DES MILLE ET UNE NUITS.

PREMIER VOLUME.

Le contenu des cinquante-trois premières Nuits, dans la traduction de Galland, ne remplit que les vingt premières de notre manuscrit. Dans la traduction de Galland, l'Histoire des cinq Dames et des trois Kalenders est suivie de celle de Zobéïde ; dans notre manuscrit viennent immédiatement après les histoires suivantes :

	Nuits.	
Noureddin et Bedreddin.....	20 — 24	Trad. par Galland.
Histoire du Petit Bossu, du Marchand, du Pourvoyeur, du Médecin Juif, du Tailleur, du Barbier et de ses Frères.....	24 — 34	Trad. par Galland.
Les deux Vizirs.....	34 — 38	Inédit.
Ganem, fils d'Abou Aïbou.....	38 — 46	Trad. par Galland.
Noman et ses deux fils Scherkan et Zoulmekan.....	46 — 46	Inédit.
Anecdote racontée par la femme de Scherkan.....	69 — 74	Inédit.
Suite de l'Histoire de Noman et de ses deux fils.....	74 — 111	Inédit.
Histoire de deux Amans.....	111—141	Inédit.
Suite et conclusion de l'Histoire de Noman.....	141—149	Inédit.
Sept Fables morales.....	149—154	Inédit.

	Nuits.	
Aboul Hassan et Schemselnihar...	154—170	Trad. par Galland.
Kamar-al-Zeman et Badoure, jusqu'à la fin de ce premier volume, qui se termine à la 216e nuit.	170	

SECOND VOLUME.

Suite et conclusion de l'Histoire de Kamar-al-Zeman.....	216—246	
HISTOIRE.		
Aladdin le père des Envieux.....	246—267	Trad. par Caussin.
ANECDOTES.		
Libéralité de Hatem-Thaï après sa mort.....	267—269	Inédit.
Libéralité de Moïn.....	269—270	
Le Trésor de Tolède.....	270—271	
Anecdoté sur le *Khalife Hescham.*	271—272	
Aventure d'Ibrahim Almahadi....	272—275	
Le Paradis terrestre.....	275—279	
La Corbeille.....	279—281	
Le Marchand de Tripes.....	281—285	
HISTOIRE.		
Ali fils du joaillier Mohammed...	285—295	
ANECDOTES.		
Le Persan Ali.....	295—296	Trad. en anglais par Scott.
Jugement de l'Émir Khaled.....	297—298	
Libéralité de Djafar le Barmecide.	298	
HISTOIRE.		
Aboubekr Alkozlan.....	298—304	Trad. par Caussin

	Nuits.	
ANECDOTES.		
Libéralité de Cahia le Barmecide..	304—306	Trad. par Scott.
Mamoun et un Sage.....		
HISTOIRES.		
Alischar et Smaragdine.....	307—325	
Sittal Badour et Ibn-al-Mansour...	325—332	
ANECDOTES		
Lutte des six Esclaves.....	332—338	
Haroun-al-Raschid et Abou-Nowas.	338—340	
L'Homme ruiné.....	*340—341*	*Inédit.*
Le Voleur adroit.....	341—342	
Les trois Voleurs.....	342—345	
Noces d'Ibrahim Almahadi.....	345—347	
Vertus de l'aumône.....	348—349	
Eba Hassan le Zeyadite.....	349—350	
Le Songe accompli.....	350—351	
Trésor trouvé sous le règne du khalife Hakem Biemrillah.....	352—354	
La Princesse et le Singe.....	354—356	
HISTOIRES.		
Le Cheval enchanté.....	356—371	Trad. par Galland.
Insol-Woudjoud et Wird-fil-Ekmam.....	371—380	
ANECDOTES.		
Abou-Nowas.....	380—382	
L'Esclave rendue.....	382—383	Inédit.
Le Vizir prudent.....	383—384	
Le Maître d'École.....	384	
Zobéide au bain.....	384—385	
Le jour efface les paroles de la nuit.	385—386	
Haroun et les deux Esclaves.....	386—387	

	Nuits.	
Secret confié à une femme.....	387—388	
Dîner des Marchands du Caire....	388—389	
Nouschirwan demandant à boire..	389—390	
Justes représailles du ciel..	390—391	
Khosrou, Schirine et le Pêcheur...	391—392	
La Femme débauchée.....	392—393	
La Femme vertueuse.....	393	
Médecine de Djafar.....	394—395	
Probité d'un Bédouin.....	395	
Les Pyramides d'Égypte.....	395—397	
Anecdote sur un Voleur.....	397—398	
Accord entre Mesrour et le fils de Farabi.....	398—400	
Sainteté d'un fils de Haroun	400—402	
Anecdote sur un Maître d'École...	402—403	
Leçon donnée à un roi par une paysanne.....	403	Inédit.
L'oiseau Rokh.....	403—404	
La Princesse Hind.....	404—406	
Ishak de Mossoul.....	406—408	
Les trois Victimes de l'Amour....	408—409	
Les deux Amans réunis.....	409—410	
Le Fou saint.....	410—411	
Le Prieur d'un Monastère chrétien qui devint Musulman.....	411—413	
Amour d'Abou-Isa.....	413—417	
Inscription sur la chemise d'une dame.....	417	
Inscription sur une coupe.....	417—418	
L'Institutrice des Scheïkhs.....	418—422	
La Femme aux cheveux blancs...	422—423	
Réponse d'une Esclave.....	423	
Différence entre les hommes.....	423	

HISTOIRE.

Nuits.

Ali fils du joaillier Hassan..... 423—433

ANECDOTE.

Le Bédouin..... 433—435

HISTOIRE.

Aboul-Hassan et Teweddoud..... 435—460

ANECDOTES.

L'Ange de la Mort apparaissant à un roi et à un homme vertueux. 460

L'Ange de la Mort et un roi..... 460—461

L'Ange de la Mort et le roi d'Israël. 461—462

Alexandre et les deux Crânes..... 462

Nouschirvan fait chercher un village désert..... 462—463

La Vertueuse Israélite..... 463—464 Inédit.

La Femme sauvée d'un naufrage.. 464—465

Effets de l'amour de Dieu..... 465—466

Les Pieux époux..... 466—467

Hedjadj et son prisonnier..... 467—468

Le Maréchal..... 468—470

Le Saint Roi..... 470—471

Noces d'un Croyant au tems d'Omar..... 471—474

Conversion d'une Princesse chrétienne..... 474—476

Le Saint qui désigne son successeur. 476

La Famille dispersée et réunie.... 476—478

Le Saint Lépreux..... 478—479

HISTOIRE.

Djamasp et la Reine des Serpens.. 479—536

TROISIÈME VOLUME.

	Nuits.	
Voyages de Sindbad	536—565	Trad. par Galland.
La Ville d'Airain	565—578	Inédit.
Le Roi, sa Bien-Aimée, son Fils et les sept Vizirs	565—578	Trad. en anglais par Scott.
Djouder	607—625	Inédit.
Adjib et Gharib	625—680	Inédit.
ANECDOTES.		
Le Tombeau d'Aba	680—681	Inédit.
Divorce de Hind	681—682	Inédit.
Akarma le généreux	683—684	Inédit.
Jonas le secrétaire	684—686	Inédit.
Haroun et la Jeune Fille à la Fontaine	686	Inédit.
Les trois Femmes poètes	686—687	Traduit en allemand dans l'*Almanach des Muses* de Vienne, année 1807.
Ishak de Mossoul et le Diable	687—688	Traduit dans le *Magasin Encyclopédique*.
HISTOIRE.		
Al-Kavi	688—691	Traduit dans le *Magasin Encyclopédique* et en anglais.
ANECDOTES.		
L'Arabe et sa Femme	691—693	Inédit.
Samra et sa bien-aimée	693—695	Inédit.
Soirée d'hiver d'Ishak de Mossoul	695—696	Inédit.
Ishak de Mossoul et le Jeune Arabe	696—697	Inédit.
Conduite du Vizir Abou Aamir	697—698	Inédit.
HISTOIRES.		
Ruses de Delileh	698—719	Inédit.
Erdeschir et Haïat-on-Nofous	719—738	Inédit.
La Princesse de Samandal	738—756	Trad. par Galland.

	Nuits.	
Seïf-ol-Molouk et Bediol-Djemal..	756—771	Inédit

QUATRIÈME VOLUME.

Suite et conclusion de l'Histoire de Seïf-ol-Molouk et de Bediol-Djemal.....	771—779	Inédit.
Hassan de Bassra.....	779—828	
Le Khalife pêcheur et le pêcheur Khalife.....	828—840	
Zeïn-al-Mewassif.....	840—860	
Noufeddin et l'esclave Miriam....	860—892	
ANECDOTES.		
Le Frank et le Bédouin.....	892—894	
Le Jeune Homme de Bagdad et son esclave.....	894—897	
HISTOIRES.		
Le Roi Djiliâ ou Schilles, son Vizir et leurs Fils.....	897—928	
Aboussir et Aboukir.....	928—938	
Abdallah de la mer et Abdallah de la terre.....	938—940	
Le Marchand d'Omman.....	940—947	
Ibrahim fils de Khazib.....	947—954	
Aboul-Hassan-al-Khorassani.....	954—962	
Kamar-al-Zeman et la Femme du Joaillier.....	962—978	
Abdallah fils de Fazl, et ses Frères.	978—989	
Marouf.....	989—1001	

CONTES INÉDITS

DES

MILLE ET UNE NUITS.

CCCVII^e — CCCXXV^e NUIT.

HISTOIRE

D'ALISCHAR ET DE SMARAGDINE.

Il y avait une fois, dans la province de Khorassan, un très-riche marchand qui, quoique parvenu à sa soixantième année, devint père d'un fils qu'il nomma Alischar. Il mourut quinze ans après, non sans avoir, à son lit de mort, adressé à son fils de sages conseils entremêlés de vers, où respirait la morale la plus pure et la plus élevée. Alischar rendit les derniers devoirs à son père, et, peu de tems après, sa mère lui fut aussi ravie. Il se livra au commerce de sa boutique comme avait fait son père, et passa ainsi une année entière sans s'écarter de cette sage conduite; mais, au bout d'un an et un jour, il se mit à fréquenter les courtisanes, avec lesquelles il dissipa

si rapidement sa fortune, que tous les trésors de la terre n'auraient pu lui suffire. Alischar se trouva bientôt réduit à vendre sa boutique et tout ce qu'il possédait, de sorte qu'il ne lui resta que les vêtemens qu'il avait sur le corps. Voyant son illusion dissipée et tous ses rêves de bonheur évanouis, il commença à faire de tristes et pénibles réflexions. Dépourvu de tout, n'ayant rien même pour apaiser la faim qui le tourmentait, il se vit réduit à mendier dans les rues, sans que ses anciens compagnons de débauche daignassent l'assister dans sa misère. Étant venu dans cet état sur la principale place de la ville, il vit une grande foule rassemblée en cercle. Alischar s'approcha pour voir ce qui se passait; il aperçut au milieu une esclave de la tournure la plus élégante : ses joues ressemblaient à la rose, et l'on pouvait lui appliquer la description suivante tracée par un poète :

« Elle est sortie accomplie du moule de la beauté : elle n'est ni » trop grande ni trop petite.

» Ses membres arrondis offrent les plus agréables proportions : » elle n'est ni trop grasse ni trop maigre.

» Son visage est brillant comme la lune. Sa taille est un tendre » et flexible rameau ; son haleine, le suave parfum du musc.

» Elle paraît formée de l'eau des perles; la beauté de son visage

se réfléchit sur toutes les parties de son corps, et une lune paraît sur chacun de ses membres. »

A peine Alischar eut-il jeté ses regards sur cette belle personne qu'il en devint éperdument amoureux. Ne sachant que faire ou que dire, il restait immobile à la place où il se trouvait. Tous ceux qui l'environnaient, ignorant sa ruine, et croyant qu'il possédait encore les richesses de son père, ne doutèrent pas un instant qu'il ne fût venu pour acheter cette belle esclave. Le crieur s'approcha de cette dernière, et, la mettant à l'encan, s'écria selon l'usage : « Riches marchands, puissans compatriotes, peuple de la ville et du désert ! combien voulez-vous offrir pour cette belle esclave qui est la souveraine de la lune ? Elle se nomme Smaragdine, et sa réputation est une perle intacte. Faites vos offres, petites ou grandes. »

Cinq cent vingt-cinq ducats furent offerts d'abord. Au même instant arriva sur la place du marché un homme âgé, appelé Raschideddin, qui était louche, boiteux et d'une difformité repoussante, et qui porta cette première enchère jusqu'à mille ducats. Le crieur s'arrêta un instant ; mais tous ceux qui jusqu'alors avaient mis des enchères gardèrent le silence. Le crieur demanda au maître de l'esclave s'il fallait

conclure le marché pour le prix offert par le vieillard. « Oui, répondit-il, mais à condition cependant que l'esclave y consentira, car je lui ai promis de ne la vendre qu'à un maître qui lui plairait. » Le crieur interrogea donc l'esclave ; mais dès qu'elle eut aperçu la figure hideuse du vieillard, elle s'écria : « Que Dieu me soit en aide ! vous ne connaissez donc pas ce passage d'un ancien poète :

« J'avais une cour nombreuse, j'étais riche et considéré ; mais » ma belle aperçut mes cheveux blancs ; alors elle s'éloigna de moi » et prit la fuite. Je le jure, dit-elle, par celui qui a tiré les hommes » du néant ! les cheveux blancs ne sont point faits pour me plaire, » car ce n'est que du coton mouillé. »

— Vous avez raison, dirent le crieur et le maître de l'esclave ; voyons s'il se présentera un autre acheteur. » Alors s'approcha un homme qui comptait déjà beaucoup d'années, mais qui s'était teint la barbe pour paraître encore jeune. L'esclave improvisa sur-le-champ :

« Dis-lui qu'il s'est teint la barbe, et que je n'aime point ce qui » est faux et d'emprunt. Se teindre, c'est se déguiser, et je hais le » déguisement. »

Un troisième se présenta sur les rangs, mais il était borgne d'une manière hideuse.

« Crois-moi, improvisa l'esclave, renvoie ce borgne. Il n'y a rien » à gagner dans sa société; autrement il n'aurait jamais perdu un » œil. »

« Regardez maintenant, dit le crieur, celui qui se présente pour mettre son enchère. » C'était un homme court et trapu, avec une barbe qui lui descendait jusqu'aux genoux.

« Fi! s'écria l'esclave, c'est cet homme que le poète avait en vue lorsqu'il a dit :

« Le Dieu miséricordieux a donné à mon bien-aimé une barbe » prodigieuse. Cette barbe ressemble à une nuit d'hiver, longue, » noire et froide. »

« Eh bien donc, reprit le crieur, voyez parmi tous les assistans quel est celui qui aura le bonheur de vous plaire. »

Alors l'esclave porta long-tems ses regards autour d'elle, et les arrêta enfin sur Alischar, dont l'aspect l'enflamma tout à coup d'un violent amour.

« Crieur, dit-elle, je ne veux appartenir qu'à ce beau jeune homme. Hélas! c'est de lui sans doute que le poète a parlé lorsqu'il dit :

« Ce serait une erreur que de lui reprocher les tourmens que cause la beauté de son visage. Ceux qui veulent s'en préserver, pourquoi ne couvrent-ils pas d'un voile son visage enchanteur?

» La salive de sa bouche est une liqueur enivrante ; ses lèvres exha-
» lent les suaves parfums de l'ambre : le gardien du paradis l'en a
» chassé de crainte qu'il ne séduisit les houris ; les hommes le blâ-
» ment, mais la lune qui brille aux cieux prend sa défense. »

Lorsque l'esclave eut fini de parler, le maître s'approcha du jeune Alischar. « Ami, lui dit-il, vous voyez quel miracle de beauté est cette esclave, la brillante éducation qu'elle a reçue, et l'éloquence dont l'a douée la nature ; si vous avez ce trésor pour mille ducats, vous ferez assurément un excellent marché. Je vous le jure, elle lit le Koran de sept manières différentes, elle écrit en sept caractères avec une rare élégance, elle brode en soie et en or, et votre argent vous rentrera seulement par la vente du travail de ses mains.— Oh ! quel bonheur, ajouta le crieur, de posséder une perle d'un si grand prix ! Que vous êtes heureux, continua-t-il, en s'adressant à Alischar et en lui baisant la main, que vous êtes heureux d'obtenir à si bas prix la possession d'un semblable trésor ! On le voit bien, vous êtes favorisé d'un bonheur tout particulier. »

Alischar ne put s'empêcher de sourire en entendant ces paroles. « Quoi ! se dit-il en lui-même, je n'ai point encore mangé aujourd'hui, et l'on s'imagine que j'ai assez d'argent pour faire un semblable

marché ! » Il baissa la tête et ne répondit rien, car il était honteux d'avouer l'impossibilité où il se trouvait d'accepter cette proposition.

« Allons ! dit la belle esclave, conduisez-moi auprès de ce jeune homme ; je veux m'entretenir avec lui et le déterminer à m'acheter, car j'ai formé la résolution de n'appartenir qu'à lui seul. » Le crieur la prit par la main et la conduisit auprès d'Alischar. « Bien-aimé de mon cœur, lui dit-elle, voulez-vous m'acheter ? » Pour toute réponse Alischar secoua tristement la tête. « Quoi donc ! reprit l'esclave, vous me trouvez peut-être d'un prix trop élevé ; voulez-vous m'acheter pour neuf cents ducats ? — Non ! — Pour huit cents ? — Non ! — Pour sept cents ? — Non, non ! » Elle diminua ainsi jusqu'à cent ducats, recevant toujours la même réponse. « Je ne possède point cent ducats, dit enfin Alischar. — Vous en manque-t-il beaucoup ? reprit l'esclave ; si vous en avez seulement quatre-vingts, vous paierez le reste une autre fois. » Et elle se mit de nouveau à rabattre encore de cette somme, jusqu'à ce qu'enfin Alischar l'interrompit tout à coup en lui disant : « Ma souveraine, je n'ai ni or ni argent, je ne possède pas même un ducat, et je n'aurai pas un denier de plus une autre fois. Ainsi cherchez un autre ache-

teur. — Faites ce que je vais vous dire, répondit la belle esclave; frappez-moi dans la main, et passez un de vos bras autour de moi, c'est signe que le marché est conclu. »

Alischar ayant fait ce que lui ordonnait l'esclave, celle-ci tira de sa poche une bourse qu'elle lui mit entre les mains. « Voici mille ducats, dit-elle; comptez-en neuf cents à mon maître, et gardez les cent autres pour subvenir à nos besoins les plus pressans. » Alischar compta les neuf cents ducats et emmena l'esclave chez lui. Il n'y avait plus dans sa maison ni lit, ni sofa, ni table, ni aucun ustensile de cuisine. L'esclave pria Alischar d'aller au marché pour acheter les meubles les plus nécessaires, ce qu'il fit sur-le-champ. Smaragdine prépara une chambre et un lit, et prit soin de la cuisine: ensuite elle passa la soirée et la nuit la plus délicieuse dans les bras de son nouveau maître, qui ressentait pour elle un amour sans bornes.

Le lendemain matin Smaragdine se mit à l'ouvrage pour faire des tapis et des rideaux. Elle broda un tapis sur lequel elle représenta si habilement d'après nature toute sorte de quadrupèdes, qu'ils semblaient se mouvoir, et des oiseaux avec une illusion si parfaite, qu'on croyait les entendre chanter. Elle n'em-

ployа pas plus de huit jours à ce travail, et, lorsqu'il fut achevé, elle envoya son mari au bazar pour vendre le tapis. Smaragdine lui recommanda de bien se tenir sur ses gardes, afin de ne tomber dans aucun des piéges qu'on pourrait lui tendre. Alischar remplit fidèlement l'ordre de son épouse, et ils vécurent ainsi une année entière du travail des mains de Smaragdine, sans que le plus léger nuage vînt obscurcir leur bonheur.

Un jour que Alischar portait au bazar un des beaux tapis que faisait Smaragdine, il rencontra un chrétien qui lui en offrit soixante ducats. Mais Alischar, éprouvant une secrète aversion pour ce chrétien, ne voulut point lui vendre le tapis, et demanda soixante-cinq ducats, ensuite soixante-dix, et porta enfin sa demande à cent ducats. « Donnez-lui le tapis, dit le crieur à Alischar; quel mal peut-il en résulter? » Alischar suivit ce conseil contre sa propre volonté, et reçut son argent. Tandis qu'il s'en retournait chez lui, il s'aperçut que le chrétien le suivait. Lorsqu'il fut arrivé à la porte de sa maison, le chrétien, qui l'avait rejoint, le pria de lui donner à boire, en disant qu'il ne pouvait supporter plus longtems la soif qui le dévorait. Alischar, qui se serait fait un reproche éternel de ne point lui avoir donné

à boire, entra dans sa maison pour prendre une cruche d'eau. « Où es-tu resté si long-tems aujourd'hui? lui dit Smaragdine. J'éprouvais, je ne sais pourquoi, un triste pressentiment que nous serions séparés, et ma joie est extrême de te revoir sain et sauf; mais que veux-tu donc faire de cette cruche d'eau? — Je cours la porter à quelqu'un qui a soif, répondit Alischar, et dans un instant je serai de retour auprès de toi, ma chère Smaragdine. » Il s'empressa de descendre l'escalier, et trouva le chrétien, qu'il avait laissé dehors, assis à l'entrée de la maison. « Que fais-tu là, chien maudit? lui cria-t-il. — Pardonnez, maître, répondit le chrétien, épuisé de fatigue et ne pouvant plus me tenir debout, je me suis trouvé forcé de m'asseoir quelque part. » Alischar lui présenta à boire, et lui ordonna ensuite de s'éloigner. Mais, voyant qu'il restait toujours à la même place : « Allons, sortez d'ici à l'instant, vous dis-je, lui répéta Alischar. — Bénis soient, dit le chrétien, bénis soient ceux qui ne refusent pas, à leur porte, un verre d'eau à celui qui a soif, et un morceau de pain à celui qui a faim! Maintenant ma soif est apaisée, continua-t-il, mais j'éprouve une faim dévorante; donnez-moi seulement un peu de pain et quelques oignons, je ne demande pas autre

chose. — Va-t'en, te dis-je, reprit Alischar; il n'y a rien à la maison. — Pardonnez, répondit le chrétien, vous avez ici cent ducats, faites-moi le plaisir d'aller m'acheter ici près du pain et des oignons; je vous en aurai une reconnaissance éternelle. — Cet homme est extravagant, pensa en lui-même Alischar; mais pourquoi ne toucherais-je pas aux cent ducats? — Courez vite, je vous en supplie, dit le chrétien, j'éprouve une faim à en mourir; c'est un supplice dont on ne peut se faire d'idée lorsqu'on ne l'a pas éprouvé. Apportez-moi quelque chose, quand même ce ne serait qu'un peu de pain noir ou même de farine; je ne puis plus remuer de ma place. — Eh bien donc, dit Alischar, attendez ici quelques instans. » Et il sortit après avoir fermé la porte sur lui. Il revint bientôt avec de la viande rôtie, de la pâtisserie, du miel, des fruits et du pain. « Mon Dieu! s'écria le chrétien en le voyant revenir, ce que vous apportez est suffisant pour rassasier dix personnes, et cependant je suis seul ici, à moins que vous ne vouliez me faire l'honneur de manger avec moi. — Mangez toujours seul, dit Alischar. — Mais, seigneur, reprit le chrétien, vous ne savez donc pas que les anciens sages ont dit que celui qui ne mange point avec son hôte est un bâtard? » Ali-

schar, qui ne voulait point laisser planer ce soupçon sur sa naissance, se mit à manger avec le chrétien. Alors celui-ci, prenant un fruit, en ôta la peau, le partagea, et mit très-adroitement dans l'une des deux moitiés une forte dose de népenthe de Crète (1), mêlé avec une portion d'opium suffisante pour endormir un éléphant.

« Pour la miséricorde de Dieu, dit le chrétien en offrant à Alischar cette moitié, acceptez de ma main cet excellent fruit. » Alischar, qui ne voulait pas le refuser, le prit ; mais il en éprouva sur-le-champ les funestes effets, et resta privé de sentiment. Alors le chrétien se leva sans bruit, et, sortant de la maison après avoir fermé la porte, il s'empressa de venir annoncer le succès de sa ruse à son frère. Celui-ci était le vieux Raschideddin, qui professait extérieu-

(1) Le *bendj* ou *hyoscyamus* est une plante narcotique. L'opium qu'on en extrait est depuis long-tems d'un usage fréquent en Égypte. *Bendj*, qui, en copte, fait au pluriel *nibendj*, est sans doute la même plante que le *népenthe*, qui jusqu'à présent a causé tant d'embarras aux commentateurs d'Homère. Hélène apporta évidemment le népenthe d'Égypte, et le *bendj* y passe encore aujourd'hui pour posséder toutes les qualités merveilleuses qu'Homère lui attribue. Il ne reste plus maintenant qu'à expliquer ce que c'était que la racine de la plante *moly*.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

rement l'islamisme, mais était chrétien au fond du cœur. C'était lui qui avait inventé cet adroit stratagème pour s'emparer de Smaragdine. Il prit aussitôt ses esclaves avec lui, se pourvut d'argent, et, montant sur sa mule, se rendit à la maison d'Alischar. Ses esclaves s'emparèrent de Smaragdine, et, menaçant de la tuer si elle voulait crier, ils la conduisirent à la maison du vieux Raschideddin. « Ah! misérable, lui dit ce méchant vieillard, je t'ai donc enfin en mon pouvoir. Par Jésus et la Vierge Marie! j'en fais le serment, tu ne m'échapperas point; il faut que tu te fasses chrétienne, ou je vais te faire couper par morceaux.—Mets-moi en pièces, si tu le désires, scélérat, répondit-elle; je suis musulmane, et je veux mourir musulmane. Dieu éprouve par l'adversité ceux qu'il aime, et je mets en lui toute ma confiance et mon espoir. » Alors le méchant vieillard ordonna à ses esclaves de frapper cruellement Smaragdine, et de la conduire à la cuisine sans lui donner rien à manger. Mais, à chaque coup qu'elle recevait, Smaragdine s'écriait : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète ! »

Lorsque le malheureux Alischar reprit ses sens et se vit seul, il appela de toutes ses forces Smaragdine; mais il ne la trouva plus, et s'aperçut que le chré-

tien s'en était allé. D'abord il versa un torrent de larmes; puis, voyant que ses pleurs étaient inutiles, il déchira ses vêtemens, prit une pierre dans chaque main, et se mit à parcourir la ville en se frappant le sein avec ces pierres, et s'écriant : « O Smaragdine! Smaragdine! » Les enfans se rassemblèrent autour de lui; chacun lui faisait raconter son histoire, et tout le monde avait compassion de son infortune. Après avoir erré de la sorte par toute la ville, il rencontra une vieille femme qu'il salua. Celle-ci, s'apercevant par sa conduite que ce ne pouvait être qu'un amant malheureux, lui demanda la cause de son désespoir. Alischar lui raconta son histoire, et la vieille lui dit : « Mon fils, je suis touchée de votre douleur; peut-être pourrai-je vous être utile. Allez de suite m'acheter une de ces corbeilles dans lesquelles les boulangers vendent le pain, et remplissez-la de plusieurs parures convenables à des femmes; je les colporterai dans la ville pour les vendre, et je me flatte de vous donner bientôt des nouvelles de votre Smaragdine. » Transporté de joie par l'espérance que cette promesse faisait luire à ses yeux, Alischar couvrit de larmes et de baisers les mains de la bonne vieille, et fit ce qu'elle désirait. Elle sortit, et, après avoir parcouru tous les différens quar-

tiers de la ville, elle arriva enfin à la maison du méchant vieillard chrétien.

Elle y arriva précisément à l'instant même où Smaragdine essuyait les mauvais traitemens que le chrétien avait ordonné à ses esclaves de lui faire subir. « Que vous a fait cette pauvre enfant, demanda la vieille, pour la maltraiter ainsi? — Nous agissons bien contre notre gré, répondirent les esclaves; mais nous sommes forcées d'obéir aux ordres de notre maître. — Eh bien, reprit la bonne vieille, ayez donc quelque pitié pour elle, et ne la maltraitez pas pendant l'absence de votre maître; obligez-moi de lui ôter ses liens et de lui donner un peu de nourriture. » Les esclaves, dont le cœur n'était pas endurci, lui ôtèrent ses liens, et la laissèrent même seule avec la vieille. Celle-ci, profitant de l'instant favorable, lui apprit au nom de qui elle venait, et lui recommanda en même tems de se tenir prête à la fenêtre vers le milieu de la nuit, car Alischar viendrait pour la délivrer et l'emporterait sur ses épaules.

La vieille s'empressa de revenir auprès d'Alischar pour lui annoncer sa découverte; elle apprit en même tems à cet amant affligé que les esclaves chargées de garder Smaragdine lui avaient promis de la laisser sans liens la nuit suivante. Alischar partit à

l'instant même; il vint s'asseoir auprès de la fenêtre qu'on lui avait indiquée, et résolut d'attendre en cet endroit le moment où paraîtrait Smaragdine : mais comme les larmes continuelles que sa douleur lui arrachait pendant les nuits l'avaient privé du sommeil depuis long-tems, il s'endormit tout à coup dans la rue.

Un voleur vint précisément à passer sur ces entrefaites. Voyant Alischar endormi, il lui vola son turban et le mit sur sa tête. Smaragdine, qui se trouvait alors à la fenêtre, trompée par le turban d'Alischar, crut reconnaître son bien-aimé dans l'obscurité. « Viens, viens, dit-elle à voix basse; je suis prête à descendre. — Voici une singulière aventure, dit en lui-même le voleur, il faut tâcher d'en profiter. » Alors, montant à la fenêtre, il prit Smaragdine dans ses bras, et s'éloigna avec la rapidité de l'éclair. « Quelle force extraordinaire est la tienne ! s'écria Smaragdine; cependant la vieille m'avait dit que tu pouvais à peine marcher, tant la douleur t'avait rendu faible et débile ! » Le voleur ne répondit rien. Smaragdine lui passa la main sur le visage, et, le trouvant tout hérissé de poils, elle reconnut son erreur, et se mit à crier de toutes ses forces : « Qui es-tu ? qui es-tu ? — Silence ! répon-

dit le voleur, je suis Hirvan le Kourde; et j'appartiens à la bande d'Ahmed-ed-Deouf. Nous sommes quarante, tous bons compagnons comme moi, et j'espère que nous passerons agréablement notre tems avec toi du matin au soir.» Lorsque Smaragdine vit dans quelle affreuse situation l'avait précipitée son erreur, elle se meurtrit le sein, et recommanda son ame à Dieu et son corps au Prophète.

Le voleur la porta en courant jusqu'à une caverne située hors de la ville, où le chef de la bande avait donné rendez-vous à tous ses gens, et où se trouvait sa mère pour les recevoir. Cette nuit-là même, le capitaine des voleurs avait assassiné et dépouillé un homme dont le cheval était attaché à l'entrée de la caverne, et ses vêtemens étaient dans l'intérieur sous la garde de la vieille. Le jeune voleur remit Smaragdine entre les mains de cette dernière, et sortit pour aller chercher de nouvelles aventures. « Ah! mon enfant, dit la vieille à Smaragdine, quel bonheur pour vous de tenir l'un après l'autre dans vos bras ces quarante joyeux compagnons! Qu'on est heureux d'être jeune! — Oui, répondit Smaragdine en dissimulant sa pensée; mais je voudrais bien me mettre avant un peu dans le bain, afin de me rendre plus digne de cette faveur. — Vous avez une excel-

lente idée, répondit la vieille : j'aime aussi beaucoup la propreté ; mais depuis long-tems ces pourceaux me traînent à leur suite sans que j'aie pu prendre un seul bain, car je n'ai personne pour me frotter (1) de la manière convenable. — Je vous rendrai ce service, ma mère, reprit Smaragdine, si cela vous fait plaisir. » La vieille ne demanda pas mieux, et Smaragdine la frotta et l'essuya si bien, que le sommeil, résultat ordinaire du bain, s'empara de ses sens. Pendant que la vieille dormait ainsi, Smaragdine prit les habits et les armes du cavalier assassiné, monta sur son cheval, et courut au grand galop sans savoir où elle allait. Vers le matin elle se trouva dans un lieu désert où l'on n'apercevait aucune trace d'habitation humaine. Elle mangea des racines et

(1) Dans les bains publics des Orientaux, lorsque l'on a reposé quelque tems après être sorti du bain, et qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne ; et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse et semble pétrir la chair, sans qu'on éprouve la plus légère douleur. Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe et vous frotte long-tems. Pendant ce travail il détache l'épiderme du corps du patient, qui éprouve une transpiration abondante, et il enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce et unie comme du satin. Voyez Savary, *Lettres sur l'Égypte*, lett. xi.

quelques fruits sauvages, laissa paître son cheval, et continua ensuite sa route pendant dix jours entiers. Le onzième, Smaragdine découvrit dans le lointain une très-belle ville. Comme elle approchait de cette ville, une foule immense d'hommes à cheval et à pied vinrent à sa rencontre, et, se prosternant devant elle, ils la saluèrent comme le sultan et le roi que leur envoyait la faveur du ciel. Chacun frappait des mains en s'écriant : *Allah yaousour es soultan*, c'est-à-dire : « Que Dieu donne la victoire au sultan (1) ! Roi du monde, votre arrivée soit bénie ! — Que veut dire ceci ? demanda Smaragdine tout étonnée. — Apprenez, sire, répondit le grand chambellan, que, lorsque le roi de cette ville meurt sans enfans, tous les habitans doivent se rendre sur la grande route pour saluer comme roi celui qu'ils rencontrent ; c'est le moyen de reconnaître le doigt de la Providence, qui accorde ainsi la souveraineté à celui qui lui plaît. Louanges à Dieu qui nous donne aujourd'hui un roi tel que vous, car s'il nous eût envoyé quelque indigne personnage, nous aurions été

(1) Cette acclamation est encore usitée aujourd'hui en Égypte ; et les habitans de ce pays en ont salué tour-à-tour les armées française, turque et anglaise.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

forcés de l'accueillir également et de lui rendre hommage. — Ne croyez pas, répondit Smaragdine, que je sois d'une naissance obscure. Au contraire, je suis d'un rang élevé; mais comme je me suis brouillé avec ma famille, j'ai pris la résolution de parcourir le monde et de chercher des aventures; je vois que j'en ai rencontré une qui n'est pas à dédaigner. »

Ensuite Smaragdine fit son entrée triomphale dans la ville; elle fit ouvrir le trésor de l'ancien roi, et en tira des sommes considérables qu'elle distribua pour gagner l'affection du peuple et de l'armée. De cette manière elle se concilia tous les cœurs, et chacun était ivre de joie et de reconnaissance : la reine seule soupirait pour son bien-aimé Alischar. Elle répandit aussi ses grâces, et distribua des habits d'honneur dans le harem; mais au lieu de passer la nuit avec cette foule d'esclaves qui rivalisaient pour obtenir un de ses regards, elle la passa tout entière en veilles et en prières; de sorte que les femmes du harem disaient : « Quel malheur que le roi soit si dévot ! »

Une année entière s'étant écoulée de la sorte sans que Smaragdine eût entendu parler d'Alischar, elle fit venir, le premier jour de la seconde année, les vizirs et les officiers de sa cour, et leur ordonna de

faire construire un vaste amphithéâtre. Au milieu s'élevait un magnifique dôme, sous lequel étaient disposés des siéges pour les grands de l'empire. La reine leur y donna un splendide festin, et les fit revêtir d'habits d'honneur ; ensuite elle ordonna qu'à l'avenir, le premier jour de chaque mois serait consacré tout entier aux réjouissances, et défendit, sous peine de mort, d'ouvrir ce jour-là les boutiques et de s'occuper d'affaires. Ainsi, le premier du mois suivant, tout le peuple se rassembla devant le roi : alors chacun but et mangea, et se réjouit à son gré ; car on savait que rien ne pouvait faire plus de plaisir au roi.

Smaragdine était enchantée au fond de son cœur ; car elle se flattait que cette réunion du peuple pourrait lui procurer des nouvelles de son cher Alischar. Tout à coup un homme se leva pour prendre un plat de riz au lait assaisonné avec du sucre et de la cannelle. « N'as-tu point honte, lui dit son voisin, d'être gourmand, au point de t'emparer pour toi seul d'un si grand plat? tu devrais bien te contenter de ce qui est devant toi. — J'ai agi de la sorte, répondit-il, parce que je ne mange point de ragoût, et c'est précisément ce qui se trouve devant moi. — Je suis certain, dit dans sa barbe un troisième, que ce chien

est un chrétien, et que c'est aujourd'hui jour de jeûne. » Smaragdine, qui n'avait rien perdu de cet entretien, ordonna d'amener devant elle l'homme qui avait voulu s'emparer du plat de riz. Le peuple cessa de manger à l'instant, pour voir attentivement ce qui allait se passer. « Comment t'appelles-tu ? demanda Smaragdine à l'homme qu'on lui avait amené, et pour quel motif es-tu venu dans mes états ? » Ce misérable, qui s'était coiffé du turban blanc, qu'il n'est permis qu'aux seuls musulmans de porter, répondit : « Je m'appelle Ali ; je suis tisserand de profession, et j'étais venu ici pour gagner ma vie par le travail de mes mains. — Apportez-moi, dit Smaragdine, ma table géomantique de romla (1), et la plume d'acier : à l'instant même la vérité va devenir aussi claire

(1) *Romt* ou *reml* رمل. Ce mot, qui signifie en arabe du sable en général, signifie aussi en particulier un sable préparé, sur lequel on trace plusieurs points qui servent à une espèce de divination que nous appelons géomancie, et les Arabes, les Persans et les Turcs, *e'lm alraml.* Ces points, disposés en un certain nombre sur plusieurs lignes inégales, se décrivent aussi avec la plume sur le papier, et celui qui devine par le moyen de cet art se nomme *Ramal.* — Les Orientaux sont partagés touchant l'invention de cet art, car les uns l'attribuent à Edris, qui est le prophète Enoch, et les autres au prophète Daniel..

D'HERBELOT.

que le jour. » Alors elle se mit à faire ses calculs; ensuite elle leva la tête, et dit, après un moment de silence : « Tu mens, misérable! tu es chrétien, et tu es venu ici avec des intentions coupables. Confesse la vérité, ou je vais te faire couper la tête à l'instant même. — Pardon ! pardon ! s'écria le chrétien saisi de frayeur, lorsqu'il se vit découvert par la puissance mystérieuse du romla, pardon, ô grand roi ! vous avez raison, je suis chrétien. » Smaragdine ordonna de le faire écorcher vif, de jeter son cadavre à la voirie, et de clouer sa peau aux portes de la ville. Le peuple admira la sagesse et l'équité du roi, et l'on ne douta pas qu'il ne fût profondément versé dans la connaissance de l'astrologie.

Le premier jour du troisième mois, la fête eut lieu comme à l'ordinaire. On ordonna de nouveau que chacun eût à se réjouir, et à manger de ce qui était devant lui, sous peine de mort. Les grands se rassemblèrent, les troupes se mirent sous les armes, et le peuple se rangea autour des tables. Le roi était assis sur son trône, et observait attentivement tout ce qui se passait. Tout à coup un homme se présenta à l'entrée de l'amphithéâtre, et resta tout surpris. Il demanda à la première femme qu'il rencontra ce que signifiait cette réunion : elle le lui apprit; mais elle oublia d'ajouter

qu'il ne devait manger que des mets placés devant lui. Il s'assit, et voulut prendre un plat qui s'en trouvait éloigné. « Arrête ! s'écrièrent mille voix, ou tu vas être pendu ! » Cet homme, qui n'était point tout-à-fait sans reproches, crut qu'on voulait l'arrêter, et se mit à fuir de toutes ses forces ; mais le roi ordonna de s'emparer de sa personne, et de l'amener devant lui. « Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il. — Mon nom est Osman, répondit l'étranger ; je suis jardinier, et j'étais venu ici pour exercer ma profession. — Allons, dit le roi, apportez-moi la table de romla, ainsi que la plume d'acier, et la vérité va bientôt paraître au grand jour. Sinaragdine commença ses calculs, leva la tête, et, après quelques instans de silence, dit : « Tu mens, misérable ! ton nom est Hirvan le Kourde, et tu es voleur de profession : confesse la vérité, malheureux, ou je te fais couper la tête. » Aussitôt cet homme pâlit, sa langue se glaça, ses dents s'entrechoquèrent de frayeur, et il avoua enfin la vérité. Le roi ordonna de l'écorcher, de jeter son cadavre à la voirie, et d'attacher sa peau comme on avait fait de celle du chrétien. Lorsque cette sentence fut exécutée, on se mit de nouveau à table avec un excellent appétit, et en admirant la sagesse et la justice du roi.

Le premier jour du quatrième mois, on fit la même annonce et les mêmes préparatifs qui avaient déjà eu lieu. On dressa les tables, ainsi que la potence. Les grands se rassemblèrent, le peuple se plaça en ordre, et le roi s'assit sur son trône. Tout à coup parut un étranger qui ignorait la loi du pays. Il se mit à manger, et s'empara d'un plat qui se trouvait éloigné de lui. On le saisit, et on le conduisit devant le roi, qui lui adressa les mêmes questions qu'aux premiers transgresseurs de la loi. « Mon nom est Résim, répondit l'étranger, et je suis un pauvre derviche. — Qu'on m'apporte la table de romla et la plume d'acier! » dit le roi. On obéit. Smaragdine leva la tête, garda quelques instans le silence, et dit : « Tu mens, chien! ton nom est Raschideddin; tu professes extérieurement l'islamisme, mais tu es chrétien au fond du cœur : avoue la vérité, ou ta tête va sauter. » C'était en effet Raschideddin. Après la fuite de l'esclave, il s'était mis en chemin, comme le voleur, pour aller à sa recherche, et le hasard l'avait conduit dans cette ville. Le coupable, rempli de terreur, avoua la vérité, et sa peau fut attachée à côté de celles des autres aventuriers. On se remit à table, et l'on mangea avec un nouvel appétit, en vantant la sagesse et la justice du roi. La seule Sma-

ragdine ne prenait aucune part à la joie générale ; elle versait des pleurs lorsqu'elle songeait à son bien-aimé Alischar : elle composa en même tems des vers très-pathétiques, où elle exprimait sa douleur, et demandait au ciel l'accomplissement de ses espérances. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle, toi qui as rendu à Joseph l'objet de sa tendresse, rends-moi aussi mon bien-aimé Alischar. Écoute ma prière, Dieu tout-puissant, souverain maître de l'univers, toi qui fais succéder la joie à l'affliction, comme le jour à la nuit ! »

Smaragdine n'avait pas encore achevé cette prière, le premier jour du cinquième mois, que le peuple était déjà rassemblé pour la fête accoutumée. A peine avait-elle fini, qu'il se présenta à l'entrée de l'amphithéâtre un jeune homme beau comme le jour ; mais l'éclat de son teint était terni par la pâleur du désespoir. C'était Alischar, et Smaragdine fut sur le point de s'évanouir de joie. Depuis qu'il s'était réveillé dans la rue sans turban, et que la vieille lui avait appris la disparition de Smaragdine, l'infortuné était constamment en proie au plus cruel désespoir. Il tomba malade, et resta un an entier au lit ; pendant ce tems, la bonne vieille lui prodigua tous ses soins. Lorsque ses forces furent un peu rétablies,

il se mit à parcourir le monde pour chercher sa chère Smaragdine : il arriva ainsi un jour de fête générale dans la ville où elle régnait. Comme tous les étrangers qui l'avaient précédé, il voulut goûter au plat de riz au lait et à la cannelle dont l'aspect était si appétissant, et on le conduisit aussi devant le roi. Il baisa la terre ; et, interrogé sur son nom et le motif qui l'avait amené dans la ville, il répondit qu'il s'appelait Alischar, et qu'il était venu pour chercher la source de sa vie, sa bien-aimée Smaragdine, que le sort lui avait ravie. Le roi se fit apporter la table de romla et la plume d'acier. « Vous avez dit la vérité, s'écria-t-il, en s'adressant à Alischar, et le ciel vous rendra bientôt l'objet de votre amour. » Alors il ordonna de conduire l'étranger au bain ; il le fit revêtir ensuite d'une robe d'honneur, et traiter avec les plus grands égards.

Smaragdine attendit la nuit avec la plus vive impatience. Lorsque ce moment fut enfin arrivé, elle fit appeler Alischar, congédia ses gens, et le fit asseoir pour souper avec elle. Alischar était si abattu par sa douleur, qu'il n'avait pas encore levé les yeux sur le roi. « Quels sont vos ordres, grand roi? demanda-t-il. — Tu me plais assez, répondit le roi ; tu as une charmante figure de mamelouk ; dors avec

moi, et demain matin tu te lèveras émir.—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Alischar, je n'y consentirai jamais, dussé-je vivre jusqu'au jour du jugement! — Dors avec moi, reprit le roi, ou je te fais couper la tête.» Alischar ne voyait aucun moyen pour sortir de cette cruelle situation; cependant il résolut de tout braver plutôt que de manquer à sa chère Smaragdine. Alors le roi, s'approchant, se pencha sur Alischar, qui sentit l'approche de deux globes palpitans, dont le contact lui ôta la respiration. « Dieu soit loué! dit-il en lui-même; le roi a envoyé une de ses femmes à sa place; et il n'y aurait point de mal à me rendre à ses désirs, si je n'avais juré une inviolable fidélité à Smaragdine. » Néanmoins cette nouvelle amante pressait si vivement le pauvre Alischar, qu'il était tout hors de lui, et son amour pour Smaragdine avait une terrible lutte à soutenir. Cependant sa vertu triompha; et Smaragdine, voyant qu'il était impossible de faire chanceler sa fidélité, fut si transportée de joie, qu'elle partit d'un grand éclat de rire, et se fit reconnaître à son bien-aimé Alischar, qui se crut alors transporté au septième ciel. « Eh bien, lui dit-elle, veux-tu encore jouer la résistance? —Non, non, ma reine, répondit Alischar, je vois bien qu'il ne faut pas ré-

sister aux rois. J'entends et j'obéis, par ma tête et mes yeux (1). »

Les deux époux passèrent la nuit dans l'ivresse de la volupté. Lorsque les esclaves se présentèrent le lendemain, pour assister au lever du roi, ils furent très-surpris de le voir changé en femme. Smaragdine s'orna des parures de son sexe, et fit rassembler les troupes et les grands de l'empire.

« Mes chers et fidèles sujets, leur dit-elle, des affaires de la plus haute importance me forcent à faire un voyage dans la patrie éloignée de cet étranger. Choisissez quelqu'un pour vous gouverner, jusqu'à mon retour, et je prie Dieu qu'il veille sur vous pendant ce tems, et vous comble de sa miséricorde. »

Les conseillers d'état remplirent sur-le-champ les ordres de leur reine : celle-ci prit congé d'eux, et se mit en chemin avec son bien-aimé Alischar, pour retourner dans sa patrie. Là, ils coulèrent ensemble de longs jours, préférant les douceurs d'une vie tranquille, embellie par l'amour, à toutes les vanités du trône et des grandeurs.

(1) *Semaan wa taatan ala ras wal ain*, formule ordinaire pour témoigner l'obéissance. (*Note de* M. DE HAMMER.)

CCCXXV^e — CCCXXXII^e NUIT.

HISTOIRE

DE SITTAL-BADOUR ET D'IBN-AL-MANSOUR.

Le khalife Haroun-al-Raschid était sujet à de fréquentes insomnies. Se trouvant une nuit tourmenté plus que de coutume, il se tournait tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, pour tâcher de s'endormir, mais inutilement. Enfin, il fit appeler Mesrour, chef des eunuques, et le pria de lui indiquer quelque moyen d'adoucir l'état de souffrance où il se trouvait. « Votre majesté veut-elle venir dans le jardin ? dit Mesrour ; la nuit est belle, nous contemplerons les étoiles, et la lune qui s'avance silencieusement au milieu de l'immensité des cieux. — C'est ennuyeux, Mesrour, dit le khalife. — Commandeur des croyans, reprit celui-ci, il y a dans votre palais trois esclaves qui habitent chacune un appartement particulier, et dans chaque chambre il y a un cabinet secret, d'où vous pourrez les voir sans être vu. — Mesrour, dit le khalife, ne me parle ni de palais, ni d'esclaves ; tout cela m'ennuie. — Eh bien, sire, reprit Mesrour, faites venir

vos bouffons et vos compagnons de table ordinaires; vos poètes, pour qu'ils vous improvisent quelques chants agréables. — Mesrour, s'écria le khalife, tout cela n'est propre qu'à augmenter mon ennui.—Voici, commandeur des croyans, ce qui me reste encore à vous proposer : faites-moi couper la tête. » Cette idée fit rire le khalife. « Va, dit-il ensuite à Mesrour, et vois lequel de mes hôtes se trouve dans mon antichambre. » Mesrour revint dire que c'était Ibn-al-Mansour, de Damas. « Fais-le entrer, reprit Haroun. Raconte-moi quelque chose, dit-il, en s'adressant à Ibn-al-Mansour. — Prêtez-moi votre attention, commandeur des croyans, répondit Ibn-al-Mansour. — Allons, dit le khalife, je t'attends, et j'écoute. » Alors Ibn-al-Mansour commença son récit de la manière suivante :

« Je me rendais autrefois tous les ans à Bassra (1), pour faire ma cour au vice-roi de cette ville, Ali Mohammed, fils de Soleïman-le-Haschemite. Un jour que j'arrivais chez lui, selon ma coutume, ce prince était sur le point de monter à cheval pour aller à la chasse, et me pria de l'accompagner. Je refusai son invitation, car j'étais un très-mauvais cavalier. Alors

(1) Bassra ou Bassora. Cette ville, située près le confluent du Tigre et de l'Euphrate, fut bâtie l'an 15 de l'hégire par ordre d'Omar.

le vice-roi me fit conduire dans la salle consacrée aux fêtes, et ordonna aux officiers de sa maison de prendre soin de moi jusqu'à son retour. « Il est étonnant, me dis-je alors, que moi, qui suis venu si souvent à Bassra, je ne connaisse encore que ce palais et ces jardins. Je ferais bien de profiter de cet instant de loisir pour me promener dans la ville. » Je m'habillai donc le mieux qu'il me fut possible, et je me mis à parcourir les rues de Bassra. J'en parcourus environ soixante-dix, toutes fort longues, et j'éprouvai enfin une soif ardente. Je me trouvais précisément en face de l'entrée d'une vaste maison, qui était cachée par une portière en soie rouge. De chaque côté, on voyait un banc de marbre, et une vigne ombrageait la porte de son feuillage. J'entendis alors une voix plaintive, qui chantait ces paroles sur un air mélancolique :

« Mon corps est devenu l'asile de la douleur depuis que ma gazelle m'a abandonnée. O zéphyr! rafraîchis mon sein brûlant! ô Dieu! envoie-moi quelque repos!

» Je n'étais point coupable, je n'étais point infidèle, mon cœur ne battait point pour un autre : un seul sourire, une parole innocente m'a ravi son amour.

» Le sommeil fuit mes paupières : mes yeux sont inondés de larmes.

» Il n'y a plus pour moi que souffrances. O vous, mes yeux, qui vous

» êtes attiré la défaveur de mon bien-aimé, un mot qui m'est in-
» connu vous l'a attirée. »

» Ces paroles excitèrent ma curiosité, et je voulus voir si elles sortaient d'une jolie bouche. Je m'approche de la porte, j'écarte un peu le rideau, et j'aperçois une femme d'une beauté extraordinaire. Son visage était brillant comme la lune, ses yeux doux et languissans comme ceux de la gazelle, ses sourcils noirs comme de l'ébène; sa gorge ressemblait à deux grenades (1); elle avait un cou de colombe, des lèvres de rubis, des dents de perles, une bouche comme l'anneau de Salomon. Les jardins du paradis,

(1) Cette comparaison m'en rappelle une autre qui se trouve dans le poème de *Joseph et Zuleikha*, par Djami, qu'on regarde comme le plus bel ouvrage qui existe en Orient, et que je m'occupe de traduire en ce moment.

دو پستان هر یکی چو قبّهٔ نور
حبابی خاسته از عین کافور
دو نار تازه بر رسته ز یک شاخ
کف امیدشان ناسوده کس تاخ

« Les deux globes de sa gorge, semblables à deux dômes de » lumière, à deux globules de la source céleste de Kafour, sont » comme deux pommes brillantes de fraîcheur, et qui ornent un » rameau où n'atteignit jamais une main téméraire. »

comme dit un poète, pouvaient l'envier aux mortels, et la lune marcher sur ses traces.

» Aussitôt qu'elle m'eut aperçu, elle ordonna à une de ses esclaves de venir voir qui était à la porte. L'esclave s'approcha et me dit : « N'avez-vous point honte, scheïkh, de pénétrer jusqu'ici ? — Voyez, lui répondis-je, voyez mes cheveux blancs, et vous ne devez plus conserver aucun soupçon sur ma visite. — Y a-t-il quelque chose de plus malhonnête, s'écria la dame, que de s'arrêter avec une telle impudence à la porte d'un harem ! — Pardonnez-moi, lui dis-je, et daignez écouter ma justification ; j'étais sur le point d'expirer de soif. — C'est autre chose, reprit-elle ; cette excuse me suffit. » En même tems elle ordonna de m'apporter à boire. Une de ses esclaves me présenta un sorbet au musc dans un vase d'or orné de perles et de diamans, et me donna en même tems une serviette pour m'essuyer la bouche. Je bus à long trait, et, lorsque j'eus fini, la dame me dit : « Retirez-vous, scheïkh. — Je suis plongé dans de profondes réflexions, répondis-je. — Et à quoi donc songez-vous ? — Je pense à la destruction et au changement qui sont les fruits du tems. — Comment vous sont venues ces réflexions ? — En songeant au maître de cette maison. Elle appartenait autrefois à mon ami le

joaillier, fils d'Ali, qui était environné de prospérités. A-t-il laissé des enfans? — Oui, une fille appelée Badour.—C'est peut-être vous-même?—Vous l'avez deviné, répondit la dame en souriant; mais, scheïkh, éloignez-vous au lieu de m'adresser des questions inutiles. — Je vois bien que vous êtes de mauvaise humeur, repris-je; mais cependant accordez-moi la grâce de me raconter la cause de votre douleur, peut-être pourrai-je y trouver remède. — Scheïkh, reprit-elle, je ne refuse point de satisfaire à votre demande, mais je dois savoir avant qui vous êtes. Le poète Ben-Iamar dit :

« On ne confie un secret qu'à des hommes vertueux, dignes d'être » les dépositaires de nos pensées. Le secret est chez moi comme un » cabinet fermé, et dont la clef est perdue. »

» — Madame, repris-je, je vais satisfaire votre curiosité. Je suis Ibn-al-Mansour, l'hôte du commandeur des croyans Haroun-al-Raschid.» Lorsque j'eus prononcé mon nom, elle se leva, et me dit : « Soyez le bien venu, scheïkh Ibn-al-Mansour. — Madame, dis-je alors, vous avez tant de charmes et de mérite, qu'il est impossible que vous puissiez aimer quelqu'un qui ne réponde pas à votre amour. —Vous vous trompez, me répondit-elle; mon bien-aimé est Djabir, fils d'Aamir, émir de la tribu des Beni-Scheïban. C'est

le plus beau jeune homme qui ait jamais existé dans Bassra. — A-t-il vécu près de vous? — Oui, nous nous aimions, nous étions heureux; aucun contrat, nos promesses et nos cœurs seuls nous unissaient. — Et pourquoi vous êtes-vous séparés? — Le voici. Cette esclave, avec qui j'ai été élevée depuis ma plus tendre enfance, arrangeait un jour les tresses de mes cheveux, et, ravie de la manière dont elle avait réussi, elle m'embrassa de joie de me voir une si belle chevelure. Au même instant entra mon bien-aimé, qui, saisi tout-à-coup d'un accès de jalousie, m'adressa ces paroles : « Il m'est impossible de partager avec d'autres mon amour pour celle que j'aime. L'amour ne rend heureux que lorsqu'il est exclusif. » A ces mots il s'éloigna; je ne l'ai pas revu depuis et je n'en ai pas même entendu parler. — En quoi, madame, demandai-je, puis-je vous être utile dans cette affaire? — En lui portant une lettre de ma part. Si vous revenez sans réponse, je vous donnerai cent ducats; mais si vous m'en apportez une, vous pouvez compter sur cinq cents ducats. »

» Ayant demandé de l'encre et du papier, elle écrivit un billet en vers, qui contenait à peu près ce qui suit :

« Mon bien-aimé, toi que j'adore! combien de tems encore res-
» terons-nous désunis? La douleur bannit le sommeil loin de mes

» paupières ; et, lorsque tu m'apparais en songe, je ne reconnais » plus les traits que j'avais vus autrefois. Je t'en conjure par notre » amour, dis-moi ce qui a pu causer tes soupçons. Tu es trop éclairé » pour ne point savoir qu'on ne doit pas prendre les discours à la » lettre, car souvent un seul mot est susceptible d'une fausse in- » terprétation. N'a-t-on pas, même dans les saintes écritures, pris » un mot pour un autre? Le vertueux Joseph n'a-t-il pas été ca- » lomnié auprès de son père? Ne prête plus l'oreille aux calomnia- » teurs, et reviens à moi. Quel jour de fête que celui où nous nous » réconcilierons ensemble ! »

» Je me rendis avec cette lettre vers la demeure de Djabir, émir des Beni-Scheïban, et fils d'Aamir. Il était à la chasse, et je l'attendis jusqu'à son retour. Lorsque je le vis descendre de cheval je fus enchanté moi-même de la beauté de ce jeune homme. Il me fit entrer, et me fit asseoir à sa table qui était couverte de vaisselle du Khorassan, et d'une multitude de mets de toute espèce. Ayant jeté par hasard les yeux sur une plaque rouge qui se trouvait en face de la table, j'y lus l'inscription suivante :

« Les filles du destin pleurent et ne cessent de gémir, quoique » cette table soit chargée des mets les plus exquis.

» O mon ame, arme-toi de courage ! tu ne seras pas toujours en » proie à la douleur, tu ne seras pas toujours plongée dans le dé- » sespoir, tu connaîtras encore le plaisir, tu videras encore la coupe » du bonheur ! »

« Je ne toucherai à aucun de vos mets, dis-je à l'é-

mir, que vous ne m'ayez accordé la demande que je viens vous faire. —Voyons ce que vous désirez, répondit-il. — C'est, repris-je, que vous daigniez recevoir cette lettre et y répondre. » Il la lut, et la jeta à terre en disant : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, Ibn-Mansour, excepté de répondre à celle qui a écrit cette lettre. » Je n'hésitai pas à lui dire qu'il me faisait perdre quatre cents ducats en me refusant une réponse. « Eh bien, reprit-il, s'il n'y a que cela, demeurez encore quelques jours auprès de moi, vous aurez cinq cents ducats lorsque vous partirez. »

» Je me décidai donc à rester. Je passai très-agréablement toute la soirée à boire et à m'entretenir ; mais sans cependant entendre un seul air de musique. J'en témoignai ma surprise au jeune homme. « Le tems, me répondit-il, n'est pas encore convenable à la musique ; cependant, puisque vous le désirez, nous allons en avoir. » En même tems il appela une de ses esclaves, qui parut avec un luth enveloppé dans un étui de satin. Elle préluda sur vingt et un tons différens, et revenant au premier, elle chanta ce qui suit, en s'accompagnant :

« Celui qui n'a pas savouré les délices de l'amour ne sait pas ce » qu'il perd par l'absence de l'objet aimé. »

» Celui dont le cœur n'a jamais brûlé d'une ardente flamme » ignore quels sont les délices et les tourmens de l'amour.

» Une flamme continuelle a toujours brûlé dans mon cœur ; mais » un soir je me suis précipité dans l'abîme.

» Le destin nous a séparés, et nous devons nous soumettre à ses » décrets, car il est le maître de notre existence. »

» A peine l'esclave avait-elle fini de chanter, que le jeune homme poussa un grand cri et tomba évanoui. « Ne vois-tu pas bien, me dit l'esclave, qu'il avait raison de dire que ce n'était point le tems favorable à la musique? Retirez-vous maintenant, ajouta-t-elle ; mon maître ne va point revenir à lui cette nuit. Voici votre chambre à coucher. »

» Le lendemain matin, au moment de mon réveil, un esclave noir m'apporta une bourse de cinq cents ducats, et me dit que son maître l'avait chargé de recevoir mes adieux. Quoique mon ambassade eût été sans succès, je n'en étais pas moins obligé de retourner vers la dame qui m'avait envoyé. Je la trouvai qui m'attendait à sa porte, et, avant que j'eusse ouvert la bouche, elle me fit le récit de tout ce qui m'était arrivé le soir précédent chez son bien-aimé. Il fallait qu'il se trouvât dans la maison des espions qui lui en eussent rendu un compte exact. « Comment est-il possible, lui dis-je, que vous soyez si bien infor-

mée de tout ? On dirait que vous m'avez accompagné. — Ne savez-vous pas, me répondit-elle, qu'un poète a dit que le cœur des amans a des yeux qui voient ce que les autres ne voient pas ? ». Levant ensuite les regards vers le ciel : « Mon Seigneur et mon Dieu, dit-elle, toi qui as fait naître dans mon cœur l'amour pour Djabir, anéantis-le, je t'en conjure ! » Ensuite elle me donna cent ducats ; et, après avoir pris congé d'elle, je fis ma visite au vice-roi, et je revins à Bagdad.

» Lorsque je retournai l'année suivante à Bassra, je fus curieux de connaître le sort des deux amans. Je me rendis d'abord à la maison de Badour. J'aperçus un cercueil à la porte et tous les préparatifs d'un convoi. « Elle n'est donc plus ! dis-je en moi-même ; le désespoir a brisé son cœur ! elle n'est plus ! ». De là je me rendis ensuite au palais du jeune homme ; je le trouvai désert et presque tombant en ruines. Il n'y avait à la porte aucun être vivant. « Il faut donc qu'il soit aussi mort de douleur, dis-je en moi-même. » Enfin j'écrivis sur la porte les vers suivans :

« O palais ! et vous, restes de sa splendeur, qui pleurez sa chute !

» Où est celui qui nous recevait autrefois ici avec une si noble et » si généreuse amitié ?

» Passe sans t'arrêter, ô voyageur ! Les amis se sont éloignés,

» O Dieu ! ne nous laissez pas oublier des bienfaits dont les traces » existent encore ! »

» Je déplorais ainsi le sort des habitans de ce palais, autrefois si magnifique, lorsque je vis paraître un esclave noir. « Je pleure, lui dis-je, mon ami Djabir; qu'est-il devenu? — Il vit encore, me répondit l'esclave; mais son existence n'est qu'une longue suite de tourmens, tant est violente sa passion pour Sittal-Badour ! » Je demandai à le voir, et, après quelques difficultés, le nègre me fit entrer. Je trouvai le pauvre jeune homme étendu sur son lit comme une statue. Je lui adressai la parole, mais il ne me répondit pas. « Seigneur, me dit l'esclave, si vous savez quelques vers, faites-en usage, car mon pauvre maître ne répond que lorsqu'on lui parle en vers. » J'improvisai alors les suivans :

« As-tu trouvé le repos et renoncé à ton amour pour Sittal-Ba- » dour? ou veux-tu t'endurcir dans ta passion?

» Si tu as formé le dessein d'expirer dans les larmes, sache que » tu as atteint le comble du délire ! »

» Lorsque j'eus fini de réciter ces vers, il demanda de l'encre et du papier, et écrivit lui-même les vers qu'on va lire :

« Pardon, pardon, ma bien-aimée ! Mon amour pour toi m'avait » à peine laissé une étincelle de raison.

» La passion m'avait entraîné dans la plus coupable erreur, et » précipité dans l'abîme du désespoir.

» Lorsque je fis naufrage sur cette mer, je m'adressai à Dieu » pour implorer mon salut.

» Aie pitié de moi! rends-moi ton amour; ton amant meurt » du désir d'expirer dans tes bras! »

» Je me rendis avec cette lettre au palais de Badour, plus belle que jamais et pleine de vie et de santé. Le convoi que j'avais aperçu à la porte était celui de l'esclave qui avait excité la jalousie de Djabir. Badour sourit de joie en me voyant paraître avec une lettre. Enchantée de voir son bien-aimé revenir se jeter à ses pieds, elle lui écrivit sur-le-champ une réponse où elle lui reprochait ses injustes soupçons. Comme je trouvais ces reproches un peu violens, je refusai de porter la lettre. Je fis tant qu'elle la déchira et en écrivit une autre. Cette dernière était moins âpre que la précédente, mais je la trouvai encore trop forte pour la situation de mon pauvre ami. Je priai Badour de supprimer encore celle-ci, et elle en écrivit une troisième où elle pardonnait à son amant, et l'assurait de sa tendresse. Elle la scella, et me la remit entre les mains. Lorsque je fus pour sortir de la maison, elle m'adressa ces paroles : « Dites-lui de vive voix que j'espère me réconcilier avec lui ce soir. »

» A peine le jeune homme avait-il lu sa réponse, qu'il poussa un grand cri et tomba privé de sentiment. « Ibn-Mansour, me dit-il en revenant à lui, a-t-elle écrit cette lettre de sa propre main? — Je ne savais pas, répondis-je, qu'elle écrivît quelquefois avec le pied. » A peine avais-je achevé ces mots, que Sittal-Badour elle-même arriva pour visiter le malade. Ils s'embrassèrent, et leurs bouches restèrent long-tems unies avant de pouvoir prononcer une seule parole. Lorsqu'ils sortirent de leur ravissement, Djabir dit quelque chose à l'oreille à l'un de ses esclaves, et bientôt après je vis paraître un kadi avec deux témoins. Le contrat de mariage fut dressé en leur présence, et Badour partagea entre eux une bourse de mille ducats qu'elle venait de recevoir de son père. Je voulus me retirer, afin de permettre aux nouveaux époux de s'abandonner sans réserve à toute leur tendresse; mais ils me forcèrent de passer la plus grande partie de la nuit avec eux, et aux premières lueurs de l'aurore je me retirai dans ma chambre.

» Le lendemain matin, lorsque les jeunes époux furent sortis du bain, je me rendis auprès d'eux pour leur offrir mes vœux et mes hommages. Djabir me présenta une bourse de mille ducats. Je le remerciai : « Mais, si vous voulez me faire un plaisir, lui dis-je, obligez-

moi de m'apprendre ce qui avait pu vous irriter à ce point, et vous rendre si malheureux ; car il me paraît tout à fait impossible que ce qui s'est passé à la toilette de Badour, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, ait excité à ce point votre courroux, si vous n'aviez pas déjà eu quelques soupçons. — J'admire votre sagacité, Ibn-Mansour, me répondit-il ; vous avez parfaitement deviné, et je vais vous raconter la chose sans aucun mystère. L'origine de notre mésintelligence vient d'une plaisanterie que me raconta un batelier de Sittal-Badour, et qui me donna d'elle une idée désavantageuse. Elle faisait un jour une promenade sur l'eau avec dix de ses esclaves, parmi lesquelles se trouvait sa favorite qui vient de mourir. Celle-ci, après avoir préludé sur vingt et un modes, chanta, en s'accompagnant du luth, ce qui suit :

« Les hommes ne sont que des corps mouillés, et leurs cœurs » sont durs comme des rochers.

» Quelle singulière alliance d'objets ! des cœurs de pierre dans » des corps mous comme de l'eau ! »

» Badour se leva pleine de colère, et ordonna en plaisantant à ses esclaves de lapider la chanteuse, et elles lui jetèrent tant d'oranges, que le bateau en fut presque submergé.

» Cette effronterie de l'esclave et cette plaisanterie

de Badour me déplurent d'abord, et devinrent pour moi la source de longs tourmens. »

Ici Ibn-al-Mansour finit son histoire. Elle avait produit un si heureux effet contre l'insomnie du khalife, que ce prince était endormi déjà bien avant qu'elle ne fût achevée.

CCCLXXI^e — CCCLXXX^e NUIT.

HISTOIRE

D'INSOL-WOUDJOUD ET DE WIRD-FIL-EKMAM (1).

Il y avait une fois un roi appelé, à cause de sa puissance, Schamikh, c'est-à-dire le Grand-Roi. Son vizir avait une fille d'une beauté admirable, et qui possédait tous les talens. Elle s'appelait Wird-fil-Ekmam, et le roi l'aimait beaucoup. Tous les ans il y avait un jour consacré à des grands jeux de mail à

(1) Ce nom signifie *bouton de rose* (littéralement, *rosa in involucris*), et non *rose parmi les fleurs*, comme on l'a traduit quelque part.

la cour, où tous les grands de l'empire étaient invités. Dans un de ces jeux, Wird-fil-Ekmam aperçut un jeune homme d'un extérieur très-agréable. Il était mince, mais robuste, sa figure pleine de charme; enfin c'était une de ces physionomies qui attirent tous les regards, et qu'on ne peut se lasser de contempler. « Comment s'appelle ce jeune homme? demanda Wird-fil-Ekmam à sa nourrice. — Il faudrait d'abord que je visse son visage, répondit la nourrice, car il est tourné maintenant d'un autre côté. » En disant cela elle prit une pomme (1), et la jeta dans le dos du jeune homme. Celui-ci se retourna, et aperçut dans la galerie la fille du vizir, dont il lui devint impossible de détourner les yeux, tant l'éclat de sa beauté produisit une vive impression sur lui! « Eh bien, ma chère nourrice, le connaissez-vous à présent? demanda la jeune fille. — Oui, répondit la nourrice; il s'appelle Insol-Woudjoud (2) ».

(1) Il faut remarquer ici que, dans l'arabe, le même mot signifie en même tems une pomme et une balle.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

(2) Dans l'édition de M. Destains ce nom se trouve traduit par *la perfection des créatures*, ce qui ne rend pas très-exactement le sens de l'arabe.

Wird-fil-Ekmam ferma un instant les yeux, et improvisa ces vers :

« Quel nom charmant est le tien ! Il pénètre en même tems et » l'ame et le cœur.

» O lune ! dont la douce et brillante lueur éclaire toute mon exis- » tence !

» Tes sourcils sont des arcs, et tes paupières sont autant de flè- » ches qui percent les cœurs de blessures inévitables.

» Ta taille est un rameau élégant et flexible, chargé de fruits que » convoite l'amour.

» Tous les mortels se pressent autour de toi pour contempler » l'éclat de ta beauté. »

On peut voir, par ces comparaisons tirées des plus beaux passages des poètes, que Wird-fil-Ekmam avait beaucoup lu. Elle prit ensuite du papier et de l'encre pour transcrire l'impromptu qu'elle venait de composer. La nourrice, accoutumée à voir écrire son élève, ne conçut aucun soupçon ; mais la difficulté était de faire parvenir ce billet au jeune homme. Enfin, bannissant tout scrupule, Wird-fil-Ekmam s'adressa avec confiance à sa nourrice. « Quel remède, lui demanda-t-elle, y a-t-il contre l'amour ? On m'a dit qu'il causait souvent des maux funestes, une langueur cruelle et quelquefois la mort. — Il n'y en a qu'un seul, répondit la gouvernante, c'est la jouissance. — Mais

comment obtient-on la jouissance? — Par la ruse, les lettres d'amour, les tendres discours, les œillades passionnées. Si vous avez quelque chose dans le cœur, ma chère enfant, confiez-le moi, je suis votre amie; je garderai fidèlement votre secret, et je serai la première à servir votre passion. »

Wird-fil-Ekmam, naturellement défiante, ne se livra point d'abord aux paroles de sa nourrice; mais, après avoir sondé le terrain, elle lui donna le billet pour Insol-Woudjoud.

Celui-ci baisa la lettre, et y répondit par les vers suivans :

« J'ai appris à connaître les transports de la passion, et mes larmes coulent sans cesse.

» Puisse Dieu conserver à jamais ta beauté, devant qui la lune et » le soleil ne sont que des feux follets.

» Je suis ton esclave. Je dépose mon ame à tes pieds. Repousse-» ras-tu mes vœux? »

Wird-fil-Ekmam, qui n'était plus embarrassée pour écrire, fit cette réponse en vers :

« O toi dont le cœur est enflammé par mes attraits, arme-toi de » patience! Peut-être nous reverrons-nous!

» Ta passion augmente encore la violence de la mienne; mais le » mystère doit être le premier objet de nos soins.

» La nuit, le sommeil fuit loin de mes paupières ; un feu dévo-
» rant consume mon sein.

» Les voiles du mystère doivent cacher nos sentimens aux yeux
» du monde, jusqu'à ce que nous soyons assez heureux pour oser
» avouer publiquement notre choix. »

La nourrice prit la lettre pour la porter à son adresse; mais malheureusement elle la perdit en chemin, et tous ses efforts pour la retrouver furent inutiles.

Sur ces entrefaites le vizir, père de Wird-fil-Ekmam, était assis sur son sofa. Un esclave lui apporta la lettre qu'il venait de trouver dans la maison. Le vizir reconnut avec surprise l'écriture de sa fille, qui s'était oubliée au point de faire une déclaration d'amour en termes aussi passionnés. Il en pleura de désespoir, et si abondamment que sa barbe était tout inondée de ses larmes. Il prit le billet, et alla le montrer à son épouse. Celle-ci eut peine à retenir ses larmes, mais elle fit un effort sur elle-même et dit au vizir : « Pourquoi pleures-tu ? il faut plutôt songer aux moyens de guérir notre fille de son amour. Mais je vois de grandes difficultés : d'abord je crains que l'excès de son amour ne lui fasse perdre la raison ; d'un autre côté, tu sais que Insol-Woudjoud est en grande faveur auprès du roi, et qu'il faut agir envers lui avec ménagement. » Ils réfléchirent long-tems

ensemble, et pensèrent enfin que le meilleur parti qu'il y eût à prendre, était de mettre la jeune fille à l'abri des poursuites de son amant, et de la faire conduire dans un lieu très-éloigné. Pour l'exécution de ce projet ils choisirent l'île des Orphelins, qui était un rocher situé au milieu de la mer.

Lorsque Wird-fil-Ekmam apprit qu'elle allait partir, l'infortunée versa un torrent de larmes. Ne pouvant supporter la pensée de se trouver séparée de son bien-aimé, elle ne faisait que gémir et improviser des vers qui exprimaient les tourmens de son ame.

Elle fut conduite, sous bonne escorte, jusqu'au rivage de la mer. On s'embarqua, et on la conduisit à l'île des Orphelins, où on la laissa par l'ordre de ses parens. Sur ses entrefaites Insol-Woudjoud se rendit au palais du vizir pour avoir des nouvelles de sa bien-aimée. Il aperçut sur le mur quelques vers que Wird-fil-Ekmam avait écrits de sa propre main, et dans lesquels elle lui faisait connaître le sort où elle se trouvait réduite. La nouvelle qu'il apprit de la bouche d'un esclave fut pour lui le douloureux commentaire de cette inscription. Depuis ce moment Insol-Woudjoud, pendant la plus violente chaleur du jour, errait dans la campagne, marchant sur un sable rougi par le soleil. S'étant égaré un jour très-loin

dans le désert, il vit venir vers lui un lion monstrueux qui se battait les flancs avec sa queue. Sa tête était d'une grosseur énorme, et sa gueule ressemblait à une large porte. Insol-Woudjoud se crut perdu ; mais se souvenant tout-à-coup d'avoir lu autrefois qu'on pouvait apprivoiser les animaux en les traitant avec douceur, il adressa au lion les paroles suivantes : « Noble lion, père des forêts, sultan des animaux, toi qui aimes les pensées généreuses et les sentimens héroïques, montre-toi clément envers moi et daigne m'écouter. » Le lion, paraissant avoir compris ces mots, s'assit sur son derrière, et se mit à écouter avec beaucoup d'attention Insol-Woudjoud, qui improvisa sur-le-champ ces vers :

« O lion ! toi qui es issu d'un sang illustre, ne t'abaisse pas à me » donner la mort ! D'ailleurs j'expirerai bientôt d'amour. Je ne suis » point un morceau digne de ton royal palais : la passion m'a rendu » maigre, et je ne suis plus qu'une ombre entourée d'un linceul. » Père et protecteur de tes sujets, laisse-moi continuer ma route ; » je serai toujours au pouvoir de tes ongles, puisque ma démarche » languissante ne me permet pas de prendre la fuite. »

Le lion, touché de ces paroles suppliantes, se leva avec dignité, et fit signe avec sa queue à Insol-Woudjoud de le suivre. Celui-ci le suivit pendant longtemps, et il aperçut enfin dans le désert les traces d'une

caravane. Avec le regard pénétrant particulier à ceux qui aiment, il reconnut à l'instant les traces de la caravane de Wird-fil-Ekmam. En les suivant jour et nuit il arriva au bord de la mer, où il les perdit tout à fait. Il connut par là que sa bien-aimée avait continué son voyage sur les flots, où elle n'avait laissé aucune trace. Insol-Woudjoud s'assit sur le rivage, et chanta ces vers en pleurant :

« Comment pourrai-je supporter plus long-tems mon malheur? » Le feu consume mes entrailles depuis le jour où j'ai abandonné » ma patrie.

» Mes larmes coulent comme le Djihoun et le Sihoun, comme » l'Euphrate et comme tous les fleuves de la terre réunis ensemble.

» Un de ses regards a traversé mon ame comme une flèche. Sans » arc elle a percé mon cœur de ses traits.

» Pour moi le matin ressemble au soir. Je succombe sans cesse » sous les nouveaux revers de ma passion. »

En disant ces mots, il tomba évanoui par la violence de son désespoir. Lorsqu'il reprit ses sens, il entendit de toutes parts les hurlemens des bêtes féroces. Il parvint à gravir une montagne, et, lorsqu'il fut arrivé au sommet, il entendit avec surprise les sons d'une voix humaine qui semblait sortir d'une grotte. C'était celle d'un saint hermite qui faisait sa prière. Il pria pendant trois jours et trois nuits sans discontinuer, et

Insol-Woudjoud n'osant l'interrompre dans ses dévotions, demeura pendant tout ce tems à l'entrée de la grotte. Enfin il se mit à chanter :

« Où est le chemin qui me conduira au repos, maintenant que » j'ai trouvé le désert de la douleur?

» Mes jours sont obscurcis par le désespoir, et le sort m'a pré» cipité dans l'abîme de ses nombreux événemens.

» Ayez pitié d'un cœur consumé d'amour, et qui a bu jusqu'à la » lie la coupe amère de la séparation. »

A peine avait-il fini de chanter, que la porte de la grotte s'ouvrit, et il en vit sortir un hermite auquel sa longue barbe blanche donnait un aspect vénérable. Insol-Woudjoud lui raconta toute son histoire, et le derviche lui apprit à son tour qu'il avait rencontré la caravane, et vu le vaisseau cingler en pleine mer. Ensuite il lui dit en vers :

« Insol-Woudjoud, entrez dans ma cellule. Moi aussi j'ai connu » dans ma jeunesse les tourmens de l'amour!

» J'ai appris à les connaître; et si vous vous en informez auprès » de moi, je vous dirai qu'ils me connaissent aussi.

» Moi aussi j'ai vidé la coupe amère de la douleur; et à force de » me chiffonner la cervelle, je suis devenu chiffon (1).

(1) C'est ainsi qu'on a tenté de rendre le jeu de mots qui se trouve dans l'arabe, entre *djefa*, affliction, et *djifeh*, chiffon, qui, d'après

Ils s'embrassèrent ensuite comme deux compagnons d'infortune, et l'hermite promit à Insol-Woudjoud de prier Dieu pour obtenir la fin de ses maux.

Pendant ce tems, Wird-fil-Ekmam était arrivée à son palais dans l'île des Orphelins. Elle vit qu'on avait pris soin qu'elle y trouvât tout ce qui pourrait la flatter, excepté son bien-aimé. Dans de vastes jardins elle vit une multitude d'oiseaux qui voltigeaient de tous côtés; et, comme elle les aimait beaucoup, elle en fit mettre quelques-uns dans des cages qui étaient suspendues dans sa chambre. Ensuite elle se mit à la fenêtre, et, le souvenir de sa douleur se réveillant en elle, exhala ses sentimens dans ces vers passionnés :

« A qui me plaindrai-je de mes tourmens, puisqu'on m'a arrachée » à mon unique ami?

» Un feu dévorant circule dans mes veines et consume mon ame. » La crainte d'avoir une rivale me cause un affreux supplice. Où » sont les yeux de mon bien-aimé, pour qu'il soit témoin de mon » trouble et de ma douleur?

» Lorsque le soleil se lève, lorsqu'il disparaît de l'horizon, je lui » adresse mille salutations pour mon bien-aimé.

» La lune se cache devant les charmes de mon bien-aimé, et là

toute apparence, vient originairement de l'arabe. Ser sor est une grande injure dans la bouche d'un Alexandrien.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

» tige du rosier s'incline devant sa taille noble et gracieuse. Dis à la » rose, si elle vante ses joues : Ne te vante point d'attraits que tu ne » possèdes pas,

» La salive de sa bouche est formée de miel mêlé avec l'onde cé- » leste de vie.

» Comment puis-je goûter sans lui le repos ou le bonheur ? Il est » mon ame, mon esprit, mon cœur et ma vie. »

Laissons Wird-fil-Ekmam s'abandonner à ses sentimens, et voyons ce que faisait Insol-Woudjoud. L'hermite lui ordonna d'aller abattre dans la vallée un haut palmier : il obéit. L'hermite creusa en quelques instans le tronc de l'arbre, et lui donna la forme d'un bateau. « Embarquez-vous sur ce frêle esquif, dit-il alors au jeune homme, et confiez-vous aux flots et aux vents. Vous arriverez au but où tendent vos vœux, si Dieu exauce ma prière. Si l'on craint d'exposer sa vie, il faut renoncer à l'amour. » Insol-Woudjoud s'embarqua après que l'hermite lui eut donné sa bénédiction, et un vent favorable le fit bientôt disparaître aux yeux du vieillard. Après avoir vogué pendant trois jours et trois nuits sur les flots, il aborda enfin à l'île des Orphelins. Ce pays lui parut ravissant. Une multitude de ruisseaux promenaient leurs ondes limpides et parfumées à travers des prairies couvertes de fleurs; des arbres chargés de fruits servaient de retraite

à un grand nombre d'oiseaux aussi remarquables par les couleurs vives et brillantes de leur plumage, que par leurs chants harmonieux. Notre voyageur, ayant aperçu de loin un château, s'en approcha; mais il trouva les portes fermées. Pendant trois jours entiers il ne cessa d'en faire le tour comme une sentinelle. Au quatrième jour la porte s'ouvrit enfin, et il en sortit un homme qui fut très-surpris de voir une figure humaine en ce lieu. « Qui es-tu? demanda-t-il à Insol-Woudjoud. — Je suis, répondit celui-ci, un marchand d'Ispahan, jeté sur cette côte par un naufrage. — Ah! soyez le bien-venu, reprit le premier les larmes aux yeux; Ispahan est aussi ma patrie. Là vivait une de mes parentes que j'aimais depuis ma plus tendre jeunesse, et dont j'étais tendrement aimé. Malheureusement on nous surprit un jour; on me punit, pour m'être livré à l'amour, par un châtiment qui m'y rendait pour jamais inhabile, et je fus vendu comme esclave. »

Après avoir ainsi raconté son histoire, cet homme le fit entrer dans le palais, qui était précisément celui qu'habitait Wird-fil-Ekmam. Là, il vit un grand bassin d'eau ombragé d'arbres, auxquels étaient suspendus des oiseaux dans des cages d'or et d'argent. Il s'approcha de la première, dans laquelle était une tour-

terelle, et lui dit : « O tourterelle! que signifient tes longs gémissemens? Caches-tu dans ton sein une blessure secrète, ou déplores-tu l'absence de ton bien-aimé? Dieu lui-même est le protecteur de la tendre fidélité, et même après la mort il ranime sa poussière. » Il vint ensuite auprès de la seconde cage, qui renfermait un rossignol. « Le chant matinal du rossignol, dit-il, réveille l'ame des amans heureux, mais à l'infortuné Insol-Woudjoud, qui l'écoute dans l'isolement, il ne rappelle que le souvenir de son amie absente. »

A ces mots un déluge de larmes inonda ses joues, et un feu ardent circula dans ses veines.

Puisse Dieu récompenser les amans fidèles, par le bonheur de la jouissance!

Dans la troisième cage se trouvait une colombe, symbole des amans fidèles. Elle avait le cou orné d'un collier de perles, et se tenait tristement perchée dans sa cage. Insol-Woudjoud lui dit : « Sœur des amans, compagne des ames sensibles, je te salue! J'aime une tendre gazelle, dont les regards pénètrent plus profondément que le tranchant d'un glaive. Depuis qu'elle m'a délaissé, je ne goûte plus les douceurs de la table et du sommeil. Le repos de l'ame, le calme du cœur, me sont ravis par le trouble et la violence de ma passion. »

A peine Insol-Woudjoud avait-il fini de parler, que la colombe fit entendre ses roucoulemens mélancoliques, qui semblaient exprimer ces pensées :

« Amant infortuné! tu me rappelles ces jours de ma jeunesse où » j'aimais ma compagne, dont les doux accens enchantaient les » forêts.

» Un chasseur barbare l'a prise dans ses rêts. Laisse-moi auprès de » mon bien-aimé, lui dit-elle; mais il nous partagea pour jamais.

» Puisse Dieu punir celui qui m'a séparé de ma bien-aimée, et » le précipiter dans l'abîme de l'absence!

» Peut-être le ciel touchera-t-il un jour quelque amant fidèle, qui » jettera sur moi un regard de compassion, et me rendra la liberté » pour que je puisse me réunir à ma bien-aimée. »

Insol-Woudjoud, qui avait très-bien compris le langage de la colombe, la mit en liberté comme en trait le marchand d'Ispahan. Celui-ci lui dit que Wird-fil-Ekmam, fille du vizir du Grand-Roi, était gardée dans ce château, dont les portes ne s'ouvraient qu'une fois par an, lorsqu'il arrivait de nouvelles provisions.

Cependant Wird-fil-Ekmam, désespérée de se voir ainsi renfermée sans recevoir aucune nouvelle de son bien-aimé, songeait aux moyens de s'échapper. Voyant qu'on observait toutes ses démarches, elle résolut de descendre par la fenêtre. Pour exécuter ce projet elle

lia ensemble ses vêtemens, et en forma une espèce d'échelle qu'elle attacha au balcon, et parvint de la sorte à descendre heureusement à terre.

En approchant du rivage de la mer, elle y vit un bateau de pêcheur que la tempête avait jeté sur la côte. Aussitôt que le pêcheur l'aperçut il s'éloigna du rivage; mais elle lui fit signe de s'approcher en s'écriant :

« Pêcheur, ne crains rien! je suis comme toi un être humain. Viens, je vais te raconter mon histoire. Viens, mon père! aie pitié de moi! J'aime un jeune homme dont le front brille de tous les traits de la beauté : son visage radieux offre l'éclat de la vérité. Celui qui n'y croirait point serait un infidèle. Viens! conduis-moi vers lui! tu recevras une magnifique récompense : des rubis, des émeraudes, des diamans et des perles. »

Le pêcheur, qui n'avait pas un cœur de rocher, se laissa toucher par les prières de Wird-fil-Ekmam, et surtout par la conclusion de son discours. Il s'approcha donc du rivage en chantant ce qui suit :

« Il faut avoir de l'indulgence pour les amans; ils souffrent les » douleurs d'une cruelle maladie. Moi aussi j'ai connu l'amour » dans ma jeunesse; moi aussi j'ai éprouvé ses tourmens! Calmez-» vous; peut-être serez-vous réunie un jour à votre bien-aimé. »

Il aborda en même tems au rivage, et Wird-fil-Ekmam s'élança aussitôt dans le bateau. Un vent de terre s'éleva tout-à-coup, et ils voguèrent pendant trois jours et trois nuits, conduits par la Providence, sans savoir où ils allaient. Enfin ils arrivèrent à un rivage, sur lequel s'élevait une ville où régnait un roi nommé Derbas. Ce prince était assis avec sa fille sur un balcon, pour respirer le frais. Ils aperçurent le bateau pêcheur qui s'approchait, et ils furent très-surpris d'y voir une femme belle comme la lune. Ils auraient eu beau se creuser la tête pour découvrir qui elle pouvait être, si le riche collier que portait Wird-fil-Ekmam ne les eût tirés de leur incertitude. « La fille d'un roi seule, dirent-ils, peut avoir un collier semblable. Qu'on lui demande qui elle est et d'où elle vient. — Je suis fille du vizir Ibrahim, répondit-elle. » Et elle raconta ensuite toute son histoire. Après avoir achevé son récit, elle improvisa ces vers :

« Mais comment pourrais-je vous peindre la beauté et le génie
» de mon bien-aimé?

» En éloquence il surpasse les Arabes et les Persans. La lune et le
» soleil sont remplis de confusion par sa présence.

» Rien n'égale la beauté de ses yeux, brillans du plus vif éclat.
» Ses sourcils sont deux arcs continuellement tendus pour lancer
» des flèches.

» O vous à qui je raconte mes tourmens, soyez touchés du sort » d'une jeune infortunée, victime de la plus violente passion ! »

Le roi fut vivement ému par ces paroles, et comme il ne se tenait point pour poète médiocre, il aurait cru manquer aux convenances en ne répondant pas aussi en vers. Il improvisa donc ceux-ci :

» Vierge d'une noble et illustre naissance !

» Apprends l'heureuse nouvelle que tu touches au terme de tes » malheurs.

» Aujourd'hui même je vais envoyer une ambassade à mon puis- » sant allié le Grand-Roi.

» Je lui demanderai de combler tes vœux et de t'unir à ton bien- » aimé.

» Assez long-tems tu as été abreuvée de l'amertume de la vie ; il » faut excuser celui qui s'enivre du poison de l'amour. »

Les courtisans ne manquèrent pas d'applaudir à ces vers aussi élégans que sublimes. Le roi Derbas appela ensuite son vizir, et le chargea de l'ambassade auprès du Grand-Roi. L'ambassadeur devait solliciter auprès de ce prince le mariage de Wird-fil-Ekmam avec Insol-Woudjoud, ou bien déclarer son mécontentement au vizir. L'ambassadeur réussit parfaitement dans sa mission. Il remit la lettre du roi son maître, et à peine le Grand-Roi eut-il vu le nom de Insol-Woudjoud qu'il se mit à pleurer. « Rendez-

moi, dit-il, mon cher Insol-Woudjoud, et je vous remettrai tous vos présens.

« Rendez-moi mon ami et gardez tous mes trésors.
» Il est la lune au ciel, le cyprès dans le jardin.
» Je l'ai formé dès sa plus tendre jeunesse.
» Il possède mon ame tout entière.»

Le roi fit appeler ensuite le vizir Ibrahim, et lui ordonna de partir à l'instant avec l'autre vizir, pour chercher des nouvelles de Insol-Woudjoud, et remercier le roi Derbas de son ambassade. Les deux vizirs parcoururent tout le royaume, demandant à tous ceux qu'ils rencontraient s'ils n'avaient point vu un jeune homme d'une grande beauté, et nommé Insol-Woudjoud. Après avoir parcouru de cette manière tout le pays, ils s'embarquèrent, et arrivèrent heureusement à l'île des Orphelins. « Pouvez-vous me dire, demanda le vizir du roi Derbas au vizir du Grand-Roi, pouvez-vous me dire pourquoi cette île s'appelle Ile des Orphelins?—Ce nom lui a été donné, répondit le vizir, parce qu'autrefois un génie, étant devenu épris d'une mortelle, choisit cette île déserte pour cacher sa bien-aimée avec le fruit de leur amour. Les matelots, entendant de loin en mer les cris de l'enfant, nommèrent cette île l'Ile de la montagne de l'Orphelin. »

Lorsque les deux vizirs furent arrivés à l'entrée du palais, le vieil eunuque d'Ispahan vint à leur rencontre. Après avoir baisé les mains à son maître, il lui raconta qu'il y avait dans le palais avec lui un de ses compatriotes, un pauvre marchand d'Ispahan, jeté sur le rivage par une tempête. Le vizir Ibrahim s'informa de sa fille, car son collègue avait oublié de lui dire qu'elle se trouvait à la cour du roi son maître. Les esclaves de Wird-fil-Ekmam racontèrent à son père qu'elle avait disparu, et qu'elles ignoraient où elle était. Le vieux vizir se prit à pleurer. « La précaution, dit-il, est inutile contre les décrets de la Providence. » Ensuite, parcourant tout le palais et ses galeries, il arriva à l'endroit où Wird-fil-Ekmam était descendue. Il y trouva encore les draps et les rideaux de son lit attachés ensemble à la fenêtre de sa chambre. Dans son désespoir il déchira ses vêtemens, et improvisa ces vers :

« Me voici dans la maison où j'avais enfermé l'objet de mes soins
» les plus tendres, et je n'y trouve plus que des corbeaux et des hi-
» boux.

» Leurs cris lugubres me reprochent la cruauté que j'ai commise
» en séparant deux cœurs épris l'un de l'autre. »

Il descendit ensuite dans la cour pour tâcher de découvrir au moins les traces du chemin qu'avait pris

sa fille ; mais toutes ses recherches furent inutiles. Personne ne put lui apprendre ce qu'elle était devenue. Accablé de désespoir et brûlant de retrouver sa fille, il se rembarqua sans en prévenir son compagnon, et mit à la voile. De son côté le vizir du roi Derbas monta sur un autre bateau, et prit avec lui le prétendu marchand d'Ispahan. Ils étaient sur le point d'aborder dans les états du roi Derbas. Le vizir, qui savait bien le sort qui lui était réservé en revenant sans Insol-Woudjoud, était plongé dans le désespoir. Le marchand d'Ispahan lui ayant demandé la cause de l'inquiétude dont il paraissait agité, le vizir n'hésita point à l'en instruire. « N'est-ce que cela? dit le faux marchand ; fiez-vous-en à moi, je saurai vous tirer d'embarras. Insol-Woudjoud n'est pas loin d'ici. » Enfin il se fit connaître au vizir, qui, de son côté, lui apprit qu'il était sur le point de revoir Wird-fil-Ekmam.

Aussitôt qu'ils furent arrivés, le vizir présenta Insol-Woudjoud au roi, qui lui adressa ces vers :

« Le retour de mon ami m'a rendu une nouvelle existence.
» Je n'avais d'autre consolation que de verser des larmes jour et » nuit.
» Les tourmens de l'absence ont épuisé mes forces ; l'attente a » terni les couleurs de mon visage.

» Mais mon sort a changé : le bonheur me fera bientôt perdre
» le souvenir des peines de l'absence.

» Mes chagrins vont se changer en une ravissante ivresse. L'ave-
» nir me fera oublier le passé, et je coulerai des jours heureux et
» tranquilles auprès de mon ami. »

Le roi fit venir ensuite le kadi et deux témoins pour dresser le contrat, et il instruisit le Grand-Roi de tout ce qui venait de se passer. Celui-ci en ressentit la joie la plus vive, et envoya un courrier sur-le-champ pour prier que les noces fussent célébrées à sa cour. Il fit faire les préparatifs les plus magnifiques pour cette cérémonie. Le roi Derbas congédia les deux amans après les avoir comblés de présens. La joie du Grand-Roi fut extrême, et les réjouissances qui eurent lieu à l'occasion des noces durèrent pendant trois jours entiers.

La nuit, lorsque les deux jeunes époux s'embrassèrent pour la première fois dans le lit nuptial, Insol-Woudjoud improvisa ces vers :

« Entends-tu ces accords ravissans? Ils nous invitent aux délices
» de la jouissance.

» Mes yeux sont obscurcis, mais ce n'est plus par les larmes de la
» douleur; ils sont humides de volupté.

» O ma bien-aimée! nous avons souffert de longs tourmens : mais
» un instant de bonheur nous fera oublier des années de souf-
» frances. »

L'heureux époux, après avoir exhalé ainsi sa brûlante ardeur, éteignit les lumières, et passa dans les bras de sa jeune épouse la plus délicieuse des nuits. Semblable au coq, il salua l'aurore de ses chants :

« Quelle ivresse résulte de la constance, lorsque la pureté des sen-» timens est mutuelle !

» Nous avons goûté tous deux les amertumes de la séparation et » les douceurs de la jouissance.

» Plus légère est la douleur, plus poignante est la jalousie, lors-» qu'on la partage avec l'objet de son amour.

» Le destin nous avait été funeste, mais il revient vers nous avec » un visage riant.

» Ah ! quel bonheur dans un amour sincère, et combien cette » noble passion élève l'ame ! »

Ensuite ils s'embrassèrent de nouveau, et le prix du bonheur dont ils jouissaient alors était augmenté encore par le souvenir de leurs tourmens passés.

La jouissance n'était plus pour eux un simple bouton, c'était une rose entièrement épanouie, et leurs ames s'épanchaient dans une union aussi intime que celle de leurs corps. Sept jours et sept nuits s'envolèrent comme un instant, inaperçus par eux. Toutes les heures de ces momens délicieux furent enchaînées entre elles par des baisers, des vers et des ju-

mes, comme un collier de perles. Le huitième jour Wird-fil-Ekmam improvisa ces vers :

« Pour le tourment de mes rivales, j'ai élevé mon bien-aimé au faîte du bonheur.

» Sans fermer les yeux nous reposons avec volupté sur un lit de roses, humides de la rosée de la volupté.

» Le duvet de ma couche est moins léger que le duvet de mon bien-aimé ; et la douceur du vin est moins enivrante que la salive de sa bouche, mêlée à mes baisers (1).

» Ils nous disent : sept jours et sept nuits viennent de s'écouler ; elles n'ont été pour nous qu'un seul instant. Heureuse erreur que celle qui, de sept jours de jouissances, n'en fait qu'un seul ! »

Enfin ils se levèrent pour se rendre au bain qu'on avait préparé pour chacun d'eux ; mais Wird-fil-Ek-

(1) Cette comparaison est fréquente dans tous les poètes orientaux. C'est ainsi qu'on trouve dans le *Cantique des Cantiques :*

ישקני מנשיקות פיהו
כי טובים דדיך מיין :

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche,
» Car tes amours sont plus douces que le vin. »

Le poète indien Jayadeva, dans les *Chants de Gitagovinda*, dit aussi : « Oh ! laisse-moi m'enivrer des liquides baisers de tes lèvres ! » Ranime ton esclave avec leur eau céleste de vie. » Et ailleurs : « O » toi qui aspires le nectar des lèvres brillantes de Pidma, comme le » caressant Chacora boit les rayons de la lune ! »

mam était si jalouse de Insol-Woudjoud, qu'elle voulut être dans le même bain que lui. Elle lui adressa ces vers :

« O toi dont le regard dissipe les douleurs les plus vives! toi, mon » unique bien-aimé, en présence de qui mon ame s'épanouit comme » une rose! toi qui connais mes charmes les plus secrets! viens, lu- » mière de mes yeux, viens avec moi au bain!

» Pourquoi ces flambeaux? L'éclat de ton corps élancé, et blanc » comme un cierge fait de la cire la plus pure, nous servira de lu- » mière.

» Pourquoi ces parfums? Je ne veux respirer que la suave odeur » qu'exhalent les boucles de ta belle chevelure!

» Confidens de notre amour, nous voulons rester ici dans l'état » où nous sommes venus au monde le jour de notre naissance, et » où nous descendrons dans le tombeau au jour de notre trépas.

» Et lorsqu'au jour du jugement le maître de l'univers nous rap- » pellera à la vie, je te saluerai en disant : Voilà, mon bien-aimé, la » récompense de ta vertu! »

Les deux époux allèrent donc ensemble au bain, et s'en revinrent ensuite au palais. Ils vécurent ainsi au sein du bonheur jusque dans la vieillesse, où les roses de la jouissance se flétrissent, et où les tendres affections de l'ame doivent remplacer les plaisirs des sens.

CDXXIII^e—CDXXXIII^e NUIT.

HISTOIRE

D'ALI LE JOAILLIER ET DE SON FILS HASSAN.

Un joaillier immensément riche, appelé Hassan le Joaillier, demeurait autrefois dans la ville du Caire. Il consacra tous ses soins à l'éducation de son fils unique, nommé Ali. Se trouvant à son lit de mort, il fit approcher son fils pour lui donner encore de sages conseils. « Mon fils, lui dit-il, ce monde change sans cesse et cependant reste toujours le même. Tout ce qui a reçu l'existence devient la proie de la mort; je la sens qui s'approche, et je désirerais pour ton bonheur que tu suivisses les derniers préceptes de ton père. Je te laisse après moi, mon fils, des richesses immenses, et tu peux dépenser par jour cinq cents pièces d'or sans craindre d'épuiser ta fortune. Mais, mon fils, ne bannis jamais la crainte de Dieu et de son Prophète. Sois bienfaisant, fréquente les gens de bien, fuis les mauvaises compagnies, l'avarice et la prodigalité, et ne maltraite point ton épouse qui est enceinte de toi. Pour moi, je prie Dieu de ne

point t'envoyer d'adversités avant le jour où il lui plaira de t'appeler au pied de son trône. »

Le fils fondait en larmes pendant ce discours. Son père le serra encore une fois dans ses bras et rendit l'esprit. Toute la maison retentit de gémissemens ; on lava le cadavre et on le confia à la terre avec toutes les cérémonies accoutumées. Ali demeura quarante jours renfermé dans son appartement, lisant le Koran, sans voir personne.

Un jour plusieurs jeunes gens, fils de marchands et ses compagnons d'enfance, vinrent le visiter, et l'engagèrent à sortir avec eux. Ils se moquèrent de sa douleur, et cherchèrent à tourner en ridicule sa tristesse. « Monte sur ta mule, lui dirent-ils, et viens avec nous dans le jardin. » Il se laissa entraîner par leurs prières réitérées, et passa une partie du jour à boire et à s'entretenir avec eux. Le lendemain, ils revinrent le voir, et il les accompagna comme la veille. Sa femme ne manqua pas de lui rappeler les derniers conseils de son père, surtout celui de ne point fréquenter de mauvaises sociétés. « Ce sont des gens sans reproches, dit-il, des fils d'honnêtes marchands ; ils aiment, il est vrai, la joie et les plaisirs, mais cela n'empêche pas d'être homme de bien. »

Plusieurs jours s'étant passés de la sorte, les amis

d'Ali lui dirent : « Maintenant c'est à ton tour de nous traiter ; tu ne veux sans doute pas faire une exception pour toi seul. » Ces paroles suffirent pour jeter le jeune Ali dans de folles dépenses, qui devaient à la fin entraîner sa ruine. Tous les jours il faisait des parties de plaisirs, où se trouvaient des femmes de mœurs relâchées, sur les bords du Nil ou dans l'île charmante de Rouda, que forme le Nil vis-à-vis du Caire. Ali mena ce genre de vie environ trois années, pendant lesquelles il dissipa tout ce que lui avait laissé son père. L'argent, les pierres précieuses, les maisons, les jardins, il vendit tout ; même la maison qu'il habitait.

Ainsi resté sans rien posséder du tout, Ali ne savait comment nourrir ses enfans, un petit garçon et une petite fille dont sa femme était accouchée à la fois. « Voilà, lui dit-elle, les fruits que tu as recueillis pour n'avoir pas suivi les conseils de ton père. Ne t'avais-je pas prédit moi-même que les choses finiraient ainsi ? Maintenant, va donc au moins chercher chez tes compagnons de débauches du pain pour tes enfans. » Ali alla de maison en maison ; mais il fut payé d'excuses partout où on ne l'éconduisit pas avec des paroles offensantes. Il s'en revint comme il était allé, c'est-à-dire les mains vides. Ce contre-tems affligea

vivement sa femme, qui fut elle-même implorer des secours auprès de ses voisines. Elle trouva une personne généreuse, qui la combla de tant de libéralités qu'on aurait pu en vivre une année entière. « Dieu soit loué ! s'écria Ali ; mais cela ne peut pas toujours durer ; il faut que je voie à trouver les moyens d'assurer notre existence. » En s'éloignant, sans savoir lui-même ce qu'il voulait faire ni où il allait, il vint à Boulak, qui est le port du Caire, et s'y embarqua sur un *djarmé* prêt à partir pour Damiette. Arrivé dans cette dernière ville, il rencontra un des anciens amis de son père qui était précisément sur le point de faire un voyage à Bagdad. Il s'embarqua avec lui sur un vaisseau qui faisait voile pour la Syrie, et il se joignit ensuite à la caravane qui allait de Damas à Bagdad.

Ils n'étaient plus qu'à une journée de chemin de cette ville, lorsque la caravane fut attaquée et pillée par une troupe de voleurs. Chacun se sauva comme il put, et Ali s'enfuit vers Bagdad. Il y arriva précisément à l'instant où l'on fermait les portes, et pria les gardes de lui donner un asile pour cette nuit, ce qu'ils firent volontiers. Après leur avoir raconté son aventure, il se coucha et dormit jusqu'au jour. Il s'habilla et pria un des gardiens de le conduire chez

un des marchands les plus considérés de Bagdad, qui était un ancien ami de son père. Ce marchand, auquel il se présenta comme le joaillier Ali, fils de Hassan, l'accueillit avec beaucoup de joie, et l'engagea à choisir une de ses maisons pour demeure. Ali fut conduit dans une belle rue où se trouvaient trois maisons, dont les portes et les jalousies étaient fermées, qui appartenaient au marchand. « Vous pouvez choisir, lui dit alors son guide, entre ces deux superbes maisons.—Et pourquoi en exceptez-vous la troisième?—Parce qu'elle est habitée par des spectres et des esprits malfaisans qui tuent tous ceux qui sont assez téméraires pour y passer la nuit. » Ali, qui ne désirait rien plus vivement que de voir le terme de son existence, pria qu'on lui donnât cette maison ; et il s'y établit malgré les efforts du maître pour le détourner de ce projet insensé. Il s'arrangea à son aise et fit ses ablutions avec l'eau d'un puits qui se trouvait au milieu de la cour. Un esclave vint lui apporter à souper et de la lumière ; après avoir enlevé la table, il se retira en souhaitant à Ali de sortir heureusement de cette aventure. Ali prit une bougie et monta l'escalier pour voir les appartemens de l'étage supérieur. Il trouva une magnifique salle dont le plafond était d'or et le pavé de marbre. Après

y avoir préparé son lit, il alluma encore une bougie et se mit à lire le Koran. Il en avait déjà récité quelques sourates, lorsqu'il s'entendit appeler tout-à-coup par une voix forte : « Ali, fils de Hassan, viens en bas. — Viens toi-même ici, répondit Ali. » A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il commença à pleuvoir de l'or de tous côtés, de sorte que la salle en fut bientôt entièrement remplie. Alors Ali prit le Koran, et dit : « Je te conjure, esprit invisible, au nom de Dieu, de me dire ce que signifie tout ce que je vois. — Cet or, répondit la même voix, est enchanté, et, depuis long-tems, il t'est destiné. Les paroles que tu as entendues, je les ai adressées à tous ceux qui couchaient ici; mais, aucun ne s'appelant Ali, ils étaient saisis de frayeur, et je leur donnais la mort. Rien que par l'ordre que vous m'avez donné de venir ici moi-même, j'ai reconnu que vous étiez le maître du trésor que je vous ai montré. Dans le Yemen se trouve caché un trésor bien plus considérable encore, qui vous est également destiné. Rendez-moi maintenant la liberté, et permettez-moi de m'éloigner. — Par Allah, je ne te mettrai pas en liberté que tu ne m'aies rendu maître du trésor du Yemen. — Je vais vous y conduire, mais jurez-moi qu'alors vous me laisserez aller. — Je le jure, mais

j'ai encore un service à réclamer de vous. — Parlez. — J'ai ma femme et mes enfans à Bagdad, et je désire que vous me les ameniez ici. — Votre désir sera rempli, et ils feront le voyage fort à leur aise; je vous demande seulement trois jours de congé. — Allez, dit Ali. »

Ensuite il se mit à ramasser l'or et à en remplir des sacs qu'il trouva tout prêts; et il passa toute la nuit à les porter dans un caveau souterrain qu'il avait trouvé ouvert, et dont il prit la clef à sa poche.

Le lendemain matin l'esclave du maître de cette maison, étant venu frapper à la porte, fut très-étonné lorsqu'il trouva Ali sain et sauf. Il courut annoncer cette nouvelle à son maître, qui en ressentit une grande joie. Il vint lui-même pour adresser ses félicitations à son hôte, et lui demanda s'il n'avait rien vu. « Non, répondit Ali; j'ai passé toute la nuit à lire le Koran; et cette lecture aura sans doute tenu éloignés ces mauvais esprits qui se plaisaient à tourmenter vos hôtes. »

Au bout de trois jours le génie du trésor reparut, et dit à Ali d'aller au devant de sa femme et de ses enfans, qui se trouvaient aux portes de Bagdad. Ils étaient portés dans une magnifique litière et revêtus de riches habits pris dans le trésor du Yemen. Ali

ayant invité tous les marchands de venir avec lui au devant de sa famille, ils se rendirent à un jardin situé à l'entrée de la ville et au bord de la route du Caire, pour y attendre son arrivée. On vit bientôt s'élever dans les airs un grand tourbillon de poussière. C'était une caravane de mules et de chameaux qui s'approchait, conduite par un grand nombre de personnes. Le conducteur de la caravane s'avança seul vers Ali, et s'excusa sur le retard de quatre jours, que la crainte d'être attaqué par les voleurs l'avait forcé de faire. Ali s'était joué des marchands de Bagdad en se faisant passer pour un riche marchand qui venait avec une caravane, dont il n'avait pas entendu parler depuis le moment où l'attaque des voleurs l'avait forcé à chercher son salut dans la fuite. Le génie du trésor agissait ainsi pour appuyer ce qu'Ali avait avancé, car toutes les mules, les muletiers, les chameaux et les chameliers étaient des génies. Les marchands et leurs femmes furent ravis d'admiration en voyant tant de richesses, et ils suivirent la caravane jusqu'à la maison d'Ali, où elle s'arrêta. Les hommes restèrent dans les appartemens inférieurs de la maison, les femmes montèrent en haut, et tous furent reçus avec les plus grandes marques d'honneurs et traités avec les plats les plus d

licats : on répandit selon l'usage de l'essence de rose et des parfums. Les hommes et les femmes firent aussi de leur côté des présens à Ali et à sa femme. De toutes parts arrivèrent des esclaves chargés de bassins remplis de fruits, de vases de fleurs, d'essences précieuses et de riches étoffes. Ali mit en liberté les chameliers et les muletiers, et les congédia. Ils se trouvèrent libres d'aller où bon leur semblerait, et ils en furent remplis de joie. Ali demanda ensuite à sa femme comment elle était venue. Elle lui raconta qu'elle avait été enlevée pendant son sommeil, et qu'à son réveil elle s'était trouvée au milieu de cette caravane chargée de tant de richesses. Ali lui demanda la clef des coffres, il les ouvrit, et fut dans l'admiration en voyant les richesses en or, en pierreries, en étoffes, dont ils étaient remplis. Il raconta ensuite à sa femme ce qui lui était arrivé à lui-même, et lui montra le caveau où il avait caché le premier trésor. « Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, voilà les fruits de la bénédiction de ton père ; suis maintenant ses conseils et renonce au genre de vie que tu as mené avec tes compagnons de débauches. Ali le lui jura, et tint une conduite toute différente de celle qu'il avait suivie précédemment. Il plaça dans de vastes magasins toutes ses richesses en étoffes et en pierreries, et

se mit à faire le commerce à Bagdad. Le roi qui régnait alors dans cette ville, ayant entendu parler de lui, désira de le voir. Ali se rendit à la cour, précédé par quatre esclaves qui portaient chacun un grand bassin de porphyre rouge rempli de diamans du plus grand prix. Le roi l'accueillit avec bonté, et voyant ces raretés qui passaient tout ce qu'il possédait de trésors en ce genre, il combla Ali de louanges et l'assura de sa faveur. Ayant fait venir son grand vizir, et les grands de la cour : « Que pensez-vous, leur dit-il, du mérite de celui qui est en état de faire de semblables présens ?—Ce ne peut être qu'un homme du plus rare mérite, répondit le grand vizir. — Je le pense aussi, reprit le roi ; et c'est pourquoi j'ai résolu d'en faire mon gendre, car la reine ma femme et la princesse ma fille trouvent son mérite aussi grand que vous l'avez trouvé vous-mêmes, qui êtes des sources de sagesse. » Ensuite il envoya les quatre bassins rouges à la reine dans le harem. « De qui avez-vous reçu ces présens, puissant et illustre prince ? demanda la reine au roi. — Ils m'ont été offerts, reprit le roi, par le khowadja Ali, le joaillier, l'un des plus riches marchands de Bagdad et du monde entier. Mais, lumière de mes yeux, il ne doit pas nous surpasser en générosité. Nous devons lui offrir en retour une pierre

précieuse qui n'a point sa pareille, une perle unique dans son espèce. Cette pierre sans pareille, cette perle unique, c'est la princesse notre fille. Reine, qu'en pensez-vous? Les vizirs ont déjà proclamé le rare mérite de ce jeune homme; de plus, il est fort aimable et tout-à-fait digne de la princesse notre fille. »

Le lendemain le roi convoqua tout son conseil d'état, où il appela aussi tous les marchands de Bagdad, pour être témoins de l'honneur qu'il voulait faire à leur corps. On fit venir le premier kadi pour dresser le contrat de mariage de la princesse avec le khowadja Ali du Caire. « Comment! s'écria Ali, un marchand peut-il devenir le gendre d'un roi?—Tu n'es plus marchand, répondit le roi, je te nomme vizir et mon conseiller intime. — Sire, encore un mot. — Parle, vizir, parle sans crainte. — Je suis déjà marié depuis quinze ans et j'ai un fils qui est âgé de quatorze; votre majesté voudrait-elle faire passer au fils la faveur quelle a daigné accorder au père? — Cela ne me semble pas impossible, dit le roi. Fais venir ton fils. Comment s'appelle-t-il? — Hassan. — Hassan! c'est un beau nom pour le fils d'un roi. Qu'on le fasse venir! »

Ali présenta son fils, qui gagna tous les cœurs par

sa beauté et l'amabilité de ses manières. La reine et la princesse applaudirent à ce nouveau changement, et les noces furent célébrées pendant un mois entier avec la plus grande magnificence. Le roi fit construire deux palais auprès du sien, l'un pour les nouveaux époux, et l'autre pour son vizir.

Ils vécurent ainsi plusieurs années, jouissant d'une félicité parfaite. Au bout de ce tems le roi fut attaqué d'une maladie dangereuse, et comme il n'avait point de fils, il songea à se donner un successeur au trône. Il rassembla son conseil pour prendre son avis à ce sujet. Les vizirs, qui connaissaient le désir du roi, et qui d'ailleurs aimaient la princesse et son époux, désignèrent Hassan pour l'héritier de la couronne. « Ah ! dit le roi, c'est peut-être pour me montrer de la complaisance que vous parlez ainsi ; mais point de flatterie, faites-moi connaître votre véritable opinion. — Nous parlons avec sincérité, répondirent les vizirs. — Eh bien, dit le roi, rassemblez les émirs, les gouverneurs, les kadis, les imans, et envoyez-moi mon gendre ici. » L'assemblée étant réunie, il offrit la couronne à Hassan, fils d'Ali, qui, par modestie, voulut refuser cet honneur ; mais le roi, ainsi que son père et tous les grands de l'empire, le supplièrent de l'accepter, et il se rendit à leurs instances. On

dressa l'acte qui établissait les droits de Hassan au trône; ensuite toute la cour lui prêta serment de fidélité, et son père fut le premier à lui baiser la main.

Trois jours après que ces formalités eurent été remplies, le roi mourut. On lui fit des funérailles magnifiques, et toute la cour porta le deuil pendant quarante jours.

Hassan, fils d'Ali, monta sur le trône, comme s'il y eût été appelé par sa naissance. Il se fit chérir de ses peuples, et régna au sein de la paix et de l'abondance. Hassan éleva son père à la dignité de vizir, et il eut trois enfans qui régnèrent après lui.

Louanges au Dieu tout-puissant qui accorde selon sa volonté les richesses et la puissance, et comble de bienfaits ceux qui sont bienfaisans!

CDXXXV^e — CDLX^e NUIT.

TEWEDDOUD, OU LA DOCTE ESCLAVE (1).

Il y avait une fois à Bagdad un très-riche marchand qui faisait un commerce immense. Le ciel lui

(1) Il est certain que ce long et ennuyeux récit n'est rien moins

avait tout accordé excepté un fils. Parvenu à un âge très-avancé, il se livra au jeûne et à la prière pour obtenir un héritier. Il distribua de riches aumônes, et visita les adorateurs de Dieu. Enfin ses prières furent exaucées; sa femme devint enceinte, et donna le jour à un fils dont le visage était beau comme la lune. Alors le père, redoublant ses aumônes, fit nourrir et habiller les orphelins pour accomplir les vœux qu'il avait faits, et le septième jour l'enfant reçut le nom d'Aboul Hassan.

Lorsqu'il eut atteint l'âge convenable, on lui donna un maître pour lui apprendre à lire et à écrire. Il étudia le Koran, la poésie et l'arithmétique, et il se distingua surtout dans l'art de tirer de l'arc. Son instruction, ses joues de roses et son front, dont la blancheur effaçait celle de l'ivoire, le rendirent bientôt

qu'une histoire, et ne devrait point se trouver comme tel dans le recueil des *Mille et une Nuits*. On ne l'a traduit ici que pour donner une idée des connaissances qui formaient alors l'éducation complète d'une femme qui voulait s'instruire. La plupart consistent dans des préceptes religieux, et le reste n'est qu'un tas de connaissances triviales et d'absurdités puériles. Si l'on en excepte le talent poétique, les femmes qui passent aujourd'hui pour savantes dans les harems de l'Orient, n'en savent ni plus ni moins que Teweddoud.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

une des petites merveilles de son tems. On pouvait lui appliquer ces paroles d'un poète :

« Vois-tu ce tendre bouton qui cherche à s'entr'ouvrir?
» Le printems est passé, mais la rose fleurit encore sur ses joues. »

Il fit la joie de son père aussi long-tems que vécut ce dernier. Mais, lorsqu'il fut proche de sa fin, il le fit appeler auprès de son lit de mort, afin de lui donner, pour la dernière fois, ses conseils paternels. « Mon fils, lui dit-il, je suis sur le point de paraître devant Dieu. Tout ce que je possède en terres, en esclaves, en lingots d'or, t'appartient; jouis-en dans la crainte du Seigneur. »

Aboul Hassan fit rendre les derniers devoirs à son père ; mais ses compagnons de plaisirs l'arrachèrent bientôt à sa douleur. « Celui qui se reproduit lui-même, lui dirent-ils, comme votre père avait fait en vous, ne meurt pas. Ainsi cherchez à dissiper votre chagrin par le commerce des femmes. » Aboul Hassan, oubliant les conseils de son père, se lança au milieu du tourbillon des plaisirs, et consuma en peu de tems les richesses immenses qu'il avait reçues en héritage. Enfin, il ne lui resta, de tous les biens de son père, qu'une très-belle esclave. Elle était sans rivales pour sa beauté et son intelligence. Sa taille

était moyenne et les deux grenades de son sein étaient séparées par le plus charmant intervalle. Son front, sur lequel retombaient ses beaux cheveux noirs, brillait comme la lune dans le mois de schaban, c'est-à-dire, lorsque la fête du Beyram met fin au tems de jeûne. Ses yeux ressemblaient à ceux de la gazelle, et son nez était droit et brillant comme un glaive. Le sceau de Salomon paraissait imprimé sur sa bouche pour sceller le trésor de perles qu'elle renfermait. Il serait impossible de suivre l'imagination dans la peinture des charmes enveloppés des voiles du mystère. Enfin, il suffit de dire qu'elle surpassait en beauté toutes les filles d'Ève et des génies. Un poète aurait dit en parlant d'elle :

« Lorsqu'elle paraît, sa présence remplit d'émotion tous les cœurs, » et, lorsqu'elle s'éloigne, tous les cœurs restent anéantis.

» Les couleurs de la mélancolie, elle en est aussi loin que le so- » leil, la lune et la tige du rosier.

» Le ciel règne sur son visage ; elle brille de l'éclat des jardins du » paradis, parmi lesquels coule la source de vie.

» Son corps offre un agréable mélange de toutes les couleurs ; le » noir et le blanc, la couleur des roses et la couleur du bois de » sandal.

» Elle enchaîne tous les cœurs par les charmes de sa beauté, par » l'élégance de sa taille, par son sourire enchanteur.

» Ses yeux lancent des flèches, et les plus enivrantes paroles cou- » lent de sa bouche parfumée. »

Cette belle esclave, ainsi que nous l'avons déjà dit, était le seul trésor que possédât encore Aboul Hassan. Déjà trois jours s'étaient écoulés sans qu'il eût pris aucune nourriture. Son esclave lui dit alors : « Conduisez-moi devant le commandeur des croyans, le grand Haroun-Al-Raschid, et demandez-lui de moi dix mille ducats. S'il trouve ce prix trop élevé, dites-lui que je vaux encore davantage, et que, sous le rapport des talens que le ciel m'a accordés, je n'ai point de rivale. » Aboul Hassan, qui n'était pas en état lui-même d'apprécier assez le mérite de cette esclave, fit ce qu'elle lui avait conseillé, et il répéta ses propres paroles au khalife. « Comment t'appelles-tu ? demanda ce prince à l'esclave. — Teweddoud, répondit-elle. — Fais-moi voir ce que tu sais, reprit Haroun. — Sire, répondit l'esclave, j'ai étudié l'astronomie, la poésie, la grammaire, le droit civil et le droit canon. Je connais aussi la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'art de déchiffrer les anciennes inscriptions. Je lis de sept manières différentes le Koran ; je sais au juste combien il renferme de chapitres, de versets, de consonnes et de voyelles. Je sais quels chapitres ordonnent l'abolition de telles choses, et toutes les choses qui sont défendues ; je sais quels chapitres ont été écrits à la Mekke, et

quels autres l'ont été à Médine. Je connais les traditions ou les lois du Prophète, et je sais, d'après leurs sources, distinguer leurs différens degrés d'authenticité. Je ne suis point étrangère à la logique ni à toutes les autres sciences philosophiques. Je chante, je danse, je joue du luth et de la flûte. Grâce à mon heureuse mémoire, je connais tous nos meilleurs poèmes, et je possède moi-même le talent de composer des vers. »

Le khalife fut étonné de cette fécondité d'éloquence. « Je veux faire venir, dit-il à Aboul Hassan, les docteurs et les maîtres dans toutes les sciences, pour mettre ton esclave à l'épreuve, et m'assurer si elle est réellement aussi instruite qu'elle le prétend. En ce cas, je vous donnerai les dix mille ducats; sinon, vous pourrez la garder et la ramener chez vous. »

Le khalife écrivit sur-le-champ au gouverneur de Bassra de lui envoyer Ibrahim fils de Nazim, le plus grand savant de son tems, et qui avait approfondi toutes les connaissances humaines. Il fit appeler en même tems les lecteurs du Koran, les grammairiens, les poètes, les géomètres, les philosophes, les jurisconsultes, les docteurs en philosophie et en théologie, qui, tous réunis ensemble, étaient encore loin

d'en savoir autant qu'Ibrahim fils de Nazim. Ils se rendirent tous au palais du khalife, sans savoir pour quel motif on les avait convoqués. Le khalife, s'avançant vers eux, leur ordonna de s'asseoir, et fit entrer l'esclave Teweddoud. On avait préparé pour elle un siége d'or, où elle s'assit avec beaucoup de grâce et de dignité. « Commandeur des croyans, dit-elle, ordonnez maintenant à ces doctes lecteurs, grammairiens, poètes, géomètres, jurisconsultes, de m'interroger. » Le khalife leur fit connaître son intention, et ils répondirent tous : « Nous sommes prêts à exécuter vos ordres, sur nos yeux et sur nos cheveux ! » Et en disant ces mots, ils portèrent leurs mains sur les yeux et sur le front, en signe d'obéissance. « Eh bien ! dit Teweddoud, après avoir resté quelques instans la tête baissée, quel est le lecteur le plus savant et le plus versé dans la lecture du Koran et les traditions du Prophète ? — C'est moi ! » répondit, en se levant, un des docteurs de l'assemblée. S'adressant ensuite à Teweddoud : « Vous avez donc, lui dit-il, étudié à fond le Koran ? Vous connaissez le nombre de chapitres, de mots et de lettres qu'il renferme ? Vous connaissez sans doute aussi les préceptes et les doctrines de notre sainte religion ? Pour commencer mon examen, dites-moi quel est votre

Dieu et votre Prophète? quelle est votre règle de conduite ? quelle est votre secte, votre Kibla (1) et votre Imam ?.....

— Dieu, répondit-elle, est mon Seigneur; Mohammed est mon Prophète; son exemple et sa bonté, ma règle de vie et ma secte; la Kaaba est ma Kibla, et le Koran mon Imam.

— Comment savez-vous qu'il y a un Dieu ?

— Par la raison !

— Qu'est-ce que la raison ?

(1) *Kibla* قبلة, littéralement *ce qu'on a devant soi.* C'est ainsi qu'on appelle l'endroit du temple de la Mekke vers lequel doivent se tourner les croyans lorsqu'ils font leur prière, conformément aux préceptes du Koran ; tous les *mihrab* محراب ou grands-autels, sont placés de ce côté dans les mosquées. D'abord Jérusalem était la Kibla des Musulmans ; mais, dans la seconde année de l'hégire, ils choisirent la Mekke pour se distinguer des Juifs et des Chrétiens, qui se tournaient également vers Jérusalem. Les Mahométans se servent ordinairement, en voyage, d'une boussole appelée *kibla numâ* قبلة نما, pour s'orienter. Elle est formée par deux cercles concentriques; le point central correspond au temple de la Mekke, et les huit divisions du cercle intérieur, aux quatre vents cardinaux et aux quatre vents collatéraux. Dans le grand cercle extérieur sont les noms des villes indiquées d'après leur position respective avec la Mekke. Ainsi donc, lorsqu'on dirige la *kibla numa* vers le cercle méridional du pays où l'on est, on voit, par les noms des villes qui sont autour, dans quelle partie de l'horizon se trouve le temple de la Mekke.

— Il faut distinguer, car il y a une raison innée et une raison acquise. Dieu a fait naître la première dans le cœur de ses serviteurs, afin qu'ils marchent dans le chemin de la vérité. La seconde est le fruit de l'éducation et d'efforts opiniâtres et constans.

— Mais où est le siége de la raison ?

— Dans le cœur, d'où ses inspirations s'élèvent vers le cerveau.

— Comment avez-vous appris à connaître le Prophète ?

— Par la lecture des saintes écritures, par les preuves et les témoignages de sa mission divine, par les sentences du Koran et par ses miracles.

— Bien ! combien y a-t-il de devoirs de la religion indispensables, et quels sont les deux espaces du tems ?

— Il y a cinq devoirs de la religion qui sont indispensables. Le premier consiste dans la profession de foi : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète* ; le second est la prière ; le troisième l'aumône ; le quatrième le jeûne ; le cinquième le pélerinage à la Mekke. Les deux espaces de tems sont le jour et la nuit, qui sont distingués par le soleil et la lune. Ces astres éclairent les hommes, et sont périssables comme eux.

— Quelles sont les bonnes œuvres les plus méritoires ?

— La prière, le jeûne, le pélerinage et la guerre sainte.

— Dans quel but priez-vous ?

— Pour offrir à Dieu le sacrifice de ma soumission, et célébrer ses louanges.

— Quelles sont les conditions indispensables pour la prière ?

— Une purification entière du corps et du lieu.

— Dans quelle intention allez-vous à la mosquée ?

— Pour adorer Dieu.

— Quel est le sort de celui qui néglige la prière ?

— Il n'y a point de salut à espérer pour lui.

— Quels sont les fruits de la prière ?

— Elle éclaire le cœur, purifie le visage, apaise la colère du Seigneur, excite la fureur du diable, éloigne toute adversité, nous protége contre les entreprises de nos ennemis et attire sur nous la miséricorde de Dieu.

— Très-bien répondu ! car tous ces avantages ont déjà été annoncés dans les saintes écritures et sont la base de la foi.

— Quelle est la clef de la prière ?

— L'ablution.

— Quelle est la clef de l'ablution ?

— La formule : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux!*

— Quelle est la clef de cette formule ?

— La confiance en Dieu.

— Quelles sont les conditions nécessaires pour l'ablution, et combien y en a-t-il ?

— Selon l'Iman Schafiy Mohammed, fils d'Édris, il y en a six. L'intention de se purifier pour être agréable à Dieu ; l'ablution du visage (proprement dite d'une partie de la barbe), l'ablution des mains jusqu'au coude, le frottement d'une partie de la tête, et l'ablution des pieds jusqu'à la cheville. Ajoutez encore à cela ce qu'on a observé dans la pratique du Prophète, et les conditions pour s'y conformer sont au nombre de douze. D'abord on doit prononcer la formule : *Au nom de Dieu* ; secondement se laver les mains avant que de les plonger dans le vase ; troisièmement se rincer la bouche ; quatrièmement se laver les narines en prenant l'eau dans le creux de la main ; cinquièmement se frotter toute la tête ; sixièmement se peigner la barbe avec les doigts ; septièmement se tordre les mains ; huitièmement se frapper les pieds les uns contre les autres ; neuvièmement placer toujours le pied droit avant le pied

gauche ; dixièmement répéter trois fois chaque ablution ; onzièmement prononcer après l'ablution la formule : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète ;* et douzièmement réciter en outre la formule : *O mon Dieu! place-moi au nombre des pénitens, des justes et des fidèles et vertueux serviteurs. Louanges à Dieu ! Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Dieu. C'est lui qui est mon refuge ; c'est de lui que, plein de repentir, j'invoque le pardon de mes péchés !*

— Que font les anges et les diables auprès de l'homme qui fait ses ablutions ?

— Les anges se tiennent à sa droite et les diables à sa gauche ; mais aussitôt qu'il prononce le nom de Dieu, les diables prennent la fuite. Les anges déploient sur sa tête un pavillon de lumière, ils chantent les louanges de Dieu, et implorent le pardon des péchés de cet homme. Cesse-t-il de prononcer le nom de Dieu? les diables reviennent, et font tous leurs efforts pour porter le doute et le trouble dans l'ame de celui qui fait ses ablutions. Mais lorsqu'il a religieusement accompli ces devoirs, il est à l'abri de toutes les tentations du démon, des injustices des princes et des revers de la fortune.

— Quelles sont les pratiques d'obligations divines

(*farz*) et les usages conformes à la pratique (*sunnet*) du Prophète, dans la purification avec le sable et la poussière (*teyemum*) ?

— Il y en a quatre, d'abord l'entrée du tems prescrit de l'année, et le manque d'eau; ensuite la bonne intention, le frottement du visage, et enfin le frottement des mains jusqu'au coude. Quant à ce qui concerne les pratiques imitatives du Prophète, on doit d'abord prononcer la formule : *Au nom de Dieu*, et ensuite revenir au côté droit, puis au gauche.

— Très-bien! Maintenant venons à la prière et aux conditions obligatoires.

— Il y a quatre conditions : la première consiste dans la pureté des membres; la seconde est d'avoir soin de cacher les membres que la pudeur ordonne de couvrir; la troisième, de se tenir dans un lieu pur; et la quatrième, de se tenir tourné vers la Kibla. Les colonnes de la prière sont ce qui suit : Premièrement la bonne intention; secondement le Tekbir, c'est-à-dire la formule qui commence par ces mots : *Dieu très-haut*; troisièmement réciter le *Fatiha*, c'est-à-dire la première sourate du Koran; quatrièmement l'acte de se prosterner (*soudjoud*);

cinquièmement l'acte de se relever ; sixièmement la profession de foi ; septièmement de rester assis sur les talons ; huitièmement les vœux pour le Prophète (*salat* et *teslim*) ; neuvièmement la bonne intention. Pour se conformer à la coutume du Prophète, il faut faire ce qui suit : D'abord on récite la prière (*ezan*) ; ensuite on prononce le commencement de la prière ; troisièmement on lave ses deux mains ; quatrièmement on récite le Fatiha et une autre sourate ; cinquièmement on prononce les formules *tekbir teawouz, iftitah, temim* et *tesmi.*

— Dites-moi maintenant de combien de manières peut-on acquitter la dîme des aumônes ?

— De dix manières ; savoir, en or, en argent, en vaches, en moutons, en chèvres, en chameaux, en blé, en orge, en millet, en fèves, en raisins et autres fruits.

— Quelle est la quantité de la dîme en or et en argent ?

— Pour une somme au-dessous de vingt *dirhem* d'or de la Mekke, on ne paie point de dîme ; de vingt dirhem d'or de la Mekke, on paie trois pour cent. Ainsi, pour une somme au-dessous de deux

cents dirhem d'argent, on n'exige point de dîme ; de deux cents, on en paie cinq pour la dîme, c'est-à-dire trois pour cent.

— Et en chameaux ?

— Celui qui possède cinq chameaux paie un mouton ; et, en suivant cette proportion, celui qui possède vingt-cinq chameaux en donne un comme dîme.

— Et en agneaux ?

— On en donne un sur quarante.

— Quelles sont les conditions à observer pour un jeûne régulier ?

— L'abstinence du manger, du boire et des jouissances de l'amour, aussitôt qu'on aperçoit la nouvelle lune du mois. Pour se conformer à l'usage du Prophète, il faut avoir soin de s'abstenir de tout discours inutile, et ne lire que le Koran.

— Quelles choses rendent le jeûne inefficace ?

— La nourriture, la poussière du voyage, des regards jetés sur des choses défendues, la saignée et les ventouses.

— En quoi consiste la prière aux deux fêtes du Beyram ?

— En deux rikaats ; et lorsqu'on appelle à la prière (*ezan*), il faut réciter les premiers mots de la prière (*ikamet*).

— De combien de rikaats se compose la prière pendant les éclipses de soleil et de lune, et lorsqu'il y a sécheresse et manque d'eau?

— D'une seule, avec les formules dont on se sert pour implorer la miséricorde de Dieu, et lui demander le pardon de nos péchés.

— En quoi consiste la perfection religieuse?

— En un séjour continuel dans une mosquée, et à renoncer à toutes les jouissances du commerce avec les femmes.

— Que faut-il faire lorsqu'on veut entreprendre un pélerinage?

— On doit avoir atteint l'âge de raison, et être instruit des devoirs de la religion. On doit l'entreprendre au moins une fois en sa vie.

— Quelles choses est-on encore obligé d'observer?

— On doit se revêtir du manteau de pélerin (*ihram* (1)). On doit observer les instructions du

(1) L'*ihram* ou *manteau pénitentiel* est une sorte de vêtement composé de deux pièces de toile sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure, et l'autre la partie supérieure du corps. Ce vêtement n'est pas d'obligation pour les femmes. Si elles le prennent, elles doivent garder chemise et caleçon. Tant qu'on est revêtu de l'*ihram* il est défendu d'avoir commerce avec sa femme, de chasser,

haarafa, faire le tour de la Kaaba (1) (*tawaf*), et visiter l'urne ou *kagella* à la Mekke.

— Et quelles coutumes peut-on encore observer conformément à la pratique du Prophète?

— Elles consistent à visiter les différentes stations de Mina (2).

de se couper les ongles, de se raser aucune partie du corps, de se couvrir la tête et le visage, etc.

(1) La *Kaaba* est le temple de la Mekke où les Musulmans vont en pélerinage. On le nomme aussi *Maison de Dieu*. C'est, disent les Musulmans, le premier des temples consacrés à l'adoration du Très-Haut. Après qu'Adam se fut reconcilié avec Dieu, portent les traditions musulmanes, des anges vinrent dresser, sur le sol qu'occupe aujourd'hui la Kaaba, une tente qu'ils avaient transportée du paradis terrestre. Seth éleva ensuite dans ce lieu un édifice en pierres pour le culte de l'Éternel. Enfin Abraham, aidé d'Ismaël, construisit de nouveau ce temple, et institua le pélerinage qui n'a pas cessé d'avoir lieu depuis cette époque jusqu'à nos jours. Cet édifice sacré est toujours couvert d'une étoffe de soie noire où sont brodés différens passages du Koran : c'est ce qu'on nomme *le voile de la Kaaba*. Ce n'est donc point le tombeau de Mahomet que l'on va visiter à la Mekke, ainsi que bien des gens le croient encore, mais ce sanctuaire vénéré de tout tems par les Arabes. Le tombeau de Mahomet est à Médine. Il est vrai que bien des pélerins vont le visiter en revenant de la Mekke; mais c'est une pratique de surérogation. Il n'est point suspendu en l'air par la vertu d'une pierre d'aimant; c'est un conte ridicule qui ne mérite pas la peine d'être relevé sérieusement. — *Expos. de la foi musul.*

(2) Dans la vallée de *Mina* les pélerins doivent jeter des pierres.

— Que pensez-vous de la guerre sainte ?

— C'est un devoir indispensable, aussitôt que les infidèles attaquent les croyans ; alors on doit prendre les armes, et marcher contre les ennemis, sans revenir sur ses pas.

— Pouvez-vous me dire quelque chose sur la vente et l'achat ?

— On doit être libre des deux côtés et dresser un acte de consentement et d'acceptation.

— Mais y a-t-il certaines choses qu'il soit défendu de vendre en certains cas ?

— Oui, il existe à ce sujet une tradition très-claire du Prophète. Elle défend expressément de changer des figues fraîches contre des figues sèches, de la vieille viande contre de la fraîche, du beurre frais contre du beurre salé, et en général toutes les provisions fraîches contre les anciennes et les sèches. »

Le docteur en théologie avait épuisé toute sa science, et voyant bien que la belle esclave en savait autant que lui, il en fit l'aveu sincère au khalife : « Permettez-moi, sire, dit alors Teweddoud au khalife,

C'est en mémoire d'Abraham, qui, en traversant ces lieux pour aller immoler son fils, y chassa à coups de pierres le démon qui lui suggérait de ne point obéir à Dieu.

d'interroger à mon tour le docteur. Combien y a-t-il de partages de la foi, et à qui sont-ils accordés ?

— Il y en a dix. La profession de foi appartient à tout le peuple; la prière est le partage des hommes pieux, l'aumône est le partage des bienfaisans, le jeûne le partage des hommes tempérans, le pélerinage est le partage des voyageurs, et la guerre celui des hommes forts et braves. Les justes s'abstiennent des choses défendues, et ceux qu'anime un zèle fervent s'abstiennent même des choses permises. Les devoirs de la société sont fidèlement remplis par ceux qui l'aiment.

— Bien ! Quelles sont les colonnes de l'Islam ?

— La saine raison, l'amour du bien, l'observation des devoirs et des règles en toutes choses, et la fidélité dans l'accomplissement des promesses qu'on a faites.

— Encore une question, dit Teweddoud; mais, si vous n'y répondez pas, je vous préviens que je vous arracherai votre manteau de docteur.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Eh bien! dites-moi donc quels sont les rameaux de l'Islam ? »

Le docteur ne put répondre à cette question.

« Répondez vous-même à votre question, dit le khalife à Teweddoud ; je vous accorde le manteau de docteur.

— Les rameaux de l'Islam, dit Teweddoud, se composent de vingt parties : premièrement il faut observer les saintes écritures ; secondement imiter les actions du Prophète ; troisièmement ne commettre aucune injustice ; quatrièmement ne point manger des choses seulement permises ; cinquièmement s'abstenir de toutes celles qui sont défendues ; sixièmement punir les transgresseurs de la loi ; septièmement se repentir de ses fautes ; huitièmement faire du bien à ses ennemis ; neuvièmement être humble dans sa conduite ; dixièmement fuir toute innovation ; onzièmement déployer du courage dans le besoin ; douzièmement s'armer de patience dans l'adversité ; treizièmement connaître Dieu ; quatorzièmement connaître le Prophète ; quinzièmement connaître Satan ; seizièmement se connaître soi-même ; dix-septièmement être toujours prêt à combattre Satan ; dix-huitièmement résister à ses passions ; dix-neuvièmement servir Dieu avec confiance, et vingtièmement avec soumission. »

Alors le khalife ayant ordonné d'arracher le manteau du docteur, celui-ci s'éloigna rempli de honte et

de confusion. Un autre se leva de son siége et dit : « Quels sont les devoirs de la religion à observer pendant les repas?

— Il faut invoquer le nom de Dieu, et reconnaître que toute nourriture vient de lui, et lui en rendre grâces.

— En quoi consistent les actions de grâces ?

— A rendre nos cœurs reconnaissans de toutes les choses que Dieu a créées.

— Quelles sont les pratiques imitatives du Prophète à observer pendant le manger ?

— On doit faire ses ablutions, s'asseoir sur la hanche droite, ne manger qu'avec trois doigts, et laisser en outre manger les esclaves.

— Et qu'exigent les convenances pendant les repas, lorsqu'on est à table?

— On ne doit manger que des petits morceaux, et ne point trop regarder ceux avec qui on se trouve.

— Bien ! Dites-moi maintenant quelles sont les principales vertus du cœur, et les vices qui leur sont opposés ?

— La foi et l'impiété ; l'observation des sages coutumes et l'amour des choses nouvelles ; la soumission et l'esprit de contradiction. La foi habite dans quatre endroits : dans la tête, le cœur, la langue et

le reste des membres. La force du cœur consiste dans la joie, la force de la tête dans la connaissance de la vérité, la force de la langue dans la sincérité, et la force des autres membres dans la soumission.

— Mais en combien de points consiste la foi dogmatique ?

— Il y en a neuf : la foi en Dieu, la foi dans ses promesses, la foi à la soumission, la foi à l'attachement, la foi à la prédestination, la foi aux préceptes divins qui abrogent les anciens préceptes, la foi à ceux qui élèvent, la foi aux anges, et enfin la foi au Prophète et à ses écrits.

— Parlez-moi maintenant du ciel.

— O Dieu ! dit le Koran, plus d'une porte conduit au ciel. Et le Prophète ajoute que le nombre n'en est connu qu'à celui qui les a créées, et qu'il y a au ciel une porte pour chaque homme, laquelle reste ouverte jusqu'à sa mort ; mais elle se ferme pour la première fois, soit qu'il entre dans le ciel, soit qu'il en soit repoussé.

— Dites-moi ce que c'est que quelque chose, la moitié de quelque chose, et moins que quelque chose.

— D'après le Koran, la foi est quelque chose,

l'hypocrisie est la moitié de quelque chose, et l'impiété est moins que quelque chose.

— Combien y a-t-il de sortes de cœurs ?

— Il y a d'abord le cœur saint qui appartient au croyant ; le cœur faible qui appartient à l'infidèle ; le cœur chancelant qui appartient à l'homme pusillanime ; le cœur de l'élu est le cœur du Prophète ; et le cœur éclairé est le cœur des compagnons du Prophète. Il y a des cœurs qui appartiennent à la terre et d'autres au ciel ; il y a des cœurs qui sont les esclaves de leurs passions, et des cœurs qui servent Dieu ; il y a des cœurs qui sont éclairés par les rayons de la lumière divine ; il y a des cœurs qui s'ouvrent à la bienfaisance ; il y a des cœurs qui renferment l'avarice ; il y a des cœurs aigris par la haine ; il y a des cœurs qui tremblent de crainte ; il y a des cœurs qui brûlent d'amour ; il y a des cœurs qui sont glacés par l'égoïsme ; il y a des cœurs déchirés par l'envie, et des cœurs gonflés d'orgueil. »

Le docteur témoigna qu'il était satisfait de ces réponses. « Permettez-moi, maintenant, commandeur des croyans, dit l'esclave à Haroun, permettez-moi d'interroger à mon tour le docteur, et de lui prendre son schawl s'il ne peut répondre.

» Dites-moi maintenant, grand docteur, pour-

suivit-elle, dites-moi quel est le devoir des devoirs (*farz*), et le premier de tous les devoirs, et celui qui doit aller avant tous les autres, quoiqu'ils soient d'une plus grande importance ? »

Le docteur resta muet, et l'esclave lui ôta son schawl ; puis elle répondit elle-même à sa question de la manière suivante :

« Le devoir des devoirs est la connaissance de Dieu ; le premier des devoirs, c'est-à-dire celui dont sortent tous les devoirs religieux, c'est la profession de foi : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est le Prophète de Dieu.* Et le devoir qui doit aller avant tous les autres, c'est le devoir de l'ablution, puisqu'on doit se purifier avant toutes choses. »

Le docteur s'avoua vaincu et se retira tout honteux. Alors la belle Teweddoud s'adressa au fameux Makarri, l'un des plus célèbres sages de son siècle, qui possédait une connaissance approfondie dans les diverses manières de lire le Koran et les différentes branches de la philologie, et elle le pria de l'interroger. Le grand Makarri se leva de son siége et lui dit : « Vous avez donc lu les saintes écritures, et vous connaissez tous les passages du Koran ? Vous savez ceux qui admettent des explications et ceux qui n'en

admettent aucune ; ceux qui déclarent une chose illicite et ceux qui en permettent une autre ; ceux qui ont été écrits à la Mekke et ceux qui l'ont été à Médine ; ceux qui appartiennent au jour et à la nuit, à l'été et à l'hiver ? Vous en connaissez le nombre de chapitres, de versets, de mots, de consonnes et de points diacritiques ?

— Oui, répondit Teweddoud.

— Eh bien ! reprit Makarri, donnez-moi un échantillon de vos lumières et de vos connaissances.

— Il y a dans le Koran, reprit la belle esclave, cent quatorze sourates, dont soixante-dix ont été écrites à la Mekke et quarante-quatre à Médine. Le Koran est divisé en 621 parties appelées *aschar*, et contient 6,236 versets. Il renferme 79,439 mots et 323,670 lettres, dont chacune donne une force bienfaisante à ceux qui les lisent. On y trouve le nom de trente prophètes, savoir : Adam, Seth, Noé, Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, Joseph et ses onze frères, Ésaü, Jonas, Joth, Saleh, Houd, Jethro, David, Salomon, Zoul-Kefel, Soun-Noun, Élie, Lokman, Alasis, Saül, Jehu, Zacharie, Job, Moïse, Aaron, Jésus et Mohammed. Dans le Koran, on trouve encore le nom de neuf animaux ailés : le cousin, l'abeille, la mouche, la fourmi volante, la

huppe, le corbeau, la sauterelle, l'oiseau yésou, et l'oiseau ébabil qui jeta des pierres sur les ennemis qui s'approchaient pour s'emparer de la Kaaba..

— Bien ! Quelle est la plus belle sourate de tout le Koran ?

— La deuxième, qui est intitulée : *La Vache.*

— Et quel est le plus beau verset ?

— C'est celui dont le nom vient du *trône*, et qui contient cinquante mots, dont chacun renferme autant de bénédictions.

— Quel est le verset qui annonce neuf merveilles ?

— C'est le suivant : « La création du ciel et de la » terre, la succession du jour et de la nuit, et les » vaisseaux qui sillonnent la surface des mers, sont » des bienfaits qui seront utiles aux hommes jusqu'au » dernier jour. »

— Quel est le verset où respire particulièrement la justice ?

— C'est le suivant : « Dieu nous a ordonné d'être » bienfaisans et justes. »

— Quel est le verset où l'avarice est commandée ?

— Celui-ci : « Sois avare de mes biens, afin de » jouir un jour du paradis. »

— Quel est le verset qui accuse de mensonge les prophètes ?

— C'est celui où il s'agit des frères de Joseph, qui se présentèrent devant Jacob avec la robe de leur frère teinte d'un sang mensonger.

— Et connaissez-vous, au contraire, un verset où les infidèles sont cités comme disant la vérité ?

— Oui, c'est le verset où se trouvent ces paroles : « Les juifs disent : Les chrétiens sont dans l'erreur, » et les chrétiens répondent : Les juifs ne savent ce » qu'ils disent. » Des deux côtés, ils disent la vérité.

— Citez-moi un verset où Dieu parle en personne.

— Il a dit : « Je n'ai créé les génies et les hommes » que pour qu'ils m'adorassent. »

— Citez-moi un mot que le Koran place dans la bouche des prophètes.

— Les prophètes disent dans le Koran : « Ce n'est » que par la miséricorde de Dieu que nous avons le » pouvoir de vous conduire. »

— Et les anges, parlent-ils aussi dans le Koran ?

— Oui, ils disent : « Nous célébrons ta gloire, » ô Seigneur, et nous t'adorons. »

— Que dit le Koran sur cette prière ? « Je me ré» fugie vers Dieu et j'implore son secours contre » Satan le maudit. »

— Il dit : « Toutes les fois qu'on lit le Koran on » doit recourir à Dieu. »

— Puisque cette formule est si puissante, il est donc important de savoir en quoi consiste sa force particulière et d'où vient le mot *istias* qui donne son nom à cette formule.

— *Istias* signifie *se réfugier, chercher du secours ;* quelques-uns l'emploient dans le sens qu'il a dans le verset suivant. « Je me réfugie vers Dieu, qui sait » et connaît tout, et je lui demande un abri contre » Satan le maudit. » D'autres l'emploient dans le sens qu'il a dans le verset suivant : « J'ai recours au Sei- » gneur, le fort, le miséricordieux ! »

— Toutes les fois que le Prophète lisait le Koran, toutes les fois qu'il se levait la nuit, il avait soin de dire : « Je me réfugie vers Dieu, je cherche un asile contre Satan le maudit, et contre toutes les tentations du diable. » D'après une tradition, l'ange Gabriel apprit cette formule au Prophète la première fois qu'il le visita. Il lui adressa ces paroles : « Mohammed, dis : « Je me réfugie vers Dieu, qui sait et » connaît tout, » et dis ensuite : « Au nom du Dieu » clément et miséricordieux. » Et que pensez-vous de cette dernière formule ?

— C'est la plus excellente de toutes les for-

mules, parce qu'elle est à la tête de toutes les sourates.

— Mais pourquoi ne se trouve-t-elle point en tête de la neuvième intitulée *Berat*, c'est-à-dire l'immunité ?

— C'est parce que le traité conclu entre le Prophète et les infidèles venait alors d'être rompu, et lorsque le Prophète lut cette sourate, il omit la formule.

— En quoi consistent les avantages qu'on retire de cette sourate ?

— Le Prophète a dit : « Je ne l'ai jamais récitée sans avoir éprouvé ses bénédictions. » Et selon ce qu'il assure, jamais Dieu n'a entendu cette invocation dans la bouche d'un malade sans le guérir. Lorsque Dieu eut créé les cieux, ils tremblèrent devant sa toute-puissance. Il écrivit sur leur voûte : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, » et ils furent rassurés. Un pécheur, que Dieu a condamné aux feux de l'enfer, implore sa miséricorde, en disant qu'il y avait déjà placé sa confiance en ce monde, et Dieu lui répond : « Entre dans le paradis » par la force et la puissance de ma miséricorde, car » je suis miséricordieux envers tous ceux qui m'im» plorent. »

— Pouvez-vous me dire comment cette formule

est devenue peu à peu en usage parmi les hommes?

— Oui! avant Mohammed on disait : «.En ton » nom, mon Dieu ! » Mais lorsque ce verset fut descendu du ciel : « Appelez Dieu le clément, car c'est » son plus beau nom ! » on dit alors : « Au nom du » Dieu clément ! » Enfin, le verset suivant fut envoyé du ciel : « Votre Dieu est un Dieu unique : il n'y a » point d'autre Dieu que lui, le clément, le miséri- » cordieux. » Et, depuis cet instant, on dit universellement : « Au nom du Dieu clément et miséri- » cordieux ! »

Toujours de plus en plus étonné des connaissances de l'esclave, Makarri ne savait plus quelle demande lui adresser. Il lui proposa donc pour dernière attaque la question la plus difficile et la plus subtile. « Le Koran, lui dit-il, est-il descendu tout complet, comme il est dans les tables qui sont gardées dans le ciel, et où il était écrit depuis le commencement des siècles, ou bien est-il descendu en plusieurs fois ?

— Il a été apporté par l'ange Gabriel, au nom du souverain des mondes, à son prophète Mohammed, le prince des envoyés de Dieu, dans un espace de vingt années, par versets isolés, à mesure que l'exigeaient l'état et le besoin des circonstances.

— Quelle est la première sourate qui ait été envoyée au Prophète ?

— Selon Ben Abbas, c'est la sourate *Alak*, et selon Djaber, fils d'Abdallah, la sourate *Almodesser*.

— Quel verset est descendu le dernier du ciel ?

— C'est le suivant : « La victoire de Dieu est ici, » et la conquête est proche. »

— Quels sont ceux d'entre les compagnons du Prophète qui ont rassemblé dans son tems les versets épars du Koran ?

— Il y en a quatre : Ébi Ben Kaab, Zeïd Ben Thabet, Ébn Obeïd, Ben-al-Djerrah, et Osman Ben Affan.

— Quels sont ceux qui ont enseigné la vraie manière de lire le Koran ?

— Abdallah Ben Masoud, Wathek Ben Kaab, Moas Ben Djebel et Salein Ben Abdallah.

— Que signifie le verset suivant du Koran ? « Tu » sais ce qui est en moi et je ne sais point ce qui est » en toi. »

— Le voici : l'homme adresse ces paroles à Dieu, qui connaît le fond du cœur de l'homme ; mais l'homme ne connaît point les secrets de Dieu.

— A quelle occasion est descendu du ciel le verset suivant ? « O vous qui croyez en moi, ne renon-

» cez pas aux jouissances que Dieu vous a permises ! »

— C'est dans la circonstance suivante : « Ali fils d'Aou Thaleb, Osman fils de Massaab, et quelques autres compagnons du Prophète, poussant trop loin l'esprit de pénitence, voulaient se faire eunuques et porter des vêtemens de crin. »

Alors Makarri ayant épuisé toute sa science, se leva et dit à haute voix : « Je prends Dieu à témoin, commandeur des croyans, que cette esclave connaît mieux le Koran que moi-même. — Permettez donc, sire, dit Teweddoud, que je lui adresse à mon tour quelques questions, et que je lui prenne ses habits, s'il ne peut pas me répondre. » Le khalife y consentit, et l'esclave continua : « Dites-moi, grand docteur, quel est le verset qui renferme vingt-trois fois la lettre *kiaf* (ك *k.*) ? Quel est celui qui renferme seize fois la lettre *mim* (م *m.*) ? Et enfin, quel est le verset où se trouve quarante fois la lettre *aïn* (ع *a.* (1)) ? » Le docteur resta muet comme un poisson ; Teweddoud répondit elle-même à sa question : « Le verset qui contient seize *mim* se trouve dans la sourate *Houd*, et commence par ces mots : *Ia Nouh bis-selam* ; le ver-

(1) L'*aïn* est le signe d'une aspiration gutturale très-rude, et particulière aux langues de l'Orient.

set qui renferme vingt-trois *kiaf* se trouve dans la sourate de la Vache, et est connu sous le nom de *verset de la foi*. Le verset qui contient quarante fois l'*aïn*, se trouve dans la sourate Aaraaf, et commence par les mots, *ikhtar moussa sebyne*. »

Makarri déchira de honte les vêtemens que Teweddoud lui avait encore laissés, et il prit la fuite. Un autre docteur lui succéda, et dit : « C'est assez raisonné sur ce qui a rapport à l'ame ; voyons si vous êtes aussi bien instruite sur ce qui concerne le corps. Expliquez-vous donc, s'il vous plaît, belle Teweddoud, sur le corps humain, sur sa formation, ses veines, ses os, et sur l'origine du nom d'Adam.

— Le nom d'Adam a été donné à l'homme parce qu'il fut créé avec une masse de terre (*edim*) formée du terrain de sept climats. Sa tête fut formée avec la terre de la Kaaba, sa poitrine avec la terre de l'Orient, ses pieds avec la terre de l'Occident. Sa tête a sept parties : deux yeux, deux oreilles, deux narines et la bouche. Les yeux sont le sens de la vue, les oreilles le sens de l'ouïe, et ainsi du reste. Les quatre élémens sont réunis pour former le mélange de son tempérament. Le bilieux a la nature du feu, qui est chaud et sec ; le colérique la nature de la terre, qui est froide et sèche ; le phlegmatique la na-

ture de l'eau, qui est froide et humide; le sanguin la nature de l'air, qui est humide et chaud. Il y a dans le corps humain trois cent soixante-dix veines, sept cent quatre-vingt-dix-neuf os, et trois instincts, savoir, l'instinct de la vie, l'instinct de la reproduction, et l'instinct de l'appétit. Il s'y trouve sept esprits vitaux. Ce sont eux qui guident les fonctions des cinq sens, ainsi que la force parlante et la force agissante. Il y a dans le corps humain sept parties, qui portent toutes en arabe le nom de *tête :* la tête elle-même, les deux épaules, les deux coudes, le palais, et une septième partie dont je ne me rappelle point le nom en cet instant. Dieu a placé le cœur du côté gauche, et l'estomac avant le cœur, auquel les poumons servent d'éventail. Dieu a placé le foie à droite, comme une dépendance du cœur, et les reins après le foie et la rate. Il a articulé les côtes et les os qui forment la poitrine, et entrelacé les intestins.

— Combien y a-t-il de veines dans la tête?

— Il y en a trois : l'une, sur le devant de la tête, s'appelle la veine de l'imagination; l'autre, au milieu, s'appelle la veine de la mémoire; et la troisième, derrière la tête, s'appelle la veine du jugement. De plus, il y a dans la tête quarante-huit os, sept dans les mâchoires, deux dans le nez, et cinquante-huit dans

les mains. L'homme a trente-deux dents, seize dessus et seize dessous; vingt-quatre côtes, dont douze de chaque côté. Les femmes ont une côte au côté droit de plus qu'au côté gauche, afin d'avoir l'étendue convenable pour renfermer l'enfant qu'elles sont destinées à porter dans leur sein. L'homme a de plus seize grandes veines, dont huit sont des artères. La source de tous les artères et de toutes les veines est la grosse veine du pouls, qui émane du cœur, et d'où le sang se répand dans toutes les parties du corps. De là partent quatre veines qui s'étendent vers les yeux, quatre vers le front, quatre qui traversent les oreilles, quatre qui vivifient les lèvres; deux se perdent dans le sein, deux dans la langue; deux autres conduisent le sang dans les reins; sept se répandent dans le cou, dix dans le dos, dans le bas ventre, et les autres sur toute la surface du corps. La langue sert d'interprète à l'homme; les yeux sont ses flambeaux, et les mains ses ailes. Le foie est le siége de la piété, la rate le siége de la joie. La ruse habite dans les reins; le ventre est le trésor du corps, et le cœur en est la colonne. Lorsque le cœur se trouve bien, tout le reste du corps se trouve bien aussi.

—Je serais bien aise maintenant de vous entendre sur les symptômes des maladies.

— Il y a des symptômes extérieurs et intérieurs, par lesquels l'habile médecin reconnaît l'état de la maladie. La roideur, la sécheresse, la chaleur, ainsi que ses opposés, sont les symptômes ordinaires des maladies. Ainsi, de petits yeux annoncent les pâles couleurs, et le dos arqué est un signe de pulmonie.

— Parfaitement répondu ! Et quels sont les symptômes intérieurs ?

— On peut les diviser en six classes : la première renferme les signes qui se tirent des actions ; la seconde comprend les excrémens ; la troisième, les lésions organiques ; la quatrième, le lieu où la maladie a son siége ; la cinquième, les tumeurs de toute espèce ; la sixième, la perte de la raison. Un ou plusieurs membres peuvent être atteints de douleurs.

—Quelle est la cause ordinaire des douleurs de tête?

— Une accumulation de nourriture dans l'estomac. C'est la cause de presque toutes les maladies qui exercent leurs ravages sur le peuple. Celui qui veut prolonger sa vie doit se lever de bonne heure le matin, ne point veiller trop avant dans la nuit, et s'abstenir de toutes les jouissances qui épuisent le corps. L'homme doit remplir son corps d'un tiers de nourriture et de deux tiers d'eau, et l'autre tiers doit rester libre pour la circulation du sang. L'homme qui

mange avec excès suit un genre de vie très-pernicieux.

— Quels sont les symptômes de la fièvre bilieuse?

— Un teint jaune, une respiration pressée, des vertiges, de fréquens éternuemens, et du dégoût pour les plaisirs de l'amour.

— Comment divise-t-on la médecine (1)?

— En deux parties : la première consiste dans la connaissance des maladies, et la seconde dans la connaissance des remèdes.

— Que doit-on boire, selon vous?

— L'eau pure dans des vases neufs, frottés de quelque excellent parfum, est bienfaisante pour le corps; mais il ne faut pas boire trop tôt après avoir mangé. Quant à ce qui concerne les sorbets médicinaux, on doit avoir soin de les prendre au moment convenable, et de ne point le laisser passer. C'est pourquoi le Prophète a dit que la chaleur est le principe, et l'estomac le magasin de tous les remèdes.

— Que pensez-vous du bain?

— On ne doit point se mettre au bain avant d'a-

(1) Les connaissances actuelles des Orientaux en médecine sont assez bornées; cependant l'école arabe exerça autrefois parmi nous une longue influence. On sait que, pendant près de six siècles, les *canons* d'Avicènes furent suivis exclusivement en Europe dans les universités.

voir entièrement fait sa digestion. Le meilleur bain est celui où l'eau est douce, l'air pur et la chambre vaste.

— Quel est le mets le plus excellent ?

— Celui qui est préparé par la main d'une femme, qui n'a point coûté trop de préparatifs et qui est mangé avec un cœur serein. Selon le Prophète, il y avait encore le *thorid* ou sorte de bouillon. Le Prophète avait coutume de dire : « Le thorid est le plus excellent de tous les mets, comme Aischa est la plus excellente parmi toutes les femmes. » Il prétendait encore que la chair est la meilleure nourriture, car elle réunit le goût de ce monde-ci et de l'autre.

— Quels sont les meilleurs fruits ?

— Ceux qui sont en gelée.

— Quand doit-on boire de l'eau ?

— Il n'en faut point boire lorsqu'on sort du bain ; mais le matin en sortant du lit, et en se levant de table.

— Que pensez-vous du vin ?

— N'existe-t-il pas une réponse pour votre question, puisque le vin est défendu dans le livre saint ? Le Koran dit : « Le vin, les jeux de hasard, sont » l'œuvre du démon. » Si vous me demandez encore d'autres autorités, je puis vous citer plusieurs poètes,

dont les vers représentent l'usage du vin comme indigne d'un homme raisonnable. « J'ai bu, dit l'un » d'eux, de la liqueur prohibée jusqu'à perdre l'u» sage de la raison. » Les hommes sages ne s'exposent jamais au danger de perdre la raison. Cependant, je ne dois point nier que le vin n'ait plusieurs qualités précieuses. Il donne du courage et de la gaîté, excite la franchise, facilite la digestion, fortifie le corps, chasse les douleurs de rhumatisme, nettoie le corps des humeurs qu'il renferme, embellit le teint, et ranime les esprits vitaux. Si Dieu et son Prophète ne l'avaient point défendu, il n'y aurait sur la terre aucun remède qu'on pût lui comparer sous le rapport des vertus médicinales.

— Quand et à qui la saignée est-elle nécessaire ?

— A celui qui a trop de sang. Le tems le plus convenable est la nouvelle lune. De plus, il faut que la journée soit belle, qu'il ne fasse point de vent et ne tombe point de pluie. Le troisième et le dix-septième jour du mois sont les plus propices pour cette opération. Il faut surtout être à jeûn. C'est le conseil que donna le Prophète à quelqu'un qui vint le consulter pour des maux de têtes. Il lui ordonna en même tems de ne manger rien d'âcre ni de salé. Au reste, on ne doit point se faire saigner pendant les grandes cha-

leurs, ni pendant les grands froids. Le printems est la saison la plus convenable.

— Que pensez-vous du mariage sous le rapport de la santé ? »

La belle Teweddoud, rougissant à cette question, baissa les yeux et ne répondit rien. « Commandeur des croyans, dit-elle alors, n'attribuez point mon silence au défaut de connaissances ; j'ai étudié à fond toutes les branches de la médecine, mais j'aurais honte de mettre au jour ce que j'ai appris sur ce sujet. »

Le khalife sourit. « Lorsqu'on est une fois, dit-il, sur les bancs des savans, il faut parler comme un docteur. Ainsi, je désire que vous vous expliquiez sans le plus léger embarras. Je ne me suis point donné la peine de rechercher les avantages qui peuvent résulter du mariage pour la santé, et j'aurais un plaisir extrême à raisonner sur cette matière avec quelqu'un aussi instruit dans la médecine que vous l'êtes.

— Le mariage, dit Teweddoud après s'être rassurée un peu, produit des bienfaits infinis. Il rend le corps plus léger, tempère les feux ardens de l'amour, réjouit le cœur, et forme un lien qui nous attache à la société. Il ne faut point se marier en été, mais il est très-salutaire de le faire dans l'hiver et surtout

au printems. J'avouerai cependant que le mariage est plus préjudiciable qu'utile aux tempéramens froids. Mais rien au monde n'est aussi funeste que de se marier avec une vieille femme. C'est un poison mortel pour le corps, une union mal assortie et intolérable. Il faut que la femme soit jeune pour rendre son mari heureux. Enfin, comme dit le poète :

« Une jeune fille qui vous entend par un clin-d'œil, qui vous » parle avec les pieds et les mains, qui vous offre l'image d'un par- » terre de fleurs, lorsque vous arrêtez vos regards sur elle. »

— A propos de roses, dites-moi quelles sont les fleurs les plus communes?

— Les roses et les violettes.

— Vous ne me comprenez point; je vous parle comme médecin : il est vrai, vous avez de trop belles couleurs pour pouvoir aimer les fleurs blanches; mais enfin ?...

— Assez! s'écria la belle Teweddoud. On voit bien que vous êtes médecin; comme vous ne pouvez pas me tuer par vos remèdes, vous voulez le faire par vos questions. Commandeur des croyans, dit-elle ensuite en s'adressant au khalife, permettez que je l'interroge à mon tour.

» Quelle est l'eau qui est tantôt douce et tantôt

amère, qui empoisonne les blessures et tantôt les guérit, qui est le sorbet des mortels lorsqu'ils reçoivent la vie et lorsqu'ils l'abandonnent ? »

Le docteur resta muet. L'esclave lui fit ôter son manteau, et dit ensuite : « Ce sont les larmes ; car nous pleurons tantôt de douleur et de désespoir, et tantôt de joie et de bonheur ; nous pleurons en naissant et nous pleurons en mourant. »

Ensuite un astronome (1) se présenta à la place du docteur pour interroger la belle Teweddoud. Elle l'accueillit en souriant, car elle savait bien que ses yeux donneraient plus d'embarras à l'astronome que toutes les étoiles du monde.

« D'où se lèvent le soleil et la lune, et où vont-ils lorsqu'ils disparaissent ?

— Ils sortent des sources de l'Orient et se couchent dans celles de l'Occident. Ces sources sont au nombre de cent quatre-vingt. Le soleil est le roi du

(1) L'astronomie, qui fut autrefois une des études favorites des Musulmans, est presque entièrement négligée aujourd'hui parmi eux, quoiqu'on trouve dans leurs bibliothèques beaucoup de livres sur ce sujet. Malgré les secours que leur ont fournis les Grecs, il paraît que les Arabes ont fait peu de progrès dans cette science. Le talent de calculer une éclipse suffit aujourd'hui pour mériter la réputation d'un très-habile astronome.

jour, et la lune la reine de la nuit. Dieu a dit dans le Koran : « C'est moi qui donne au soleil son éclat » et à la lune sa lumière, et qui leur ai assigné » certaines places, afin que vous pussiez connaître » le nombre des années et les compter. »

— Que devient le jour lorsque la nuit arrive, et que devient l'obscurité lorsque la lumière paraît?

— Le jour et la nuit, les ténèbres et la lumière se mêlent et s'identifient continuellement ensemble.

— Combien y a-t-il de planètes, et quelles sont leurs bonnes ou mauvaises influences?

— Les planètes sont : le Soleil, la Lune, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter, Saturne. La Lune est froide et humide, Saturne froid et humide, Jupiter chaud et humide, Mars chaud et humide. Le séjour de la Lune est l'Écrevisse, son apogée le Taureau, son inclinaison le Scorpion, et son périgée le Capricorne. La maison de Jupiter est le Capricorne, son apogée la Balance, son inclinaison le Bélier, son périgée les Gémeaux. La maison de Vénus est le Taureau, son apogée les Poissons, son inclinaison la Balance, son périgée le Bélier. Les Gémeaux sont la maison de Mercure, son apogée est la Vierge, son inclinaison les Poissons, son périgée le Taureau. La maison de Mars est le Bélier, son apogée le Taureau,

son inclinaison le Taureau, son apogée la Balance. ».

L'astronome était étonné de la profondeur des connaissances de la belle Teweddoud qui surpassaient ce qu'il savait lui-même. « Pleuvra-t-il ce mois-ci ? » lui demanda-t-il alors.

L'esclave garda quelque tems le silence, et le khalife crut qu'elle allait rester muette.

« Ne me répondez-vous pas ? lui dit l'astronome.

— Non, répondit-elle, à moins que le khalife ne m'en accorde la permission toute particulière.

— Répondez toujours, dit le khalife.

— Eh bien ! sire, donnez-moi votre sabre, que je lui coupe la tête ; car c'est un zendik, c'est-à-dire un esprit fort, un athée.

— Et pourquoi cela ? dit le khalife en souriant.

— Parce qu'il y a quatre choses que Dieu seul connaît : l'heure de la mort, les changemens de l'atmosphère, les événemens futurs, et le sexe de l'enfant que la mère porte encore dans son sein. Vouloir prédire avec certitude une de ces choses, ce serait presque autant que de nier l'existence de Dieu.

— Cependant, reprit l'astronome, il y a certaines choses dont on peut prévoir les résultats. Au reste, passons sur votre plaisanterie ; mais, pour que vous ne puissiez éluder les questions que je vais vous

adresser sur les jours de la semaine et l'influence des astres, dites-moi, je vous prie, ce que vous savez sur le dimanche.

— Le dimanche est consacré au soleil. Lorsque l'année commence le dimanche, il y a un débordement du Nil qui répand la fertilité dans les campagnes : il y a de nombreuses et abondantes rosées : tous les grains et surtout les lentilles viennent en abondance ; mais en même tems de grands troubles et des combats sanglans ont lieu parmi les Arabes d'Égypte. Les chevaux se multiplient d'une manière étonnante, mais en revanche ils sont presque tous sujets aux maladies des yeux.

» Le lundi est consacré à la lune. Dans l'année qui commence le lundi, le Nil croît d'abord avec beaucoup de rapidité, mais il s'arrête bientôt. Les grains croissent, mais il vient de grandes pluies qui leur sont contraires. La moitié des brebis et des agneaux périssent, mais d'un autre côté il y a moins d'oppression et de cruauté de la part du gouvernement. Les raisins sont en assez grande quantité, mais on manque de miel. Les livres et les habits sont à très-bon marché. Le mardi est le jour de Mars. Lorsque l'année commence ce jour-là, le débordement du Nil s'effectue heureusement ; mais il y a très-peu de pois-

son. Le miel, les lentilles, le chanvre et l'orge sont à bas prix, et il s'élève des guerres sanglantes entre les rois. Le mercredi est le jour de Mercure. Lorsque l'année commence le mercredi, elle est très-favorisée sous le rapport de la crue du Nil; mais il règne une grande mortalité sur les moutons et les bœufs. Il se livre aussi de grands combats. Les orages, accompagnés de tonnerre et d'éclairs, sont très-fréquens, et les grains très-chers. On ne manque ni de chanvre ni de coton, mais bien d'ail et de navets. Le jeudi est consacré à Jupiter. Dans l'année qui commence le jeudi, le ciel est continuellement couvert de nuages, et il pleut très-souvent. Le Nil croît comme de coutume; les fruits, les grains, les dattes, le coton, le chanvre, le raisin, le poisson, on a tout dans la plus grande abondance. Le vendredi est le jour de Vénus. Lorsque l'année commence le vendredi, les rosées sont abondantes et la crue du Nil passable; le coton ainsi que les grains sont d'un prix très-élevé; de grands troubles et de grands malheurs se font ressentir sur terre et sur mer. Les raisins et les melons sont tout à fait gâtés. Il naît une quantité innombrable d'enfans. Le samedi est le jour de Saturne. Malheureuse est l'année qui commence ce jour-là; car le Nil se montre avare, quoique le ciel soit con-

tinuellement chargé de nuages. Les habitans d'Égypte et de Syrie jettent les hauts cris contre une oppression intolérable. Les champs et les arbres sont stériles, et la famine succède à la guerre. »

L'astronome ne savait plus quelles questions faire. Pour le tirer d'embarras, Teweddoud lui dit : « C'est à mon tour, maintenant ; répondez-moi, ou je vais vous arracher votre manteau comme à vos collègues. Dites-moi donc, combien y a-t-il de classes d'étoiles ? »

Vainement l'astronome leva les yeux vers le ciel ; il n'y découvrit rien qui pût le tirer d'embarras. Il baissa bientôt ses regards vers la terre, et resta sans savoir que répondre. « Qu'on me donne son manteau ! » dit Teweddoud. Et elle répondit elle-même à sa question de la manière suivante :

« Les astres se divisent en deux classes. Quelques-uns sont suspendus à la voûte des cieux, comme des flambeaux, pour éclairer les habitans de la terre, et dissiper les ténèbres pendant les entreprises des démons qui cherchent à s'élever sur l'horizon. C'est pourquoi il est dit dans le Koran : « Nous avons orné » les cieux de flambeaux, qui sont autant de sentinelles contre le diable. » La deuxième classe comprend les étoiles, qui se trouvent dans la région de l'air pour éclairer l'obscurité des mers. »

L'astronome, ne pouvant supporter plus long-tems son humiliation, demanda la permission d'adresser encore une question à l'esclave. « Quelles sont les quatre choses, lui dit-il, que Dieu a créées pour qu'elles fussent opposées à quatre autres choses? »

Teweddoud répondit : « C'est le chaud et le froid, le sec et l'humide, dont Dieu a formé la terre et l'eau, l'air et le feu. »

L'astronome lui adressa encore une autre demande sur les constellations du Zodiaque, à laquelle elle répondit à la satisfaction de tout l'auditoire.

Le khalife fit appeler ensuite un philosophe. Après s'être levé de son siége, le philosophe pria la belle Teweddoud de lui dire ce qu'elle savait sur le tems et le monde.

« Le tems, répondit-elle, est l'espace du jour et de la nuit, la carrière du soleil et de la lune. Dieu l'a dit dans le Koran : « La nuit leur a été accordée » pour assigner des bornes à la longueur du jour. Le » soleil parcourt un espace de tems prescrit pour » leur donner une mesure convenable. »

— Dites-moi maintenant : l'infidélité naît-elle avec l'homme?

— Je vais vous répondre par les propres paroles du Prophète : « L'infidélité circule parmi les fils

» d'Adam comme le sang dans les veines aussitôt » qu'ils attachent leur cœur au monde. » Le Prophète dit encore ailleurs : « Qu'aucun de vous n'aime » le monde, car Dieu ne viendra point au secours » de celui qui s'y attache. Qu'aucun de vous n'atta- » che son cœur au tems, car il n'y a pas de doute » que le tems qui doit venir viendra sans cela. » Qu'aucun de vous ne s'attache à la terre, car il » est écrit : J'ai créé la terre, je vous en ai formés, » et vous devez la quitter un jour d'après mes ordres. »

— Quelles sont les cinq créatures de Dieu qui ont bu et mangé sans qu'il soit sorti quelque chose de leurs corps ?

— C'est Adam, Siméon, le chameau de Saleh, le bélier d'Ismaël, et l'oiseau que vit Aboubekr.

— Dites-moi maintenant quelles sont les cinq créatures du paradis qui ne sont ni hommes, ni anges, ni génies.

— Le renard de Jacob, le chien des sept dormans, l'âne de Putiphar, le chameau de Saleh, et Daldal, la mule du Prophète.

— Quel est l'homme dont la prière ne se faisait ni dans le ciel ni sur la terre ?

— C'était Salomon qui faisait sa prière entre le ciel et la terre, soutenu par le zéphyr.

— Expliquez-moi le fait suivant : Un homme a regardé le matin une esclave, et, d'après la loi, il n'en a pas le droit ; il la regarde le midi, ainsi que la loi lui en donne la permission. Après midi, il n'en a plus le droit, et il le peut au coucher du soleil. La nuit il n'ose s'approcher d'elle par respect pour la loi, mais le matin il lui est permis de se livrer à sa passion pour elle. Expliquez-moi comment des circonstances aussi différentes peuvent se succéder si rapidement dans l'espace de vingt-quatre heures.

— Un homme jette ses regards le matin sur une esclave qui n'est point la sienne, et d'après la loi il lui est défendu de la regarder. Il l'achète le midi, et alors il peut la considérer autant que cela lui fait plaisir. A midi il lui accorde la liberté. Une fois en liberté, elle est débarrassée des devoirs de l'obéissance envers son ancien maître, et celui-ci n'a plus le droit de jeter les yeux sur elle. Il l'épouse au coucher du soleil, et de cette manière elle devient sa femme légitime. La nuit il se divorce d'avec elle et ne peut s'en approcher : le matin il la reprend pour sa femme avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas, et alors il ne lui est plus défendu d'avoir commerce avec elle.

— Connaissez-vous un tombeau mouvant dont il soit question dans l'histoire ?

— Oui, la baleine qui engloutit Jonas dans son ventre.

— Quelle est la vallée que les rayons du soleil n'ont éclairée qu'une seule fois et qu'ils n'éclaireront plus jamais ?

— C'est la vallée que forma la baguette de Moïse lorsqu'il fendit la Mer Rouge, pour ouvrir un passage aux enfans d'Israël.

— Quelle femme a porté la première robe à queue ?

— Agar balaya la terre devant Sara avec la queue de ses habits, et depuis ce tems les Arabes ont porté de longues robes.

— Dites-moi, y a-t-il quelque chose qui respire sans être animé ?

— Oui, Dieu dit dans le Koran : « Lorsque le » matin respire.»

— Dites-moi votre avis sur ce que je vais vous proposer. Une troupe d'oiseaux s'abat sur un arbre, les uns voltigent sur les branches du haut, et les autres se perchent sur les branches inférieures. Les oiseaux qui occupent la cime de l'arbre disent à ceux qui se trouvent au-dessous : Si l'un de vous se joint

à nous, notre troupe sera une fois aussi nombreuse que la vôtre, et si l'un de nous descend avec vous, vous nous égalerez en nombre. Combien y avait-il d'oiseaux ?

— Douze en tout. Il y en avait sept sur le haut de l'arbre et cinq sur les branches inférieures. Si l'un des oiseaux qui se trouvaient au-dessous avait été se joindre à ceux qui étaient en haut, le nombre de ces derniers se serait trouvé porté à huit qui est le double de quatre ; mais si l'un de ceux du haut était descendu avec ceux du bas, ils auraient été six des deux côtés. »

Craignant d'être interrogé comme ses collègues, et ne voulant point perdre son manteau, le philosophe prit la fuite et disparut.

Parmi cette réunion de savans se trouvait un sage très-célèbre, appelé Ibrahim Nasami ; il prit la place du docteur, et demanda à la belle Teweddoud si elle ne s'avouait point vaincue d'avance. « Non, répondit-elle ; Dieu viendra à mon aide. Je vous conseille de vous munir d'autres habits, car je vous préviens que vous laisserez les vôtres ici. — Eh bien ! nous allons voir, reprit Nasami. Quelles sont les cinq choses que Dieu a créées avant de créer l'homme ?

— L'eau, la terre, la lumière, les ténèbres et le feu.

— Quelles sont les œuvres sorties des mains de la toute-puissance de Dieu, tandis que le reste des choses a été produit par le seul effet de sa volonté ?

— Le trône Arsch, l'arbre du Paradis, le jardin d'Éden et l'homme, toutes ces choses ont été formées par ses mains toutes-puissantes, et il a donné l'existence à toutes les autres créatures en disant : « Qu'elles soient ! » et elles ont été.

— Quel est votre père spirituel ?

— Mohammed, le prophète de Dieu.

— Quel est le père spirituel de Mohammed ?

— Abraham.

— En quoi consiste l'Islam ?

— Dans la profession de foi : « Il n'y a de Dieu » que Dieu et Mohammed est le prophète de Dieu ! »

— Qu'est l'homme au commencement et à la fin de sa vie ?

— Au commencement c'est une goutte d'eau, et à la fin un grain de poussière. Il a été fait de terre, il vit sur la terre et retourne à la terre.

— Quelle est la chose qui était d'abord de bois, et qui plus tard a reçu la vie ?

— C'est la verge de Moïse qui était de bois. Mais lorsque Moïse la jeta, elle se changea en serpent, qui depuis ce tems orne les baguettes des magiciens.

— Quelle est la femme qui a vu la lumière du jour sans avoir été portée dans le sein d'une autre femme, et quel est l'homme qui n'a point été engendré par un autre homme ?

— La femme, c'est Eve, qui a été formée d'une des côtes d'Adam ; l'homme, c'est Jésus, que l'esprit de Dieu a conçu dans le sein de Marie.

— Quel est le feu qui mange, mais qui ne boit point ; le feu qui boit, mais ne mange point ; le feu qui ne mange ni ne boit ; et le feu qui mange et boit ?

— Le premier est le feu du monde ; le second le feu du soleil ; le troisième le feu de la lune, et le quatrième le feu de l'enfer.

— Quel est le mot de l'énigme suivante d'un poète ? « Lorsque j'ai bu je suis remplie d'éloquence, et les paroles coulent de ma langue. Je marche et je parle sans faire le plus léger bruit. Malgré ces rares qualités, on ne m'honore point pendant ma vie, et l'on ne me regrette pas après ma mort.

— C'est la plume.

— Quel est le mot de cette autre énigme ? « Je

suis un oiseau privé de chair, de sang et de plumes ; cependant on me mange tel que je suis, bouilli ou rôti. J'ai la couleur de l'or et de l'argent, et pourtant je vaux à peine un denier. »

— Il ne fallait pas tant de paroles, répondit Teweddoud, pour me faire connaître qu'il s'agit d'un œuf. Demandez-moi quelque chose de plus difficile.

— Comment Dieu a-t-il créé Adam, et de quelle matière ?

— Dieu l'a formé de boue ; la boue était formée d'écume ; l'écume, de la mer ; la mer, des ténèbres ; les ténèbres, de la lumière ; la lumière, du poisson ; le poisson, du rubis ; le rubis, de l'eau ; l'eau, par la parole toute-puissante : « Qu'elle soit ! » et elle fut.

— Tout cela regarde la Genèse ; c'est une énigme pour la raison, et je ne demande point que vous me l'expliquiez si vous pouvez me dire le mot d'une autre énigme plus claire que je vais vous proposer : « Il mange, et n'a point de bouche ni de ventre ; il se nourrit d'arbres et d'animaux. Les alimens entretiennent sa vie, et la boisson le tue. »

— C'est le feu.

— Quels sont les deux amis qui se réunissent et se

séparent sans la moindre joie? Ils passent la nuit l'un auprès de l'autre, défendent la maison, et ils se quittent tous les matins.

— Ce sont les deux battans d'une porte.

— Que veut dire ceci? « Lorsqu'elle marche elle traîne toujours une longue queue après elle. Elle a une oreille et n'entend point; elle fait toujours des habits, mais n'en porte jamais. »

— C'est une aiguille.

— Combien l'enfer a-t-il de portes et d'abîmes?

— Sept.

— Quelle est la longueur du pont Sirat, qui est aigu comme le tranchant d'un glaive, et sur lequel passeront tous les hommes au jour du jugement?

— Il a la longueur de trois mille ans de chemin. Il faut mille ans pour y arriver, mille ans pour le traverser, et mille ans pour descendre de la fin de ce pont.

— Combien de fois le Prophète a-t-il le droit d'intercéder pour chaque ame?

— Trois fois.

— Aboubekr est-il le premier qui ait embrassé l'islamisme?

— Oui.

— Mais Ali n'était-il pas musulman avant Aboubekr?

— Oui, il l'était intérieurement; car, à l'âge de sept ans, Dieu avait répandu ses grâces sur lui, et lui avait accordé les lumières nécessaires pour rejeter l'idolâtrie.

— Mais n'accordez-vous point par là la prééminence à Ali sur Abbas ? »

L'esclave s'aperçut que c'était une question assez épineuse, et qu'elle déplairait au khalife en se déclarant pour Ali, car le khalife était un descendant d'Abbas. Après un instant de réflexion, elle dit : « Je ne vois aucune prééminence, ils ont tous deux un mérite excellent.

— Très-bien ! très-bien ! dit le khalife lorsqu'il entendit cette réponse.

— J'ai encore plusieurs questions à vous adresser, reprit Ibrahim fils de Nasami.

— Eh bien ! voyons.

— Qui est plus doux que le miel ? Qui est plus tranchant que le sabre ? Qui est plus rapide que le poisson ? Quelle est la jouissance d'un instant ? Quel est le repos de trois jours ? Quel est le bien et l'avoir d'un jour ? Quelle est la fête dont il résulte un bien général pour la société ? Quelle est la dette que sont obligés de payer même les plus mauvais débiteurs ? — Quel est le martyre qui nous suit jusqu'au tombeau ?

En quoi consiste la joie du cœur? Quel est l'esclavage de l'ame? Quelle est la maladie contre laquelle il n'y a point de remède? Quelle est la honte ineffaçable? Quel est l'animal qui dévaste les champs cultivés, qui se plaît dans les déserts, et qui réunit la forme et la nature de sept animaux sauvages?

— Voilà un ample sujet de réponses, dit Teweddoud; mais pour me tenir en haleine, dépouillez-vous de votre manteau, afin que je m'en empare si je réponds d'une manière satisfaisante à vos questions. »

Le khalife ordonna à Ibrahim fils de Nasami d'ôter son manteau, et Teweddoud répondit de la manière suivante :

« L'amour des enfans est plus doux que le miel; la langue est plus tranchante que le sabre; le mauvais œil est plus rapide que le poisson; la jouissance d'un instant est la jouissance de l'amour; le repos de trois jours est celui dont jouissent les hommes à l'époque où les femmes éprouvent leurs incommodités mensuelles; le bien et l'avoir d'un jour est le bénéfice qu'on fait dans le commerce, lorsqu'on perd souvent le lendemain ce qu'on a gagné la veille; une noce est la fête dont il résulte un bien général; la dette que sont obligés de payer les mauvais débiteurs, c'est la mort; le martyre qui nous suit jusqu'au

tombeau, ce sont des enfans ingrats ; la joie du cœur, c'est une femme qui est soumise à son mari ; l'esclavage de l'ame est un serviteur qui n'est propre à rien ; la maladie contre laquelle il n'y a point de remède, c'est un mauvais naturel, et la honte ineffaçable est celle d'une fille déshonorée ; l'animal qui dévaste les champs cultivés, et se plaît dans les déserts, c'est la sauterelle : elle a la tête du cheval, le cou d'un taureau, les ailes d'un aigle, les pieds d'un chameau, la queue d'un serpent, le corps d'un scorpion, et le bois d'une gazelle. »

Étonné de tant de sagacité et de tant de connaissances, le khalife permit à la belle Teweddoud de s'emparer du manteau d'Ibrahim fils de Nasami, qui s'avoua vaincu lui-même. « Maintenant, dit Haroun, il ne me reste plus qu'à vous voir jouer. Voici l'un des plus habiles joueurs d'échecs qui va se mesurer avec vous. » Teweddoud se mit à jouer, et en un instant elle fit échec et mat son adversaire. A la seconde partie, elle lui donna un *cheval* et un *rokh* (1) ;

(1) Le *rokh* est le nom d'un oiseau fabuleux, et qui remplace dans l'échiquier des Arabes ce que nous appelons la *tour*. C'est de là que vient l'expression *roquer*. Le *vizir* est ce qui est la *reine* chez nous ; et l'on conçoit facilement que, dans ce jeu militaire qui nous est venu de l'Orient, où les femmes sont continuellement enfermées

à la troisième le *vizir ;* cependant tout cela ne put empêcher qu'elle ne gagnât son adversaire. Le grand joueur d'échecs s'arracha la barbe, déchira ses habits et jura qu'il ne rejouerait jamais tant que Teweddoud serait à Bagdad.

A sa place entra un autre célèbre joueur qui possédait à fond le jeu de nerd (1).« Que me donnerez-vous si je vous gagne ? lui dit Teweddoud. — Dix superbes habits de Constantinople, répondit-il, et mille ducats ; mais si j'ai l'avantage, je ne vous demande rien autre chose que de reconnaître par écrit que je vous ai vaincue. »Teweddoud gagna la partie, et reçut le prix dont ils étaient convenus.

Le khalife, toujours de plus en plus enchanté de la belle esclave, lui demanda alors si elle savait jouer de quelque instrument ; et, d'après sa réponse affirmative, on apporta un luth dans un étui de satin rouge, fermé avec une agrafe en or. Teweddoud

dans les harems, une femme ne pouvait primitivement conduire l'affaire principale et décider des coups décisifs. Dans l'Orient c'est le vizir qui est le dépositaire de la souveraine puissance, et la politesse européenne l'a changé en *reine*, comme elle a fait les *rokhs* en *tours*, et le *courreurs* en *fous*. (*Note de* M. DE HAMMER.)

(1) On peut consulter sur ce jeu l'ouvrage de Hyde, intitulé : *De Ludis Orientalibus*, 2 vol. in-12. Oxon. 1694.

ouvrit l'étui et en tira le luth sur lequel étaient gravés ces vers :

« Un rameau flexible est devenu un luth harmonieux.
» Autrefois il retentissait des mélodieux concerts des chantres des » forêts ; aujourd'hui il rend des accords plus doux encore. »

Teweddoud, appuyant le luth contre son sein, joua sur douze tons d'une manière si ravissante que tous les assistans en furent émus.

Le khalife était ravi au troisième ciel. « Que Dieu vous soit propice, belle Teweddoud ! » s'écria-t-il. Aussitôt il fit apporter cent mille ducats et les donna au maître de l'esclave. Ensuite ayant demandé à la belle Teweddoud ce qu'elle aimait le mieux, de rester avec son ancien maître ou d'entrer dans le harem du khalife, elle se déclara naïvement en faveur du premier. Le khalife, approuvant cette résolution, fit présent de dix mille ducats à la belle esclave, et admit son maître au nombre de ses favoris les plus intimes, marques de générosité et de libéralité dont on n'a plus vu d'exemples depuis l'extinction des khalifes Abbassides.

CDLXXIX^e — DXXXVI^e NUIT.

HISTOIRE

DE DJAMASP ET DE LA REINE DES SERPENS (1).

Dans les anciens tems il y avait une fois, en Grèce, un sage célèbre par le nombre de ses disciples. Il s'appelait Daniel, et tous les autres sages de la Grèce étaient sortis de son école. Outre ses disciples, il espérait qu'il lui naîtrait bientôt un fils, car sa femme était enceinte. Mais, avant qu'elle donnât le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein, Daniel fut attaqué

(1) Cette histoire, quoique la conception en soit des plus extravagantes, est loin cependant d'être sans intérêt, puisqu'elle offre un curieux mélange de fictions indiennes, arabes et persanes, et prouve que les Musulmans ont tiré de l'Inde et de la Perse le sujet de quelques-unes de leurs légendes. Je serais assez porté à croire que ce conte, ainsi que l'histoire d'Adjib et de Gharib qu'on verra plus loin, est l'ouvrage de quelque écrivain satirique dont l'intention a été de tourner en ridicule le zèle outré de certains sectateurs de l'islamisme. Au reste, je dirai comme Montaigne : « Ce sont ici » mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est en ma » créance, non pour ce qui est à croire. »

tout-à-coup d'un mal violent, et sentit que son heure dernière approchait. Alors il jeta tous ses livres dans la mer, et ne conserva que cinq feuilles qu'il remplit d'une très-petite écriture, et qui contenaient la quintessence de cinq cents volumes. Il renferma ces cinq feuilles dans une cassette de bois de cèdre, dont il donna la clef à sa femme. « Je sens, lui dit-il, que l'instant où je dois quitter ce monde n'est pas éloigné. Après ma mort tu donneras le jour à un fils : appelle-le Djamasp Kerim-Eddin, c'est-à-dire Djamasp la Splendeur de la Foi. Lorsqu'il te demandera quel héritage son père a laissé, tu lui présenteras ces cinq feuilles, où il puisera une si grande sagesse qu'il brillera au premier rang parmi les sages de son siècle. »

Après avoir prononcé ces paroles il poussa un grand cri et rendit l'ame. Sa femme, ses parens, ses disciples, le pleurèrent tous ; ils lui rendirent les derniers devoirs, et prirent le deuil pour témoigner la douleur que leur causait sa perte. Quelque tems après sa femme donna le jour à un fils qu'elle nomma Djamasp la Splendeur de la Foi, ainsi que le lui avait ordonné le défunt.

Elle fit appeler en même tems les astrologues pour tirer l'horoscope de l'enfant. Après avoir observé les astres, les astrologues annoncèrent que l'enfant vi-

vrait long-tems; mais que sa jeunesse cependant était menacée de grands dangers, qu'il ne pourrait éviter que par l'étude de la sagesse. Sa mère n'eut donc rien de plus empressé que de le faire instruire. Ainsi elle l'envoya à l'école dès l'âge de cinq ans; mais il n'apprit rien du tout. Elle le retira de l'école pour lui faire embrasser une profession; mais il ne put encore rien apprendre. La mère en fut au désespoir, et ses voisines lui conseillèrent de marier son fils, en disant que le mariage lui donnerait peut-être de l'intelligence et de l'aptitude. Elle le maria donc; mais ce moyen fut également infructueux, car Djamasp resta aussi apathique qu'auparavant, quoiqu'il ne négligeât point sa femme.

Un jour quelques voisines, qui vendaient du bois, dirent à la mère : « Achetez à votre fils un âne et un bât, et envoyez-le avec nous couper du bois. Nous partagerons le profit avec lui, et de cette manière il pourra au moins gagner son pain. » La mère accepta avec joie cette proposition. Elle acheta pour son fils un âne et un bât, et l'envoya avec les voisines. Allant avec elles sur la montagne, il coupait du bois, le vendait, et fournissait ainsi aux besoins de sa famille. Un jour un orage violent força tous les bûcherons à chercher un abri dans une caverne voisine, où ils s'assi-

rent autour d'un feu qu'ils allumèrent. Djamasp s'assit seul dans un coin de la caverne. En s'amusant à frapper sur la terre pour passer le tems, il remarqua qu'elle retentissait sous ses coups, et ce bruit lui suggéra l'idée de creuser à cet endroit. A une très-petite profondeur, il découvrit une grande plaque ronde avec un anneau de fer. Djamasp, à cette vue, ressentit une joie extrême, que partagèrent ses compagnons lorsqu'il leur eut fait part de sa découverte. Ils parvinrent à lever la trappe, et trouvèrent une fosse remplie, non d'or ou d'argent comme ils s'y attendaient, mais de miel. Cependant c'était toujours une bonne trouvaille, car la cavité était très-profonde, et le miel se vendait alors fort cher. Les bûcherons décidèrent entr'eux de faire l'un après l'autre plusieurs voyages à la ville pour y vendre leur miel; pendant ce tems-là Djamasp devait veiller auprès du trou. Ils avaient déjà porté plusieurs charges, et le miel tirait à sa fin, lorsqu'un des bûcherons dit à ses compagnons : « Djamasp ne manquera pas de réclamer une partie du profit, comme ayant fait la découverte le premier; le meilleur moyen de nous débarrasser de lui, ce serait de l'enfermer dans le trou au miel. » A leur retour à la caverne, ils prièrent Djamasp de descendre dans la fosse pour recueillir le reste du miel.

Djamasp y descendit ; mais lorsqu'il cria qu'il voulait remonter, personne ne lui répondit. Alors il se prit à pleurer, et se recommanda à Dieu en s'écriant : « Il n'y a de force et de puissance que dans le Dieu tout-puissant ! »

Sur ces entrefaites, les bûcherons vinrent trouver la mère de Djamasp, et lui dirent en pleurant : « Que Dieu vous donne une longue vie à la place de votre fils Djamasp ! — Ah ! s'écria la mère, quelle nouvelle m'apportez-vous ? — L'âne de votre fils, répondirent-ils, s'est égaré ; votre fils est allé à sa recherche, mais un loup s'est jeté sur lui, et l'a dévoré avec l'âne. » A ce récit, la mère s'arracha les cheveux, se meurtrit le visage, et se couvrit la tête de cendres. Les bûcherons l'abandonnèrent à sa douleur ; ils achetèrent des maisons, firent le commerce, et vécurent dans une grande abondance par le bénéfice que leur avait procuré la vente du miel.

Pendant ce tems Djamasp était plongé dans le désespoir, lorsque tout-à-coup un scorpion lui tomba sur la main. Il le tua, et chercha ensuite comment cet animal pouvait être venu dans ce trou, qui était précédemment rempli de miel. S'étant haussé sur les pieds pour tâcher de découvrir l'endroit d'où le scorpion était tombé sur lui, il aperçut une petite ouver-

ture par où venait un rayon de lumière. Il élargit cette ouverture avec sa hache, et se trouva dans une longue galerie, de l'extrémité de laquelle partait la lumière. Djamasp s'avança, et parvint à une grande porte d'acier avec une serrure d'argent et une clef d'or. La lumière pénétrait à travers cette porte. Il l'ouvrit, et marcha toujours en avant jusqu'à ce qu'il se trouvât enfin sur le rivage d'une mer. Sur le bord de cette mer il aperçut une colline de pierres précieuses, et sur cette colline un trône d'or tout resplendissant de diamans. Autour de ce trône on voyait des siéges d'or, de bronze, de cristal, de pierres précieuses, d'argent, d'acier, de bois d'ébène et de sandal (1). Djamasp compta ces siéges, et en trouva douze mille. Il s'assit sur le trône, et considéra avec étonnement les merveilles de la mer et de la montagne. A la fin le sommeil s'empara de lui, et il dormit long-tems profondément, jusqu'à ce qu'il fût réveillé par un sifflement qui devenait de plus en plus

(1) *Sandal* صندل, en indien *tchandan*. On appelle ainsi en Orient un bois aromatique très-précieux; il y en a de trois espèces, de rouge, de jaune et de blanc, *sandalum album*, *flavum*, *rubrum*. On le brûle dans des cassolettes en guise de parfum; on l'emploie aussi en médecine, et pour faire des meubles de toute espèce. Le bois de sandal blanc, qui croît très-haut, est le meilleur.

bruyant. Il ouvrit les yeux, et, à sa grande surprise, vit les douze mille siéges occupés par autant de serpens, longs chacun de cent brasses. Leurs yeux, brillant comme des charbons ardens, étaient fixés sur Djamasp. Alors un serpent, gros comme un éléphant, s'approcha de lui. Il portait sur son dos un bassin d'or, et au milieu de ce bassin se trouvait un serpent brillant comme le jour, et qui avait un visage de femme charmant et plein de grâce. Ce serpent parlait très-bien le grec, et salua Djamasp. Un autre serpent s'étant avancé, prit le bassin sur le dos du monstre qui le portait, et le plaça sur un des siéges. Le serpent au visage de femme adressa aux serpens un discours dans leur langue, et leur donna la permission de s'asseoir. Ensuite il se tourna vers Djamasp, et lui dit : « Ne crains rien de ces serpens, car je suis leur reine. » Ces paroles rassurèrent un peu Djamasp, et il reprit tout son courage lorsque les serpens, d'après l'ordre de la reine, lui présentèrent des raisins, des grenades, des pistaches, des noix et des figues. « Sois le bien venu, jeune homme, lui dit la reine ; comment t'appelles-tu ? — Djamasp, la Splendeur de la Foi, répondit-il. — Mange sans crainte, Djamasp, reprit-elle. » Djamasp obéit, et, lorsqu'il eut fini, les serpens enlevèrent la table. La reine le prit

ensuite de lui raconter son histoire, ce qu'il fit d'une manière très-circonstanciée. La reine l'écouta avec beaucoup d'attention, et, lorsqu'il eut achevé son récit, elle lui dit : « Restez encore quelque tems auprès de moi, afin que je vous raconte aussi mon histoire qui est très-étonnante. — J'ai toujours beaucoup aimé les contes, répondit Djamasp; votre majesté n'a qu'à commencer. » La reine commença ainsi :

« Il y avait une fois en Égypte un roi très-puissant et très-pieux, qui avait un fils appelé Beloukia. A l'heure de sa mort il fit assembler autour de lui les grands de l'empire; et, après leur avoir adressé un beau discours sur les vanités du monde, il leur recommanda son fils Beloukia. Ensuite, ayant poussé un grand cri, il mourut. Son corps fut exposé sur un lit de parade, on lui fit de magnifiques funérailles, et l'on prêta serment de fidélité à Beloukia, son fils et son successeur. Le premier soin du nouveau roi fut de passer en revue les trésors de son père. Il parcourut les différentes chambres des bâtimens du trésor, et arriva enfin dans un petit cabinet où il aperçut une cassette de bois d'ébène placée sur une petite colonne de marbre. Il l'ouvrit, et trouva dedans une autre cassette d'or, qui renfermait un livre écrit à la louange de Mohammed, jusqu'à l'arrivée duquel des siècles doivent

encore s'écouler. Beloukia lut ce livre avec une grande attention, et conçut tout-à-coup un attachement inexprimable pour Mohammed, le prophète de Dieu. Il rassembla les mages et les sages de son peuple, et leur fit connaître le contenu du précieux manuscrit. « Sources de la sagesse, profondeurs de l'intelligence! leur dit-il, allez! arrachez du tombeau le corps de mon père, brûlez-le et jetez ses cendres au vent! — Et pourquoi, grand prince? demandèrent-ils. — Parce qu'il m'a caché ce livre précieux, qui est un trésor inestimable, et renferme toute la sagesse d'Abraham et de Moïse. » Les sages et les mages louèrent le zèle ardent du roi pour la connaissance de la sagesse; mais ils le supplièrent de ne point troubler les cendres de son père. Beloukia se rendit ensuite auprès de sa mère. « J'ai découvert, lui dit-il, un livre composé à la louange de Mohammed, le prophète de Dieu. Depuis que j'ai lu ce livre, un si violent amour pour Mohammed s'est emparé de moi, qu'il faut absolument que je le voie, si je ne veux pas succomber à la fièvre brûlante qui me dévore. » Cette pauvre mère crut que son fils avait perdu l'esprit, et elle se mit à pleurer. « Que vais-je faire, s'écria-t-elle, que vais-je devenir, si tu m'abandonnes? — Je n'en sais rien, répondit Beloukia; mais je sens que

je ne puis rester ici plus long-tems, et qu'il faut que je cherche Mohammed. »

» Il s'enfonça dans le désert sans que personne sût ce qu'il était devenu, et, après avoir marché long-tems, il arriva au bord de la mer. Il aperçut un vaisseau prêt à mettre à la voile, sur lequel il s'embarqua, et vint enfin aborder à une île inconnue. Là, le sommeil s'empara de lui, et à son réveil il trouva l'île remplie de gros et de petits serpens, dont l'unique occupation était de chanter les louanges de Dieu et de Mohammed, son prophète. A peine les serpens eurent-ils aperçu Beloukia qu'ils lui demandèrent : « Qui es-tu? et que viens-tu chercher ici? » Il leur apprit que le désir de voir Mohammed lui faisait ainsi parcourir le monde. « Et vous, messeigneurs, continua-t-il, qui êtes-vous? s'il n'y a point d'indiscrétion à vous adresser cette question. — Nous sommes les habitans de l'enfer, et le Dieu miséricordieux nous a créés tout exprès pour le tourment des infidèles. — Quelle merveille! dit Beloukia; mais que faites-vous donc ici? — Tu dois savoir, répondirent-ils, que l'enfer, ce monstrueux animal, ne respire que deux fois dans l'année, l'une en hiver et l'autre en été; de là viennent les grands froids et les chaleurs excessives. Nous profitons de cette circonstance

pour venir respirer un air frais, comme tu vois. — Comment, reprit Beloukia, connaissez-vous Mohammed, dont vous chantez les louanges ? — Parce que son nom est écrit sur les portes de l'enfer, et que tout ce qui existe a été créé pour lui ; Dieu n'aurait point créé le ciel et l'enfer, la terre et les mers, s'il ne l'eût fait pour Mohammed. Il a tout créé pour cette prunelle de ses yeux, et le nom de Mohammed se trouve joint partout à celui de Dieu. Voilà pourquoi nous chantons ses louanges. » Ces paroles ne firent qu'augmenter encore le désir qu'avait Beloukia de connaître le Prophète. Il prit congé des serpens, et vint sur le rivage de la mer où il trouva un vaisseau à l'ancre, sur lequel il s'embarqua.

» Dans une autre île où Beloukia descendit, il trouva aussi un nombre prodigieux de gros et de petits serpens. Parmi eux, il aperçut un serpent femelle d'un aspect merveilleux : il était brillant comme le cristal et placé dans un bassin d'or que portait un autre serpent gros comme un éléphant. Vous devinez sans peine, Djamasp, que cette reine des serpens, ainsi qu'on l'appelait, n'était autre que moi-même en personne. — Je m'en doute, répondit Djamasp ; mais racontez-moi votre entretien avec cet étonnant voyageur. — D'abord je le saluai ; ensuite

je lui demandai d'où il venait, ce qu'il cherchait, et comment il s'appelait; enfin toutes questions que l'on a coutume d'adresser aux voyageurs. Il m'apprit son nom, et me raconta avec beaucoup de détails ses aventures et son amour pour le Prophète. Beloukia de son côté fit aussi des questions à la reine. Vous serez assez bon, Djamasp, dit la reine en s'interrompant, pour m'écouter avec indulgence si je parle maintenant de moi. Au reste, j'ai entendu raconter assez d'histoires dans ma vie pour savoir que le narrateur doit parler de lui à la troisième personne.

» La reine des serpens, continua-t-elle, apprit à Beloukia qu'elle avait rassemblé ses sujets pour chanter les louanges de Mohammed, dont le nom soit partout. Après avoir remercié la reine de ce qu'elle venait de lui apprendre, Beloukia se rembarqua sur-le-champ et fit voile vers Jérusalem. Là, vivait alors un grand savant qui avait acquis une connaissance approfondie de toutes les sciences; mais il possédait particulièrement les mystères de la géométrie, de l'astronomie, de la magie blanche et de la magie noire. Il s'appelait Offan. En poursuivant le cours de ses lectures assidues, il avait trouvé, dans un livre, que l'anneau de Salomon donnait à celui qui en était le maître la puissance sur les génies, les oiseaux et

les quadrupèdes (1). Il avait vu aussi dans ses livres que Salomon était enterré avec son anneau au doigt dans une île des sept mers, inaccessible aux génies et aux hommes. Il n'y avait qu'une seule plante au monde qui pût donner, à celui qui serait assez heureux pour la trouver, les moyens d'aborder dans cette île ; il suffisait de se frotter les pieds

(1) Salomon ou *Souleïman*, ainsi que prononcent les Orientaux, roi et prophète tout à la fois, comme son père David, est le plus puissant monarque de la terre dont fassent mention les histoires des tems anciens et modernes. La puissance lui fut accordée non-seulement sur les hommes et les animaux, mais encore sur les génies et les péris : *il était le maître et le souverain des corps et des esprits.* Il serait trop long de rapporter ici toutes les fables qu'on raconte sur ses amours avec Balkis, reine de Saba ; sur son grand-vizir Assaf le Simorgh, et toutes les particularités merveilleuses de son règne ; on peut consulter à ce sujet le *Rosenohl*, par M. de Hammer, tom. I, pag. 147-246. — L'anneau dont il est ici question joue un grand rôle dans les fictions orientales. Les mots suivans y étaient gravés sous une forme triangulaire, et en caractères hébreux : *Alhamdou lillahi Allahou akber*, c'est-à-dire : Louanges à Dieu, Dieu est très-grand. Lorsque Salomon portait à son doigt ce sceau merveilleux, dit Schemseddin Fassi, cité par M. le baron de Sacy dans ses notes sur le *Pend-Nameh*, les bêtes féroces, les oiseaux, les poissons, les génies et les hommes obéissaient a sa voix, et se rendaient auprès de lui pour exécuter ses ordres. Ce sceau avait appartenu à Adam avant son péché ; après qu'il eut été chassé du paradis, il lui fut ôté, et Salomon le reçut de l'ange Gabriel.

avec le suc de cette plante pour marcher sans danger sur les flots de toutes les mers : au reste personne ne connaissait cette plante ; la reine des serpens seule pouvait l'indiquer à ceux qui désiraient la posséder. Beloukia fit ses dévotions à Jérusalem. Un jour qu'il était livré à ces saintes occupations, le sage Offan s'approcha de lui et lui fit les questions qu'on adresse ordinairement aux voyageurs. Beloukia lui raconta son histoire, qui jeta le sage dans une grande surprise. « Conduis-moi vers la reine des serpens, lui dit-il, et je jure de te faire voir Mohammed, le prophète de Dieu, car le tems où il doit paraître n'est pas éloigné; mais, pour réussir dans notre entreprise, nous devons commencer par enfermer dans une cage la reine des serpens ; nous la conduirons ensuite sur les montagnes et dans les forêts, afin qu'elle nous fasse connaître la plante dont nous avons besoin. J'ai lu qu'il y a une plante avec laquelle il suffit de se frotter la cheville des pieds pour pouvoir marcher sur la surface des mers. Aussitôt qu'elle nous aura procuré cette plante, nous lui rendrons la liberté. Ensuite, après avoir exprimé le suc de cette plante, nous nous en frotterons les chevilles, et nous pourrons marcher tous deux sans danger sur les sept mers jusqu'à ce que nous nous soyons rendus maîtres de

l'anneau de Salomon. Par le moyen de cet anneau, nous pénétrerons dans ces contrées ténébreuses où nous boirons à la fontaine de vie (1), et où je te ferai voir Mohammed. — Je le veux bien, dit Beloukia, je n'ai rien à vous refuser. »

» Le sage Offan se procura une cage de fer et deux fioles, dont l'une était pleine de vin et l'autre de lait. Ils s'embarquèrent ensuite, et firent voile vers l'île où Beloukia avait laissé la reine des serpens. Lorsqu'ils furent descendus à terre, Offan prépara la cage dans laquelle il mit les deux fioles ; puis ils se

(1) Cette fontaine de vie, qui donne à celui qui en boit la jeunesse, la beauté, la sagesse et l'immortalité, se trouve vers l'Orient, dans une contrée de ténèbres et inconnue (entre le Nil et l'Oasis de Jupiter Ammon). C'est l'*Ardnisour* des livres Zend. Selon Hérodote elle coule dans l'intérieur de l'Afrique. Ainsi que la fontaine de vie des Orientaux, qui coule des ténèbres, le Nil est appelé, dans Diodore, ἐκ τοῦ σκότου ὕδωρ ou ἄσαπος, mot dont la première moitié est le persan *asta* ou *avesta*, et la seconde *ab*, qui signifie *eau*. Alexandre-le-Grand voulut boire de cette source de vie ; mais son compagnon *Khizr*, le *Kedar* des anciens Persans, eut seul cet avantage, tandis que le monarque répandait la coupe qu'il avait saisie avec trop de précipitation.—Le fait historique qui a fourni la fable du voyage d'Alexandre dans le pays des ténèbres (les déserts de l'Afrique), ne paraît être autre que son voyage au temple d'Ammon dans les déserts de la Libye. Voyez les notes de *Joseph und Suleicha*, traduit par M. de Rosenzweig.

placèrent à une certaine distance. La reine des serpens, qui ne se doutait de rien, vint auprès de la cage; et, comme elle était très-friande de lait, à peine en eut-elle aperçu qu'elle entra dans la cage et but la fiole tout d'un trait. Elle vida ensuite la fiole remplie de vin, la prenant aussi pour du lait; mais cette liqueur la plongea dans un profond sommeil. Lorsque la reine des serpens se réveilla, elle fut très-surprise de se voir portée sur la tête d'un homme auprès duquel marchait Beloukia. « Est-ce la coutume des enfans des hommes, s'écria-t-elle, de maltraiter ceux qui ne leur ont jamais fait de mal? » Beloukia rassura la reine en disant qu'on ne lui ferait aucun mal et qu'on lui rendrait la liberté aussitôt qu'elle leur aurait montré la plante qu'ils cherchaient. Ils la portèrent sur une montagne où croissait une multitude de plantes de toute espèce. Mais ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que, à l'approche de la reine, toutes les plantes se mirent à parler à droite et à gauche, et chacune vantait ses vertus. Enfin, ils en entendirent une qui disait : « Je suis la plante merveilleuse qui donne le pouvoir de marcher sur la mer lorsqu'on se frotte les pieds avec mon suc. » Offan posa la cage à terre, et cueillit de cette plante autant qu'il en voulut; il en exprima le suc

dont il remplit un flacon. Ayant ramené la reine des serpens dans son île, ils lui ouvrirent la cage et la remercièrent de sa complaisance. « Et pourquoi avez-vous cueilli cette plante ? » leur demanda-t-elle ensuite. Offan lui apprit qu'ils voulaient chercher l'anneau de Salomon. « Insensés ! leur dit-elle, ne savez-vous pas que la puissance de Salomon consistait dans cet anneau, et que Dieu a dit expressément que personne n'aurait jamais la puissance de Salomon ? Vous auriez bien mieux fait de renoncer à ce projet téméraire, et de chercher la plante qui procure à ceux qui en mangent une santé et une jeunesse éternelles : ce qui eût été beaucoup plus avantageux pour vous que de vous frotter les pieds avec ce suc pour aller vous promener sur la mer. » Ce discours produisit une profonde impression sur l'esprit d'Offan et de Beloukia ; ils regrettaient de n'avoir point connu ni cherché cette autre plante. Enfin, ils prirent congé de la reine, qui revint à sa cour. Voilà, dit en finissant la reine des serpens, voilà ma dernière aventure, Djamasp ; je la crois assez étonnante pour avoir pu vous intéresser. »

Djamasp la Splendeur de la Foi remercia la reine de sa bonté, et lui demanda pour toute grâce de lui donner un guide pour le conduire chez lui. « Très-

volontiers, dit la reine ; mais votre départ ne peut avoir lieu qu'au printems. Vous pouvez rester cet hiver auprès de moi. Nous sommes sur la montagne de Kaf (1) ; je veux vous faire connaître sa situation,

(1) La montagne de *Kaf* قاف, que l'on désigne généralement sous les noms de Caucase, d'Imaüs, d'Emodus et de Taurus, est, à proprement parler, le Caucase. Selon la croyance des Orientaux cette montagne entoure la terre comme un anneau ou une ceinture. Au pôle nord est la résidence du préadamite Salomon ; au pôle sud l'atelier secret de la nature ; à l'orient l'empire des bons génies, et à l'occident celui des mauvais génies. La montagne de Kaf repose sur le rocher ou pierre merveilleuse appelée *Sakhrat*, espèce d'émeraude dont le reflet donne aux cieux leur couleur azurée ; on l'appelle aussi *Watad*, c'est-à-dire le *pilier*, car Dieu l'a créée pour servir d'appui à la terre. Toutes les autres montagnes ne sont que des rameaux de cette montagne-mère qui s'élève jusqu'au ciel, et au sommet de laquelle l'oiseau *simorgh* ou *anka* fait son séjour. Avant la création d'Adam, le monde fut habité sept mille ans par les *divs* ou *djinn* (génies), et deux mille par les *péris* (*fairies*, fées), qui étaient tous soumis à un maître particulier appelé Salomon. La désobéissance de ces divs et des péris força le Tout-Puissant à les faire exterminer par l'ange Haris, le gardien. Haris s'étant révolté lui-même plus tard, fut réprouvé de Dieu, et depuis ce tems s'appelle Iblis ou Scheitan, c'est-à-dire *le maudit*, Satan. Alors Dieu créa le premier homme, et comme il lui avait soumis tous les êtres spirituels et corporels, célestes et terrestres, les divs et les péris qui restaient encore se retirèrent, sous la conduite de Djan ben Djan, sur la montagne de Kaf, avant laquelle se trouve le Djinnistan ou pays des génies.

ses environs, ses plantes animées, ses esprits et ses génies, dont Dieu seul connaît le nombre. »

Ces paroles causèrent quelque chagrin à Djamasp, car il brûlait du désir de revoir sa femme et sa mère. « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je prierai votre majesté d'achever l'histoire d'Offan et de Beloukia, afin de satisfaire ma curiosité et d'abréger la longueur de la soirée. — Volontiers, » répondit la reine des serpens. Et elle continua son récit de la manière suivante :

« Offan et Beloukia se frottèrent la cheville du pied avec le suc de la plante et marchèrent sur la

Là coule la source de vie dans le pays des ténèbres, et demeure le rokh, oiseau merveilleux; là se trouve la vallée des Diamans, et habite le lion-homme Martikhoras. C'est aussi le théâtre des exploits de Feridoun, de Tahmourasp le vainqueur des divs, d'Efrasiab, de Roustem, et autres rois et héros de l'Iran et du Touran, par lesquels furent domptés Rakhsch, Soham Ouranabad, le dragon Eschder et autres monstres. — Quelques-uns placent la montagne de Kaf sur une île, ou une étendue de terre ferme, séparée de notre globe. Mais cette montagne est le *Locouloca* des Hindous, ou chaîne de montagnes qui environne la terre. Il résulte du mémoire de Wilford, sur le système géographique des anciens Hindous, et inséré dans les *Asiatic Researches* (vol. VIII, IX, X et XI), que toutes les idées des Arabes, des Persans et des Turks sur la montagne de Kaf, ainsi que sur le rocher Sakhrat et l'Eiwan, ou animal qui supporte la terre, sont d'origine purement indienne.

surface des flots. Ils voyaient avec étonnement les prodiges et les merveilles qui se trouvaient sous leurs pieds. En marchant ainsi sur les flots, ils arrivèrent enfin à la septième mer, où ils virent une haute chaîne de montagnes dont les rochers étaient formés de pierres précieuses et du musc le plus pur. Ils aperçurent aussi une grotte éclairée par une douce clarté; ils y entrèrent et virent un trône d'or étincelant de diamans, et d'une multitude d'autres pierreries. Salomon reposait endormi sur le trône. Il était revêtu d'un manteau vert orné d'une magnifique broderie de perles et de diamans. L'éclat de ces pierreries devenait encore plus éblouissant par l'éclat de l'anneau que Salomon portait au petit doigt de la main droite. Offan avait enseigné à son compagnon Beloukia les formules de conjuration qu'il fallait employer, et ils se mirent tous deux à l'œuvre. A peine Offan s'était-il approché qu'un serpent monstrueux sortit de dessous le trône; il vomissait des flammes, et il dit à Offan avec un effroyable sifflement : « Si tu ne t'éloignes pas à l'instant, tu es perdu! » Offan continua ses conjurations, le serpent lui répéta les mêmes paroles. Beloukia fit trois pas en arrière et sortit de la grotte; mais Offan persista dans sa téméraire entreprise et porta la main sur l'anneau de Salomon. Au même

instant le serpent s'élance sur lui, le saisit et le réduit en une poignée de cendres. Beloukia se jeta par terre; le serpent s'avançait aussi vers lui pour le dévorer, lorsque Dieu envoya sur la terre l'ange Gabriel (1) pour sauver Beloukia. Gabriel le releva; et, après lui avoir demandé son nom, le lieu d'où il venait et où il allait, il lui dit : « Sache, Beloukia, que tu ne dois ton salut qu'à ton amour pour Mohammed. Sans cet amour tu aurais éprouvé le sort de ton compagnon de voyage; mais le feu est sans pouvoir sur ceux qui aiment Mohammed. Va maintenant, car le tems où Mohammed doit paraître est encore très-éloigné. » Lorsque Beloukia entendit ces paroles il pleura amèrement; il se ressouvint du conseil que lui avait donné la reine des serpens, et regretta la perte d'Offan. Après avoir examiné toutes

(1) Gabriel, *le messager de la révélation, le gardien du plus saint de tous, le plus grand législateur, l'esprit saint, le paon des anges*, se tient dans le paradis, sur l'arbre *sedretal munteha* سدرة المنتهى, l'arbre de vie et de la sagesse. Six ailes, composées chacune de six autres, se déploient sur ses épaules. Deux autres sont attachées sur son dos, mais il ne les déploie que lorsqu'il est envoyé comme messager de la colère du Seigneur, pour ravager les pays, exterminer les peuples. Mohammed lui-même, auquel il n'est apparu qu'une seule fois dans toute sa splendeur, ne put en soutenir l'éclat, et tomba par terre privé de sentiment. — Voyez le *Rosenohl*.

les merveilles de l'île et de la montagne, il se coucha sur le gazon et s'endormit profondément.

» Le lendemain matin, il se frotta les chevilles des pieds avec le suc de la plante, et se remit en marche sur les flots des sept mers. Il rencontra en chemin une île si belle qu'il la prit pour le paradis. La terre était de safran, les pierres de rubis, et les prairies, couvertes de mille fleurs éclatantes, exhalaient un ravissant parfum. Les forêts étaient de bois d'aloès, et la mer remplie de cannes à sucre. Les ruisseaux mêlaient leur doux murmure aux chants mélodieux des oiseaux; les gazelles folâtraient en bondissant avec légèreté; les tourterelles roucoulaient tendrement; les rossignols se racontaient l'un à l'autre leur martyre amoureux, et les roses les écoutaient attentivement (1). Toute la nature paraissait animée et rafraîchie par la source vivifiante du prin-

(1) Les amours du rossignol et de la rose sont l'une des plus agréables et des plus anciennes fictions de la poésie persane : on y trouve déjà de fréquentes allusions dans les poèmes de Ferdousi. Cette allégorie a inspiré à Saadi une fable charmante, intitulée le *Rossignol et la Fourmi*. M. de Chézy en a donné une élégante traduction, dans laquelle il a su reproduire toute la grâce exquise de l'original, avec ce goût pur et délicat qui caractérise son beau talent. Je regrette bien vivement que la longueur de ce délicieux morceau ne me permette pas de le citer ici.

tems. Beloukia n'avait point remarqué cette île en venant avec Offan, et le séjour lui en parut admirable. Il se promenait avec un charme indicible sous l'ombrage des bosquets épais, et, à l'entrée de la nuit, il monta sur un arbre pour s'y endormir. Il n'avait pas encore fermé les yeux et contemplait avec délices les merveilles qui avaient rempli son âme de ravissement, lorsqu'il aperçut tout-à-coup un animal qui sortait des flots de la mer. Ce monstre poussa un cri terrible dont l'île fut ébranlée jusque dans ses fondemens, et au même instant une multitude d'autres animaux de différentes couleurs sortirent de la terre, et chacun d'eux tenait dans sa gueule une pierre brillante comme la lumière d'un phare. C'étaient des lions, des tigres et des léopards. Après s'être entretenus toute la nuit les uns avec les autres, ils s'en retournèrent tous dans la mer vers le matin. Beloukia, qui n'avait pas éprouvé une petite frayeur, résolut de quitter cette île, où, au lieu de compagnons humains, il n'y avait que des bêtes avec des diamans, qui s'entretenaient ensemble sans qu'il pût prendre part à leur entretien.

» Il se frotta les chevilles des pieds avec le suc de la plante et poursuivit son voyage. Cheminant nuit et jour sur la deuxième mer, il arriva enfin au pied

d'une chaîne de montagnes au milieu desquelles se trouvait une vallée merveilleuse. Les cailloux de cette vallée étaient des pierres d'aimant; et il ne s'y trouvait aucun animal féroce, tels que les tigres, les lions et les hyènes. Beloukia se promena longtems de tous côtés, et vers le soir s'assit au pied d'un rocher au bord de la mer, pour manger un poisson séché au soleil. Tout-à-coup il aperçut un tigre monstrueux qui s'avançait vers lui. Cette vue lui causa une si grande frayeur que, sans attendre le dénouement de cette aventure, il se frotta les chevilles des pieds avec le suc de la plante, et se mit à courir sur la troisième mer.

» La nuit était obscure et la mer très-agitée, ce qui rendait la marche extrêmement fatigante pour un voyageur déjà accablé de lassitude. Cependant Beloukia arriva enfin vers le matin dans une île où il prit quelque repos. Cette île était remplie d'arbres à fruits; mais ce qu'il y avait de merveilleux, c'est que les fruits croissaient tout confits sur les arbres. Beloukia, qui aimait beaucoup les choses confites, passa la journée entière à manger des fruits. Il se plaisait extraordinairement dans cet endroit, et, pendant quatorze jours, il ne fit que manger des fruits confits. Mais à la fin, se dégoûtant de toutes ces

douceurs, il se frotta les chevilles des pieds avec le suc de la plante et commença son voyage sur la quatrième mer.

» Après plusieurs jours de marche, il découvrit une île qui n'était qu'un rocher de pierre calcaire recouvert de sable blanc. Sur toute la surface de l'île, on ne découvrait pas un seul arbre, pas un seul brin d'herbe. Il n'y aperçut qu'un crocodile endormi, ce qui lui ôta tout-à-fait l'idée de s'y arrêter plus long-tems.

» Dans la cinquième mer, il trouva une petite île dont les montagnes de cristal laissaient apercevoir l'or brillant qu'elles renfermaient dans leur sein. Cette île était couverte de hauts palmiers dont les fruits ressemblaient à de l'or. Le soir, lorsque la nuit commença à déployer ses voiles, Beloukia s'aperçut avec une grande surprise que la terre devenait si brillante que le ciel en était obscurci. « Ah ! dit Beloukia, c'est sans doute l'île qu'on appelle l'Ile des Fleurs d'Or, et dont on m'a si souvent raconté que c'est une portion du soleil, qui, s'étant détachée de cet astre, est tombée dans la mer, et y produit encore de l'or et de la lumière. » Après avoir passé dans cet endroit la nuit la plus magnifique, il se frotta les chevilles des pieds le lende-

main matin et entra dans la région de la sixième mer.

» Il aborda dans une île couverte de montagnes et de forêts ; mais quelques-uns de ces arbres, au lieu de fruits, portaient des têtes humaines qui y étaient suspendues par les cheveux. Les autres étaient continuellement enflammés, car ils portaient, à la place de fruits, de grands globes de feu : c'étaient les arbres de *Wasfa*. Quelques-uns des fruits à têtes humaines souriaient, les autres pleuraient, et ceux qui étaient tombés des arbres se roulaient sur la terre. Beloukia se garda bien d'en ramasser. « Voilà une singulière forêt ! dit-il en lui-même. »Et il s'assit sous un arbre, au bord de la mer, pour y passer la nuit. Vers minuit des nymphes ou filles de la mer sortirent des flots. Chacune d'elles portait un diamant qui brillait comme un flambeau. Elles s'approchèrent de l'arbre et se mirent à danser, à sauter, et se livrèrent à mille jeux folâtres jusqu'au matin, où elles disparurent. Beloukia avait trouvé beaucoup de charmes à leurs danses ; mais, ne voulant pas prolonger davantage son séjour dans cette île, il se frotta les chevilles et s'avança sur la septième mer.

» Il marchait depuis deux mois entiers et il n'avait encore découvert aucune île, aucune montagne, aucun rocher, aucun rivage. Ses provisions de bouche

étaient épuisées, d'où l'on doit conclure qu'il souffrit de la faim. Et s'il n'eût pas attrapé de tems en tems quelques poissons qui nageaient à la surface de l'eau, il aurait été bien à plaindre. Enfin, il parvint à une île où finissait la septième mer. Cette île était couverte d'une multitude d'arbres à fruits de toute espèce. Beloukia s'avançait vers un palmier pour apaiser sa faim, lorsque tout-à-coup il entendit une voix qui lui cria : « Si tu avances encore un pas vers cet arbre, tu vas être fendu en deux ! » Beloukia, se retournant pour voir d'où venait cette voix, aperçut un géant haut de plus de quarante pieds, et qui était couché sur le gazon. « Votre seigneurie, dit Beloukia, veut-elle me permettre de cueillir quelques-uns de ces fruits ? — Non ! répondit le géant, car tu es homme et enfant des hommes. Le père de ta race, Adam, s'est montré désobéissant aux ordres de Dieu, en mangeant du fruit défendu ; voilà pourquoi tu ne dois point manger de ceux-ci : je te le défends au nom de mon maître le roi Sakhar. — C'est autre chose, dit Beloukia. » Et il s'éloigna pour continuer à pied son voyage vers un pays qui se trouvait vis-à-vis de cette île.

» Beloukia marcha dix jours et dix nuits à travers des déserts et des chaînes de montagnes incultes. Le

onzième jour, il aperçut un grand tourbillon de poussière, et entendit en même tems un tumulte effroyable. Il s'avança vers le tourbillon de poussière qui s'élevait à l'entrée d'un vallon profond, et il vit une foule d'hommes qui s'entrebattaient avec un cruel acharnement et se livraient une bataille rangée. Les épées et les lances se choquaient avec un bruit affreux, et le sang coulait par torrens. Aussitôt que les combattans eurent aperçu Beloukia, ils mirent bas les armes, et envoyèrent un parlementaire pour lui demander d'où il venait, ce qu'il voulait et quel était son nom. Beloukia répondit qu'il parcourait le monde par amour pour Mohammed le plus grand des prophètes. « Ainsi sont les hommes ! s'écrièrent les combattans ; voilà une singulière idée ! Vous êtes le premier qui soyez venu dans ces régions. — Et qui êtes-vous vous-mêmes ? demanda à son tour Beloukia. — Nous sommes les Djinn (1) des-

(1) Les Orientaux croient à l'existence d'un ordre d'esprits appelés *djinn* جن, dont nous avons fait le mot *génies*. Dieu créa du feu Djan-ben-Djan, le père de la race de ces djinn, et forma leur mère d'une de ses côtes, comme dans la suite il forma Ève d'une des côtes d'Adam. Les génies reproduisent leur espèce et souffrent la mort : de plus, ils sont condamnés à la damnation, ou jouissent du bonheur éternel, selon qu'ils se montrent rebelles ou fidèles

cendans de Djan. — Et comment s'appelle votre pays? et pourquoi vous battez-vous? — Notre pays s'appelle la Terre Blanche, répondirent-ils, et nous le quittons une fois tous les ans pour venir combattre les génies infidèles qui ravagent cette contrée. — Et la Terre Blanche, est-elle loin d'ici? — A soixante-quinze mille lieues au-delà de la montagne de Kaf; ce pays s'appelle aussi la Terre de Schedad, fils d'Aad (1). Nous avons entrepris cette campagne par

à Dieu ; puisque Mohammed a dit que le but de sa mission était de convertir les génies aussi bien que les hommes. Les anciens Persans prétendent, et c'est la croyance de la plupart des nations orientales, que ces génies habitaient le monde avant la création d'Adam ; mais qu'étant tombés enfin dans la corruption, ils furent chassés vers la montagne de Kaf, où ils furent vaincus par Thamourasp, un des anciens rois de Perse. — Il y a différentes espèces de génies ; les plus connues sont : les *ghouls*, sorte d'esprits malfaisans, qui égarent et dévorent quelquefois les voyageurs ; les *ifrit*, espèce de satyres ou diables des bois ; les *kothrob*, ou diables des déserts ; les *nisnas*, les *mareds*, ou faunes ; les *bahari*, ou hommes-d'eau ; les *saal*, les *wakaris*, les *dewassik*, les *hawam*, les *hamamis*, etc. — Il y a encore les *divs* et les *péris* qui jouent un grand rôle dans la mythologie des Persans. On prétend que le mot *fée*, en anglais *fairy*, vient de *péri ;* de même que *djinn* et *div* ont été changés en *genius* et *divus;* mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette étymologie.

(1) Schedad, fils d'Aad, et, selon d'autres, d'Omad, était de la dynastie des Hamyarites, et régnait sur le Yémen. Il fit construire,

l'ordre de notre roi Sakhar. Au reste, nous passons une vie très-agréable et tranquille ; notre unique occupation est de chanter les louanges de Dieu. Vous ferez bien de venir avec nous à la cour de notre roi.» Beloukia les suivit, et ils arrivèrent au lieu de leur résidence. C'était une plaine magnifique couverte de superbes pavillons en soie verte. Au milieu s'élevait un pavillon de satin rouge soutenu par des colonnes d'or massif ; c'était la tente du roi Sakhar. Ce prince était assis sur un trône d'or ; à sa droite se tenaient

dans la Syrie, le jardin ou paradis terrestre d'Irem, auquel on travailla pendant trois cents ans, et qui se trouvait auprès d'une ville magnifique que Schedad avait fait bâtir en même tems. Elle avait mille portes ; les murs et les palais étaient d'or et de pierres précieuses. — L'auteur de l'ouvrage persan, *Tohfet-al-Medjalis* تحفة المجالس, donne une magnifique description des jardins enchantés d'Irem, dont parle Masoudi. Les poètes orientaux font de fréquentes allusions aux trésors et aux délices de ces lieux merveilleux. Selon Ibn-Kessir, auteur d'une histoire arabe du monde, intitulée : البدايه والنهايه *Elbedayeh-wel-Nihayeh*, c'est-à-dire le Commencement et la Fin, les édifices merveilleux d'Irem (l'une des quatre merveilles du monde des Orientaux) existent encore aujourd'hui au milieu de déserts immenses ; mais ils ne sont connus que par le témoignage de quelques voyageurs isolés, qui, de siècle en siècle, étaient assez heureux pour en trouver le chemin et en revenir, et rapportaient avec eux des pierreries d'une grosseur merveilleuse.— Voyez le tom[illegible] de cet ouvrage, page 284.

les vice-rois et les princes, et à sa gauche les ministres et les gouverneurs de l'empire des génies. Après que Beloukia eut été présenté par le maître des cérémonies, il se prosterna devant le roi, qui l'accueillit avec bienveillance. Il le fit asseoir à ses côtés et le pria de lui raconter son histoire. Beloukia la lui raconta depuis le commencement jusqu'à la fin, et au grand étonnement du roi et de toute la cour. On servit ensuite une table qui était couverte de plats d'or et d'assiettes d'argent. Partout régnaient une magnificence et une abondance extraordinaires qu'on ne saurait décrire. Le dessert ne fut pas moins splendide; les fruits les plus rares par leur grosseur et leur goût exquis s'élevaient en pyramides innombrables dans de riches bassins de porcelaine. Lorsque le repas fut terminé, un des imams de la cour fit la prière en remerciant Dieu et invoquant Mohammed le prophète de Dieu (1). Cette prière jeta Beloukia dans l'étonnement. « Sire ! dit-il en s'adressant au roi Sakhar, permettez-moi de vous demander quelle est votre origine, et comment vous connaissez Mohammed le prophète de Dieu par

(1) Les Musulmans disent avant de se mettre à table : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux !* Et après le repas : *Grâces à Dieu, souverain maître de l'univers !*

amour pour lequel j'ai entrepris mon voyage. » Le roi Sakhar, qui parlait volontiers de sa famille, satisfit à la demande de Beloukia de la manière suivante :

« Après que Dieu eut créé le feu, il le partagea en sept rangs ou régions, placées l'une au-dessus de l'autre et à une distance de mille années. Il appela la première régiondu feu, *Gehenna,* et la destina aux pécheurs morts sans repentir. La seconde, nommée *Lazi*, c'est-à-dire le gouffre du feu, est la demeure des infidèles. Dans la troisième, *Djahim* ou la chaudière bouillante, habitent Gog et Magog. La quatrième, *Seir,* est habitée par les diables qui sont les descendans d'Iblis (1). La cinquième, *Sakar* ou l'enfer, est réservée à ceux qui négligent la prière. La sixième, *Hadjim* ou la caverne de l'air embrasé, est pour les juifs; et dans la septième, *Hawyéh* ou l'abîme, sont précipités les hypocrites. La moins

(1) Iblis ou Scheitan (Satan) est le chef des anges rebelles. Lorsque Dieu eut créé Adam, il ordonna aux anges de se prosterner devant ce dernier; ils obéirent tous excepté Iblis, qui, ne s'étant point prosterné devant lui, fut maudit de Dieu et chassé du paradis. Selon l'opinion des docteurs musulmans, Iblis n'a pas été précisément maudit pour avoir refusé de se prosterner devant Adam, mais parce que ce refus était une désobéissance formelle envers la divinité.

brûlante de ces régions est la première, ou Gehenna. Il y a soixante-dix mille montagnes de feu, et chaque montagne renferme soixante-dix mille vallées. Dans chaque vallée sont soixante-dix mille villes, dans chaque ville soixante-dix mille châteaux, dans chaque château soixante-dix mille maisons, et dans chaque maison soixante-dix mille supplices de feu. Cette région est la moins brûlante, et par là, nous pouvons nous faire une idée des tourmens qui existent dans les autres régions. Au reste, Dieu seul les connaît. »

» Ce discours jeta Beloukia dans une profonde affliction, et il se mit à verser un torrent de larmes. « Que deviendrons-nous, sire ? s'écria-t-il ensuite. — Ne crains rien, répondit le roi Sakhar. Celui qui aime Mohammed, le prophète de Dieu, est à l'abri du feu ; il n'a aucun pouvoir sur lui. Ce sont là seulement quelques explications que j'ai cru devoir vous donner d'abord ; j'ai voulu vous faire connaître le feu, car Dieu nous a formés de cet élément. Les deux premiers êtres que Dieu ait créés dans la première région du feu sont deux anges, dont l'un s'appelle Khalif et l'autre Milif ; celui-ci a la forme d'un lion, et l'autre celle d'une louve. La louve avait sous le ventre un gouffre de feu, et le lion la queue d'une

comète longue de vingt années. D'après l'ordre de Dieu, ces deux esprits se marièrent ensemble, et les fruits de cette union furent des serpens, des dragons, des scorpions et d'autres animaux qui vivent dans les flammes pour le supplice des damnés. Dieu ordonna à leurs parens de s'accoupler une seconde fois, et de cette nouvelle union naquirent sept filles et sept garçons. La septième fille se révolta contre Dieu et fut changée en ver. Le septième garçon s'appelait Iblis et donnait les plus belles espérances. Pendant sept ans, il pria régulièrement matin et soir, de sorte qu'il trouva enfin grâce aux yeux du Seigneur. Mais lorsque Adam eut été créé, Iblis refusa de l'adorer, et, pour punir sa désobéissance, Dieu le précipita dans les flammes éternelles de l'enfer qu'il peupla de petits diables et de petits satans, qui sont tous de sa race. Mais les autres filles et les autres garçons, ayant toujours mené une conduite irréprochable et suivi le chemin du Seigneur, furent appelés Djinn, c'est-à-dire fidèles, et d'eux viennent les *Djinn* de la terre. Voilà la généalogie des génies, Beloukia, et en même tems la mienne; et quoique l'origine de ma famille, comme tu vois, tienne un peu aux démons, je n'ai pas voulu cependant t'en faire un mystère. Je ne participe plus au

feu, et, par une longue suite de siècles, mon sang a été purifié de tout ce qui pouvait y rester du lion et de la louve, qui, au reste, étaient deux anges, et les premières créatures de Dieu.

»—Vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir, dit Beloukia, que celui de me faire conduire chez moi. — Cela ne peut avoir lieu que par l'ordre exprès du Dieu tout-puissant, répondit le roi Sakhar ; mais, si vous désirez voir en attendant quelques parties de mes états, servez-vous d'un de mes chevaux qui est tout prêt sellé. Il vous portera jusqu'aux frontières de mon empire, d'où un de mes vice-rois, appelé Berakhia, vous conduira plus loin. —Que votre majesté est généreuse ! » s'écria Beloukia tout attendri. On lui amena le cheval et on l'avertit en même tems, s'il voulait être en sûreté, de ne point l'éperonner ni le frapper sur la tête, car en ce cas la perte du cavalier serait certaine. Beloukia monta sur le cheval et le laissa marcher au petit pas. Il passa devant les cuisines du roi, où les broches garnies de mille espèces de viandes tournaient devant le feu. Le roi Sakhar, ne voulant point laisser partir son hôte sans provisions, ordonna de mettre sur son cheval deux pièces de mouton rôti. Ensuite ils se dirent adieu l'un à l'autre. Beloukia chemina long-

tems jusqu'à ce qu'enfin son cheval s'arrêtât de lui-même, ce qui eut lieu dans les états du roi Berakhia. S'étant présenté devant ce roi, Beloukia le trouva assis sur son trône, et entouré de généraux, de ministres et de génies. L'heure du dîner arriva, et la table fut aussi bien servie que chez le roi Sakhar. « Depuis combien de tems avez-vous quitté le roi Sakhar? demanda le roi. — Il y a deux jours. — Vous ne vous êtes point aperçu que, grâce à votre coursier, qui est de la race des génies, vous avez fait un chemin de soixante-dix mois. » Le roi pria ensuite Beloukia de lui raconter ses aventures, et il le retint deux mois entiers à sa cour. »

La reine des serpens fut interrompue en cet endroit par Djamasp, à qui cette histoire avait causé un long ennui. « Arrêtez-vous, de grâce, ô reine! lui dit-il; Beloukia ne pouvait avoir un désir plus vif que le mien d'être de retour chez lui. Ainsi laissez-moi donc retourner sur la terre. — Je le veux bien, répondit la reine; mais apprends que mon sort est lié au tien, et que ma mort, d'après les arrêts du destin, est inévitable, si tu vas au bain lorsque tu seras de retour sur la terre. — Je vous jure, reprit Beloukia, de n'approcher jamais d'un bain tant que j'existerai. — Je te crois, quant à présent, reprit la

reine ; mais non point pour l'avenir, quand tu me ferais encore mille sermens. Je connais ton penchant pour le bain, et il me semble impossible que tu puisses jamais y renoncer. D'ailleurs, la reconnaissance n'est point le partage des enfans d'Adam : ils suivent tous les traces de leur premier père. Nul autre que le Dieu miséricordieux ne se serait donné la peine de pétrir pendant quarante jours l'argile rouge dont il forma Adam, bien moins encore d'ordonner aux anges de l'adorer. Adam fut ingrat et infidèle à ses promesses. »

Djamasp versa des larmes, tant il fut affligé des soupçons de la reine ! Il resta dix jours entiers sans ouvrir la bouche ; mais, le onzième, il pria la reine de continuer l'histoire de Beloukia pour dissiper son chagrin. La reine des serpens poursuivit en ces termes :

« Après que Beloukia eut passé deux mois à la cour du roi Berakhia, il prit congé de ce prince, et, cheminant jour et nuit, il arriva enfin au pied d'une chaîne de hautes montagnes. Sur le sommet de cette montagne, il vit un ange qui chantait les louanges de Mohammed, et avait devant lui une table couverte d'inscriptions. Une des ailes de l'ange s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Orient, et l'autre

jusqu'aux extrémités de l'Occident. Beloukia salua l'ange, qui lui rendit son salut et lui adressa les questions qu'on fait aux voyageurs. Beloukia y répondit en racontant son histoire, qui causa beaucoup de surprise à l'ange. « Permettez-moi, dit-il, de vous demander à mon tour ce que signifie cette table, ce que vous faites ici, et quel est votre nom?—Je m'appelle Tahabil, répondit l'ange; je suis chargé de régler le retour du jour et de la nuit, et cette table est mon journal.» Beloukia ouvrit de grands yeux pour considérer cet astronome céleste, puis, contniuant sa route, il arriva dans une magnifique prairie, arrosée par sept ruisseaux, et au milieu de laquelle s'élevait un arbre d'une hauteur prodigieuse. Sous cet arbre, reposaient quatre génies : l'un avait la figure d'un homme, l'autre celle d'un lion, le troisième ressemblait à un taureau, et le quatrième à un oiseau. Beloukia s'approcha pour écouter ce qu'ils murmuraient, et entendit qu'ils priaient. « O mon Dieu et mon Seigneur, disait l'un d'eux, je t'en supplie par ta miséricorde et l'intercession de Mohammed, pardonne à tes créatures leurs péchés! » Beloukia poursuivit sa route jusqu'à la montagne de Kaf.

» Le premier objet qui frappa ses regards fut un ange qui chantait les louanges de Dieu et de Moham-

med, et ouvrait et fermait sa main tour à tour. Beloukia commença l'entretien avec cet ange, et, après lui avoir raconté son histoire, il lui demanda à son tour ce qu'il faisait sur cette montagne, et ce que signifiait le jeu de ses doigts. « Cette montagne, répondit l'ange, est la montagne de Kaf, qui environne toute la terre comme une ceinture. Je tiens dans ma main les fils où sont suspendus les fondemens de la terre, qui est agitée ou repose sur sa base, selon que, d'après l'ordre de Dieu, j'ouvre ou ferme la main. — N'y a-t-il pas encore, dit Beloukia, d'autres terres par derrière la montagne de Kaf? — Oui, répondit l'ange, il y a une terre brillante comme l'argent, et l'unique occupation des anges qui l'habitent est de chanter des hymnes en l'honneur de Dieu et de son prophète. Le soir de chaque vendredi (1), ils se rassemblent ici pour passer la nuit en prières et en pratiques de dévotion. — N'y a-t-il pas aussi, demanda encore Beloukia, d'autres montagnes après la montagne de Kaf? — Oui, dit l'ange;

(1) Tous les peuples mahométans, mais surtout les derviches, honorent chaque semaine, d'une manière particulière, la nuit du jeudi au vendredi, et celle du dimanche au lundi, en mémoire, l'une de la Conception, et l'autre de la Nativité de leur Prophète. — Mouradja d'Hosson, *Tabl. gén. de l'Emp. oth.*, t. I, p. 261.

il y a une montagne haute de trois cents toises et couverte de neiges et de glaces. Ce sont-là les lieux qui marquent les limites entre la terre et la première région du feu. Outre cela, il y a encore quarante autres terres dont chacune est quarante fois plus vaste que celle-ci. Quatre de ces terres sont d'or, les autres d'argent, de rubis, d'émeraude, de safran et d'ambre. Elles sont habitées par des anges, qui n'ont d'autre occupation que de chanter les louanges de Dieu et du Prophète. Ils ne connaissent ni Adam ni Ève, ni le jour ni la nuit. Apprends, mon fils, que Dieu a créé sept étages de terre qui reposent sur les épaules d'un ange dont Dieu seul connaît la force. Cet ange se tient sur un rocher ; ce rocher repose sur le dos d'un taureau ; ce taureau est porté par un énorme poisson, qui nage dans la mer de l'Éternité. Jésus ayant un jour entendu parler de ce poisson, pria Dieu de le lui faire voir. Dieu ordonna à un ange de conduire Jésus sur le bord de cette mer. D'abord, il n'aperçut rien ; mais tout-à-coup le poisson s'élança comme un éclair, et Jésus tomba évanoui de frayeur. Lorsqu'il revint à lui, il chanta les louanges du Seigneur. Alors le poisson passa pendant trois jours, sans que Jésus pût en voir la fin. Dieu a créé aussi quarante autres poissons

avec quarante tours, quarante rochers et quarante anges qui portent les quarante terres d'or, d'argent, de rubis et d'émeraude. — Qu'y a-t-il sous la mer de l'Éternité ? demanda Beloukia. — L'abîme. — Et sous l'abîme ? — Le feu. — Et sous le feu ? — Un monstrueux serpent qui, s'il n'était pas retenu par la crainte de Dieu, renverserait d'un seul mouvement et l'abîme et l'océan, et le poisson, et le taureau, et le rocher, et l'ange qui porte la terre. Lorsque ce monstrueux serpent eut été créé, Dieu lui dit : « Ouvre ta gueule ! » le dragon ouvrit sa gueule, et Dieu y plaça l'enfer qui y restera jusqu'au jour du jugement. Au jour du jugement Dieu enverra un ange avec des chaînes pour amener l'enfer en sa présence. Alors Dieu lui ordonnera d'ouvrir ses portes qui vomiront des torrens de feu éternel. »

» Ces sublimes mystères produisirent une si profonde impression sur Beloukia, qu'il fondit en larmes. Il prit congé de l'ange, et, comme il se trouvait alors arrivé aux extrémités de la terre, il reprit le chemin de l'Arabie. Beloukia vint auprès d'une porte immense et brillante qui était gardée par deux portiers, dont l'un avait une tête de lion et l'autre une tête de taureau. Ces deux gardiens lui firent les mêmes questions qu'on lui avait déjà si souvent

adressées, et il était obligé, pour y répondre chaque fois, de faire le récit de ses aventures. Les gardiens lui apprirent à leur tour qu'ils étaient placés en cet endroit pour défendre l'entrée de la porte ; mais ils ne savaient pas eux-mêmes ce qu'elle cachait, car personne n'avait le pouvoir d'ouvrir cette porte, excepté l'ange Gabriel, l'envoyé du ciel. Beloukia se mit en prières à l'instant pour que Dieu lui fît ouvrir cette porte par l'ange Gabriel. Sa prière fut exaucée ; l'ange Gabriel parut, tenant à sa main une grande clef avec laquelle il ouvrit la porte à Beloukia, et la referma sur lui. Beloukia se trouva dans une voûte souterraine et sans bornes, où était le confluent de toutes les mers et de toutes les eaux de la terre. Au milieu de ces eaux s'élevaient deux montagnes de rubis, au sommet desquelles allaient et venaient deux anges qui chantaient les louanges de Dieu et du Prophète. Ces anges apprirent à Beloukia qu'ils étaient les gardiens de ce merveilleux réservoir, et qu'ils distribuaient par des canaux, à la terre entière, les eaux douces et salées qui se trouvaient toutes renfermées entre ces deux montagnes. Beloukia les pria de lui indiquer la route qu'il devait suivre. Lorsque les anges eurent satisfait à sa demande, il se frotta les pieds avec le suc de la plante dont il avait déjà si

souvent fait usage, et il s'achemina avec légèreté sur la surface de ces eaux souterraines.

» Beloukia avait déjà voyagé de la sorte pendant un jour et une nuit, lorsqu'il aperçut quatre anges qui marchaient comme lui sur la surface des eaux. Beloukia, les ayant salués, les pria de lui apprendre qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. « Nous sommes, répondirent-ils, les quatre chambellans du ciel : Gabriel, Michel, Raphaël et Israfil. Nous nous rendons maintenant, par l'ordre de Dieu, vers l'Orient, où vient de paraître un monstre affreux qui répand la désolation sur la terre. Nous allons pour le combattre et le précipiter dans l'enfer. » Après avoir admiré la grandeur de leurs ailes et la hauteur de leur stature, il continua son voyage.

» Il vint ensuite dans une île où il trouva un jeune homme dont le visage était environné d'une lumière éclatante. Il était assis entre deux tombeaux et pleurait amèrement. Beloukia lui demanda la cause de ses larmes. Cette question ne fit que redoubler ses pleurs et il ne put faire entendre que des sanglots. Cependant, il fit à la fin connaissance avec Beloukia qui ne manqua pas de lui raconter toute son histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ensuite, il réitéra la prière qu'il avait faite au jeune homme de

lui raconter son histoire, et pourquoi il pleurait ainsi entre deux tombeaux. Le jeune homme y consentit et pria Beloukia de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il lui eût raconté ses aventures...

—Assez! s'écria Djamasp la Splendeur de la Foi; je ne puis résister plus long-tems à l'ennui et à l'impatience : princesse Yemlikha (c'était le nom de la reine des serpens), laissez-moi retourner sur la terre, et je vous jure que, de ma vie, je n'entrerai dans aucun bain. —Non! reprit la reine; quand tu me ferais mille sermens, je ne te croirais point davantage. » Djamasp se mit de nouveau à verser des larmes, et pleura si amèrement que tous les serpens furent touchés de sa douleur, et supplièrent la reine de lui permettre de retourner sur la terre. La reine parut se laisser fléchir, et dit qu'elle songerait à ce qu'elle devait faire. Alors Djamasp, qui ne savait comment passer le tems, pria la reine de lui raconter l'histoire du jeune homme qui pleurait entre deux tombeaux. « La voici, dit la reine, telle qu'il la raconta à Beloukia :

« Mon père était roi du Kaboul (1); il s'appelait

(1) Le Kaboul ou Afghanistan est un vaste royaume d'Asie, divisé en plusieurs provinces, et borné au nord et à l'ouest par la Perse et la Boukharie; à l'est et au sud par le Kaschgar et le Be-

le roi Tigmos, et régnait sur la nation des Kenischehran, nation guerrière composée de dix mille hommes courageux, dont chacun avait sous sa domination cent villes et cent châteaux. Mon père était un très-grand roi, mais, quoiqu'il régnât depuis de longues années, il n'avait point d'enfans. Un jour, il fit venir en sa présence tous les astrologues de ses états pour leur demander s'il aurait ou non un fils et un héritier de son empire. Les astrologues, ayant consulté leurs livres magiques, lui annoncèrent qu'il aurait un fils de la princesse de Khorassan. Cette nouvelle remplit de la joie la plus vive le roi, qui congédia les astrologues après les avoir comblés de magnifiques présens. Le roi mon père avait un vizir qui était le premier de ses braves, et s'appelait Aïnsar, c'est-à-dire l'Œil de la Bataille. Il l'envoya comme ambassadeur en Khorassan pour demander en mariage la princesse fille du roi Behrewan. Rien n'égalait la magnificence de cette ambassade. Le roi Tigmos la fit accompagner par quinze cents chameaux chargés de riches étoffes, de brocarts d'or et

loutchistan. La population est de dix millions d'habitans, qui professent l'islamisme. M. Elphinstone a publié une description de ce pays, sous le titre suivant : *Account of the Kingdom of Caubul, and its Dependencies in Persia, Tartary, and India,* 2 v. in-8°. Lond. 1819.

de pierres précieuses. Il remit en même tems au vizir un écrit de sa propre main, par lequel il lui donnait le pouvoir de conclure le mariage en son nom ; cet écrit était suivi de réflexions politiques sur l'avantage qui résulterait de la réunion future des deux couronnes sur une seule tête, car le roi de Khorassan n'avait point d'autre héritier que la princesse.

» La grande ambassade se mit en chemin, et le bruit en parvint bientôt à la cour du roi Behrewan. Ce prince envoya au devant une troupe de cavaliers avec toutes sortes de provisions et de rafraîchissemens. Lorsque l'ambassade du roi Tigmos fut arrivée, le roi Behrewan l'accueillit avec les plus grands honneurs, et s'empressa de consulter sa mère et sa nourrice sur cette importante affaire d'état. « Faites ce que vous voudrez, lui dirent-elles. » Et le roi fut très-satisfait de cette réponse. Pendant deux mois entiers, il traita magnifiquement l'ambassadeur avec toute sa suite. Au bout de ce tems, il rassembla les sages et les grands de l'empire pour assister aux fiançailles de la princesse ; et, deux mois après, les noces furent célébrées dans la capitale du roi mon père. Neuf mois plus tard la reine donna le jour à un fils, et il n'est pas besoin sans doute de vous dire que vous le voyez en moi. Les astrologues et les magiciens fu-

rent appelés de nouveau, et ils déclarèrent unanimement que l'enfant courrait de grands dangers lorsqu'il aurait atteint l'âge de quinze ans. Ils ne purent pas affirmer s'il éviterait ces dangers; mais ils dirent que si le jeune prince en triomphait, il deviendrait un roi grand et puissant comme son père. Le roi fit donner une excellente éducation à son fils, qu'il appela Djanschah. Dès l'âge de sept ans, Behrewan le fit instruire dans les sciences, dans l'art de monter à cheval et tous les exercices du corps, de sorte que par sa valeur il fut bientôt compté au rang des braves.

» Un jour le prince Djanschah, dans une partie de chasse où était le roi, et après avoir déjà parcouru pendant trois jours les bruyères et les forêts, aperçut une gazelle (1) extrêmement élégante, qui se montra à peu de distance de lui, puis se mit à courir de toutes ses forces. Djanschah la poursuivit avec sept de ses mamelouks, sans pouvoir l'atteindre, jusqu'au

(1) La chasse de la gazelle ou antilope est un amusement favori dans l'Orient; mais il est difficile d'atteindre cet animal à cause de sa vitesse extraordinaire. Au plus léger bruit, l'antilope fuit avec la rapidité d'une flèche, et laisse loin derrière elle les chasseurs les mieux montés et les chiens les plus agiles. On trouve des descriptions de cette chasse dans les *Voyages en Asie* de Parson, p. 254, dans l'*Histoire d'Alep*, par Russel, p. 153, etc.

bord de la mer, où la gazelle se plongea dans les flots à leurs yeux. Par hasard un bateau pêcheur se trouvait sur le rivage ; le prince s'y élança avec six de ses mamelouks, tandis que le septième resta à terre pour garder les chevaux. La gazelle nagea long-tems devant eux, mais à la fin ils l'atteignirent. Djanschah et ses compagnons s'aperçurent alors qu'ils se trouvaient à une grande distance du rivage; et comme ils faisaient tous leurs efforts pour regagner la terre, la nuit les surprit, et un vent violent, qui s'éleva tout-à-coup, rendit la barque le jouet des flots au milieu des ténèbres. Pendant ce tems le roi Tigmos était dans une grande inquiétude sur le sort de son fils; il envoya de tous côtés des officiers de sa cour pour tâcher de découvrir ce qu'était devenu le jeune prince. Un de ces hommes trouva le mamelouk qui gardait les chevaux, et qui raconta comment Djanschah s'était embarqué. Ce récit plongea le roi dans le plus affreux désespoir ; jetant sa couronne à terre, il se meurtrit la poitrine et s'arracha les cheveux. Il fit écrire dans toutes les îles et envoya plus de cent courriers pour tâcher de se procurer des nouvelles du prince.

Le prince avait abordé avec ses compagnons dans une île inconnue. Au milieu de l'île coulait une

source où ils s'arrêtèrent. Là, ils aperçurent un homme qu'ils saluèrent. Cet homme leur répondit d'une voix en fausset semblable au cri d'un oiseau. Ensuite, se coupant par la moitié, il se divisa en deux parties, dont l'une marchait à droite et l'autre à gauche. Il fut suivi par un grand nombre d'autres hommes qui, aussitôt qu'ils arrivèrent à la fontaine, se coupèrent comme lui par la moitié, et se précipitèrent sur Djanschah et ses compagnons. Ceux-ci prirent la fuite ; mais trois des mamelouks furent saisis et dévorés tout vivans, tandis que les trois autres parvinrent à s'embarquer avec le prince, non sans beaucoup de peine. Ils naviguèrent pendant trois jours, et, comme les provisions vinrent alors à leur manquer, ils furent obligés de tuer la gazelle. Enfin ils arrivèrent à une petite île charmante, couverte d'arbres chargés de fruits, et arrosée par mille ruisseaux de cristal. Djanschah ordonna à ses trois compagnons d'aller à la découverte pour savoir si l'île n'était point aussi habitée par cette espèce d'hommes pourvus d'un si bon appétit, même après qu'ils étaient partagés en deux. Quant à lui, il resta dans la barque. Les trois mamelouks, après avoir erré à droite et à gauche sans rien trouver, arrivèrent enfin au milieu de l'île où s'élevait un palais de marbre blanc

dont les pavillons étaient de cristal. Au milieu du palais se trouvait un magnifique jardin, et au milieu du jardin un lac, et sur le bord du lac un superbe pavillon, et dans le pavillon un grand nombre de siéges rangés autour d'un trône d'or enrichi de pierreries du plus grand prix. Les mamelouks ne virent personne, et, après avoir cherché de tous côtés, ils revinrent au bateau faire leur rapport au prince. Il s'élança de la barque au même instant, et suivit ses mamelouks, qui prirent avec lui le chemin du palais.

» Tant que dura le jour, ils se promenèrent dans le jardin, et entrèrent le soir dans le pavillon. Les mamelouks s'assirent sur les siéges, tandis que le prince se plaça sur le trône. Ce lieu lui rappela le trône qu'il avait peut-être perdu pour toujours; et songeant aussi à ses parens, il se prit à pleurer, et ses esclaves pleurèrent avec lui. Tout-à-coup un grand bruit, qui venait du côté de la mer, les frappa de terreur; et, un instant après, ils aperçurent une multitude de singes qui se dispersèrent de tous côtés, car l'île, ainsi que le jardin et le pavillon, leur appartenait. Le prince et ses compagnons éprouvaient une grande frayeur; mais elle se dissipa bientôt, lorsqu'ils virent que les singes, bien loin de chercher à leur nuire, vinrent se jeter aux pieds du prince pour

lui rendre hommage. Les singes, s'occupant ensuite de la cuisine, apportèrent le souper sur de la vaisselle d'or et d'argent. Djanschah et ses compagnons se levèrent de leur place et se mirent à table avec les singes. Lorsqu'on eut enlevé les tables et prononcé la prière, Djanschah se tourna vers les singes, qui offraient un spectacle fort singulier, et leur demanda à qui appartenait cette île. Ils répondirent qu'elle appartenait autrefois au roi Salomon, qui y venait une fois tous les ans passer quelques jours pour se divertir. « Aujourd'hui, ajoutèrent-ils, nous vous reconnaissons pour notre roi : buvez, mangez, tant que vous voudrez; nous sommes vos fidèles sujets. » Djanschah les congédia, et se coucha, ayant auprès de lui ses trois mamelouks. Le lendemain matin, quatre ministres singes vinrent au lever de leur nouveau roi, et l'invitèrent à venir passer l'armée en revue. On amena de gros chiens, bridés avec des chaînes d'acier, qui servaient de chevaux. Djanschah et ses mamelouks montèrent dessus et prirent le chemin du rivage où ils avaient laissé leur bateau; mais le bateau avait disparu. Djanschah demanda aux singes ce qu'il était devenu. « Nous n'en savons rien, répondirent-ils, et, puisque vous êtes notre roi, vous le serez toujours, que le bateau soit là ou non. Vous

ne voulez sans doute pas abandonner vos fidèles sujets? — Armons-nous de patience! » dit Djanschah, en s'adressant à ses mamelouks. Ils continuèrent leur route et arrivèrent au pied d'une haute montagne habitée par des ghouls. « Que vois-je là? demanda Djanschah. — Ce sont nos mortels ennemis, répondirent les singes, et nous vous avons conduit ici pour les combattre. »

» Djanschah resta frappé de surprise à l'aspect de ces figures étranges; ils offraient un monstrueux assemblage de membres de chameaux, de chevaux et de taureaux. A peine les ghouls eurent-ils aperçu les singes qu'ils descendirent de la montagne, et se mirent à leur lancer des petites pierres très-tranchantes. La bataille devint bientôt générale. Djanschah ordonna à ses mamelouks de vider leurs carquois, ce qui produisit le meilleur effet. Une partie des ghouls tombèrent sous une grêle de flèches; le reste prit la fuite dans le plus grand désordre. Djanschah les poursuivit; mais il se trouva arrêté tout-à-coup par une grande table de marbre sur laquelle était une inscription. Comme il avait toujours aimé à lire les inscriptions, il lui fut impossible de passer outre sans lire celle-ci qui contenait ces mots :

« O toi que le destin, en te jetant dans cette île, a fait roi des

« singes! il n'y a que deux chemins que tu puisses prendre pour « t'enfuir. L'un à l'Orient, long de trois mois, et traversant des dé- « serts remplis de monstres et d'esprits malfaisans, conduit au bord « de la mer. L'autre, à l'Occident, exige quatre mois de che- « min, et passe à travers une vallée appelée la Vallée des Fourmis. « Prends cette route, mais garde-toi bien des fourmis. Tu arriveras « auprès d'une montagne de feu et au bord d'un fleuve. Sur le rivage « du fleuve tu verras une ville habitée par des Juifs seuls. Voilà ce « qu'a écrit pour ton instruction Salomon, fils de David. »

Cette inscription émut le prince jusqu'aux larmes; ayant appelé ses mamelouks, il leur montra ce qu'il venait de découvrir, et s'en retourna en triomphe au palais, environné de tous les singes. Djanschah prit bien ses mesures, afin de ne laisser rien transpirer de son projet. Il ordonna à la fin une grande partie de chasse pendant laquelle il endormit la vigilance des singes par des fêtes qui durèrent dix jours, et, profitant d'une nuit obscure, il prit avec ses mamelouks le chemin de la vallée des Fourmis. Le lendemain matin, lorsque les singes, en se réveillant, ne trouvèrent plus leur roi, ils envoyèrent à sa recherche deux escadrons de leurs gros chiens bridés avec des chaînes d'acier. L'un prit le chemin de l'Orient et l'autre le chemin de l'Occident, vers la vallée des Fourmis. Ce dernier eut bientôt atteint le prince et ses compagnons, et quoique ceux-ci se préparas-

sent à se défendre avec courage, ils n'auraient pu résister long-tems, si tout à coup il ne fût sorti de terre une armée de fourmis, dont chacune était grosse comme un chien. Elles s'élancèrent sur les singes et les pressèrent dans leurs serres; mais ils se défendirent courageusement et mirent en pièces les fourmis; le sang coulait des deux côtés par torrens. Les trois mamelouks combattirent long-tems contre les deux partis, tantôt avec l'arc, tantôt avec le sabre; mais ils succombèrent à la fin sous le nombre des ennemis. Djanschah se sauva seul par la fuite, et parvint au bord d'un fleuve qu'il traversa à la nage; de cette manière, il échappa aux fourmis et aux singes qui ne pouvaient nager. Lorsqu'il fut sur l'autre rive du fleuve, il versa des larmes sur la perte de ses trois mamelouks; ensuite, il fit sécher son manteau et s'endormit. A son réveil, Djanschah poursuivit sa route et marcha pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ne vivant que des plantes et des racines qu'il trouvait dans les lieux par où il passait.

» Il arriva enfin à la montagne enflammée dont parlait l'inscription de Salomon, ainsi qu'au fleuve et à la ville des Juifs. Ce fleuve avait une particularité très-remarquable : il coulait toute la semaine, et son lit était à sec tout le jour du Sabbat. Djanschah

attendit au Sabbat suivant pour le traverser à pied et gagner la rive opposée où se trouvait la ville des Juifs. Dans cette ville, il ne vit personne dans les rues. Enfin, s'étant approché d'une maison, il en ouvrit la porte et y entra. Il aperçut un grand nombre de gens assis en cercle ; mais aucun ne disait un seul mot. « Je m'appelle Djanschah, leur dit le prince, et je suis étranger. Apprenez-moi, je vous prie, comment on doit se conduire dans votre ville. » Ils lui répondirent : « Mange, bois, mais ne parle pas ! » Djanschah mangea, but, puis dormit jusqu'au lendemain matin. Le maître de la maison vint le saluer et lui demanda très-laconiquement : « Qui ? d'où ? où (1) ? » Ces questions qu'on avait déjà si souvent adressées à Djanschah, pendant son voyage, lui firent venir les larmes aux yeux. Cependant, il répondit aussi très-succinctement en faisant connaître seulement son nom, le nom de l'île d'où il venait et celui de sa ville natale. « Nous n'avons jamais entendu parler de ce dernier nom, répondirent les Juifs ; il faut attendre la première caravane pour s'en informer. — Et quand vient la caravane ? — Une fois par an. » Cette réponse rappelant à Djanschah sa mère, sa

(1) C'est-à-dire, *qui* es-tu? *d'où* viens-tu? *où* vas-tu?

femme, ses enfans et tout ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors, il ne put retenir de nouvelles larmes. « Ne pleurez pas, jeune homme, lui dirent les Juifs, et demeurez avec nous jusqu'à l'arrivée de la caravane. » Djanschah, se résignant à son sort, resta dans la ville ; mais il ne passait pas un seul jour sans aller dans les environs pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles de la caravane. Un jour qu'il se promenait hors des murs de la ville, selon sa coutume, il entendit un crieur qui disait à haute voix : « Qui d'entre vous veut gagner mille ducats et la plus belle esclave du monde ? Il n'y a pour cela qu'à travailler un seul jour du matin jusqu'au soir. » Djanschah se sentit très-disposé à accepter cette proposition ; il ne s'agissait plus que de savoir quel était le travail qu'on demandait. Il s'approcha du crieur et lui dit : « Je suis votre homme ! je veux tenter l'entreprise. » Le crieur lui répondit qu'il n'avait qu'à le suivre dans la maison de celui qui avait besoin de son travail. Il conduisit Djanschah dans une vaste maison, où il trouva un vieux Juif assis sur un fauteuil d'ébène. « Je vous amène, lui dit le crieur, un jeune homme qui veut travailler. Depuis trois mois je faisais vainement cette annonce ; je suis ravi d'avoir enfin rencontré quelqu'un qui remplisse vos désirs. » Le Juif

ordonna de servir le dîner à l'instant même. Ensuite, il fit apporter une bourse de mille ducats et amener une esclave d'une beauté ravissante. « Voilà, dit-il à Djanschah, le prix que j'ai promis pour le service que j'attends de vous ; ce travail doit avoir lieu demain matin. » Le Juif se retira dans sa chambre à coucher ; Djanschah en fit autant, et passa la nuit avec la belle esclave sans saluer cette fois l'aurore par ses larmes comme il avait coutume. Le matin Djanschah fut conduit au bain par des esclaves, qui le revêtirent ensuite d'un habit de soie pour le présenter à leur maître. La journée se passa en divertissemens, et la nuit fut consacrée à la volupté comme la veille. Il en fut de même pendant trois jours de suite. Le quatrième, Djanschah dit au Juif : « Je suis prêt maintenant à mettre la main à l'œuvre, et je veux m'acquitter du travail dont je me suis chargé sans savoir de quoi il était question. »

» Aussitôt le Juif fit amener deux mules ; il monta sur l'une et Djanschah sur l'autre. Ils cheminèrent ainsi depuis le matin jusque vers le milieu du jour ; ils se trouvèrent alors au pied d'une montagne très-élevée, où ils mirent pied à terre. Le Juif présenta un large coutcau à Djanschah, en lui ordonnant de tuer la mule. Djanschah obéit et l'écorcha d'après

l'ordre du Juif. « Maintenant, lui dit ce dernier, il faut que tu te mettes dans la peau de la mule, et je vais te coudre dedans comme dans un sac. Un oiseau va venir te prendre dans ses serres et te transporter sur le sommet de la montagne, où tu ramasseras pour moi des pierres précieuses qui s'y trouvent. » Quoique cette conduite parût assez bizarre à Djanschah, il voulut cependant employer la journée au gré du Juif, ainsi qu'il l'avait promis. Il s'enferma donc dans la peau de la mule, que le Juif cousit ensuite comme un sac. Alors un oiseau monstrueux, enlevant ce sac, le transporta sur le haut de la montagne, et commença à l'attaquer du bec, croyant que c'était la peau d'une mule morte. Mais Djanschah, ayant fendu la peau, en sortit la tête, et l'oiseau s'enfuit effrayé.

» Djanschah porta ses regards de tous côtés sans apercevoir personne. Enfin il s'écria : « Il n'y a de force et de protection que dans le Dieu tout-puissant ! » Ensuite il se mit à ramasser des pierres précieuses qui étaient répandues en grand nombre sur la montagne ; puis il descendit lentement et rejoignit le marchand juif qui l'attendait. Celui-ci prit les diamans, monta sur sa mule et s'éloigna au grand trot. Le malheureux Djanschah versa plus de larmes qu'il

n'eût encore fait de sa vie, et il en avait un ample sujet. Abandonné seul, ne sachant quel chemin prendre, il retourna sur la montagne. Pendant deux mois entiers, il erra dans les gorges et les défilés, ne se nourrissant que d'herbes et de racines sauvages. Arrivé enfin à l'extrémité de la chaîne de montagnes, il aperçut, à l'endroit où s'élargissaient les défilés, une magnifique vallée où les oiseaux, les ruisseaux, les fleurs et les fruits proclamaient la toute-puissance de Dieu. Djanschah entra dans cette vallée et s'approcha d'un immense pavillon, qui s'élevait jusqu'aux nuages. A l'entrée de ce pavillon on voyait un vieillard dont le visage était entouré d'une brillante lumière, et qui tenait à sa main une massue de rubis. Djanschah le salua ; et le vieillard, l'ayant invité à s'asseoir, lui demanda, ce qu'on ne lui demandait pas assurément pour la première fois, c'est-à-dire qui il était, d'où il venait et où il allait ?

» Djanschah ne put s'empêcher de donner un libre cours à ses larmes et à ses soupirs. « Retenez vos pleurs, lui dit le vieillard, et armez-vous de courage. » En même tems il lui présenta à boire et à manger. Lorsque Djanschah eut repris les forces nécessaires pour faire le récit de ses aventures, il raconta

son histoire au vieillard depuis le commencement jusqu'à la fin. Le vieillard l'écouta non sans beaucoup de surprise, et Djanschah le pria à son tour de lui apprendre qui il était et à qui appartenait ce pavillon. « Ce pavillon, répondit-il, appartenait autrefois à Salomon, qui, comme vous le savez, était le roi des hommes, des génies, des quadrupèdes et des oiseaux. Ce pavillon était son grand palais d'oiseaux, et moi, votre humble esclave, j'étais le roi des oiseaux et je gouvernais leur république. Pour cet effet, Salomon m'avait instruit dans la langue des oiseaux et donné sur eux toute autorité. »

» Ce discours aurait pu calmer un cœur moins affligé que celui de Djanschah. Il ne cessait de fondre en larmes ; mais enfin il demanda quelle route conduisait dans sa patrie. « Mon fils, répondit le vieillard, vous vous égarerez assurément, car vous n'êtes pas encore éloigné de la montagne de Kaf ; mais si vous avez la patience d'attendre quelques jours, je vous promets que vous retournerez chez vous. Les oiseaux se rassemblent ici une fois tous les ans, en partie pour célébrer la mémoire des jours qu'ils y ont passés au tems de Salomon, en partie pour me rendre hommage comme à leur ancien vice-roi. La première fois qu'ils reviendront ici, je vous recommanderai à

eux, et ils vous serviront de guides pour vous conduire dans votre patrie. En attendant, amusez-vous dans ce pavillon. » Djanschah suivit le conseil du vieillard. Il passait son tems à boire et à manger, et quelquefois examinait les tapisseries du pavillon, qui étaient toutes faites de plumes d'oiseaux. Enfin arriva le jour où les oiseaux avaient coutume de venir visiter leur ancienne demeure et leur ancien vice-roi le scheïkh Nassr (c'était le nom du vieillard). Alors celui-ci donna à Djanschah les clefs de tous les appartemens et de toutes les cages du pavillon, en lui permettant de les ouvrir tous, à l'exception d'un seul appartement où il lui défendit d'entrer, sous peine d'être sévèrement puni de sa désobéissance.

» Les oiseaux arrivèrent en foule et baisèrent les mains au scheïkh Nassr. Djanschah visita le pavillon de tous côtés; il ouvrit tous les cabinets et toutes les cages, et resta long-tems devant la porte que le vieillard lui avait défendu d'ouvrir. Mais à la fin la curiosité l'emporta sur la défense; il ouvrit la porte qui était fermée avec un verrou d'or, et entra dans l'appartement mystérieux. Là, il aperçut un grand bassin de marbre rempli d'eau, et auprès de ce bassin un petit pavillon d'or et d'argent orné de pierres pré-

cieuses d'un grand prix. Au milieu du pavillon était une fontaine entourée d'animaux d'or et d'argent, qui faisaient jaillir l'eau de toutes parts. Outre cela, l'eau tombait avec un bruit si merveilleux qu'on croyait entendre la voix de chacun de ces animaux. Auprès de ce jet d'eau s'élevait un trône fait d'un seul rubis, et ombragé par un pavillon de satin rouge. C'était sur ce trône que Salomon s'asseyait ordinairement et donnait audience aux animaux. Le parquet était divisé en plusieurs parterres de fleurs qui exhalaient les plus suaves parfums. Les parterres de roses, de lis, de violettes, de jasmins et de narcisses étaient disposés avec une variété ravissante. Les fruits les plus exquis semblaient inviter les mains à les cueillir, et un zéphir embaumé se jouait à travers le feuillage. Les allées, tracées entre les parterres, étaient couvertes d'émeraudes et de diamans au lieu de sable. Djanschah resta ravi à l'aspect de tant de merveilles; et, après avoir porté de tous côtés ses regards surpris, il s'assit sur le trône de rubis, sous le pavillon de satin, et le plus doux sommeil vint fermer ses paupières.

» Djanschah s'était réveillé depuis quelques instans, lorsqu'il aperçut trois colombes qui s'avançaient vers le bassin. Elles commencèrent par se déshabiller

pour se mettre au bain ; mais, ô merveille ! lorsqu'elles eurent ôté leurs plumes, elles parurent trois jeunes filles de la plus ravissante beauté. Après s'être baignées, elles se mirent à folâtrer ensemble, et se livrèrent dans le jardin à mille jeux ravissans. Djanschah leur adressa quelques paroles flatteuses et leur demanda ce qu'elles faisaient en ces lieux. « Nous sommes ici seulement pour nous amuser, répondit la plus jeune d'entre elles. — Ah ! je vous en conjure, ayez compassion de moi, dit Djanschah, qui s'enivrait d'amour dans ses beaux yeux ; jetez sur moi un regard favorable. — Obligez-nous, répondit la jeune fille, de ne point nous adresser de semblables discours, ou bien retirez-vous de notre présence. » Ces dures et peu consolantes paroles arrachèrent des larmes à Djanschah. Dans sa douleur il improvisa les vers suivans :

« J'ai rencontré dans le jardin, au milieu des fleurs, une jeune » fille dont la belle chevelure flottait avec une grâce ravissante.

» Je lui demandai son nom ; elle me répondit : Je suis celle qui, » sur des charbons ardens, brûle les cœurs de ceux qui l'aiment.

» Enflammé aussitôt, je m'adressai à elle en exhalant de plaintifs » gémissemens. Tu veux, me dit-elle, attendrir un insensible ro- » cher.

» — Ah ! repris-je, si votre cœur est un rocher, je ne dois donc

pas désespérer d'éteindre ma soif ardente ; car Dieu fit jaillir autrefois d'un rocher une source d'eau vive. »

» Ces vers de Djanschah firent sourire les jeunes filles, et elles s'en amusèrent beaucoup. Elles mangèrent ensuite quelques fruits et s'endormirent au bord du bassin. Le lendemain matin, ayant repris leurs vêtemens de plumes de colombes, elles disparurent aux yeux de Djanschah, qui fut inconsolable de leur absence.

» Pendant ce tems le scheïkh Nassr cherchait le prince pour le confier aux oiseaux qu'il voulait lui donner pour guides ; mais, ne le trouvant pas, le vieillard se douta qu'il avait désobéi à ses ordres et ouvert la porte défendue. Il poursuivit ses recherches et le trouva enfin étendu sur le trône, presqu'inanimé et plongé dans le plus affreux désespoir. Le scheïkh Nassr prit de l'eau dans le creux de sa main et la jeta au visage du prince pour le faire revenir à lui. Djanschah, en rouvrant les yeux, porta ses regards de tous côtés, et, se voyant seul avec le scheïkh, il exhala le feu de sa passion dans les vers suivans :

« Une beauté, douée de la taille la plus ravissante, m'a ravi mon » cœur.

» Ses lèvres de pourpre remplissent de jalousie le rubis, et sa » noire chevelure voile l'éclatante blancheur de ses épaules.

» Ses sourcils sont des arcs qui lancent des flèches, dont les bles-
» sures sont inévitables et profondes.

» O beauté sans rivales ! ô taille qui effaces toutes les tailles de
» l'Inde ! »

« Mon fils, dit le scheïkh, ne vous avais-je pas défendu d'ouvrir cette porte ? Ne vous avais-je pas prévenu que vous auriez sujet de vous en repentir ? Mais vous n'avez point voulu me croire. Cependant dites-moi ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes ici, nous verrons s'il y a moyen de remédier à votre douleur. » Djanschah lui raconta son aventure avec les jeunes filles vêtues comme des colombes. « Ce sont, dit le vieillard, des filles de génies qui viennent ici une fois tous les ans pour se divertir autour du bassin, et elles s'en retournent ensuite dans leur pays. — Et où se trouve leur pays ? demanda Djanschah. — Je n'en sais rien, en vérité ! répondit le scheïkh : ce n'est point là ce qui doit nous occuper maintenant ; il faut plutôt parler de votre départ. Faites vos préparatifs de voyage, car je vais vous recommander aux oiseaux qui vous serviront de guides. — Ah ! mon Dieu ! s'écria le prince, dans un transport de la plus vive passion, il m'est tout-à-fait impossible de partir sans avoir revu les trois jeunes filles. Il faut que je contemple encore celle

qui m'a embrasé d'un amour si violent ; il faut que je voie son visage, ne fût-ce qu'une fois par an. Si Dieu, continua-t-il, ne voulait pas que tant de charmes fissent naître l'amour, il n'aurait pas créé les cœurs des mortels si prompts à s'enflammer ! Si mon cœur n'était pas consumé par le feu de l'amour, mes larmes ne couleraient pas ainsi sur mes joues. Mon cœur s'exerce jour et nuit à la patience, et mon corps jour et nuit est la proie des flammes ! »

» Djanschah se jeta ensuite aux pieds du vieillard, et le conjura, au nom de Dieu, d'avoir pitié de lui. « Mon fils, répondit le scheïkh, je vous jure que je ne connais point ces jeunes filles ; je ne sais ni d'où elles viennent, ni où elles vont ; et je n'ai rien de mieux à vous conseiller, pour calmer votre désespoir, que d'attendre l'époque de l'année où elles reviendront ici. Alors vous vous cacherez sous les arbres du jardin, et tandis qu'elles se baigneront dans le bassin, profitez de l'instant et emparez-vous de leurs habits. Lorsqu'elles les verront en votre pouvoir, elles ne manqueront pas de vous adresser les plus belles paroles du monde : elles vous adresseront toutes les prières possibles pour vous supplier de leur rendre leurs vêtemens ; mais si vous vous laissiez fléchir, adieu les jeunes filles ! vous ne les reverriez

de votre vie. Retenez leurs robes jusqu'à ce que je sois de retour de mon entrevue avec les oiseaux, et alors je tâcherai de faire tourner les choses au gré de vos désirs. » Ces paroles versèrent un baume consolateur sur le cœur de Djanschah. L'époque où avait lieu la visite des oiseaux arriva enfin, et le scheïkh Nassr vint les recevoir après avoir rappelé encore une fois à Djanschah les avis qu'il lui avait donnés. Celui-ci, s'étant rendu dans le pavillon du jardin, y passa plusieurs jours dans le cruel supplice de l'attente, et en s'abandonnant tout entier au délire de sa passion.

» Enfin, il entendit un grand bruit causé par des battemens d'ailes; c'étaient les trois colombes, dont chacune était de la grosseur d'un aigle. S'étant approchées du bassin, elles se dépouillèrent de leurs plumes; puis, se plongeant dans l'eau, elles se livrèrent à mille jeux folâtres. « Mes sœurs, dit l'une d'elles, n'y a-t-il personne dans ce pavillon qui puisse nous épier? — Chimères! répondit l'autre; c'est le pavillon de Salomon, que personne, ni homme, ni génie, n'a habité depuis ce roi. » Après ces paroles, elles continuèrent de rire et de folâtrer dans le bassin, où elles brillaient comme trois lunes qui se réfléchissent dans l'onde.

» Djanschah, qui observait tous leurs mouvemens,

et qui avait bien remarqué l'endroit où elles avaient mis leurs voiles, s'élança comme un éclair pour s'emparer des vêtemens de la jeune fille qu'il aimait si éperdument. « Venez, ô beauté ravissante! lui dit-il; venez, et vous me rendrez le plus heureux des mortels, si vous me permettez de m'entretenir avec vous. — Avec grand plaisir, répondit la jeune fille, appelée Schems (1); mais auparavant rendez-moi mon voile. Vous ne refuserez pas d'avoir pour moi cette complaisance, lumière de mes yeux, joie de mon cœur! Donnez-le-moi, que je m'habille; ensuite j'irai avec vous et nous nous entretiendrons ensemble. — Non, ma princesse, répondit-il; vous ne l'aurez pas avant que le scheïkh Nassr soit arrivé. — Eh bien! reprit-elle, si vous persistez à ne point me rendre ma robe de plumes, éloignez-vous au moins un peu, afin que mes sœurs sortent de l'eau pour s'habiller, et me donnent quelque chose pour me servir de voile. — Je vais vous obéir, répondit Djanschah. » Et il se retira dans le pavillon où il s'assit sur le trône.

» Pendant ce tems-là, les deux dames s'habillèrent, et donnèrent à l'aimable Schems, qui était l'aînée,

(1) *Schems* شمس, en arabe, signifie *soleil*.

quelques plumes pour voiler ce qu'il était indispensable de dérober aux regards. Ensuite, elles entrèrent dans le pavillon, et s'assirent auprès de Djanschah, qui fut tellement ravi des douceurs et des caresses dont le combla la souveraine de son cœur, qu'il manqua de s'évanouir.

« O charmant jeune homme, lui dit-elle, si jamais j'avais pu penser vous avoir inspiré quelque amour, je me serais bien gardée de me séparer de mes habits. Je les aurais conservés pour aller prier mes parens de consentir à notre union. » Le prince soupira profondément lorsqu'il entendit ces paroles. « Vous voulez me faire mourir, s'écria-t-il, si vous vous éloignez pour ne plus jamais revenir. — Non! non! mon bien-aimé, reprit-elle, en passant ses bras autour de son cou et en l'accablant de baisers. Dieu est témoin que je vous aime du fond de mon cœur, et que de ma vie je ne me séparerai de vous. » Ces paroles ramenèrent le bonheur dans l'ame de Djanschah, et firent briller la joie sur son visage. Ils se dirent ensuite mille choses tendres l'un à l'autre, jusqu'à l'arrivée du vieux vice-roi. Tous se levèrent pour le recevoir et lui baisèrent les mains. Après les avoir priés de s'asseoir, il se tourna vers la belle Schems : « Vous voyez, lui dit-il, un jeune homme

qui vous aime éperdument. Il est d'une origine illustre et son père est roi de Kaboul. Ainsi cette alliance ne serait pas indigne de vous. — Je comprends et j'obéirai, répondit Schems. — Si je dois ajouter foi à vos paroles, continua le scheïkh, jurez-moi que vous lui serez fidèle éternellement et que vous ne l'abandonnerez jamais. » Elle en fit le serment solennel, et le scheïkh leur donna sa bénédiction.

» Plusieurs jours se passèrent en festins et en réjouissances ; enfin Schems fut la première à engager Djanschah à retourner dans sa patrie, afin que leur union y fût célébrée avec toute la pompe convenable. Djanschah consulta le scheïkh, et lui demanda s'il devait rendre à Schems ses vêtemens. Le vieillard lui dit que oui, et Schems reprit sa robe de plumes de colombes. « Maintenant, dit-elle à Djanschah, mets-toi sur mes épaules et tiens-toi bien, car nous allons faire un grand voyage à travers les airs. » Le scheïkh Nassr leur traça la route qu'ils devaient suivre pour arriver à Kaboul, et Schems prit congé de ses sœurs ; elle les pria de la justifier auprès de ses parens, et, emportant son bien-aimé Djanschah, elle s'éleva dans les airs avec la rapidité de l'éclair.

» Après avoir volé ainsi pendant un jour entier, Schems aperçut une vallée couverte de verts bosquets

et arrosée par une multitude de ruisseaux. « Voulez-vous passer ici la nuit ? demanda-t-elle à Djanschah. — Comme vous voudrez, répondit-il. » Schems abaissa son vol, le prince mit pied à terre, baisa au front sa bien-aimée, et s'assit au bord d'un ruisseau. Ils mangèrent quelques fruits, puis s'endormirent sous un arbre, et continuèrent leur voyage le lendemain matin. Schems volait depuis environ six heures, lorsque, regardant sur la carte que lui avait donnée le scheïkh Nassr pour diriger leur route, elle s'aperçut qu'ils n'étaient plus éloignés de Kaboul. « Sais-tu, mon bien-aimé, dit-elle à Djanschah, combien nous avons fait de chemin depuis hier ? — Il est impossible que je le sache, répondit le prince, car tu voles avec la rapidité de l'éclair. — Eh bien ! reprit-elle, nous avons franchi un espace qui exige ordinairement trente mois de chemin. — Louanges à Dieu ! s'écria Djanschah ; maintenant nous pouvons nous reposer un peu des fatigues de notre voyage. » Ils s'entretenaient ainsi ensemble, lorsque tout-à-coup ils aperçurent deux mamelouks, dont l'un était précisément le même qu'il avait laissé sur le bord de la mer pour garder son cheval, lorsque, dans l'ardeur de la chasse, il s'était élancé dans la barque, afin de poursuivre la gazelle. Les deux mamelouks, recon-

naissant leur maître, se jetèrent à ses pieds et les arrosèrent de larmes.

» Djanschah éprouva une grande joie de cette rencontre, et il leur ordonna d'aller annoncer son retour au roi son père, tandis qu'il l'attendrait dans le lieu où il se trouvait. Les mamelouks s'empressèrent de porter cette heureuse nouvelle au roi Tigmos; ce prince en fut si ravi qu'il chargea son vizir de faire donner, à chacun de ces deux mamelouks, une robe d'honneur du prix de mille pièces d'or. « Comment se porte mon fils? leur demanda le roi. — Très-bien, répondirent-ils, et d'autant mieux qu'il a avec lui une houri (1) qu'il semble avoir amenée du paradis. » Le roi Tigmos ne se possédait plus de joie; il fit frapper les cymbales pour annoncer, dans toute la ville, le retour de son fils chéri. Ensuite, il vint à sa rencontre avec toute son armée et les grands de l'empire. Le roi et le prince versèrent des larmes

(1) *Houri*, حور *hour*, est le nom des vierges célestes qui sont, dans le paradis, les épouses des bienheureux, et auxquelles les Orientaux attribuent les charmes les plus séduisans de leurs bien-aimées. Selon les paroles du Koran, elles sont aussi bonnes que belles. — L'origine du mot *houri*, qui paraît venir des *Apsaras* des Indiens, est obscure en arabe; peut-être ces vierges célestes sont-elles les mêmes que les Heures (*Horæ*) et les Grâces (*Charites*).

de joie en se revoyant après une si longue absence. La musique royale ne cessait de jouer des airs d'allégresse, et Djanschah entra dans la ville en triomphe. Le roi fit élever, pour Schems, un pavillon de satin rouge, où elle reçut en grande pompe la visite du roi et du prince. Le roi pria son fils de lui raconter ses aventures, ce qu'il fit sans négliger la plus petite circonstance. Alors le roi Tigmos s'écria : « Louanges à Dieu qui t'a enfin rendu à notre amour ! Et vous, ma charmante fille, continua-t-il, que puis-je faire pour vous être agréable ? — Sire, répondit Schems, puisque vous voulez bien me permettre de vous adresser une demande, je vous prierai de me faire construire un pavillon au milieu d'un jardin arrosé de ruisseaux. »

» Sur ces entrefaites arriva la mère de Djanschah, ivre de bonheur à cause du retour de son fils qu'elle croyait avoir perdu pour toujours. Elle fut enchantée de la jeune princesse, qui lui fit sa cour et se rendit au pavillon avec toutes ses dames d'honneur. Pendant dix jours entiers on ne vit en ce lieu que fêtes et réjouissances. Le onzième jour on revint à la ville qui était brillamment illuminée. Les rues étaient couvertes de tapis précieux brodés en or ; l'air était parfumé d'essences de roses et des parfums les plus

délicieux ; et pendant dix jours chacun fut transporté au troisième ciel. Le roi fit venir tous les géomètres et les architectes du royaume pour construire le palais que lui avait demandé l'épouse de son fils ; et comme le bonheur de ce prince était attaché à la robe de plumes de colombes, on l'enferma dans une cassette d'or qu'on plaça sous les fondemens du palais. Djanschah, craignant toujours que Schems ne fît usage de cette robe pour prendre la fuite, l'avait tenue soigneusement cachée depuis qu'elle l'avait quittée après leur voyage aérien. L'endroit où la cassette était placée alors devait rester un mystère pour la princesse ; mais celle-ci était douée d'un odorat extrêmement subtil, et elle ne fut pas plus tôt entrée dans le palais qu'elle savait déjà où se trouvait son voile. Schems passa la journée sans rien faire paraître ; mais, la nuit, elle vint auprès de la colonne sous laquelle on avait déposé la cassette d'or. Elle l'enleva, reprit sa robe, et, s'envolant sur le faîte du palais, frappa dans ses mains pour réveiller le prince. « Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il en se frottant les yeux. — Ce n'est rien, répondit-elle, mon bien-aimé, lumière de mes yeux, trésor de mon ame ! Je t'aime de tout mon cœur ; je t'ai suivi dans ta patrie pour voir ton père et ta mère. Si ton amour pour moi est aussi

grand, viens me chercher dans le palais de Diamans. »

» A ces mots elle s'envola, et Djanschah tomba à terre privé de sentiment. On s'empressa d'annoncer au roi Tigmos ce qui venait d'arriver. Il donna des larmes à la destinée de son fils, et lui jeta de l'eau de rose au visage pour le rappeler à la vie. « Courage! mon fils, lui dit-il, courage! Nous allons prendre des informations, et nous trouverons sans doute quelques marchands ou quelques voyageurs qui nous donneront des nouvelles du palais de Diamans, où nous irons chercher ton épouse. » Aussitôt le roi ordonna de faire venir en sa présence tous les marchands, les voyageurs, et les étrangers qui se trouvaient dans ses états ; mais aucun d'eux ne connaissait le palais de Diamans. Ensuite le roi envoya des émissaires de tous côtés pour tâcher de découvrir ce palais. Pendant deux mois entiers, ils parcoururent les villes, les îles et les royaumes voisins, sans pouvoir obtenir les plus légers renseignemens. Désespéré du mauvais succès de ces tentatives, le roi se rendit auprès de son fils pour lui apprendre que toutes les recherches avaient été sans fruit. Il le trouva au milieu d'une foule de musiciens qu'on lui avait envoyés pour calmer la violence de son déses-

poir. Le roi fit tous ses efforts pour le rappeler à la raison, mais ils furent inutiles.

» Il régnait alors dans les Indes un roi très-puissant, qui était adorateur du soleil, et s'appelait le roi Kefid. Ce prince commandait à mille braves capitaines, qui avaient chacun sous leurs ordres mille autres braves soldats. Il possédait mille forteresses, et sa puissance était formidable. Le roi Kefid était l'ennemi du roi Tigmos. Comme la douleur de ce dernier et les soins paternels lui faisaient négliger les affaires de l'empire, le roi Kefid pensa que le moment était favorable pour assouvir son ancienne haine. Il rassembla tous ses conseillers : « Avez-vous oublié, leur dit-il, que mon père et mon frère sont tombés sous le sabre du roi Tigmos? Qui de vous n'a pas à venger des parens immolés, des biens ravis? La douleur où le plonge son fils ne lui permet pas de songer en ce moment à sa défense. Ses frontières ne sont point gardées, et son armée est dispersée. Profitons de ce moment, et assouvissons notre vengeance! — Profitons du moment! » s'écrièrent tous les membres du conseil. Et ils sortirent pour courir aux armes. En moins de sept jours, une armée formidable se trouvait sur les frontières de Kaboul.

» Le roi Tigmos devint furieux lorsqu'il apprit que

son plus redoutable ennemi menaçait ses états, et en était déjà si près. Il leva de son côté des troupes nombreuses, et vint camper dans une vallée voisine de Kaboul, appelée la vallée des Fleurs. Ensuite il écrivit au roi Kefid la lettre suivante : « Vous avez agi, » mon frère, d'une manière révoltante et indigne » d'un grand roi, en venant pour dévaster mes états » et massacrer mes sujets. Retournez dans vos états, » ou attendez-vous à une défaite assurée. » Il scella cette lettre (1), et l'envoya par un parlementaire. Celui-ci se dirigea vers un grand pavillon de satin rouge qu'on apercevait de fort loin, et qu'il prit avec raison pour la tente du roi Kefid. Il trouva ce prince environné de ses généraux, de ses ministres, et de toute sa cour. La réponse que le parlementaire reçut était très-concise. « Sachez, ô roi Tigmos, » écrivit le roi Kefid, que j'ai résolu de détruire vos » villes, de massacrer vos sujets, et de régner sur » vos états. Telle est ma volonté, et ainsi l'exigent » les lois de l'honneur, ou plutôt de la vengeance. » Cette réponse jeta le roi Tigmos dans une colère terrible. Il ordonna à son vizir Aïnsar de rassembler

(1) En Orient, la manière la plus respectueuse d'envelopper une lettre est de la placer dans un petit sac de broderie lié avec un fil d'or et de soie, sur lequel on appose le sceau.

la cavalerie à l'instant même, et d'attaquer l'ennemi à l'improviste. De son côté, le roi Kefid avait donné le même ordre à son vizir Gatrefan; ainsi les deux corps, commandés par les deux vizirs, en vinrent aux mains pendant l'obscurité de la nuit. La mêlée fut confuse et le carnage affreux; enfin l'aurore vint éclairer la défaite de Gatrefan.

» Le vizir Aïnsar rentra triomphant dans le camp du roi Tigmos, au bruit des cymbales et des trompettes. Le roi Kefid était furieux du résultat de cette première affaire. Il rangea lui-même son armée en bataille, et le roi Tigmos en fit autant. De chaque côté, l'armée était composée de dix bataillons, et chaque bataillon de dix mille hommes. La terre tremblait sous les pas des coursiers; l'air retentissait de leurs hennissemens, du son des cymbales et des trompettes, du cliquetis des armes et des cris de guerre des soldats. Le combat fut sanglant, la victoire incertaine, et la perte égale des deux côtés. Les deux rois rallièrent leurs troupes, et passèrent la nuit sur le champ de bataille.

» Le lendemain matin, le roi Kefid parcourut à cheval les rangs de ses soldats, en leur disant : « N'y a-t-il personne parmi nous, mes braves, qui veuille s'élancer dans cette lice et défier les ennemis en com-

bat singulier ? » Un cavalier d'une taille démesurée, qui était monté sur un éléphant, descendit à terre, et, se prosternant aux pieds du roi, lui dit : « Je suis l'homme que demande votre majesté. » Lorsque le roi Tigmos apprit cette provocation, il s'écria aussi à la tête de son armée : « Allons, mes braves, qui de vous aura le plaisir de faire mesurer la terre à ce grand rustre, appelé Berkik ?—C'est moi ! » s'écria un cavalier en mettant pied à terre, et venant baiser les pieds du roi. Ensuite il remonta à cheval et s'avança vers le géant Berkik. « Qui es-tu ? lui cria celui-ci, toi qui oses te présenter devant moi, et braver la force de mon bras ? — Je suis, lui répondit le cavalier du roi Tigmos, Gadankar le Brave, ainsi surnommé par mes exploits. — C'est vrai, s'écria Berkik, j'ai entendu parler de vous autrefois ; mais prenez garde à vous. » A ces mots, Gadankar saisit une massue de fer qui était suspendue à la selle de son cheval, et Berkik tira un sabre gigantesque. Après plusieurs blessures réciproques, et un grand nombre de coups reçus et parés des deux côtés, Berkik succomba sous l'effort de Gadankar, mais le triomphe de celui-ci ne fut pas long : un cavalier de l'armée du roi Kefid s'avança au grand galop. « Je viens vous apprendre, lui cria-t-il, à frapper mon frère et à

lui arracher la vie. » En parlant ainsi il décocha une flèche à Gadankar, qui lui traversa la cuisse droite, et le força à se retirer du combat. Alors la bataille s'engagea de nouveau, et devint générale. C'était un spectacle merveilleux ; les trompettes sonnaient, le hennissement des coursiers remplissait les airs, les lances volaient en éclats, la poussière s'élevait par tourbillons, le jour était changé en une nuit profonde, le sang coulait par torrens ; le combat dura trois jours entiers, et la victoire demeura indécise. Alors le roi Kefid se souvint fort à propos du roi Kanoun, qui était son parent du côté de sa mère. Il lui écrivit pour lui demander du secours, et le roi Kanoun se mit en marche aussitôt. Le roi Tigmos était assis dans sa tente, jetant ses regards au hasard, lorsqu'il vit paraître de loin une nombreuse armée d'hommes environnée d'un nuage de poussière. On voyait briller les sabres et se déployer sept larges étendards. C'était l'armée du roi Kanoun, qui arrivait dans le camp de son allié le roi Kefid.

» Mais laissons ces deux armées en présence l'une de l'autre, et voyons ce que faisait pendant ce tems le prince Djanschah. N'ayant pu obtenir de renseignemens sur le palais de Diamans, il résolut de se mettre en chemin pour en faire lui-même la recher-

che. Il retourna dans la ville des Juifs, et de là se rendit à la montagne, où il trouva le grand oiseau qui l'avait enlevé la première fois dans la peau de la mule. « Ami oiseau, lui dit le prince, oblige-moi de me transporter où vivent ton père et ta mère.—Très-volontiers, répondit l'oiseau; je suis prêt à t'obéir.» Alors il prit Djanschah sur son dos, et vola sans discontinuer pendant huit jours et huit nuits. Il s'arrêta enfin sur le sommet d'une montagne, où Djanschah put à peine ouvrir les yeux à cause de la lumière éblouissante dont il était environné. Cet éclat venait d'un palais de rubis entouré de mille tours de cristal, qu'on avait trouvé au fond de la mer Ténébreuse: Les murs étaient d'émeraudes, de saphirs, de topazes, d'améthystes et autres pierres precieuses, et de là lui venait le nom de palais de Diamans; il appartenait au roi Schehlan, père des trois princesses aux habits de plumes de colombes. Schems avait raconté son aventure à ce prince; ainsi que la reine, il blâma sa fille pour avoir abandonné son époux, qui mourrait d'amour pour elle. Ils lui conseillèrent de retourner auprès de lui. « Ah! dit-elle, s'il m'aime comme il le doit, notre séparation ne sera point longue; nous le verrons bientôt arriver ici, car je lui ai fait connaître ma demeure. » Le roi Schehlan or-

donna de placer une sentinelle pour conduire le voyageur au palais, s'il se présentait par hasard. On chargea de cet emploi un génie appelé Houn. Ayant aperçu le prince, il lui annonça l'agréable nouvelle que son épouse allait lui être rendue, et il courut au palais pour apprendre son arrivée. Le roi des génies éprouva une joie extrême ; il fit monter à cheval ses génies, et vint au-devant de son gendre, qu'il pressa tendrement dans ses bras. Il ordonna de le revêtir d'un magnifique habit d'honneur ; il lui mit sur la tête une couronne faite d'un seul diamant, et le fit asseoir à ses côtés. Ils descendirent à l'entrée du palais, où il fut reçu par la reine, mère de la princesse Schems. « Essuyez vos larmes, dilatez votre cœur, mon cher fils, lui dit-elle ; vous avez atteint le but de vos désirs. »

» Le prince Djanschah, tout ébloui par tant de pierreries dont le feu effaçait l'éclat du soleil, pouvait à peine tenir ses yeux ouverts. Il versa des larmes de joie. Une foule de jeunes beautés le reçurent à l'entrée du harem, où elles l'introduisirent, et il y goûta les plus douces jouissances.

» Pendant ce tems-là le roi Tigmos était dans une fâcheuse situation ; tout son courage l'abandonna, lorsqu'il vit entrer le renfort dont nous avons parlé dans le camp du roi Kefid, qui pouvait alors l'a-

néantir par la supériorité du nombre de ses troupes. Mais, quoi qu'il en puisse arriver, nous ne voulons pas abandonner Djanschah dans le harem où il a retrouvé son épouse bien-aimée.

» Il avait déjà passé plusieurs semaines auprès d'elle, lorsque le souvenir de son père s'offrit à sa mémoire, et il désira vivement en savoir des nouvelles. Le prince apprit qu'il se trouvait alors engagé dans une guerre sanglante avec son mortel ennemi, le roi Kefid. « Amenez-moi mon cheval, s'écria Djanschah; il faut que je vole au secours de mon père.» Il ordonna à mille cavaliers de monter à cheval, et il se mit à leur tête. Mais, au bout de quelques jours de marche, son amour pour Schems l'emporta sur sa tendresse pour son père; et, quoiqu'il lui en coûtat beaucoup d'abandonner ainsi ses compagnons, il partit pendant la nuit et revint au palais de Diamans. Les cavaliers, à leur réveil, ne trouvant plus Djanschah, crurent qu'il était parti en avant, et ils arrivèrent au grand galop dans le camp du roi Tigmos.

» Le désespoir s'empara de l'ame du roi, lorsqu'il apprit que son fils avait disparu. Dans sa douleur et son dépit, il jeta sa couronne à terre, et ses yeux étaient étincelans. « Prenez patience, sire, lui di-

rent ses ministres ; la patience est la clef de la joie (1). — Eh bien ! reprit le roi Tigmos, armons-nous donc de patience. Nous allons retourner dans ma capitale, puisqu'il est impossible de tenir tête à l'ennemi en rase campagne. » Le roi se retira donc avec son armée dans sa capitale, où vint l'assiéger le roi Kefid. Tous les mois, il faisait donner un assaut qui durait sept jours et sept nuits. Le siége dura sept ans, ce qui fit quatre-vingt-quatre assauts, sans compter les sorties des assiégeans.

» Quant à Djanschah, il s'était égaré et ne pouvait retrouver le chemin du palais de Diamans. Après avoir parcouru plusieurs pays sans obtenir de renseignemens sur ce palais, il résolut de s'informer où était la ville des Juifs. Il se trouvait alors précisément aux extrémités de l'Orient, et on lui conseilla de

(1) Proverbe arabe ; les Orientaux en ont un très-grand nombre sur la patience. En voici quelques-uns souvent cités par les Turcs : صبر هر مرضه علاجدر *sabr her maraseh iladjdur*, la patience est un remède contre toutes les maladies. — هر صبرده بر خير وار *her sabrdeh bir khair war*, dans toute patience un avantage. — صبر شادلغك انباختياريدر *sabr schadligun anakhtari dur*, la patience est la clef de la joie. (C'est la traduction littérale du proverbe arabe cité plus haut.) — صبر سلامت ايومك ملعنت) *sabr selamet, ivmek melanet*, la patience attire le salut, l'impatience la malédiction, etc.

voyager avec la caravane. « Elle va d'ici aux Indes, lui dit-on ; de là dans le Khorassan, et du Khorassan dans l'Irak, d'où elle arrive à la ville des Juifs, après un chemin de quinze mois. » Djanschah partit avec la caravane. Pendant le voyage, il s'efforça vainement d'avoir des nouvelles du palais de Diamans ; personne n'en avait entendu parler. Enfin, après un très-long voyage, il arriva à la ville des Juifs et au bord du fleuve, dont le lit était à sec tous les jours du Sabbat. Tout se passa comme à son premier voyage. Il entendit le même crieur proposer mille ducats et une belle esclave à celui qui voudrait travailler pendant un seul jour pour son maître. Djanschah ne pouvait désirer autre chose puisqu'il savait en quoi consistait le travail demandé. Il fut enlevé comme la première fois sur le sommet de la montagne ; ensuite il se mit à la recherche du pavillon de Salomon et du scheïkh Nassr, qu'il voulait consulter. Il erra comme la première fois pendant plusieurs jours à travers des montagnes et des déserts sauvages, où il n'aperçut rien que des plantes et des oiseaux, et pendant toute la route il ne fit autre chose que pleurer. Ayant trouvé le vieux vice-roi à l'entrée du pavillon, il lui raconta toute son aventure et le supplia de lui apprendre où se trouvait le palais de Diamans. « Je n'en sais rien,

répondit-il ; je vous le jure par le puissant Salomon fils de David. Attendez que les oiseaux viennent me faire leur visite annuelle ; peut-être pourront-ils nous en apprendre quelque chose. » Ces paroles ranimèrent un peu le courage de Djanschah, et il attendit avec patience l'arrivée des oiseaux. Ceux-ci parurent enfin par troupes, qui se succédaient l'une à l'autre pour baiser les mains à leur vice-roi et lui rendre hommage. Le vieillard leur demanda des renseignemens sur le palais de Diamans ; mais ils lui jurèrent aussi par le nom de Salomon qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. « Puisqu'il en est ainsi, mon pauvre jeune homme, dit le scheïkh à Djanschah, vous n'avez rien de mieux à faire que de retourner à Kaboul. » En même tems Nassr fit venir un gros oiseau qu'il chargea de transporter le prince à Kaboul, et il lui donna un itinéraire de la route qu'il devait suivre.

» Ils avaient déjà fait une grande partie du chemin, lorsque l'oiseau, voulant consulter la carte pour voir de quel côté il devait diriger son vol, la laissa tomber de son bec dans la mer. Alors, ne sachant plus dans quelle direction aller, il s'abattit à terre précisément à l'endroit où le vice-roi des quadrupèdes faisait sa résidence. Ce dernier lui donna

les indications nécessaires ; mais Djanschah, se trouvant à terre, ne voulut plus traverser de nouveau les airs. « Laissez-moi mourir ici, leur dit-il ; je n'éprouve plus aucun désir de retourner dans ma patrie. » Schah Bedoui (c'était le nom du roi des quadrupèdes qui les gouvernait au nom de Salomon) pria le prince de lui raconter ses aventures, et il en écouta le récit avec beaucoup d'étonnement. « Je te jure, lui dit-il enfin, que je n'ai jamais entendu parler du palais de Diamans ; mais ne désespère pas cependant de le découvrir. Il y a ici des tables qui contiennent une grammaire et un dictionnaire de la langue des quadrupèdes. Étudie-les, afin de pouvoir plus facilement questionner ces animaux lorsqu'ils viendront me faire leur cour annuelle. »

» Les quadrupèdes vinrent, selon leur coutume, rendre hommage à leur roi ; mais aucun d'eux n'avait entendu parler du palais de Diamans. Djanschah était plongé dans le désespoir. Schah Bedoui le conjura de retenir ses pleurs, et lui dit que son frère aîné, qui était un puissant roi des génies, et avait même voulu se révolter contre Salomon ; pourrait peut-être lui donner quelque nouvelle satisfaisante. Bedoui lui remit des lettres de recommandation et lui indiqua le chemin qu'il devait prendre ; puis

l'ayant fait monter sur un animal robuste, il l'envoya vers le roi Schimer son frère aîné. Ce roi se fit raconter toute l'histoire de Djanschah; et lorsque le prince eut terminé son récit, Schimer lui dit : « Mon fils, je n'ai jamais entendu parler de ce palais; je doute très-fort que Salomon lui-même le connaisse. Mais je connais un hermite qui ne demeure pas loin d'ici : c'est un sage très-vénérable, qui peut conjurer les esprits et les génies. Par la puissance de ses conjurations, il peut se soumettre tous les esprits, les animaux, les hommes et les démons. Je suis moi-même forcé d'obéir à son pouvoir, depuis que j'ai eu la témérité de vouloir m'élever contre Salomon; et il n'y a rien dans le monde qui ne soit connu de ce solitaire. S'il plante son bâton en terre, il bourgeonne à l'instant même et produit des fruits par la puissance de ses paroles magiques. Enfin c'est le plus grand des magiciens, et je veux vous envoyer vers lui. »

» Le roi Schimer fit monter son hôte sur un énorme oiseau qui avait quatre ailes, longues chacune de trente aunes. Cet oiseau avait en outre deux pieds d'éléphant; il ne volait que deux fois par an, et mangeait tous les jours deux ânes de l'Irak. Il reçut le prince sur son dos et le transporta sur la montagne

où vivait le magicien Yagmous. Aussitôt que Djanschah fut arrivé, il fit sa prière et se jeta aux pieds du vieillard. Le derviche engagea le prince à lui raconter son histoire. Lorsque Djanschah eut achevé son récit, le magicien lui dit : « C'est surprenant, mon fils, très-surprenant ; mais dans toute ma vie je n'ai jamais entendu parler du palais de Diamans : j'existe cependant depuis le siècle de Noé, et j'ai régné sur les animaux, les génies et les oiseaux jusqu'au tems de Salomon. Attendez l'assemblée générale des génies, des quadrupèdes et des oiseaux qui se réunissent auprès de moi une fois tous les ans ; peut-être, en les interrogeant, pourrons-nous apprendre quelque chose sur le palais de Diamans. » Ce jour arriva ; le derviche et Djanschah accablèrent de questions l'assemblée ; mais qui que ce fût n'avait ouï parler de ce palais. Djanschah fut plus affligé que jamais, et versa des torrens de larmes.

» Un jour qu'il était assis auprès du derviche, tout à coup un oiseau noir et d'une grosseur prodigieuse vint s'abattre aux pieds du vieillard. La première question qui lui fut adressée concernait le palais de Diamans. « Je suis né sur la montagne de Cristal, au-delà de la montagne de Kaf, répondit l'oiseau ; lorsque mes jeunes frères et moi étions encore

tout petits, notre père et notre mère allaient tous les jours nous chercher de la nourriture. Une fois ils restèrent partis sept jours entiers, et nous étions presque morts de faim. Ils revinrent le huitième jour; leur ayant demandé la cause d'une si longue absence, ils nous racontèrent qu'un grand mared, ou démon, les avait arrêtés dans leur chemin pour les conduire au palais de Diamans, où ils avaient eu audience du roi Schehlan, et lui avaient rendu hommage. Voilà tout ce que je sais sur ce sujet; si mon père et ma mère vivaient encore, ils pourraient vous en apprendre davantage. » A ce récit les larmes de Djanschah coulèrent avec une nouvelle abondance. « Ah! mon père, dit-il au derviche, je vous en supplie, ordonnez à l'oiseau de me transporter au lieu de sa naissance sur la montagne de Cristal, derrière la montagne de Kaf. — Oiseau! dit le magicien, fais ce que désire ce jeune homme. — Très-volontiers, répondit l'oiseau; entendre, c'est obéir. » Alors Djanschah se plaça sur son dos; et, après avoir long-tems voyagé à travers les airs, ils s'arrêtèrent sur la montagne de Cristal, d'où ils continuèrent leur route, et arrivèrent enfin au palais de Diamans. Aussitôt que le roi Schehlan fut instruit de l'arrivée du prince, il en éprouva une grande joie; il le fit asseoir auprès de lui sur son

trône. On apporta de l'eau pour lui laver les pieds, et l'on servit ensuite le souper. La mère de Schems, et bientôt après Schems elle-même, vinrent saluer Djanschah, qui se trouvait alors au comble de ses vœux. Schems baisa la première les mains à son époux et seigneur, et ses sœurs imitèrent son exemple. Le roi Schehlan prit alors la parole : « Pardonnez, dit-il, la fatale étourderie de ma fille qui vous a causé tant de chagrins. Vous voilà maintenant au port ; oubliez les tempêtes, ou ne vous les rappelez que pour nous en faire le récit. » Djanschah garda le silence. On le parfuma d'eau de rose, de musc et d'essences précieuses qui le rafraîchirent merveilleusement. Il rouvrit les yeux, et, contemplant l'aimable Schems, il se crut transporté dans le ciel. « Voyez, dit-il à son épouse bien-aimée, voyez quelle nouvelle vie circule dans mes veines ; je ne suis plus consumé par le feu qui dévorait mes entrailles. »

» On le pria ensuite de raconter comment il avait trouvé le chemin du palais, et ce qu'il avait vu de surprenant dans ce voyage entrepris par amour pour la belle Schems. Chacun écouta avec surprise le récit de ses étonnantes aventures, et la reine le remercia au nom de toute la cour ; ensuite elle lui dit : « Main-

tenant tous nos désirs sont accomplis. Demeurez ici avec votre épouse autant que cela vous fera plaisir ; un mois entier, si vous voulez : alors nous vous laisserons retourner avec elle dans votre patrie. »

» On fit de grands préparatifs pour célébrer de nouveau les noces de la princesse Schems. Les fêtes et les réjouissances durèrent pendant deux années entières ; mais à la fin Djanschah rappela à son épouse la promesse que lui avait faite le roi de le laisser retourner auprès de son père, sous la condition qu'ils passeraient une année à Kaboul, et l'autre au palais de Diamans. Alors le roi Schehlan fit faire un vaste trône d'une magnificence extraordinaire, ce qui ne paraîtra point surprenant dans le palais de Diamans, puisqu'on sait que les simples murs en étaient d'émeraudes et de rubis. Sur les marches de ce trône pouvaient se tenir deux cents mamelouks et autant de femmes esclaves. Djanschah et Schems se placèrent sur le trône après avoir pris congé de leurs parens. Deux cents mamelouks, et deux cents jeunes esclaves d'une beauté ravissante, étaient debout devant eux sur les degrés du trône, que quatre génies prirent sur leurs épaules ; puis on les vit s'élever dans les airs avec ce fardeau. Ils le transportèrent ainsi entre le ciel et la terre, faisant chaque jour un chemin de trente

mois ; enfin ils arrivèrent dans la capitale du roi Tigmos. Ce prince se trouvait réduit à la dernière extrémité : il ne lui restait plus d'autre alternative que de mourir les armes à la main, ou de se rendre à son mortel ennemi. Toute la cour était dans la consternation, et le roi Tigmos, consumé par le chagrin, ressemblait plutôt à une ombre qu'à un homme.

« Contemple mon père, dit Djanschah à la princesse ; son aspect seul remplit de douleur. Il faut le secourir : ordonne aux génies qui portent le trône d'attaquer les troupes du roi Kefid. » Schems s'empressa de remplir le désir de son époux, et chargea un génie, appelé Kartasch, de lui apporter le roi Kefid. Le génie obéit sur-le-champ. Il fondit avec ses compagnons sur l'armée du roi Kefid, dont ils firent un carnage affreux. Kartasch saisit le roi, et le fit enlever dans les airs par un autre génie, tandis qu'il porta lui-même le carnage et l'épouvante dans le camp ennemi, en prenant mille formes différentes, tantôt celle d'un éléphant, tantôt celle d'un lion ou d'un tigre. Le roi Tigmos était sur la terrasse de son palais, d'où il aperçut ce spectacle étonnant. C'était aussi une chose merveilleuse, que de voir le roi Kefid suspendu au milieu des airs. Lorsque toute l'armée fut en déroute et taillée en pièces, le génie Kartasch re-

mit le roi Kefid entre les mains du roi Tigmos, qui le fit jeter dans un noir cachot. De toutes parts retentissaient des chants de victoire et des cris de triomphe. La mère de Djanschah s'évanouit de joie en revoyant son fils, et elle ne serait peut-être jamais revenue à la vie, si on ne lui eût jeté au visage de l'eau de rose et de l'essence de musc. Le roi Tigmos fit ouvrir ensuite les portes de la ville, et envoya de tous côtés des messagers pour annoncer son éclatante victoire. Il répandit ses faveurs avec une rare magnificence, et combla de bienfaits toute sa cour. Ne voulant pas le céder au roi Schehlan, il fit célébrer aussi une seconde fois les noces du prince Djanschah. La ville fut brillamment illuminée, et Schems reçut en présent cent jeunes esclaves d'une beauté éblouissante, et un sofa d'une richesse inouie. Mais, pour que tout le monde partageât l'allégresse de ces fêtes, Schems pria le roi Tigmos de rendre la liberté à tous les prisonniers, ainsi qu'au roi Kefid. « Il n'est plus à craindre, ajouta-t-elle, car, grâce à mes génies, je pourrai le mettre à la raison toutes les fois qu'il voudra remuer. » On tira donc le roi Kefid de sa prison, et on le fit monter sur un vieux cheval boiteux. « Schems, lui dit le roi Tigmos, m'a supplié de t'accorder la vie; retourne dans tes états. » Il s'en re-

tourna chez lui sur sa monture boiteuse, tandis que le roi Tigmos, son fils et son épouse, étaient au comble du bonheur. Et ce prince Djanschah, c'est moi, ainsi que je vous l'ai déjà dit en commençant cette histoire; c'est à moi que sont arrivées toutes ces aventures incroyables.

» — Très-bien, dit Beloukia tout étonné. Je vous avais demandé quels étaient ces deux tombeaux entre lesquels je vous vois assis; mais, malgré votre long récit, ma curiosité n'est point satisfaite. Je sais bien maintenant, prince, que vous êtes d'un naturel très-sensible; mais j'ignore encore pourquoi vous êtes assis entre ces deux tombeaux.

»—Nous nagions, poursuivit le prince Djanschah, nous nagions dans une mer de délices, et nous passâmes une année entière auprès de mon père le roi Tigmos, au milieu des fêtes et des plaisirs. Lorsque cette année fut écoulée, nous revînmes, portés par nos génies, au palais de Diamans. — Et ce voyage dura-t-il long-tems, prince? interrompit Beloukia.— Nous voyageâmes pendant dix jours, répondit Djanschah, faisant chaque jour un chemin de trente mois, et nous arrêtant de tems en tems pour nous reposer un peu. Un jour que nous faisions notre voyage annuel, nos génies s'arrêtèrent ici. Schems alla se promener sur

le gazon ; mais un aspic la piqua au pied, et elle mourut sur-le-champ. Ses femmes esclaves remplirent l'air de leurs gémissemens. On lui éleva le tombeau que vous voyez devant vous, et l'on mit tout en usage pour me ramener auprès de mon père. Mais je fis préparer l'autre tombeau pour moi, et je n'attends plus que l'instant où j'y descendrai. »

» Après avoir ainsi terminé son récit, il se mit à verser des larmes plus abondamment encore qu'auparavant, et improvisa ces vers :

« Ma maison, ô ma bien-aimée ! n'est plus une maison depuis que tu l'as abandonnée !

» Le soleil ne se lève plus pour moi, et la douce clarté de la lune » ne brille plus à mes yeux.

» O toi qui ne t'effaceras jamais de mon cœur ! où es-tu ? O toi » qui es si chère à mon cœur ! où es-tu allée ?

» Tu as disparu, et le monde est devenu pour moi un affreux » désert ; oh ! reviens l'embellir par ta présence !

» Ta demeure est abandonnée, et la rosée du ciel n'y répand » plus la fraîcheur. Mes larmes seules arrosent l'asile solitaire de la » mort. »

» Cette histoire frappa Beloukia d'étonnement. « Prince, dit-il à Djanschah, personne plus que moi ne saurait compatir à votre infortune ; mais je ne puis rester plus long-tems auprès de vous : ayez donc la bonté de m'indiquer la route que je dois pren-

dre. » Djanschah s'empressa de satisfaire à cette demande. »

Voilà ce que raconta Yamlikha, la reine des serpens, à Djamasp, dont l'étonnement fut extrême. « Reine, lui dit-il, est-ce ainsi que se termine cette histoire? — En voici la conclusion, répondit-elle. Il y a vingt ans à présent, que j'envoyai en Égypte un grand serpent avec une lettre pour Beloukia. A peine Beloukia eut-il lu la lettre, qu'il dit au serpent : « Vous êtes donc un envoyé extraordinaire de la part de votre reine? je désirerais bien lui faire ma cour ; ainsi permettez que je vous accompagne. — Fermez seulement les yeux, répondit le serpent, et vous vous trouverez au pied de la montagne où la reine a choisi sa demeure habituelle. » Beloukia ferma les yeux, et se sentit en effet transporté au pied de la montagne ; mais la reine ne s'y trouvait point alors, parce qu'elle était avec ses troupes sur la montagne de Kaf. Le serpent fit les honneurs du palais à Beloukia, et le pria de lui raconter ses aventures depuis sa séparation d'avec la reine, jusqu'au moment où il avait rencontré Djanschah. Beloukia, qui s'ennuyait beaucoup, ne voulut pas rester plus long-tems sur la montagne, et témoigna le désir de s'en retourner chez lui. On lui dit que, si telle était son intention, il n'avait qu'à fermer les yeux. Il les

ferma, et se trouva au même instant dans son palais, sur la montagne de Mokatem, en Égypte.

» A mon retour, poursuivit la reine des serpens, j'appris, de la bouche du serpent qui avait été mon ambassadeur extraordinaire, toutes les aventures que je viens de vous raconter.

—Mais vous avez oublié, ô reine! dit Djamasp, de me raconter la fin du voyage de Beloukia, depuis sa séparation d'avec Djanschah jusqu'à son retour en Égypte.

—Lorsque Beloukia, dit la reine, eut pris congé de Djanschah, il se frotta la cheville des pieds pour marcher sur la mer. Il continua sa route pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et arriva enfin dans une île couverte d'une riche et délicieuse végétation. Au milieu de cette île s'élevait un arbre immense; sous cet arbre était une table couverte de plats de mille couleurs différentes. Sur l'arbre se tenait un oiseau dont les pieds étaient d'argent, le bec de rubis, les plumes d'émeraudes et autres pierres précieuses. Cet oiseau chantait les louanges de Dieu et de Mohammed son prophète. Beloukia, étonné d'entendre le nom de l'élu de Dieu qu'il désirait depuis si long-tems voir face à face, dit à l'oiseau : « Qui es-tu, mon ami? » L'oiseau répondit : « Je

suis un des oiseaux du paradis. Après qu'Adam eut été chassé du paradis terrestre, par l'ordre du Dieu tout-puissant, il se couvrit, comme vous savez, avec quatre feuilles d'un arbre du paradis pour cacher sa nudité. Lorsque Adam vint sur la terre, ces quatre feuilles tombèrent sur le sol, et furent changées en choses tout à la fois utiles et agréables aux hommes: La première fut mangée par un ver, qui depuis ce tems produit un tissu délié et délicat : c'est le ver à soie. La seconde fut mangée par une gazelle, qui depuis cet instant est l'animal qui donne le musc. La troisième servit de pâture à des abeilles, et se changea dans leurs corps en cire et en miel. La quatrième resta dans l'Inde, et produisit, en se pourrissant, toutes les plantes odoriférantes et les parfums de cette région. Je quittai alors le paradis, et depuis ce tems j'habite cette contrée, et tous les vendredis je porte le repas aux saints qui vivent sur la terre. Lorsqu'ils sont dans l'extase de la prière, ils viennent ici pour goûter quelques-uns des mets du paradis. » Beloukia, qui faisait partie des saints depuis son amour pour Mohammed, se mit à manger. A peine avait-il avalé quelques bouchées qu'il vit paraître le grand prophète Khizr (1), gardien de la fontaine de vie. Belou-

(1) Il existe différentes traditions sur *Khizr* ou *Khizer* خضر.

kia se leva pour s'éloigner par respect ; mais l'oiseau lui ordonna de rester assis.

» Khizr pria Beloukia de lui raconter son histoire, ce qu'il fit sans oublier la plus petite circons-

si ce fut un prophète, un saint, le prophète Élie, ou enfin le vizir d'Alexandre, ainsi que le prétendent beaucoup de personnes, c'est ce que n'explique point la légende. Cependant, selon l'opinion la plus générale, Khizr fut un sage qui naquit au tems de Moïse, comme Lokman au tems de David. Il eut le bonheur de trouver la fontaine de vie, et depuis il en est le gardien sur la terre. La fontaine de vie se trouve dans la région des Ténèbres ; elle est environnée d'une lueur verte, et gardée par Khizr, qui est doué d'une jeunesse éternelle et revêtu d'un manteau vert. Lorsque la terre se rajeunit au printems, c'est Khizr qui orne les arbres de leur vert feuillage, et qui déroule le vert tapis des prairies ; c'est lui qui découvre les fontaines, et mêle à la pourpre dont les cieux se colorent le soir des teintes d'un vert léger. Il existe sur la terre dans une jeunesse et une beauté éternelles, tandis que l'âge des hommes et les révolutions de la nature suivent leur marche invariable. C'est pourquoi les plaines verdoyantes et les eaux fugitives, comme image de la jeunesse et de la vie, sont placées sous sa protection spéciale. Khizr est un des principaux personnages de la mythologie des Orientaux ; la puissance vitale personnifiée, qui anime toute la nature et la rajeunit sans cesse ; le préservateur du danger, le guide dans le désert de la vie, comme il fut aussi le guide de Moïse dans un voyage qu'ils entreprirent pour se convaincre de la destinée et de la prédestination. Ce prophète mystérieux représente, dans le monde des apparitions, une sorte de Némésis qui rabaisse et châtie l'orgueil et les excès du pouvoir ; c'est pourquoi il paraît partout

tance. Après avoir terminé son récit, il dit à Khizr : « Permettez-moi maintenant de vous adresser une question ; combien y a-t-il loin d'ici en Égypte ? — Il faut trente-cinq ans, répondit le prophète, pour faire la route. »

» Beloukia fondit en larmes à cette réponse ; il saisit les mains de Khizr et les baisa en lui disant : « Délivrez-moi, je vous en supplie, de ces voyages perpétuels dans les régions étrangères ! — Essuie tes larmes, répondit Khizr ; Dieu a écouté ta prière et m'a envoyé ici pour te ramener en Égypte. Enlace tes bras autour de mon corps ; serre bien et ferme les yeux ! » Beloukia fit ce qu'on lui ordonnait. « Maintenant tu peux rouvrir les yeux, lui dit Khizr. » Beloukia ouvrit les yeux et se trouva devant la porte de son palais. Il porta ses regards autour de lui pour chercher Khizr ; mais celui-ci avait disparu. Belou-

comme un messager de vengeance envers les rois. — Le scheïkh Abou Ferah Abderrahman ben Ali, surnommé Ibn Djousi, a composé, sur ce gardien de la fontaine de vie, un ouvrage spécial écrit en arabe, et intitulé : عجالة المنتظر في شرح حال الخضر *Idjalet-al-muntazir fi scherhi halil-Khizir*, c'est-à-dire l'Empressement de l'attente pour l'éclaircissement de l'état de Khizr. — Voyez le *Rosenœl*, ou Traditions des Orientaux, par M. de Hammer, t. 1, pag. 117.

kia, entrant dans le palais, y retrouva sa mère chargée d'années, et qui pensa mourir de joie en revoyant son fils.

» La nouvelle du retour de Beloukia se répandit bientôt dans toute la ville. Chacun s'empressa d'accourir pour le voir et lui apporter des présens. On le supplia de raconter ses aventures merveilleuses; mais il ne put achever son récit, car tous ceux qui l'écoutaient fondaient en larmes, tant ils étaient émus par ces incroyables événemens.

— Oui, c'est en effet très-touchant, dit Djamasp en interrompant la reine; et j'aurais bien aussi sujet de pleurer moi-même, puisque vous ne voulez pas me laisser retourner chez moi. — Djamasp, dit la reine des serpens, je vous connais; vous me trahirez, vous serez parjure : vous me ferez perdre la vie en allant au bain; cette démarche me causera une mort certaine. »

Djamasp renouvela ses sermens; et la reine, ayant achevé son histoire et ne sachant plus comment dissiper l'ennui et le chagrin de Djamasp, se trouva enfin forcée de le laisser partir. Elle appela un grand serpent, et lui ordonna de conduire Djamasp sur la terre. Celui-ci, après avoir pris congé de la reine, suivit le serpent et arriva chez lui au

coucher du soleil. Il frappa à la porte de sa maison : sa mère vint ouvrir ; mais, en apercevant son fils, elle poussa un grand cri et tomba évanouie dans ses bras. Sa femme, accourue à ce cri, éprouva la même surprise, et tomba aussi privée de sentiment dans les bras de son mari. Toutes deux se crurent transportées dans le ciel en voyant que Djamasp leur était rendu, et elles s'abandonnèrent aux transports de la joie la plus vive.

Après les premiers épanchemens d'une tendresse mutuelle, Djamasp s'informa de ses anciens camarades les bûcherons. « Ce sont eux-mêmes, répondit sa mère, qui nous avaient apporté la nouvelle que tu avais été dévoré par un tigre. Ils sont maintenant de riches marchands et font de grandes affaires. — Ma mère, reprit Djamasp, vous irez demain leur annoncer que je suis de retour de mon voyage, et vous les inviterez à venir me voir. » Les bûcherons ne furent pas peu surpris en apprenant cette nouvelle. Ils changèrent de couleur tout-à-coup, et firent un riche présent à la mère de Djamasp, en lui promettant de se rendre chez elle le lendemain. Ils se rassemblèrent tous aussitôt pour se concerter entre eux sur les moyens de réparer l'injustice dont ils s'étaient rendus coupables envers Djamasp, et convinrent de lui

donner chacun la moitié de ce qu'ils possédaient en mamelouks, en esclaves et en marchandises. Les bûcherons se rendirent chez lui pour lui offrir ces présens et le prier d'oublier leur faute. Djamasp le leur promit sincèrement. Ensuite, ils l'engagèrent à venir au bain avec eux. « Non, répondit-il, car j'ai fait vœu de ne jamais aller au bain. — Vous viendrez au moins dîner avec nous, reprirent-ils. » Et Djamasp accepta cette invitation.

Sept jours se passèrent ainsi en fêtes, tantôt chez un marchand, tantôt chez l'autre. Djamasp s'établit aussi comme marchand, se livra au commerce, et menait une vie très-agréable.

Un jour qu'il était allé se promener hors de la ville, Djamasp rencontra un de ses anciens amis qui possédait des bains publics, et ils se trouvaient précisément devant la porte de son établissement. Les deux amis s'embrassèrent et se témoignèrent mutuellement le plaisir qu'ils éprouvaient de se revoir. « Entrez, dit le maître des bains; je veux vous traiter à ma manière; je sais que vous avez toujours été un grand amateur de bains. — Non! répondit Djamasp; j'ai juré de ne plus jamais y aller. — Je vous en supplie au nom de notre ancienne amitié, reprit l'autre, faites-moi le plaisir d'entrer. — Mon ami,

dit Djamasp, ne m'exposez pas à la tentation ; vous rendriez mes enfans orphelins, et moi-même malheureux et coupable d'un grand parjure. — Ce sont les visions d'une humeur mélancolique, repartit le maître des bains. Toutes les suites funestes de la violation de votre serment, je les prends sur ma tête. Venez ! c'est à genoux que je vous en prie. »

Cette légère altercation ayant fait quelque bruit, une foule de personnes qui venaient aux bains se rassemblèrent autour de Djamasp, et prirent parti pour le maître du bain. Ils pressèrent Djamasp de se rendre aux désirs de son ami ; ils se saisirent de lui, le poussèrent devant eux, le firent entrer dans le bain et le déshabillèrent malgré ses protestations qu'il ne voulait pas se baigner. Plus de vingt personnes à la fois se mirent à lui verser de l'eau sur la tête pour le laver ; et, lorsque cette opération fut terminée, on le frotta et on l'essuya. A peine Djamasp avait-il repris ses habits qu'on vint l'avertir que le grand vizir était à la porte du bain avec soixante mamelouks, et demandait à lui parler. Djamasp s'empressa de se rendre aux ordres du vizir. Celui-ci le conduisit au palais du sultan où l'attendait un splendide festin. Après le repas, le vizir fit présent à Djamasp de deux robes d'honneur, qui valaient

chacune mille pièces d'or. Djamasp ne savait à quoi attribuer ces marques d'honneur, lorsque le vizir lui dit : « Le sultan notre maître est dangereusement malade, et l'on m'a dit que vous seul étiez en état de le guérir. — Je ne suis point médecin, répondit Djamasp ; cependant je suis prêt à me conformer aux ordres du roi. » Djamasp, précédé d'un corps nombreux de soldats, s'avança entre deux rangs de gardes ; et, après avoir traversé sept cours, il se trouva dans l'intérieur du palais. Le sultan s'appelait le roi Gouserdan. Mille princes étaient assis autour de lui sur des trônes d'or, deux mille gouverneurs se tenaient debout devant lui, et derrière mille bourreaux avec le sabre nu à la main. Le roi dormait sur son trône et avait le visage couvert d'un voile. Djamasp fut d'abord un peu troublé à cet aspect ; mais, s'étant rassuré, il baisa la terre au pied du trône, et s'assit sur un siége, que lui indiqua le vizir, à la droite du roi Gouserdan.

On servit le dîner, et, lorsque le repas fut terminé et que chacun se fut lavé les mains, on enleva la table. Alors le vizir se leva, et, prenant Djamasp par la main, le conduisit auprès du roi, puis écarta le voile qui lui couvrait le visage. « Rends-nous le service, dit alors le vizir à Djamasp, d'adresser la parole au roi ;

voilà tout ce qu'on exige de toi, et nous t'accorderons tout ce que tu souhaiteras.

— Je sais bien, répondit Djamasp, que je suis le fils de Daniel, le prophète de Dieu ; mais je n'en suis pas moins, je vous l'avoue franchement, un ignorant. Dans toute ma vie je n'ai jamais étudié qu'un mois ; si, pendant ce mois, j'avais acquis assez de connaissances en médecine pour guérir le roi, je le ferais sans hésiter ; mais j'avoue, avec regret, que je n'en ai pas la plus légère notion.

— Ne cherchez pas à vous excuser, reprit le vizir ; nous savons tous que vous seul pouvez guérir le roi. — Comment cela ? demanda Djamasp ; veuillez me l'apprendre. — On a ordonné au roi, répondit le vizir, du lait de la reine des serpens, et vous seul savez où elle demeure. » Lorsque Djamasp entendit ces paroles, il se repentit amèrement d'avoir violé son serment en se mettant au bain. « Je ne connais point la reine des serpens, répliqua-t-il ; je ne sais point où elle demeure. — Vous faites un mensonge, s'écria le vizir ; vous avez passé deux ans auprès d'elle, et je puis vous le prouver à l'instant même. — Comment cela ? dit Djamasp. — Voici une lettre, reprit le vizir, qu'on m'a remise entre les mains, et par laquelle je vois que non-seulement vous avez

passé deux ans auprès de la reine des serpens, mais encore que vous avez violé la promesse que vous lui aviez faite de ne point entrer au bain, et que depuis ce moment votre ventre est devenu tout noir. Montrez-nous-le. — Mon ventre, répondit Djamasp, est noir depuis le jour que je suis venu au monde. — Cela est faux, dit le vizir; car je sais, par des mamelouks que j'avais placés dans la salle du bain, qu'à votre entrée vous aviez encore le ventre blanc; il n'est noir que depuis votre retour. »

En entendant tout cela, Djamasp fut plus affligé que jamais de ce qui venait de lui arriver. Mais il crut devoir persister dans son désaveu, et il continua d'affirmer qu'il ne connaissait point la reine des serpens et qu'il n'en avait jamais entendu parler. Alors le vizir appela deux bourreaux pour le mettre à la question. Djamasp endura long-tems tous les tourmens possibles avant d'avouer la vérité; mais à peine l'eut-il fait, que le vizir vint lui baiser les mains et la tête. « Pourquoi nier, lui dit-il, une chose bien connue; nous savons même le lieu où vous avez été jeté dans la fosse à miel, et d'où vous êtes allé auprès de la reine des serpens. » Djamasp avoua tout; on le revêtit d'une robe d'honneur; on le fit monter sur un cheval magnifiquement équipé,

et on le conduisit sous une nombreuse escorte jusqu'à la caverne où il avait été descendu dans une fosse à miel. On brûla des parfums, on prononça des formules magiques, et toutes les purifications et formules conjuratoires furent employées. Djamasp conjura la reine des serpens de se montrer à lui. Tout-à-coup s'ouvrit une vaste porte d'où sortit un cri si épouvantable, que tous les assistans tombèrent le visage contre terre, et quelques-uns d'entre eux restèrent morts de terreur. Un serpent, de la grosseur d'un éléphant, s'avança en vomissant des flammes. Il portait sur son dos un bassin d'or dans lequel était un autre serpent avec un visage humain brillant comme l'or. C'était la reine des serpens elle-même. Aussitôt qu'elle aperçut Djamasp, elle s'écria : « Où sont les promesses et les sermens que tu m'avais faits ? Mais je le vois, personne ne peut éviter sa destinée ; la mienne était attachée à la tienne, et celle du roi Gouserdan à la mienne. » A ces mots elle se mit à pleurer, et Djamasp mêla ses larmes aux siennes.

Le vizir, s'étant approché, avança la main pour saisir la reine. « Malheur à toi si tu me touches ! lui cria-t-elle ; tu vas être réduit en cendres à l'instant même. Il n'est permis qu'à Djamasp de m'approcher,

Qu'il me place dans un bassin de porcelaine et me porte sur sa tête.» Djamasp fit ce qu'elle ordonnait, et l'on se mit en marche pour revenir au palais. Chemin faisant, la reine dit à Djamasp en lui parlant à l'oreille : « Lorsque nous serons dans la maison du vizir, il t'ordonnera de me couper en trois pour me faire mourir. Refuse d'obéir et laisse-le faire cette action lui-même. Il ne manquera pas de me couper en trois; mais au même instant le roi l'enverra chercher. Le vizir me mettra dans un vase de cuivre qu'on placera sur le feu, et il te chargera de le faire bouillir pendant son absence jusqu'à ce que ce vase écume. Ensuite il t'ordonnera de prendre cette première écume, d'en remplir un vase, de la laisser refroidir, et de la boire comme un remède universel contre toutes les maladies; puis de faire écumer le pot une seconde fois, de remplir un second vase de cette écume, et de garder ce vase jusqu'à son retour. Mais je te conseille bien de changer de vase avec le vizir; tu verras l'effet que produira le premier, et, quant au second, je t'assure qu'il te communiquera tous les genres de science et de sagesse. Mets ma chair dans un plat de bronze pour la présenter au roi. Après en avoir mangé assez, il s'essuiera la bouche. D'abord il éprouvera une grande chaleur

intérieurement ; il faudra lui donner une boisson rafraîchissante, et, avec l'aide de Dieu, il aura bientôt recouvré la santé. »

A peine la reine des serpens avait-elle fini de dire ces mots à Djamasp qu'on arriva à la demeure du vizir. Alors celui-ci pria Djamasp de couper en trois la reine des serpens ; mais il refusa de le faire, et le vizir se chargea lui-même de cette opération. Djamasp pleura amèrement en voyant ces apprêts. Le vizir ne fit qu'en rire, et, frappant la malheureuse reine, il coupa son corps en trois. Tout se passa exactement comme elle l'avait prédit. Lorsque le vizir fut de retour, il demanda le deuxième verre ; mais Djamasp, lui donnant le premier, garda l'autre pour lui. Le vizir, ayant bu le sien, enfla d'une manière si extraordinaire qu'il devint gros comme un éléphant, et ne pouvait remuer aucun de ses membres. Ainsi se vérifia ce proverbe : « Celui qui creuse une fosse pour son frère y tombe le premier. »

Djamasp resta tout stupéfait en voyant l'effet de ce breuvage. D'abord il craignit de boire le second verre ; mais il pensa que le vizir ne l'aurait point réservé pour lui s'il eût été dangereux, et, se rappelant en même tems les dernières volontés de la reine des serpens, il fit un effort sur lui-même et s'arma

de courage. « Je mets ma confiance en Dieu ! s'écria-t-il. » Puis, ajoutant : « *Au nom du Dieu clément et miséricordieux !* » il vida le second verre jusqu'à la dernière goutte. Au même instant Dieu ouvrit dans son cœur la source de la sagesse, et enrichit tout-à-coup son intelligence de tous les trésors de la science, ce qui combla de joie Djamasp. Il mit la chair dans un bassin de bronze, et sortit de la maison du vizir pour se rendre au palais du roi. Chemin faisant, il leva les yeux en haut : toutes les merveilles du ciel furent dévoilées à ses regards ; il vit la marche des planètes ; il entendit l'harmonie des sphères (1), et devint en un instant le plus habile des astronomes et des astrologues, des géomètres et des mathématiciens. Ensuite il abaissa du ciel ses regards vers la terre qu'il avait si souvent considérée avec indifférence. Il comprit le langage des plantes et des arbres qui s'entretenaient ensemble (2). Chaque plante et

(1) Selon la mythologie des anciens Persans, *Anahid* ناهيد (l'Ἀναιτις des Grecs), génie femelle qui habite l'étoile du matin, qui préside à l'amour et donne la lumière, dirige la marche harmonieuse des astres avec les sons de sa lyre, dont les cordes sont formées par les rayons du soleil.

(2) Le passage suivant de la préface dont M. Garcin de Tassy a fait précéder sa traduction des *Oiseaux et les Fleurs*, allégories mo-

chaque pierre lui révélèrent leurs vertus et leurs propriétés. Djamasp devint tout-à-coup parfait naturaliste, médecin, chimiste et magicien. Enrichi de toutes ces connaissances, il se présenta devant le roi.

Djamasp commença par lui apprendre la mort du grand vizir; le roi le pleura, ainsi que les autres vizirs. « Mais il se portait si bien il n'y a qu'un instant! dit le roi; comment donc est-il mort si soudainement? — Il a voulu boire l'élixir de la sagesse, répondit Djamasp; mais il a pris à la place un autre vase rempli d'un breuvage pernicieux, qui a produit un effet si extraordinaire que le vizir, s'enflant à vue d'œil, est resté sans vie. Mais votre majesté ne doit point s'en inquiéter; je puis la guérir moi-même. Que votre majesté veuille seulement manger un peu de cette chair de la reine des serpens. » Le roi, en

rales d'Azz-Eddin-Elmocadessi, expliquera ce qu'il faut probablement entendre ici par le langage des plantes et des arbres.

« Azz-Eddin commence par établir qu'il n'est rien dans la nature » qui ne soit doué de la faculté de se faire entendre d'une manière » sensible ou intellectuelle. A l'homme seul est réservé l'usage de la » parole; mais les autres créatures animées ou inanimées semblent » aussi s'exprimer dans un langage figuré, dont leur manière d'être, » leurs propriétés, leurs habitudes donnent l'intelligence. On nomme » cette sorte de langage لسان الحال, *langage de l'état* ou *de la* » *situation*, ce que l'on peut rendre par *langage muet*. »

ayant mangé, s'essuya la bouche, et ressentit intérieurement une chaleur qui fut bientôt suivie de froid. Alors Djamasp lui fit donner une légère potion, et l'engagea à dormir un peu. Le roi suivit ce régime pendant trois jours entiers, et au bout de ce tems toute la peau lui tomba depuis les pieds jusqu'à la tête. Djamasp lui conseilla d'aller au bain, et il en sortit tout-à-fait guéri et blanc comme de l'argent. Le roi ordonna de célébrer une fête magnifique, et fit asseoir Djamasp à ses côtés. Toute la cour adressa ses félicitations au sultan sur le retour de sa santé. Ce prince, ayant remercié ses ministres et les grands de l'empire, éleva Djamasp à la dignité de premier vizir; ensuite il dit : « Celui qui l'aime, m'aime; celui qui l'honore, m'honore; celui qui lui obéit, m'obéit à moi-même. » Tous les grands s'empressèrent de rendre hommage à Djamasp. Le roi le fit revêtir d'une robe d'honneur enrichie de diamans et de pierres précieuses; il lui fit donner en outre deux cents mamelouks et un grand nombre de chevaux d'un grand prix, sans compter les chameaux, les troupeaux et les mulets. Investi de la charge de premier vizir, Djamasp retourna chez lui accompagné de tous les émirs, les vizirs et les gouverneurs qui étaient bien aises de lui faire aussi leur cour. Ses anciens cama-

rades les bûcherons se rendirent auprès de lui, et il les accueillit avec la plus grande bienveillance. Ensuite il se rendit de sa maison au palais de l'ancien vizir, dont il prit possession.

Ainsi Djamasp le bûcheron, sortant de sa profonde ignorance, devint, par un effet de la toute-puissance de Dieu, grand vizir, et le plus savant et le plus éclairé des hommes dans toutes les connaissances. Un jour il dit à sa mère : « Comment se fait-il que mon père Daniel, ce grand prophète, ne m'ait rien laissé après lui ? » Sa mère se ressouvint alors des cinq feuilles de papier que Daniel lui avait ordonné d'enfermer dans une cassette pour remettre à son fils. « Ton héritage, répondit la mère, consiste en cinq feuilles qui faisaient partie d'un livre que possédait ton bienheureux père. — Où sont ces feuilles ? demanda Djamasp, et qu'est devenu le reste du livre ? — Tu sauras, mon fils, reprit-elle, que ton bienheureux père possédait un livre qui renfermait tous les secrets de la nature, et dont il voulait se servir pour trouver un remède contre la mort. Comme il se promenait sur les bords de l'Oxus en lisant attentivement ce livre, tout-à-coup il aperçut l'ange Gabriel, qui frappa si violemment sur le livre qu'il le lança dans les eaux du fleuve, et il n'en resta que les

cinq feuilles que ton père tenait à la main. Ce sont ces cinq feuilles, soigneusement conservées par lui depuis ce tems, qui forment l'héritage qu'il t'a laissé. »

Djamasp ouvrit la cassette et y trouva les cinq feuilles qui contenaient, non les sciences mystérieuses et les secrets de la nature (car toute cette partie avait été jetée dans l'Oxus), mais un précis de toutes les connaissances fondées sur la saine raison. Ces cinq feuilles ne renfermaient donc que la véritable science qu'on peut acquérir dans les livres, et qui, depuis ce tems, s'est répandue sur la terre. Toutes les autres connaissances, qui sont le partage des hommes et dont ils se glorifient, appartiennent à ce genre de sciences, qui furent départies à Djamasp lorsqu'il but le second flacon de l'essence de la reine des serpens, ou aux fausses connaissances qui gonflent et causent de suite la mort, comme il arriva au présomptueux vizir.

DLXV[e] — DLXXVIII[e] NUIT.

LA VILLE D'AIRAIN.

Le khalife Abdalmelek, fils de Merwan, de la famille des Ommiades, qui avait établi sa résidence à Damas, s'entretenait un jour avec ses courtisans de la vaste et merveilleuse puissance du roi Salomon, qui s'était soumis les hommes et les animaux, et avait enfermé prisonniers des génies dans des vases d'airain scellés de son sceau.

Talib, fils de Sehl, raconta, entre autres aventures très-surprenantes, qu'une fois, dans un voyage qu'il faisait aux Indes, son vaisseau avait été jeté par une tempête dans un pays inconnu. Ce pays était habité par des sauvages noirs qui s'enfuirent à la vue du vaisseau, car ils n'avaient jamais vu d'autres hommes. Ils revinrent cependant après, apportant des présens et des provisions. Les gens de l'équipage descendirent à terre et allèrent se promener dans l'île. Ils rencontrèrent deux pêcheurs, dont l'un amena dans ses filets un vase de bronze scellé du sceau de Salomon. Ils levèrent le couvercle de ce vase,

et il en sortit une fumée noire, avec une voix qui fit entendre ces paroles : « Pardon ! pardon ! prophète de Dieu. » La fumée se forma à l'instant même en un énorme géant, qui se perdit dans les nuages. Les gens de l'équipage, frappés de terreur, tombèrent sans connaissance ; mais les noirs ne trouvèrent rien de surprenant dans cet événement. D'après leur récit, Salomon renferma les génies rebelles dans ces vases, et les jeta ensuite à la mer. Ils se trouvaient quelquefois remis en liberté, comme il arriva dans cette circonstance, et alors ils demandaient pardon au prophète de Dieu de leur rebellion.

Ce récit intéressa vivement le khalife Abdalmelek, et il témoigna le plus grand désir de voir un de ces vases d'airain scellés avec le sceau du roi Salomon. « Rien n'est plus facile, reprit Talib, fils de Sehl. Le pays des noirs, où nous fûmes jetés par notre naufrage, est situé au milieu de l'Afrique, entre l'Égypte et Mogrib ; ordonnez à vos gouverneurs dans ces deux provinces, de vous faire chercher de ces vases d'airain. — Tu as raison, Talib, dit le roi, et je te charge toi-même de cette commission. » Ensuite il fit écrire deux lettres, l'une à son frère Abdalaziz, vice-roi d'Égypte, et l'autre à Moussa, fils de Nassir, vice-roi de Mogrib, par les-

quelles il leur ordonnait d'accompagner en personne Talib dans la recherche de ces vases, et de n'épargner, dans cette circonstance, ni la peine ni la dépense. Il fit donner en même tems une somme considérable à Talib, et une nombreuse escorte avec laquelle il prit le chemin de l'Égypte. Abdalaziz, frère du khalife et vice-roi d'Égypte, ayant lu la lettre, la porta sur sa tête en signe d'obéissance. Il n'attendait plus que l'arrivée de Moussa, fils de Nassir et vice-roi de l'Afrique occidentale, pour commencer la recherche qui lui était prescrite. Ce dernier arriva enfin, et l'on s'occupa de trouver un guide expérimenté.

Dans un conseil d'état, qui fut convoqué à cet effet, on choisit le scheïkh Abdos-Samed Ben Alkodos Almasoudi, qui, pendant sa longue carrière, n'avait fait que parcourir toutes les régions de la terre. On le fit venir, et on lui fit connaître le désir du khalife, en le priant de seconder cette entreprise par ses connaissances. « Le chemin est très-long et peu fréquenté, reprit le scheïkh. » Le roi d'Égypte lui demanda combien il y avait de journées de chemin. « Deux ans et un mois, répondit le scheïkh, pour aller, mais il faut beaucoup plus de tems encore pour revenir; de plus, on se trouve environné de mille dangers, et vous devez prendre de sûres

mesures pour maintenir la tranquillité durant votre absence. »

Abdalaziz confia les rênes du gouvernement à son fils Haroun, jeune prince doué d'un caractère ferme, et capable de diriger, d'une main assurée, le timon des affaires. Son père, après avoir ainsi pourvu à la sûreté de l'état, se prépara à partir. « Faites charger mille chameaux, dit le scheïkh Abdos-Samed, avec de l'eau renfermée dans des vases d'airain, car nous aurons à traverser un désert de quarante journées de chemin, où nous serons exposés sans une goutte d'eau au souffle brûlant du Semoum(1). De plus, faites charger mille autres chameaux

(1) Presque tous les voyageurs qui ont visité l'Orient parlent de ce vent, auquel les Arabes du désert ont donné, à cause de ses funestes effets, le nom de *semoum*, c'est-à-dire *poison*. Sa chaleur cause souvent la mort : elle est portée à un point si excessif, dit Volney, qu'il est difficile de s'en faire une idée sans l'avoir éprouvée; mais on en peut comparer l'impression à celle qu'on reçoit d'un four au moment qu'on en tire le pain. Malheur aux voyageurs qu'un tel vent surprend en route loin de tout asile! ils en supportent tout l'effet, qui est quelquefois porté jusqu'à la mort. Le danger est surtout au moment des raffales; alors la vitesse accroît la chaleur au point de tuer subitement avec des circonstances singulières; car tantôt un homme tombe frappé entre deux autres qui restent sains, et tantôt il suffit de se porter un mouchoir aux narines, ou d'en-

de provisions de bouche, et prenez des charpentiers et des forgerons, car ils pourront nous être utiles; mais n'emmenez point d'autres bêtes que des chameaux, car eux seuls peuvent supporter les fatigues du voyage. » Ils se mirent en chemin au nom de Dieu. Après avoir voyagé une année, un jour le scheïkh Abdos-Samed s'écria : « Dieu est grand! mais je crois avoir perdu le véritable chemin, car je ne me reconnais pas du tout dans cette contrée. Dieu nous conduira, poursuivons notre route, et mettons notre confiance en lui! » Ils arrivèrent dans une plaine immense et unie comme la mer lorsqu'elle est tranquille. Ils aperçurent, au milieu de cette plaine, comme un nuage de fumée, et quelque chose de brillant vers lequel ils se dirigèrent.

C'était un palais magnifique, dont le toit était couvert avec des tables de bois d'ébène incrustées d'or. Les portes d'acier de la Chine éblouissaient les yeux; les colonnes de ce palais avaient quatre mille pas de circonférence; et ce que les voyageurs avaient pris pour de la fumée était un dôme de plomb noir. Au reste, il n'y avait point d'autres êtres vivans que

foncer le nez dans un trou de sable comme font les chameaux, ou de fuir au galop comme font les Arabes.

des hiboux et des corbeaux qui y avaient leurs nids, et remplissaient l'air de leurs cris lugubres. « Il n'y a de Dieu que Dieu! s'écria l'émir Moussa, frappé d'étonnement. O palais, que sont devenus tes habitans? Ils dorment du sommeil de la mort, comme s'ils n'avaient jamais vécu! Où est la pompe des princes et des rois qui ont habité dans tes murs? Dieu les a dispersés comme le vent disperse la paille légère! Allons, entrons! » poursuivit-il, en se tournant vers le scheïkh Abdos-Samed, qui prononça les paroles suivantes du Koran : « Vous fuirez peut-être devant » un objet qui sera un bienfait pour vous. Dieu soit » loué à cause de ses innombrables bienfaits et de » sa miséricorde infinie! » — Pourquoi, demanda l'émir Moussa, avez-vous prononcé cette prière? — Réjouissez-vous, prince, dit le scheïkh, maintenant nous avons traversé le désert, et nous n'avons plus rien à craindre des animaux féroces. Car, quoique je ne sois jamais venu dans cette contrée, je la connais d'après la description que m'en a faite un voyageur. Il allait, comme nous, à la ville d'Airain; et, s'étant aussi égaré dans sa route, il vint dans ce palais. De ce lieu, nous avons encore un mois jusqu'à la ville d'Airain, et de là encore quatre mois jusqu'à l'endroit de la mer où se trouvent les vases que nous

cherchons. — Ne pourriez-vous pas nous apprendre, dit l'émir Moussa, qui a possédé ce palais ? — Non, répondit le scheïkh, je n'en sais rien du tout, mais je crois qu'il a appartenu à Alexandre.» En parlant ainsi, ils s'approchèrent du palais, dont les portes étaient fermées. Ils entrèrent dans une avant-cour dont les murs étaient enrichis d'or et de pierres précieuses; sur la porte était gravée l'inscription suivante en grec ;

« Entre ici pour apprendre l'histoire de ceux qui furent autre-
» fois les maîtres du monde. Ils ont passé comme des voyageurs em-
» pressés, et ont à peine eu le tems de se reposer. »

L'émir Moussa fut ému jusqu'aux larmes. Il entra dans les appartemens intérieurs, qui étaient encore plus magnifiques. On lisait, sur une des portes, cette inscription :

« Quelle foule nombreuse circulait autrefois sous ces voûtes! Vois
» ce qu'elles sont devenues pendant le cours des tems! »

L'émir Moussa répandit des larmes en lisant ces mots. Il parcourut, avec l'émir Abdalaziz et le reste de ses compagnons de voyage, ces immenses salles, qui étaient toutes abandonnées et silencieuses. Ils vinrent dans la chambre qui était couverte du dôme;

il y avait quatre cents sarcophages de marbre et de granit : l'émir Moussa, qui entendait le grec, lut, sur un des sarcophages, cette inscription :

« De combien d'événemens n'ai-je pas été témoin !

» De quelle gloire éclatante, de quelle brillante renommée n'ai-» je pas joui !

» Combien de villes n'ai-je pas conquises ! Combien de lois n'ai-» je pas données !

» Conserve ton ame ; jouis de la vie avant que la mort vienne te » saisir !

» Demain elle t'enlèvera, et répondra à ceux qui t'appelleront : » Il est mort ! »

Cette inscription arracha des larmes à tous les assistans. Ils s'approchèrent d'une espèce d'oratoire, qui se trouvait au milieu du dôme ; les portes en étaient de bois de sandal, et couvertes d'inscriptions en lettres de diamans. On y lisait ce qui suit :

« L'ivresse de la jouissance est passée comme le délire de la fièvre.

» La mort m'a surpris, sans que j'aie pu la repousser, sans que mes » armées, sans que mes courtisans aient pu me défendre contre elle.

» Ne t'abandonne pas au monde, s'il déploie toute sa pompe à tes » regards. Vois comme il traite ceux qui se livrent à lui. »

Cette inscription arracha de nouvelles larmes aux voyageurs. Ils entrèrent dans l'oratoire, et trou-

vèrent un merveilleux tombeau, sur lequel le scheïkh Abdos-Samed lut cette épitaphe :

« Au nom du Dieu unique, éternel, immuable, qui n'a point » été engendré, qui n'engendre point, qui n'a point d'égal !

» Au nom du Dieu maître de la force et de la puissance; au nom » du Dieu qui ne meurt pas! — Apprends, voyageur qui parcours » ces lieux, apprends, par mon exemple, à ne pas t'enorgueillir » du monde et de ses pompes! C'est un éclat trompeur, un songe » vain, un fantôme perfide, qui remplit d'une soif dévorante ceux » qui le poursuivent comme une source d'eau. Ne vous laissez pas » éblouir par l'éclat de ses illusions; elles précipitent dans l'abîme » ceux qui se laissent prendre à leurs piéges.

» J'avais mille coursiers généreux dans mes écuries; j'avais épousé » mille beautés ravissantes issues du sang des rois, et qui m'avaient » rendu père de mille princes courageux comme des lions; j'avais » vécu pendant mille ans; je possédais des trésors immenses, des » peuples innombrables : je croyais que ma puissance durerait éter- » nellement sur la terre, lorsque tout-à-coup une voix terrible se » fit entendre, et m'annonça les irrévocables décrets de Dieu. Cha- » que jour la mort redoublait ses ravages et moissonnait mes peu- » ples. Alors je fis graver les inscriptions que vous avez lues à l'entrée » de cet édifice et sur les sarcophages de mes serviteurs. Mon palais » devint l'asile de la mort, et n'était plus habité que par des fos- » soyeurs.

» Alors je rassemblai mon armée; un million de cavaliers montè- » rent à cheval, armés de sabres étincelans et de lances redoutables. » Défendez-moi, braves guerriers, leur dis-je, contre les attaques » multipliées de la mort. — Comment le pourrions-nous, répondi- » rent-ils, puisque tous ceux qui passent le seuil du palais deviennen

» la proie de la mort? Alors je fis tirer de mon trésor mille cof-
» fres, qui contenaient chacun mille quintaux d'or, d'argent et de
» pierres précieuses. Voyez toutes ces richesses, leur dis-je de nou-
» veau, elles sont à vous si vous m'achetez du pain seulement pour
» un seul jour, et me l'apportez dans le palais; mais aucun ne vou-
» lut passer le seuil.

» Alors je me résignai à mon sort, et j'attendis mon heure der-
» nière. Mon nom est Kousch, fils de Schedad, fils d'Aad-le-Grand.»

L'émir Moussa et ses compagnons ne purent retenir leurs larmes et leurs sanglots, tant ils furent émus par ces frappantes et sublimes vérités! Ils continuèrent leurs recherches dans le palais, et vinrent dans une chambre où était une table d'un travail en marqueterie, sur laquelle on lisait ce qui suit :

« A cette table s'asseyaient autrefois, tous les jours, mille rois
» aveugles et mille rois qui avaient de bons yeux; maintenant ils ne
» voient aucun objet dans la tombe, et ces aveugles et ceux qui
» jouissaient de la lumière. »

L'émir Moussa transcrivit ces paroles sur ses tablettes, et il n'emporta du palais que cette table, à laquelle mangeaient tous les jours deux mille rois. Ils rejoignirent ensuite leur caravane, et continuèrent leur route. Au bout de trois jours, ils arrivèrent auprès d'un vaste monument, sur lequel était placé un cavalier d'airain avec une lance d'acier; sur le fer de

cette lance, était écrit, en caractères très-lisibles, ce qui suit :

« Voyageur, si par hasard tu ne connais pas le chemin de la ville » d'Airain, fais-moi tourner par l'effort de ton bras, et suis la route » vers laquelle, en m'arrêtant, je resterai le visage tourné. »

L'émir Moussa, d'un coup de sa main, mit en mouvement la statue, qui tourna avec la rapidité de l'éclair, et s'arrêta enfin tout-à-coup du côté opposé au chemin qu'ils avaient pris. Ils changèrent la direction de leur marche, et, se trouvant alors dans la route qu'ils devaient suivre, ils continuèrent leur voyage jour et nuit. En allant de la sorte, ils rencontrèrent une colonne de marbre noir, à laquelle était enchaîné une sorte de monstre ayant deux ailes, deux mains et deux pattes. Ses cheveux rudes ressemblaient aux crins d'un cheval; ses deux yeux brillaient comme des charbons ardens, et il en avait un troisième au front, d'où jaillissaient des étincelles. Il s'écriait d'une voix bruyante : « Louanges à Dieu, mon seigneur, qui m'a imposé ce châtiment jusqu'au jour du jugement! » La caravane frappée de terreur voulait revenir sur ses pas, mais l'émir Moussa ordonna au scheïkh Abdos-Samed de s'approcher de cet être singulier, et de l'interroger : « Je suis, ré-

pondit le monstre, un esprit de la race des génies ; je m'appelle Dehmsch, fils d'Alagmesch. Je suis enchaîné ici pour une cause bien extraordinaire, et Dieu seul sait jusques à quand j'y resterai. — Racontez-nous cette cause merveilleuse, reprit l'émir Moussa. — J'étais autrefois, répondit le génie, le gardien d'une statue d'onyx, qui appartenait à un roi de la mer. Il commandait une armée de plusieurs mille génies, qu'il renfermait dans cette statue. Ils se révoltèrent tous avec leur roi contre Salomon. Ce roi avait une fille d'une rare beauté, dont je parlai un jour à Salomon ; celui-ci demanda au roi sa fille en mariage, et lui ordonna, en même tems, de briser sa statue d'onyx, et de reconnaître qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et que Salomon est son prophète. Le roi assembla son conseil pour lui soumettre la proposition de Salomon, et demanda s'il était à redouter. « Pourquoi le redouter ? dirent les conseillers, vous habitez une île inaccessible, et défendue par une légion de génies toujours prêts à combattre contre Salomon. Tous ses efforts seront vains contre votre puissance ; cependant, interrogeons le génie de la statue d'onyx, et nous verrons ce qu'il conseillera. » Après avoir fait couler le sang des victimes, le roi se prosterna devant la statue, et lui

exposa l'embarras où il se trouvait. Je lui répondis de l'intérieur de la statue : « Ne crains rien ! brave tout ! Je t'assure du succès ! » Rassuré par cet oracle, le roi fit donner la bastonnade à l'envoyé de Salomon, et le renvoya vers son maître, afin de l'instruire de son aventure. Salomon, indigné de cet outrage, rassembla son armée, composée de génies, d'hommes, d'animaux et d'oiseaux. Demirat, roi des génies, commandait l'armée des esprits au nombre de soixante-dix mille, et le visir Assaf, fils de Barakhia, commandait l'armée des hommes, qui formait le même nombre.

» Cette innombrable armée aborda dans l'île, et s'en empara dans toute son étendue. Salomon, toujours magnanime, envoya au roi un second ambassadeur, qui lui fit les mêmes propositions que le premier, et lui offrit le pardon pour tout ce qui s'était passé, s'il voulait accorder sa fille à Salomon et embrasser sa croyance. Mais le roi, opiniâtre dans sa résolution, se prépara à la défense : il avait rassemblé un million de génies dans toutes les îles et les mers de la terre. Salomon rangea son armée en bataille : il plaça les animaux sur les deux ailes, et posta les oiseaux dans les airs comme des sentinelles, pour qu'ils arrachassent, avec leurs becs, les

yeux aux ennemis. Il monta lui-même sur un trône magnifique, ayant à sa droite le généralissime des hommes, et à sa gauche le généralissime des génies.

» Je commandais l'avant-garde de notre armée, et le premier j'attaquai en personne le corps des génies de Salomon, et leur roi Demirat. Il s'approcha de moi sous la forme d'un volcan vomissant des torrens de feu, et il s'efforçait de m'étouffer avec ses flammes. Je me défendis long-tems courageusement, mais à la fin, ne pouvant résister davantage, je pris la fuite. Salomon ordonna à ses troupes de nous poursuivre, et, au même instant, nous fûmes environnés de toutes parts par les génies, les hommes, les quadrupèdes et les oiseaux, qui nous foulaient aux pieds, nous déchiraient avec leurs griffes, et nous arrachaient les yeux avec leurs becs. Le roi Demirat voulut s'emparer de moi; je courus devant lui pendant trois mois, mais à la fin il m'atteignit et m'attacha à cette colonne. »

Lorsque le génie eut terminé son récit, nos voyageurs le quittèrent, et arrivèrent enfin à la ville d'Airain. Les murs en étaient tous d'airain, mais ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est qu'on n'apercevait aucune porte. On dressa donc les tentes, et Talib, fils de Sehl, alla à la découverte, pour faire le tour

de la ville, afin de voir si les murs n'étaient point moins hauts de l'autre côté. Après avoir marché pendant trois jours, il revint, et annonça à ses compagnons que les murs se trouvaient encore plus élevés dans toutes les autres parties. Les deux émirs et le scheïkh Abdos-Samed montèrent sur une montagne voisine. Là, ils furent saisis d'étonnement à l'aspect de la grandeur des palais, de la magnificence des dômes, de la beauté des jardins et des canaux qui étaient renfermés dans la ville; mais on n'apercevait aucune créature humaine dans ces lieux extraordinaires : les hiboux et les corbeaux en étaient les seuls habitans. Le scheïkh et ses deux compagnons descendirent de la montagne, pour faire le tour de la ville; ils aperçurent dans un endroit quatre tables de marbre, où étaient gravées des inscriptions qui contenaient de sages maximes et de pieux préceptes. Sur la première on lisait :

« O fils des hommes! ne compte pas sur l'avenir, car l'heure de » la mort est proche. Il est un Dieu qui disperse les nations, et qui » précipite les rois de leurs vastes palais dans l'étroite demeure du » tombeau. Où sont les puissans monarques, les maîtres de la terre? » Lorsqu'ils se sont réveillés ils n'étaient plus qu'une poignée de » cendre et de poussière! »

« Quelles sublimes beautés! Ils se sont réveillés

après la mort ; ah ! que cela est frappant ! » s'écria l'émir Moussa. Il prit ensuite de l'encre et du papier, pour transcrire ces belles pensées. Pendant ce tems, le scheïkh Abdos-Samed s'occupait à déchiffrer la seconde inscription, qui contenait ce qui suit :

« O fils des hommes ! comment peux-tu te fier au monde ? Ne » sais-tu pas que c'est un séjour passager et périssable ?

» Où sont les rois, les conquérans, les monarques de l'Irak et du » Khorassan ? Où sont les Khosroès ?

» Ils ont passé comme s'ils n'avaient jamais vécu. »

L'émir Moussa transcrivit encore cette inscription, et s'approcha de la troisième dont voici le contenu :

« O fils des hommes ! tu vois avec indifférence s'écouler les jours » de ta vie, sans songer au jour où tu paraîtras devant le Seigneur » pour rendre compte de tes actions !

» Que sont devenus les souverains de la Chine, des Indes, de la » Nubie et de l'Abyssinie ? Le souffle de la mort les a anéantis, et » leur puissance n'a pu les défendre. »

L'émir Moussa arrosa de larmes ses tablettes en y transcrivant cette inscription, et il vint à la quatrième table de marbre, où il lut :

« O fils des hommes ! tu te précipites dans l'abîme des plaisirs, » sans songer que la mort est sur tes épaules. Mets ta confiance dans » le Seigneur, et ne regarde le monde que comme une toile d'arai- » gnée. Où sont les fondateurs et les conquérans des vastes em-

» pires? Ils ont échangé contre la tombe leurs palais habités main-
» tenant par des hiboux. »

Pendant que l'émir Moussa copiait encore cette belle inscription, le reste de ses compagnons de voyage délibéraient sur les moyens de pénétrer dans la ville. « Qu'avez-vous résolu? leur demanda l'émir. — Nous sommes d'avis, répondit Talib, fils de Sehl, qu'il faut nous servir d'échelles, puisqu'il n'y a point de portes à la ville. — C'est un excellent moyen, répondit l'émir Moussa; j'y songeais il y a déjà long-tems, lorsque j'ai amené des charpentiers et des forgerons. » Ceux-ci se mirent de suite à l'ouvrage, et ne furent pas moins d'un mois à faire une échelle qui était étonnante par sa solidité. Lorsqu'elle fut achevée, l'émir Moussa dit : « Qui de vous montera le premier? — C'est moi, répondit un des charpentiers. » Il monta à l'échelle; mais, étant arrivé au dernier échelon, il poussa un grand cri, et on le vit tomber du haut des murs dans la ville. « Voilà une belle aventure! s'écria l'émir Moussa. Il n'y a point de raison pour qu'il n'arrive pas à un autre ce qui est arrivé au premier. Selon moi, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de laisser là la ville d'Airain, et de nous en retourner. » Mais les charpentiers et les forgerons étaient remplis d'une si belle ardeur, qu'ils

voulurent absolument tenter l'aventure les uns après les autres. Douze d'entr'eux y montèrent successivement, et ils eurent tous le même sort. « Je vois bien, dit le scheïkh Abdos-Samed, que c'est moi seul qui pourrai y monter. » L'émir Moussa fit tous ses efforts pour le dissuader de cette entreprise, mais le scheïkh s'obstina dans son dessein. Il s'approcha de l'échelle, en prononçant ces paroles : « Au nom de Dieu! » et, sur chaque échelon, il récitait une nouvelle prière. Lorsqu'il fut arrivé au haut, il continua de prier, et s'écria enfin : « Ne crains rien! Je suis à l'abri du péril de la tentation; je vois d'ici douze beautés ravissantes sur lesquelles ceux qui sont venus avant moi ont jeté des regards pleins de coupables désirs, et voilà ce qui a causé leur chute; mais, quant à moi, elles ne m'induiront point en tentation. » Il se mit ensuite à marcher sur les murs de côté et d'autre, et arriva à un endroit entre deux tours, où il conjectura qu'il devait exister une porte, et il y en avait effectivement une qui conduisait en bas. Le scheïkh y trouva la statue d'un cavalier qui tenait à la main une pomme, sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Arrache un clou de fer du pied de mon cheval, et frotte-le » douze fois, si tu veux que la porte s'ouvre pour toi. »

Le scheïkh s'empressa de frotter le clou douze fois, et la porte tourna sur ses gonds avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Le scheïkh descendit par cette porte, qui conduisait du haut des murs dans la ville, pour voir s'il n'y aurait aucun moyen de faire entrer ses compagnons qui étaient restés hors de l'enceinte. Il marcha vers les casemates, où il trouva une multitude de soldats morts, mais encore complètement armés, avec le bouclier au bras, le sabre nu, la lance en avant et l'arc tendu, comme s'ils eussent été au moment d'attaquer l'ennemi. « Ce sont sans doute les gardes de cette ville, pensa le scheïkh, et je suis certain que les clefs doivent se trouver auprès d'un de ces gardes. » Il s'approcha d'un vieillard qui lui sembla être un portier, et il ressentit une grande joie en apercevant, en effet, les clefs suspendues à la ceinture de ce vieillard. La porte était barricadée, et fortifiée encore par une herse. Le scheïkh vint à bout d'enlever tous ces obstacles, et ouvrit la porte, à la grande satisfaction de ceux qui attendaient à l'extérieur. Par précaution, l'émir Moussa ne fit entrer que la moitié de ses gens, tandis que les autres veillaient au dehors. Ils commencèrent par chercher les corps des charpentiers qui étaient tombés du haut des murs. Ils

s'avancèrent ensuite en bon ordre jusqu'au marché de la ville, où les boutiques étaient encore remplies de marchandises; les hommes étaient tous morts, mais ils se trouvaient encore dans l'attitude qu'ils avaient en vendant et achetant, et se tendaient leurs mains desséchées. Nos voyageurs, après avoir traversé le marché des joailliers, des armuriers et des marchands d'étoffes de soie, arrivèrent devant un grand palais, dont la cour était remplie d'armes de toute espèce suspendues avec des chaînes d'or. Dans une des salles de ce palais, se trouvait un trône d'ivoire enrichi d'or, et autour duquel était rangée une foule de personnages qui n'étaient plus que des momies. L'émir Moussa ne pouvait se lasser d'admirer la beauté et la richesse de ce palais. Tout autour, sur la partie supérieure de la corniche était une inscription en lettres d'or sur un fond d'azur. Elle renfermait des préceptes de morale en vers, qui n'étaient ni moins sublimes ni moins frappans que ceux qu'on lisait sur les tables de marbre. Voici quel était à peu près le contenu de cette inscription :

« Passant, considère ces lieux avant d'aller plus loin ! Voyageur, » songe que tu ne fais qu'un simple voyage.

» Faites-vous une provision de bonnes actions, et songez que per- » sonne n'a demeuré long-tems dans ce séjour passager.

» Ils ont fait construire des palais. A quoi leur ont-ils servi? Ils » ont amassé des trésors! Quelle utilité en ont-ils retirée?

» Où sont ces beautés dont les charmes étaient passés en pro- » verbe? Elles se sont fanées comme la rose; leur teint brillant a » pris la couleur de la cendre. Elles se sont endormies radieuses » d'éclat et de fraîcheur, et se sont réveillées semblables à des mo- » mies! »

« Hélas! *Elles se sont réveillées semblables à des momies!* s'écria l'émir Moussa. Que cette pensée est vraie! qu'elle est frappante! »

Ils entrèrent ensuite dans une autre salle, aux quatre angles de laquelle se trouvait un cabinet. Au milieu était un grand bassin de marbre avec un jet d'eau, au-dessus duquel se déployait un pavillon d'une riche étoffe, où l'or n'était pas plus épargné que sur les autres tapisseries de l'appartement. Quatre canaux conduisaient l'eau dans le grand bassin, et l'eau de chacun de ces canaux était d'une couleur différente : le lit du premier était de granit rouge, le second d'émeraude, le troisième d'albâtre, et le quatrième de marbre noir. Ils visitèrent ensuite le premier cabinet, qui était rempli d'or, d'argent, de perles et de pierreries. Dans le second, se trouvaient des armures magnifiques, des casques, des boucliers enrichis d'or, des sabres indiens, des cuirasses de

David, et autres objets semblables. Le troisième était environné d'armoires recouvertes par des rideaux de soie brochée d'or ; ils levèrent ces rideaux, et virent des pièces de riches étoffes de toute espèce. Dans le quatrième cabinet, enfin, étaient des vases d'or et d'argent, et tous les meubles propres à la toilette des grands : vases d'or et d'argent, de porcelaine et de cristal de roche, des coupes d'onyx et d'agate ; chacun en prit autant qu'il put en emporter. En suivant, pour s'en retourner, le même chemin par où ils étaient venus, ils trouvèrent une grande porte marquetée d'ivoire et d'ébène, et cachée aux yeux par un voile de soie et d'or. Elle était fermée par des verrous d'argent, et ne pouvait s'ouvrir avec aucune clef, mais seulement par un ressort caché, qui céda aux efforts du scheïkh Abdos-Samed. Ils entrèrent dans une salle, ornée d'un magnifique tapis où étaient représentées toutes les espèces de quadrupèdes et d'oiseaux, toutes les espèces d'arbres et de fleurs qui se trouvent dans la nature. Non loin de là, se trouvait un petit cabinet séparé, dont les murs étaient d'un marbre si poli qu'ils semblaient être d'acier : ce lieu était rempli d'une multitude de perles, de rubis et de fines émeraudes. Nos voyageurs tenaient leurs regards si fortement attachés sur

ces trésors, qu'ils y seraient peut-être restés éternellement, si l'émir Moussa n'eût prié le scheïkh Abdos-Samed de rompre le charme, et d'emmener ses compagnons. Ils vinrent ensuite sous un vaste dôme de granit rouge, dont la beauté surpassait encore tout ce qu'ils avaient vu jusque-là. Au milieu de ce dôme, était une espèce d'alcove, ou de petit oratoire, dont les fenêtres donnaient sur tous les côtés de la salle; ces fenêtres étaient fermées avec un treillis d'émeraudes enrichi de diamans. Au milieu de cette alcove, se trouvait un pavillon d'étoffe d'or, soutenu par des pilastres d'or; sur chacun de ces pilastres, était un oiseau dont le plumage était d'émeraude, et le bec de rubis. Sous le pavillon, on voyait un lit de repos tout resplendissant de diamans et de pierres précieuses; sur ce lit, reposait une jeune dame, dont la beauté eût obscurci l'éclat du soleil. Elle portait une couronne d'or, un collier de perles, une ceinture de diamans, et un diadème qui éblouissait les yeux de tous ceux qui voulaient le regarder. L'émir Moussa fut ravi hors de lui à la vue de cette beauté céleste; il s'approcha d'elle, et la salua avec un profond respect. « Elle ne vous rendra point votre salut, dit Talib, fils de Sehl, car elle est morte depuis long-tems. Mais, embaumée par

une main habile, elle conserve les roses et les lis de son teint; ces yeux brillans, qui semblent pleins de vie, ne sont animés que par l'effet du vif-argent, que le plus léger vent qui a lieu autour d'elle suffit pour agiter. » Aux pieds de cette dame, étaient, dans un petit lit placé sur une estrade, deux esclaves qui paraissaient aussi vivans, tant ils étaient embaumés avec art. L'un de ces esclaves était blanc, et l'autre noir : le premier tenait une pique d'acier, et l'autre un sabre nu. Au milieu d'eux, se trouvait une table d'or, sur laquelle on lisait l'inscription suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Au nom du Dieu » éternel et immuable! Au nom du Dieu souverain des événemens » et des destinées! O fils des hommes! combien sont insensées tes » vastes espérances! Ne sais-tu pas que la mort est continuellement » aux aguets pour se saisir de toi? Où est Adam, le père des mor- » tels? où est Noé? où sont les rois de l'Inde et les rois de l'Irak? » Les Khosroès et les Césars? les Amalécites et les Pharaons? les rois » de l'Arabie et de la Perse? Où sont les puissans souverains de la » terre? où est Hamam? où est Karoun? où sont Schedad fils d'Aad, » et les fils de Kanaan? Par l'ordre de Dieu ils ont quitté la terre. Il » leur faudra rendre compte de leurs actions au jour du jugement.

» Fils des hommes, si tu ne me connais point je vais t'apprendre » qui je suis. Je suis Tadmor, la fille du roi des Amalécites. J'ai ré- » gné avec gloire et équité sur des états plus vastes que ceux du reste » des rois. J'ai fait le bonheur de mes sujets. J'ai vécu au sein du

» pouvoir et de la félicité, jusqu'à ce qu'une famine, qui dura sept » années entières, vînt affliger mon empire. Après ce fléau il ne res- » tait plus de subsistances. Les animaux employés au labourage » avaient été dévorés, de sorte qu'il n'existait plus aucun moyen » de prolonger mes jours. Je prodiguai vainement tous mes tré- » sors; je ne pus me procurer un seul morceau de pain. La faim » dévora mes sujets ainsi que moi-même; l'ange de la mort s'em- » para de nos ames, et nous restâmes, comme tu le vois, un exem- » ple pour les siècles à venir. »

L'émir Moussa versa un torrent de larmes, en lisant ces profonds avertissemens, et il continua sa lecture avec la plus vive émotion.

« La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Tout » finit enfin avec la mort. O fils des hommes! apprends à devenir » sage par l'exemple de ceux qui t'ont précédé. N'endurcis point ton » cœur, et ne t'enorgueillis point de ta puissance. Je t'ai déjà de- » mandé et je te demande encore : Où sont les tyrans des siècles » passés? Les Pharaons, les Nemrod, les Alexandre aux deux cor- » nes? Ils ont été anéantis avec leur race, par la vengeance de Dieu, » qui est le souverain de la terre.

» O voyageur, toi qui viens dans cette ville, ne t'abandonne pas » au monde et à ses vains plaisirs. Repens-toi de tes fautes, crains » le Seigneur, fais le bien, et recueille une moisson de bonnes ac- » tions pour le jour du jugement. Celui à qui Dieu a permis de pé- » nétrer dans cette ville, peut en emporter tout ce qui lui plaît. Ne » touche pas mon corps, et observe les lois de la pudeur même en- » vers les morts. Celui qui oserait les violer, celui qui, attiré par » mes charmes, par les désirs de la volupté, oserait porter sur moi

» une main criminelle, recevrait à l'instant le châtiment de sa témé-
» rité. Voilà, ô voyageur! ce que j'avais à t'apprendre. »

L'émir Moussa fût sur le point d'être suffoqué par ses sanglots; mais, étant un peu revenu de sa profonde émotion, la première chose qu'il fit, ce fut de transcrire soigneusement cette inscription sur ses tablettes. Ensuite il ordonna à ses gens d'emporter autant d'or et de perles qu'ils pourraient, mais de ne point toucher au lit ni aux vêtemens de la princesse. « Il serait cependant honteux, dit Talib, fils de Sehl, que nous n'emportassions point, pour le trésor du khalife, ce diamant qui éblouit les yeux. — Est-ce que vous n'avez pas lu les menaces exprimées dans l'inscription? dit l'émir. — Folies! reprit Talib, les princesses ne s'offensent point lorsqu'elles sont en vie, et bien moins encore lorsqu'elles sont mortes. » En disant ces mots, il voulut monter sur le lit de la princesse, mais tout-à-coup les deux esclaves levèrent, l'un sa pique et l'autre son sabre, et le frappèrent en même tems sur la tête et dans le dos, de sorte qu'il tomba mort sur la place. « Dieu! veuillez avoir pitié de son ame! s'écria l'émir. Voilà ce qui arrive, lorsqu'on est insatiable! Il y a, dans le reste du palais, autant de richesses que nous pouvons en désirer. » Chacun fit son lot, et

la caravane, richement chargée, quitta la ville d'Airain, et poursuivit sa route.

Ils arrivèrent auprès d'une haute montagne, dans laquelle étaient creusées des grottes; ces grottes étaient habitées par un peuple de nègres qui s'enveloppaient dans des nattes au lieu d'habits. A l'approche de la caravane, les hommes prirent la fuite, mais les femmes et les enfans, retenus par la curiosité, restèrent à l'entrée de ces grottes. On déchargea les chameaux, et on planta les tentes. Bientôt après, le roi des noirs descendit de la montagne, et, saluant les émirs, leur demanda s'ils étaient des hommes ou des génies. « Nous sommes des hommes, répondit l'émir Moussa, mais vous, probablement, vous êtes des génies. — Non, répondit le roi des noirs, nous sommes de la race de Ham, fils de Noë, et nous habitons les bords de cette mer, appelée la mer de la Prison.—Vous n'avez donc jamais eu de révélation de Dieu et du Prophète? — Je vous demande pardon, répondit le roi : il s'éleva une fois, du milieu de cette mer, un homme avec un visage rayonnant, qui s'écria d'une voix qui fut entendue partout : « Mes enfans, craignez celui qui vous voit sans être vu de vous! Dites : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète! Moi qui vous parle, je suis

Khizr, le gardien de la fontaine de vie. » Outre cela, nous voyons, la nuit de chaque vendredi, une lumière qui descend sur la terre, et nous entendons des voix qui chantent : « Louange, gloire au maître des anges et des esprits ! Toute grâce vient de Dieu, et il n'y a de force et de puissance que dans le Dieu très-grand ! »

— Nous sommes enchantés de ce que nous venons d'entendre, répondit l'émir Moussa ; quant à nous, nous venons par l'ordre du commandeur des croyans et prince des fidèles, le khalife Abdalmelek, fils de Merwan, pour chercher des vases d'airain qui se trouvent dans cette mer, et dans lesquels sont enfermés des génies depuis le tems de Salomon. Nous vous serions très-obligés, si vous pouviez nous en procurer quelques-uns. » Aussitôt, le roi fit venir des plongeurs, qui rapportèrent, du fond de la mer, douze vases qui étaient fermés avec le sceau de Salomon. L'émir Moussa fit de magnifiques présens au roi des noirs, et ce prince lui donna en retour deux charmantes filles de la mer, qu'on avait pêchées avec les vases d'airain. L'émir Moussa en fut ravi, car il pensa que le khalife serait encore plus satisfait de ces êtres merveilleux que des vases de Salomon.

L'émir Moussa prit congé du roi des noirs, et

revint heureusement à Damas, après avoir traversé l'intérieur de l'Afrique et l'Égypte. Le khalife écouta avec le plus grand plaisir la relation de son voyage, et regretta vivement de ne pas avoir été de la partie; il fit ouvrir les douze vases l'un après l'autre, et les génies en sortirent en s'écriant : « Pardon! ô prophète de Dieu! maintenant nous ne serons plus rebelles envers toi! » Et ils disparurent. Ce spectacle frappa de surprise le khalife et toute sa cour.

Quant aux filles de la mer, on les mit dans un bassin d'eau, où elles périrent cependant par l'ardeur du Semoum. Le khalife donna des pelisses d'honneur à tous ceux qui avaient fait partie du voyage; car, pour des richesses, ils en avaient assez rapporté de la ville d'Airain.

« Louanges à Dieu! dit le khalife. Il n'y a que Salomon à qui une semblable puissance ait été accordée! » L'émir Moussa, désirant écrire tout ce qu'il avait vu dans son voyage, ne voulut plus reprendre part aux affaires du gouvernement; il pria le khalife d'accorder à son fils la dignité où il avait été élevé. Il se retira à Jérusalem, et mourut dans la retraite, après avoir consacré tous ses loisirs à cette véridique relation de son voyage.

DCVII^e—DCXXV^e NUIT.

HISTOIRE DE DJOUDER.

Un marchand avait trois fils, dont l'aîné s'appelait Salih, le second Selim, et le troisième Djouder. Le plus jeune était l'objet de toute la tendresse de son père; et le vieillard craignant que, dans le partage de sa succession, Djouder ne fût dépouillé par ses frères qui lui portaient envie, il résolut de régler lui-même cette affaire pendant sa vie. Dans ce dessein, il fit venir le kadi pour dresser un état de tous les biens qu'il possédait, et les diviser en quatre parts égales, dont une pour chacun de ses fils, et la quatrième pour leur mère.

Le vieillard étant mort peu de tems après, les deux frères aînés de Djouder, mécontens du partage qui avait eu lieu, et qui prétendaient avoir de la succession paternelle une part plus considérable que celle de leur jeune frère, se rendirent devant le kadi pour lui soumettre cette affaire. Les témoins du testament comparurent devant le kadi, qui prononça son jugement en faveur de Djouder; mais les frais

du procès n'en restèrent pas moins à sa charge qu'à celle de ses frères. Ceux-ci appelèrent devant un autre tribunal, où ils gagnèrent leur cause. Djouder les cita devant un troisième kadi, et ainsi de tribunal en tribunal et de jugement en jugement, ils dépensèrent tous les trois tout ce qu'ils avaient hérité de leur père. Les deux frères, dont l'ame était dépourvue de tout sentiment généreux, attaquèrent leur mère, et la dépouillèrent de la part qui lui avait été accordée pour son douaire. Elle vint trouver Djouder pour se plaindre de son malheureux sort; il fit tous ses efforts pour la consoler, et lui représenta qu'il ne pouvait pas se porter plaignant contre ses frères devant un tribunal, puisqu'il ne possédait plus rien, et qu'ainsi ils devaient se résigner tous deux à souffrir avec patience.

La mère, touchée de la tendresse de son fils, résolut de passer avec lui le reste de sa vie, et ils vivaient chaque jour des bienfaits de la Providence. Djouder se rendait avec ses filets tantôt à la mer de Birkah, tantôt à celle de Boulak, ou au vieux Kaire, pour gagner sa vie en exerçant la profession de pêcheur. Il pourvoyait ainsi à son existence, et avait le plus grand soin que sa mère ne manquât de rien. Quant à ses deux frères aînés, ils eurent bientôt dissipé tout ce qu'ils avaient enlevé à leur mère.

Ils se virent réduits à vivre d'aumônes comme de misérables mendians, et ils venaient quelquefois en l'absence de Djouder demander un morceau de pain à leur mère. Celle-ci, ne pouvant étouffer les sentimens de la nature envers ses fils, malgré l'ingratitude dont ils s'étaient rendus coupables, leur donnait à manger et les faisait s'éloigner avant le retour de son autre fils, afin de ne point allumer sa colère. Cependant Djouder survint un jour comme ses frères étaient encore assis à table. La mère ne dit pas un seul mot dans la crainte de l'offenser; mais Djouder, loin de témoigner du mécontentement, serra ses frères dans ses bras, et se plaignit de ce qu'ils ne venaient pas le voir plus souvent. Cette conduite généreuse les remplit de trouble et de confusion. Djouder leur dit mille choses remplies d'obligeance, et les força de rester chez lui pour passer la nuit. Non-seulement ils y demeurèrent cette nuit là, mais encore les suivantes. Djouder sortait tous les matins avec ses filets et nourrissait ainsi sa mère et ses deux frères, du produit de son travail.

Un jour, ayant jeté ses filets sans prendre un seul poisson, il fut forcé de s'en retourner les mains vides comme il était venu le matin. En réfléchissant avec tristesse que sa famille allait être obligée de se cou-

cher sans prendre de nourriture, il se mit en chemin pour regagner sa demeure. Djouder passa devant la boutique du boulanger où il avait coutume de prendre du pain. Il vit une foule de personnes qui se pressaient pour en acheter; mais, comme il n'avait point d'argent, il se tint à l'écart, regardant tristement les allans et les venans. « Approchez, lui cria le boulanger, approchez, Djouder! Est-ce que vous n'avez pas besoin de pain aujourd'hui? » Djouder garda le silence. « Quand vous n'auriez point d'argent, continua le boulanger, prenez également; voici les dix pains que vous avez coutume d'acheter. » Djouder voulut lui laisser ses filets en gage. « Dieu me préserve, s'écria le boulanger, de vous dépouiller de ce qui vous sert à gagner votre vie! Voici dix pains et dix pièces de monnaie que je vous prête, et vous m'apporterez demain vingt poissons. » Djouder ayant adressé mille remercîmens au boulanger, acheta de la viande et des légumes, et toute sa famille soupa comme à l'ordinaire.

Le lendemain sa pêche n'ayant pas été plus heureuse que la veille, Djouder reprit tristement le chemin de sa demeure, et, lorsqu'il passa devant la boutique du boulanger, celui-ci lui prêta encore dix pains, et lui dit : « Courage, Djouder ; ce que le destin a une fois

décidé est irrévocable, et ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrive demain. » Le jeune pêcheur se rendit pendant sept jours de suite dans un autre endroit; mais cette nouvelle tentative fut sans succès, car il ne prit pas un seul poisson. Enfin il résolut d'aller au Birket-al-Karoun (1); il se préparait à y jeter ses filets, lorsqu'il vit s'approcher un Mogrebin (2) si bien enveloppé dans son manteau, qu'on ne lui apercevait qu'un œil; sa mule était richement caparaçonnée, et portait sur la croupe un sac de voyage. Il salua Djouder, qui lui rendit son salut. « Djouder, lui dit le Mogrebin, si tu es dans une situation fâcheuse, je te promets de venir à ton secours, et de te combler de biens; je ne te demanderai en récompense que de me rendre un service. — Parlez, répondit Djouder, je suis tout à vos ordres.— Eh bien! commence donc, et dis un *fatihah* (3). » Ils le récitèrent

(1) Dans le voisinage de l'ancienne Memphis se trouve le lac de *Charon*, sur lequel on transportait les morts pour les enterrer dans la plaine de Sacara; c'est là l'origine de la fable de Caron et de sa barque.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

(2) On entend par *Mogrebin* un habitant de la partie occidentale de l'Afrique, qui porte le nom de *Mogrib*.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

(3) On appelle *fatihah* le premier chapitre du Koran, parce qu'il

ensemble, et le Mogrebin tira ensuite de son sac de voyage une ceinture en soie. « Oblige-moi, dit-il à Djouder, de m'attacher les bras avec cette ceinture, et de me jeter dans le lac. Si tu vois, au bout de quelques instans, ma main paraître au-dessus de l'eau, jette tes filets en cet endroit, et ramène-moi sur le rivage. Mais si tu vois paraître mon pied, c'est un signe que je suis mort; alors, prenant ma mule et mon sac de voyage, va au bazar, demande le juif Schemsa, et donne-lui la mule, pour laquelle il te comptera cent dinars. Ensuite, retourne-t'en chez toi, et ne parle à personne de ce qui se sera passé. » Djouder fit ce que le Mogrebin lui avait ordonné : il le jeta dans le lac, et, bientôt après, vit paraître son pied au-dessus de l'eau. Sans perdre

commence par ce mot. C'est comme si nous disions *réciter un* Pater *ou un* Ave Maria. Voici la traduction de ce chapitre, que j'emprunte à l'*Exposition de la foi musulmane*, par M. Garcin de Tassy :

AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

« Louanges à Dieu le maître des créatures, l'Être bon et miséri-
» cordieux par excellence, le juge du dernier jour. O Dieu! c'est
» toi que nous adorons; c'est de toi que nous implorons l'assistance.
» Conduis-nous dans la voie droite, dans cette voie que suivent ceux
» que tu as comblés de tes faveurs, ceux contre qui ta colère ne
» s'est point allumée, et qui ne se sont point égarés! »

de tems, il monta sur la mule, et se rendit au bezestin, où on lui indiqua la boutique du juif Schemsa. Aussitôt que ce dernier aperçut la mule, il s'écria : « Il est mort! — Oui, il est mort, répondit Djouder.—C'est son avarice qui a mis un terme à sa vie, reprit le juif. Voici cent pièces d'or, allez-vous-en, et gardez le plus profond secret sur ce que vous avez vu. »

Djouder s'empressa de s'acquitter de ce qu'il devait au boulanger. Il paya aussi les dettes de ses frères, et leur donna, en outre, de l'argent, de sorte qu'en peu de tems il se vit aussi pauvre qu'auparavant. Pour ne plus jeter ses filets en vain, il se rendit, dès le premier jour qu'il reprit son travail, à la mer de Karoun. Tout-à-coup, il aperçut un autre Mogrebin, monté sur une mule encore plus richement enharnachée que celle du premier qu'il avait vu, et qui portait un sac de voyage encore plus précieux. Le Mogrebin, ayant salué Djouder, lui demanda s'il n'avait point vu récemment un autre Mogrebin habillé comme lui, et suivant le même chemin. Djouder, qui craignait d'être obligé de rendre ce qu'il avait reçu, affirma qu'il n'avait point vu de Mogrebin. « Comment! s'écria l'autre, ne sais-je pas que tu lui as attaché les bras, et que,

après l'avoir jeté dans le lac, tu t'es rendu auprès du juif Schemsa, à qui tu as vendu la mule cent pièces d'or ? — Eh bien ! reprit Djouder, puisque vous saviez cela, il était inutile de me le demander. — Tout ce que j'exige de vous, répondit le Mogrebin, c'est de me rendre exactement le même service, et aux mêmes conditions. » Djouder y consentit volontiers : il lui attacha les bras ensemble, et le jeta dans le lac. Lorsqu'il vit le pied reparaître au-dessus de l'eau, il s'éloigna avec la mule, qui lui fut encore payée cent pièces d'or. Ce métier de noyer les Mogrebins d'une manière si lucrative plut tellement à Djouder, que, dès le lendemain matin, il retourna au Birket-al-Karoun, et, presque au même instant, il vit venir un troisième Mogrebin encore plus remarquable que les précédens par la richesse de ses vêtemens et l'équipage de sa mule. « N'as-tu pas vu mes frères ? demanda-t-il à Djouder. — Oui, répondit celui-ci, ils s'amusent avec les poissons, en attendant que vous alliez les rejoindre. — Tu dis juste, reprit le Mogrebin, c'est en effet mon intention. — Disposez de moi, dit Djouder, je suis déjà au fait du métier. » En parlant de la sorte, il l'attacha fortement, puis le jeta dans le lac, et attendit quelques instans. Mais tout-à-coup il vit paraître

main du Mogrebin au-dessus de l'eau ; alors Djouder, jetant ses filets, l'amena sur le rivage. Le Mogrebin tenait à sa main deux poissons rouges comme du corail, et qu'il mit au même instant dans deux coupes qu'il tira de son sac de voyage. Ensuite, il baisa Djouder sur le front, en le remerciant de lui avoir conservé la vie, car il avait jeté ses filets juste au moment convenable. « Si vous croyez me devoir de la reconnaissance, lui dit Djouder, de mon côté je vous serai très-obligé, si vous voulez me raconter l'histoire des deux Mogrebins qui vous ont précédé, ainsi que celle de ces deux poissons.

— Les deux Mogrebins noyés, dit le troisième, étaient mes frères : l'un s'appelait Abdosselim, et l'autre Abdossamed. Le juif, qui est aussi peu juif que toi, mais bien un fidèle musulman, se nomme Abderrahim, et est mon troisième frère. Notre père était un grand magicien, qui possédait à fond tous les secrets des sciences occultes : il nous laissa des biens immenses que nous partageâmes entre nous, après sa mort ; mais nous ne pûmes nous mettre d'accord sur la possession de ses manuscrits, qui renfermaient le secret de tous les talismans et la clef de tous les trésors cachés. La discorde commençait à nous agiter, lorsque le vieux scheïkh qui avait

instruit mon père dans la magie et les sciences cabalistiques, s'offrit à nous servir d'arbitre, et nous dit : « Mes enfans, ce livre m'appartient ; il faut que celui de vous qui désire le posséder aille ouvrir le trésor de Schamardal, et m'en apporte la sphère artificielle, le sabre, la boîte de kohol et le sceau. Ce sceau est gardé par un génie, dont le nom seul est effrayant, et celui qui le possède n'a rien à redouter de la puissance des princes et des rois ; car il peut, si c'est son plaisir, soumettre la terre entière à ses ordres. Le sabre détruit, en un seul instant, toute une armée. La sphère artificielle montre tout ce qui se passe dans chaque lieu de l'univers ; il suffit de la faire tourner, pour voir tout ce qu'on désire. Voulez-vous brûler une ville ? mettez une étincelle à l'endroit où cette ville se trouve indiquée sur le globe, et, à l'instant même, elle deviendra la proie des flammes ; et ainsi du reste. Enfin, celui qui se frotte les yeux avec le kohol voit tous les trésors cachés dans la terre. Mais, pour ouvrir le trésor de Schamardal, il faut s'emparer auparavant des enfans du Roi Rouge, qui habitent au fond du lac de Karoun. Votre père tenta vainement de s'en rendre maître ; et ce n'est qu'après de longs calculs, que j'ai découvert que, par l'influence des constellations

il était absolument nécessaire qu'un jeune homme du Caire, appelé Djouder, jetât dans le lac celui qui voudrait s'emparer des deux poissons. Le pied de celui qui périra dans cette entreprise paraîtra au-dessus de l'eau, et l'on verra surnager la main de celui qui doit réussir. »

» Nous résolûmes tous trois de tenter l'aventure ; notre quatrième frère, le prétendu juif, aima mieux rester au Caire, pour y exercer l'état de marchand. Nous convînmes ensemble de lui envoyer nos mules pour les acheter, dans le cas où nous succomberions dans notre entreprise. Mes deux frères ont péri, et moi, j'ai eu le bonheur de m'emparer des enfans du Roi Rouge, qui sont de puissans génies, sous la forme de poissons de corail, comme vous le voyez. Maintenant, pour obtenir le trésor, il est nécessaire que vous fassiez, avec moi, un voyage à Fez et à Mequinez. — J'y consentirais volontiers, répondit Djouder, si l'existence de ma mère et de mes frères ne dépendait pas de moi seul. — Quant à cela, reprit le Mogrebin, nous allons y pourvoir à l'instant même ; voici mille ducats pour subvenir à tous leurs besoins pendant votre absence. Vous serez de retour dans quatre mois, et assez riche pour toute votre vie. » Djouder ayant donné les mille pièces d'or à sa

mère, prit congé d'elle, et monta en croupe sur la mule du Mogrebin.

Lorsqu'ils eurent voyagé quelque tems, Djouder s'aperçut qu'ils n'avaient point de provisions de bouche avec eux : « Vous avez oublié la cuisine, dit-il au Mogrebin. — Avez-vous faim? demanda ce dernier.—Oui, répondit Djouder.—Eh bien! poursuivit le Mogrebin, descendons, et apportez-moi ici le sac de voyage; maintenant, dites ce que vous désirez.—Du pain et du fromage, si vous l'aimez.— Ah! du pain et du fromage, c'est un mets bien grossier! Est-ce que vous n'avez point des goûts plus délicats?—Eh bien donc, une volaille rôtie.—Bon!— Du riz cuit avec de la viande.—Bon!—Des pâtés.— Bon! » Djouder nomma ainsi jusqu'à vingt-quatre espèces de mets, et le Mogrebin disait toujours : « Bon! — Maintenant, c'est assez, dit Djouder; voyons d'où ils vont nous venir. » Aussitôt le Mogrebin tira de son sac de voyage un plat d'or avec la volaille rôtie, et, l'un après l'autre, les vingt-quatre plats que Djouder avait demandés. Il atteignit aussi un vase et une aiguière d'or pour se laver les mains, lorsque le repas fut terminé. Ensuite, ayant replacé tout dans le sac, il remonta sur sa mule. « Combien croyez-vous que nous ayons déjà fait de chemin?

demanda le Mogrebin. — Que sais-je ? répondit Djouder ; nous sommes en route dèpuis environ deux heures.—C'est vrai, reprit le Mogrebin, cependant nous avons parcouru un espace qui exige ordinairement un mois de chemin : cette mule est un génie qui fait, en un seul jour, un voyage d'une année, mais j'ai modéré un peu sa course, afin de ne point vous fatiguer. » Ils poursuivirent ainsi leur chemin; le sac fournissait à tous leurs besoins, et ils arrivèrent en cinq jours à Mequinez.

Chacun saluait en passant le Mogrebin ; lorsqu'il fut arrivé à sa maison, il frappa à la porte, que vint lui ouvrir une jeune fille belle et svelte comme une gazelle languissante de soif. « Ouvre-nous le pavillon, ma fille, lui dit le Mogrebin. — Je vais vous obéir, répondit-elle. » Ensuite, la jeune fille ayant pris le sac de voyage sur le dos de la mule, dit à cette dernière : « Retourne à l'endroit d'où tu viens. » Au même instant, la terre s'entr'ouvrit, et reçut la mule dans son sein. « Louanges à Dieu ! s'écria Djouder, qui m'a délivré d'une semblable monture! » Les yeux de Djouder furent éblouis par l'éclat et la multitude des richesses que renfermait le pavillon. « Rahmah, dit le Mogrebin à sa fille, apporte-moi le *bogtchah*, qui est où tu sais. » Il en tira d'abord

un habit qui valait au moins mille pièces d'or, et dont il revêtit Djouder; puis une table couverte de vingt-quatre plats. Vingt jours se passèrent de la sorte; tous les matins, le Mogrebin faisait présent à son hôte d'un habit de mille pièces d'or, et le soir il le traitait avec un repas de vingt-quatre plats, sans qu'on vît jamais, pour cela, fumer la cuisine. Le vingt-et-unième jour, le Mogrebin fit seller deux mules, et Djouder et lui se mirent en chemin pour aller ouvrir le trésor de Schamardal. Arrivés au bord d'un lac fangeux, ils mirent pied à terre; les mules s'en retournèrent, et les esclaves dressèrent une tente, dans laquelle on plaça le sac de voyage, et les deux vases où étaient renfermés les poissons de corail. Alors le Mogrebin ayant commencé ses conjurations, les continua jusqu'à ce que, les vases venant à s'ouvrir, les poissons en sortirent, en s'écriant: « Souverain du monde, qu'ordonnes-tu?—Je vous étranglerai, je vous brûlerai, répondit le Mogrebin, si vous ne m'ouvrez pas le trésor de Schamardal.—Il en sera ainsi, répondirent-ils, mais à condition que le pêcheur Djouder sera présent, car il est écrit, dans le livre du destin, que ce trésor ne peut être ouvert qu'en sa présence. » Le Mogrebin, tirant de son sac un plat d'onyx et une cassolette, mit les deux

poissons dans le plat, et répandit des parfums sur la cassolette. « Maintenant, dit-il à Djouder, je vais vous dire, avant toutes choses, ce que vous aurez à faire ; car, lorsque j'aurai commencé une fois mes fumigations, je ne pourrai plus vous adresser la parole. A mesure que la flamme s'élevera, cette eau diminuera peu à peu, et vous apercevrez au fond une porte d'or, grande comme la porte d'une ville : vous y frapperez trois fois, et vous entendrez une voix qui dira : « Qui frappe à la porte de ce trésor ? » Vous répondrez : « Je suis Djouder le pêcheur, qui dois l'ouvrir. » Ensuite le portier sortira, en vous disant : « Alonge le cou, afin que j'éprouve avec mon sabre si tu es réellement Djouder. » Obéissez à cet ordre du portier : vous présenterez le cou, et il ne vous fera aucun mal ; mais si vous refusiez de le faire, il vous tuerait sans pitié. Lorsque vous aurez rompu ce premier charme, vous rencontrerez, auprès de la seconde porte, un cavalier armé d'une lance damasquinée. Présentez-lui hardiment la poitrine, vous verrez le fantôme s'évanouir à l'instant même, et vous passerez la porte sans le plus léger obstacle ; mais si vous refusiez de vous laisser frapper de sa lance, votre mort serait certaine. Il vous en arriverait autant à la troisième porte, si vous

vouliez éviter la flèche que vous décochera le portier. Lorsque vous heurterez à la quatrième porte, il en sortira sept monstres qui s'élanceront sur vous, pour vous dévorer : ne fuyez pas, mais étendez la main vers eux, et ils disparaîtront tout-à-coup. A la cinquième porte, vous trouverez un esclave noir qui vous dira : « Si tu es Djouder, ouvre la sixième porte ; » et cette porte s'ouvrira d'elle-même devant vous, aussitôt que vous prononcerez les noms de Moïse et de Jésus. Deux dragons, placés de chaque côté, se mettront sur votre chemin, en ouvrant leur large gueule ; mais continuez d'avancer, et vous parviendrez à la septième porte. Là, vous verrez sortir votre mère, qui vous dira : « Viens, mon fils, viens que je te presse dans mes bras. » Mais il faudra lui répondre : « Éloigne-toi, ou je te tue ! » Alors, tirant le sabre suspendu à votre côté, tuez-la sur-le-champ, si elle ne se dépouille pas de tous ses vêtemens. Ensuite, vous pourrez enfin entrer dans la chambre du trésor, où vous verrez le magicien Schamardal assis sur un trône d'or, avec une couronne étincelante sur la tête, ayant à la main le sabre dont je vous ai déjà parlé, et au doigt l'anneau avec le sceau magique. La boîte de kohol est suspendue devant lui avec une chaîne d'or. Vous vous emparerez facilement

de tous ces objets, et vous reviendrez sain et sauf vers moi, car j'espère que vous suivrez exactement toutes ces instructions; pour le reste, abandonnons-nous à la divine Providence ! »

Le Mogrebin commença ses fumigations, et les accompagna de paroles mystérieuses. L'eau ayant disparu, la première porte se trouva à découvert, et tout arriva comme l'avait prédit le Mogrebin, jusqu'à ce que Djouder parvînt à la septième porte, d'où il vit sortir sa mère. Il avait courageusement bravé tous les périls et les enchantemens, mais il se sentit défaillir lorsqu'il fallut dépouiller sa mère de ses vêtemens. Cependant il fit un effort sur lui-même, et la menaça de la tuer, si elle ne se déshabillait pas. Elle obéit, et ôta tous ses habits excepté un seul : « Mon fils, dit-elle alors, ce serait violer la décence, si j'étais obligée de me dépouiller encore de ce dernier vêtement. Il est impossible qu'on vous ait donné un ordre semblable.—Vous avez raison, ma mère, reprit Djouder; gardez votre chemise, il n'en peut résulter de mal. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'elle s'écria : « Frappez-le ! » Et au même instant, les génies, gardiens invisibles du trésor, firent pleuvoir sur lui une grêle de coups; en un clin d'œil, il repassa les sept portes, l'eau

reprit sa place, et le pauvre Djouder se trouva lancé demi-mort aux pieds du Mogrebin. « Ne vous avais-je pas bien prédit, lui dit ce dernier, que les choses tourneraient mal, si vous éprouviez des scrupules déplacés? Tout est fini pour cette année; il faut attendre à l'année prochaine pour faire une nouvelle tentative. »

Ils s'en retournèrent donc à Fez, où Djouder fit, pendant une année entière, d'excellens repas aux dépens du sac enchanté. Au bout d'un an et à pareil jour, ils se rendirent au même endroit, et le Mogrebin recommanda de nouveau à Djouder de ne point montrer trop de délicatesse envers le fantôme de sa mère. Cette fois, Djouder ne se fit point de scrupules : il força sa prétendue mère à se dépouiller de tous ses vêtemens, et, au même instant, la figure s'évanouit. Ensuite, ayant pénétré dans le trésor, Djouder s'empara, sans aucune difficulté, de la sphère artificielle, du sabre, du sceau et de la boîte de kohol; il s'en revint aux acclamations des génies du trésor, et remit au Mogrebin tout ce qu'il avait apporté. Celui-ci le remercia, en le priant de lui demander tout ce qu'il voudrait pour récompense du service qu'il venait de lui rendre. « Je ne désire rien autre chose, répondit Djouder, que votre sac

enchanté, qui peut fournir les repas les plus magnifiques. — Très-volontiers, mon fils, reprit le Mogrebin, mais ce sac vous fournira seulement à manger; je veux y en ajouter un autre rempli d'or, d'argent et de pierres précieuses, qui vous mettra en état d'établir votre famille, et de vous livrer au commerce. Je vous donnerai, en outre, une mule et un esclave pour vous conduire chez vous; mais gardez-vous bien de jamais révéler ce secret à personne. »

Djouder, ayant pris congé du Mogrebin, revint sain et sauf chez lui au Caire. Il trouva sa mère en proie au désespoir, et assise dans un coin de la maison, dont tous les meubles avaient été enlevés. « Qu'avez-vous, ma mère? » s'écria-t-il. La bonne vieille ne pouvait contenir la joie qu'elle éprouvait en revoyant son fils. Elle lui raconta que ses frères débauchés avaient dépensé au jeu tout ce qu'il avait laissé d'argent en partant, et elle ajouta qu'ils mouraient de faim ainsi qu'elle-même. « Oh! quant à cela, reprit Djouder, il y a moyen d'y remédier : voici un sac qui va nous fournir le plus splendide repas du monde. — Pourquoi plaisanter? reprit la mère, je vois bien qu'il est vide. — Je ne plaisante point, dit Djouder, vous n'avez qu'à dire ce que vous désirez. — Eh bien! du pain et du fromage! — Bah!

c'est un trop maigre repas ; je sais mieux que vous ce qu'il faut vous servir : du rôti, du riz assaisonné d'épices, une salade de concombres, des saucisses, des gâteaux au miel, du *bakliwah* (1), du *kataif* (2), et des sorbets. — Assez ! assez ! » s'écria la mère, croyant toujours que son fils voulait plaisanter. Alors Djouder prononça les paroles que lui avait apprises le Mogrebin pour se faire obéir par le génie du sac, et il en tira tous les mets qu'il venait de nommer. Sa mère ne pouvait revenir de sa surprise ; et Djouder, après lui avoir raconté comment ce sac merveilleux était venu en sa possession, lui recommanda de garder le plus grand secret.

Les frères de Djouder, ayant appris son retour, vinrent le saluer ; il les accueillit bien, et les fit asseoir à table avec lui. Après avoir fini de manger, ils voulurent ramasser les restes du repas pour leur souper, mais Djouder leur dit de les distribuer aux pauvres, et leur promit autre chose pour le repas du soir. En effet, il les régala d'un splendide souper ; il en fut de même le lendemain, et pendant dix jours consécutifs. « Vraiment ! dirent entre eux les deux

(1) Sorte de pâtisserie.

(2) Macaron très-délicat, composé avec du sucre et du miel. (*Note de* M. DE HAMMER.)

frères débauchés, notre frère Djouder est devenu un maître magicien, puisqu'il peut nous traiter de la sorte sans avoir besoin de cuisine.» Ils profitèrent de son absence pour arracher à leur mère le secret que son fils lui avait confié. La jalousie et le dépit qui s'étaient emparés d'eux leur suggérèrent l'idée de faire périr Djouder, car ils s'imaginèrent qu'en possédant ce sac ils n'auraient plus besoin d'autre chose. Ils vinrent trouver un capitaine de navire de Suez, qui faisait le commerce d'esclaves; ils lui dirent qu'ils avaient un frère qui était un très-mauvais sujet, et ruinait toute sa famille; et ils convinrent avec ce capitaine de lui vendre Djouder pour quarante pièces d'or. Il ne s'agissait plus que de trouver une occasion pour le livrer entre les mains du capitaine. Les deux scélérats demandèrent à leur frère la permission d'inviter trois de leurs amis à venir souper avec eux; Djouder la leur donna, et leur servit un splendide repas. Lorsque la mère se fut retirée, les trois coquins, aidés des deux frères, se précipitèrent sur Djouder, lui mirent un bâillon dans la bouche, et le conduisirent à Suez, où il resta esclave pendant une année entière. Les deux scélérats firent croire à leur mère que les hôtes qu'ils avaient eus à souper étaient des Mogrebins, qui avaient emmené Djou-

der avec eux pour chercher de nouveaux trésors. Elle pleura amèrement, et ses deux fils dénaturés la maltraitèrent à cause des larmes que lui arrachait l'absence de Djouder. Ils partagèrent ensuite l'or et les diamans, mais ils ne purent s'accorder sur la possession du sac enchanté. Leur mère leur proposa en vain de le lui laisser, en promettant de leur servir à tous les repas tout ce qu'ils pourraient désirer; ils ne voulurent pas y consentir, et passèrent une partie de la nuit à se quereller. La garde étant venue à passer, attirés par ce vacarme, des soldats s'approchèrent de la porte, et entendirent tout ce que les deux frères se disaient entre eux. Le lendemain matin, le commandant de la garde fit son rapport sur cette affaire au roi, qui s'appelait Schemseddaulet. Le roi, ayant fait venir en sa présence les deux frères, leur prit le sac, les fit jeter en prison; et assura une certaine somme pour l'existence de leur mère.

Quant à Djouder, il passa une année entière comme esclave parmi la chiourme d'une galère. Le vaisseau sur lequel il était captif ayant fait naufrage dans la mer Rouge, l'infortuné se sauva sur les côtes de l'Arabie, où il fut recueilli par un marchand qui l'emmena avec lui à Djidda, et de là à la Mekke

En faisant ses dévotions dans cette ville, il rencontra son ancien ami le Mogrebin, le scheïkh Abdossamed, et lui raconta son infortune les larmes aux yeux. Le Mogrebin, l'ayant accueilli avec les marques de la plus vive amitié, lui donna un habit magnifique, et traça sur le sable des figures cabalistiques, pour découvrir sa destinée future. « Réjouissez-vous, s'écria-t-il, le malheur va cesser de vous poursuivre : vos frères sont en prison, votre mère est heureuse, et le plus brillant avenir se dévoile pour vous ! » Ensuite, il ôta de son doigt l'anneau de Schamardal, et dit à Djouder : « Acceptez ce don de ma part : vous savez qu'un génie puissant est soumis à cet anneau ; il est prêt à remplir vos ordres, quels qu'ils soient. Prenez ! maintenant vous êtes le maître de cet anneau et de son génie. — Je ne désire qu'une seule chose, répondit Djouder, et c'est de me trouver chez moi. — Eh bien ! reprit le Mogrebin, vous n'aurez besoin que d'appeler le génie. — Ainsi donc, adieu ! »

Djouder appela le génie, qui le transporta, en un clin d'œil, devant la porte de la maison de sa mère. Celle-ci fut ravie de le revoir ; mais elle lui dit qu'elle craignait pour la vie de ses frères, qui étaient encore en prison. « Ne vous inquiétez point de cela,

ma mère, répondit Djouder, vous allez bientôt les voir sains et saufs. » En même tems, il ordonna au génie de lui amener ses frères : ceux-ci furent bien étonnés lorsqu'ils se trouvèrent devant Djouder; ils versaient des larmes de honte et de repentir. « Ne pleurez point, leur dit Djouder, le démon de la cupidité s'était emparé de vous, et c'est lui qui vous a poussés à ce crime envers votre frère; mais je vous pardonne, comme Joseph pardonna à ses frères qui l'avaient jeté dans un puits. » Il leur raconta ensuite ses aventures, et leur demanda quel traitement le roi leur avait fait éprouver. Ils lui racontèrent qu'il leur avait fait donner la bastonnade, après les avoir dépouillés des diamans et du sac enchanté. « Nous les aurons bientôt recouvrés, dit Djouder. » Et, appelant le génie, il lui ordonna, non-seulement de lui apporter tous les trésors du roi, mais encore de bâtir, dans la nuit même, un superbe palais, et de le meubler de tapis et de sofas avec la plus rare magnificence. Le génie de l'anneau, ayant rassemblé aussitôt ses compagnons, se mit sur-le-champ avec eux à tailler les pierres, assembler les charpentes, étendre les tapis, peindre et dorer, de sorte que le palais se trouva terminé avant le lever du soleil. Djouder en fut très-satisfait, et, choisissant ce

palais pour la demeure de sa mère, il ordonna au génie de lui amener quarante esclaves noirs et quarante blancs, avec autant d'esclaves Abyssins et Circassiens. Il destina les femmes esclaves à sa mère, et prit les esclaves pour son service et celui de ses frères; ceux-ci étaient alors comme des vizirs, tandis qu'il jouait lui-même le rôle d'un roi.

Lorsque le trésorier du roi Schemseddaulet entra dans le trésor, il fut bien étonné de le trouver vide, car le génie avait emporté, non-seulement le sac enchanté et les diamans de Djouder, mais encore tout ce qu'il avait trouvé. Le trésorier s'empressa de venir annoncer cette nouvelle au roi, qui entra dans une grande fureur. Il convoqua le divan (1) et les grands de l'empire, pour leur apprendre qu'il n'y avait plus une seule pièce de monnaie dans le trésor. Chacun ne savait que dire; l'officier de police, qui avait entendu la querelle des deux frères, fut le seul qui se hasarda de parler : « Sire, dit-il, il s'est passé des choses encore bien plus étonnantes. En faisant ma

(1) On appelle *divan* la réunion des membres qui forment le conseil d'état des souverains orientaux; on y traite des affaires de justice, de finances et même de police.—*Divan* signifie aussi un recueil de poésies lyriques, dont la rime se termine par chacune des lettres de l'alphabet, et qui sont rangées selon l'ordre de ces lettres.

ronde cette nuit, j'ai entendu un grand bruit de voix, de marteaux, de truelles, et, au lever du soleil, j'ai aperçu un magnifique palais, dans un endroit où il n'y en avait pas la moindre apparence hier soir. Je me suis informé par qui ce palais était habité, et l'on m'a répondu qu'il l'était par Djouder, sa mère, ainsi que ses deux frères, qui sont sortis de prison et vivent maintenant comme des princes.—Qu'on m'amène, s'écria le roi plein de colère, ce misérable Djouder et ses frères! qu'on me les amène à l'instant même!— Que votre majesté me permette, reprit le vizir, de lui donner un conseil, et de l'engager à ne pas agir avec trop de précipitation dans cette circonstance.— Eh bien! reprit le roi, quel est donc ce conseil?— Je crois, répondit le vizir, qu'il vaudrait mieux employer d'abord la douceur envers Djouder. Que votre majesté le fasse prier de se rendre auprès d'elle, et qu'elle l'interroge comment tant de biens lui sont venus dans une seule nuit. »

Le roi chargea de ce message un des émirs de sa cour, qui était renommé par sa prudence. Arrivé à la porte du palais de Djouder, l'émir aperçut le chef des eunuques assis sur un siége d'or; mais il ne vint point au devant de lui, et ne se leva même pas. Ce chef des eunuques était le génie de l'anneau lui-

même. L'émir, offensé de ce manque de respect, l'accabla d'injures, et voulut même le frapper avec son bâton d'acier, car il ne savait pas qu'il avait affaire à un génie. Celui-ci lui arracha le bâton, et le fit jouer sur ses épaules ; les gens de la suite de l'émir mirent le sabre à la main pour venir au secours de leur maître, mais le génie les chassa en un clin d'œil. Quant à l'émir, il vint se jeter aux pieds du trône, les yeux meurtris et le dos déchiré de coups. Le roi, transporté de colère, envoya d'abord cent, puis deux cents, et enfin trois cents soldats, mais ils furent tous étrillés par le chef des eunuques qui ne voulait supporter aucune violence. « Sire, dit le grand vizir, nous n'arriverons jamais à notre but par la force ; je veux me présenter moi-même comme un messager chargé de porter des paroles de conciliation. »

Vêtu de blanc, et sans escorte, le vizir se présenta à la porte du palais de Djouder ; ayant salué le chef des eunuques, il le pria d'annoncer à son maître qu'il venait avec un message de la part du roi. Djouder ordonna de faire entrer le vizir, qui s'acquitta de sa mission, et il le congédia, après l'avoir fait revêtir d'un habit qui surpassait par sa richesse tout ce que le roi avait jamais eu de plus précieux dans

son trésor. Lorsque le roi eut entendu le rapport du vizir : « C'est encore un plus puissant souverain que moi ! s'écria-t-il, et je veux aller à l'instant même lui faire visite le premier. » Il monta à cheval, et, environné de ses gardes, se rendit au palais de Djouder. Dès que celui-ci fut instruit de l'arrivée du roi, il ordonna au génie de l'anneau de lui amener un régiment de gardes richement habillés, et de les ranger en haie dans la cour du palais. Le roi frémit en voyant l'aspect guerrier de cette garde ; il passa entre les deux rangs de soldats, et entra dans une salle où Djouder était assis sur un trône. Djouder ne se leva point pour recevoir le roi, et ne le fit pas même asseoir : « Seigneur roi, lui dit-il, c'est agir d'une manière indigne des personnes de votre rang, que de maltraiter les gens sans aucun sujet, et de les dépouiller. » Le roi, naturellement pusillanime, éprouva un grand trouble par le ton sévère dont Djouder lui adressa ces reproches. Il s'excusa du mieux qu'il put, et Djouder, se laissant fléchir, lui pardonna ; il fit même présent de son kaftan au roi, et invita ce prince à dîner avec lui.

Lorsque le roi fut de retour dans son palais, il s'enferma avec son vizir, pour se concerter avec lui sur les moyens de se garantir d'un homme qui pa-

raissait si dangereux par sa puissance. « Je crains, ajouta-t-il, qu'il ne veuille s'emparer de ma couronne.—De votre couronne! reprit le vizir, que voulez-vous qu'il en fasse? N'est-il pas mille fois plus puissant que tous les rois du monde? Mais, si vous le redoutez, pourquoi ne cherchez-vous pas à vous unir à lui par les liens du sang? La princesse votre fille convient admirablement pour former cette alliance.—Vous êtes un habile politique, mon cher vizir, dit le roi, et je me repose entièrement sur vous pour la conduite de cette affaire délicate.—Si votre majesté veut suivre mon conseil, répondit le vizir, elle invitera Djouder à se rendre ici : et, tandis que vous vous entretiendrez ensemble, la princesse votre fille passera comme un éclair devant la porte de l'appartement où vous serez. Je dis comme un éclair, afin d'exciter encore davantage la curiosité de Djouder. Il a une imagination si romanesque, que je suis sûr qu'il deviendra éperdument amoureux d'une beauté qu'il n'aura fait qu'entrevoir un instant. Il me demandera qui elle est, et je lui dirai que c'est la princesse votre fille. De cette manière, je l'amènerai à vous la demander en mariage, et alors vous coulerez les plus heureux jours dans une intime union avec votre gendre. »

Le roi approuva ce projet, et ordonna sur-le-champ les préparatifs de la fête où il voulait faire paraître sa fille. Belle de tous les charmes qu'elle avait reçus de la nature, la princesse passa devant la porte de l'appartement où Djouder était à table avec son père. A peine Djouder l'eut aperçue, qu'il jeta un cri de surprise ; l'amour le saisit avec tant de violence, qu'un tremblement universel s'empara de tous ses membres. « Qu'avez-vous donc? lui demanda le rusé vizir. — Ah ! répondit Djouder, cette beauté céleste qui vient de m'apparaître a ravi mon cœur, et troublé ma raison. — Cette beauté, répondit le vizir, est la fille du roi ; si vous l'aimez, vous n'avez qu'à la lui demander en mariage. Je suis certain qu'il vous l'accordera sans aucune difficulté ; et même, pour vous éviter cette démarche, je me charge d'en faire la proposition à sa majesté. Sire, dit-il en se tournant vers le roi, Djouder désire resserrer encore par l'alliance du sang les liens d'amitié qui existent déjà entre vous. Il aime la princesse, fille de votre majesté ; voulez-vous la lui donner en mariage? — Ma fille, répondit le roi, est l'esclave de Djouder ; il n'a qu'à ordonner. » Dès le lendemain, les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence. Le roi étant mort peu de

tems après, le divan offrit la couronne à Djouder, qui l'accepta. Il fit bâtir une mosquée, à laquelle il attacha de riches donations; et le quartier de la ville où s'élevait son palais s'appelle encore aujourd'hui *le quartier de Djouder*. A son avénement au trône, il s'était empressé d'élever à la dignité de vizirs ses deux frères Sélim et Salih; mais l'envie rongeait toujours leurs cœurs. Ne pouvant supporter la pensée d'être soumis à leur frère, ils formèrent le complot de s'emparer de son anneau magique. Dans ce dessein, ils l'invitèrent à un festin, où ils l'empoisonnèrent. Lorsque le poison eut produit son effet, Sélim s'empara de l'anneau de Djouder, et, appelant le génie, lui ordonna de tuer son frère Salih. Sélim, ayant convoqué le divan, déclara qu'il était maître de l'empire par la puissance de son anneau; les grands furent saisis d'une si grande crainte, que, n'osant dire un seul mot, ils lui rendirent hommage, et le reconnurent pour leur roi.

Le nouveau sultan commença son règne par ordonner de faire les funérailles du feu roi, et les préparatifs du mariage qu'il voulait contracter avec la reine. Le divan lui fit des représentations, et le supplia d'attendre que le tems du deuil fût écoulé. « Ce sont de vaines formalités dont je m'inquiète

peu, répondit le tyran, et il faut que la princesse se rende à mes vœux cette nuit même. » Conformément à ses ordres, le contrat de mariage fut dressé, et l'on fit connaître à la princesse la volonté du nouveau roi. « Qu'il vienne ! répondit-elle, je suis prête à le recevoir. » L'ayant accablé des marques d'une feinte tendresse, elle lui présenta une coupe de sorbet empoisonné qui lui donna la mort. Ensuite, s'emparant de l'anneau et du sac magiques, elle brisa le premier et déchira le second, afin que personne, à l'avenir, ne fît un coupable usage de la puissance de ces deux objets.

DCXXV^e — DCXXX^e NUIT.

HISTOIRE

D'ADJIB ET DE GHARIB (1).

Le roi Kendemar, qui régnait autrefois à Koufah, eut, dans sa vieillesse, un fils qu'on appela Adjib,

(1) Ce conte, dont une ancienne histoire persane paraît avoir été la source, est devenu, sous la plume du traducteur ou compilateur arabe, une satire contre la croyance aux génies consacrée par le

c'est-à-dire Merveilleux, car cet enfant était d'une beauté extraordinaire. Son père n'épargna aucun soin pour lui donner une excellente éducation. Il le fit instruire dans toutes les sciences, et le maniement des armes, afin de le rendre un prince sage et vaillant. Mais Adjib montra plus de goût pour les armes que pour les sciences; il aimait passionnément la chasse, les tournois, et les entreprises guerrières. Il faisait des incursions dans les pays voisins pour y exercer toutes sortes de déprédations.

Le père d'Adjib éprouvait une vive douleur en voyant la conduite de son fils, qui, dès un âge si tendre, se livrait au brigandage. Il le fit frapper de verges violemment, et jeter dans un cachot si sombre, qu'il était impossible d'y distinguer le jour

Koran, et une ironie perpétuelle du *compelle intrare* de l'islamisme. Il faut parler le langage des *imans* et des docteurs de la religion, pour se mettre à l'abri de leur haine, aussi implacable que dangereuse. Nous ne connaissons aucun ouvrage où les Musulmans qui ne se sont point laissés aveugler par les préjugés aient osé attaquer ouvertement l'apostolat; et cette production d'un philosophe arabe, qui prend le masque d'un conteur d'histoires pour combattre impunément le fanatisme de la religion, devient même sous ce seul rapport extrêmement curieuse. Au reste, le traducteur arabe a imité en quelques endroits, mais avec assez peu de bonheur, le célèbre roman d'*Antar*. (*Note de* M. de Hammer.)

de la nuit; outre cela, ce cachot était si bas, que le prince pouvait à peine s'y tenir debout. Quelques jours après, le roi lui rendit la liberté, à la prière des grands de la cour. Mais au bout de quelque tems, le prince ayant trouvé l'occasion de pénétrer dans la chambre de son père, tandis que celui-ci dormait, il le tua, et s'empara du trône. Environné de ses gardes, il força les grands de l'empire à lui rendre hommage. Saisis de crainte à l'aspect du sabre des bourreaux qui accompagnaient le roi, ils baisèrent la terre à ses pieds, et le reconnurent pour souverain.

Alors, on distribua des habits d'honneur et des présens aux chefs des tribus arabes indépendantes, qui étaient venus bien plutôt dans le dessein de recevoir ces présens, que pour prêter serment de fidélité au nouveau roi. Cinq mois s'étaient écoulés de la sorte fort tranquillement, lorsqu'une nuit, le roi se réveilla troublé par un songe effrayant. Son père lui était apparu, et avait laissé tomber, de son habit, quelque chose qui ressemblait à un rat. Cet objet, grossissant à vue d'œil, se changea en un animal féroce d'un aspect terrible, et armé de griffes redoutables. Ce monstre s'élança sur Adjib, et lui déchira les entrailles. Les interprètes des songes furent appelés sur-le-champ. « Ce songe, dirent-ils, signifie que

le roi doit se tenir sur ses gardes contre un frère qui le menace des plus grands dangers.—Vous êtes des imposteurs, s'écria le roi, car je n'ai point de frères. »

Ensuite, il fit donner la bastonnade aux interprètes des songes, et se rendit dans l'appartement où étaient renfermées les femmes de son père, pour y faire lui-même les plus sévères recherches. Il trouva une esclave qui était enceinte de six mois. « Qu'on la noie à l'instant! » s'écria-t-il. Ceux qu'on avait chargés de la noyer la trouvèrent si belle, qu'ils en eurent pitié. Espérant satisfaire les désirs que leur inspirait sa beauté, ils la conduisirent dans une sombre forêt; mais au moment où ces malheureux allaient triompher de leur victime, ils furent attaqués tout-à-coup par une troupe de noirs. Pendant le combat qui s'engagea entre eux, l'esclave s'enfonça dans la forêt, où, de trouble et d'effroi, elle mit au jour, dans le septième mois de sa grossesse, un fils d'une beauté ravissante, qu'elle nomma Gharib, à cause du lieu de sa naissance.

Cette infortunée vivait, dans la forêt, de racines et de fruits sauvages, et y allaitait son enfant. Un jour, elle fut réveillée par un grand bruit de chasse; c'était l'émir Mardas, de la tribu de Kahtan, qui

était venu chasser dans cette forêt, accompagné de cinq cents émirs de sa tribu. Ayant aperçu la jeune femme avec son enfant, il ordonna qu'on en prît soin. Il l'emmena avec lui, l'épousa, et en eut un fils, qui reçut le nom de Sehmalleïl (1). Les deux enfans grandirent ensemble, et furent instruits dans tous les exercices dans lesquels doit se signaler un chevalier arabe. Chacun d'eux avait sous ses ordres mille hommes, avec lesquels ils harcelaient et inquiétaient les ennemis de l'émir Mardas, car cet émir avait beaucoup d'ennemis.

Un jour Mardas s'étant rendu auprès de l'émir Hassan, fils de Thabet, qui célébrait les noces de sa fille, Gharib resta avec quatre cents hommes, pour veiller à la garde du harem. A son retour, Mardas vit avec surprise des oiseaux de proie sur les palissades des tentes de sa tribu, d'autres planaient dans l'air, ou se disputaient des cadavres. Haml, fils de Madjied, chef de la tribu de Bounhan, à qui Mardas avait refusé sa fille Mahadiyeh, avait profité de l'absence de l'émir pour enlever cette dernière. Gharib et son frère s'étaient absentés pour aller à la chasse. Les cavaliers de la tribu de Bou-

(1) Ce nom signifie, en arabe, *Flèche de la Nuit.*

nhan, ayant massacré ceux de la tribu de Kahtan, s'emparaient de Mahadiyeh, au moment où arrivèrent Gharib et son frère Sehmalleïl. Ils fondent comme la foudre sur les brigands, arrachent Mahadiyeh de leurs mains, et la tête de Haml décore le fer de la lance de Gharib. Mardas et toute la tribu le saluèrent comme le libérateur de son harem, et le comblèrent des marques de leur reconnaissance. Mais Gharib brûlait de la flamme la plus ardente pour Mahadiyeh, depuis qu'il l'avait délivrée de ses ravisseurs. Le bruit de son amour se répandit dans toute la tribu, et parvint aux oreilles de Mardas, qui devint furieux qu'un bâtard comme Gharib (car la tribu entière le regardait comme tel) eût osé jeter les yeux sur sa fille. « Il faut que je lui donne la mort, s'écria-t-il, car je suis déshonoré! »

Il consulta les principaux de la tribu sur le parti qu'il avait à prendre. Ceux-ci, qui attachaient autant d'importance que lui à la naissance, furent aussi d'avis qu'il fallait se défaire de Gharib. Ils se chargèrent de l'exécution de ce projet, et se mirent en embuscade avec cinq cents voleurs des plus braves et des mieux armés. Mais tout-à-coup parurent cinq cents cavaliers amalécites, à la tête desquels était le frère de Haml, qui venait venger la

mort de son frère. Ils fondirent sur Mardas, et le firent prisonnier, ainsi que tous ceux qui ne tombèrent pas sous le tranchant du sabre. Le seul Sehmalleïl se sauva par la fuite, et, tout sanglant, vint apporter à sa sœur Mahadiyeh la nouvelle de ce funeste combat.

Sehmalleïl avait accompagné son père, sans être instruit du complot tramé contre la vie de Gharib, et, lorsque sa sœur, qui soupçonnait le but de cette expédition, lui eut fait part de ses conjectures, il éprouva la plus violente indignation. « Il n'y a que Gharib qui peut sauver mon père! s'écria-t-il. » Il courut vers lui; tous deux montèrent à cheval, et se dirigèrent vers le lieu où Mardas avait été attaqué. Au milieu de la nuit, ils entendirent hennir des chevaux. « Maintenant nous voilà arrivés, dit Gharib à son frère; tiens mon cheval par la bride, je veux aller à la découverte. » A travers les ennemis plongés dans un profond sommeil, il parvint heureusement jusqu'à Mardas, qui était attaché à un des pieux de la tente; l'émir le conjura par les yeux de sa fille de travailler à sa délivrance. « Je le veux bien, répondit Gharib, si la main de Mahadiyeh en est le prix. » Mardas la lui promit, et s'engagea par un serment solennel. Alors Gharib, dans le plus

profond silence, détacha Mardas, ainsi que cent autres cavaliers. « Prenez vos chevaux, leur dit-il, et réveillez les ennemis par le cri de guerre de la tribu de Kahtan. » On suivit ce conseil, le carnage commença, et tous ceux qu'épargna le sabre furent faits prisonniers. La tribu entière, hommes et femmes, vinrent au-devant de Gharib, pour le saluer comme le vengeur et le libérateur de leurs parens. Mais tout ce qui attachait le peuple à Gharib, bien loin d'inspirer à Mardas des sentimens de bienveillance pour lui, ne fit que l'irriter davantage, et accroître son envie. « Mais comment pourrions-nous, dit-il à ses conseillers, lui refuser plus long-tems la main de Mahadiyeh ? — Chargez-le, lui répondirent-ils, de quelque entreprise dont il ne puisse sortir que très-difficilement. » Ce conseil plut à Mardas, et lorsque Gharib se présenta dans l'assemblée pour demander la main de Mahadiyeh, il lui dit : « Mon fils, j'ai juré, par les images de tous mes Dieux (1), de n'accorder ma fille qu'à celui qui me vengera de mes ennemis.—Vous n'avez qu'à parler, mon père, répondit Gharib, quel pays dois-je ravager ? de quel

(1) Avant la prédication de Mohammed, les anciens Arabes adoraient des idoles, et sacrifiaient même des victimes humaines.

roi faut-il que je vous apporte la tête? — J'avais un fils, reprit Mardas, qui s'égara un jour qu'il était allé à la chasse, et il fut rencontré dans une vallée par un géant noir et haut de soixante-dix pieds, qui le dévora avec ses cent compagnons, excepté un seul qui vint m'annoncer cette affreuse nouvelle. Je jurai alors de ne donner ma fille qu'à celui qui me vengerait de ce géant.—Je m'en charge, s'écria Gharib, mais jurez-moi de m'accorder la main de Mahadiyeh. » Mardas le lui jura en présence de toute la tribu, et Gharib fut transporté de joie.

Dès le lendemain matin, il monta à cheval, et deux cents de ses jeunes compagnons d'armes se joignirent à lui, pour partager la gloire et les dangers de cette périlleuse entreprise. Ils étaient en marche depuis trois jours, lorsque, le soir du quatrième, ils firent halte au pied d'une haute montagne. Pendant la nuit, Gharib quitta ses compagnons, et gravit la montagne pour chercher quelque aventure. Il aperçut une lumière qui sortait d'une grotte creusée dans le flanc de la montagne; il y entra, et trouva un vieillard, qui était âgé au moins de trois cents ans. Ses yeux étaient recouverts par ses sourcils, et sa bouche par sa longue barbe. Le scheïkh, s'avançant vers Gharib, lui

adressa la parole : « N'es-tu pas, lui dit-il, un de ces infidèles qui adorent des idoles de pierre, au lieu du vrai Dieu, qui est le maître et le créateur du jour et de la nuit ? — Où est ce maître, demanda Gharîb, afin que je l'adore ? — Il est partout et nulle part, répondit le scheïkh, il voit tout et personne ne le voit; il embrasse le tems et l'espace ; il a créé les hommes et les anges ; il se révèle par la voix des prophètes; il réserve les béatitudes du paradis à ceux qui lui obéissent, et les tourmens de l'enfer à ceux qui se montrent rebelles à sa voix. — Et qui êtes-vous, mon père, dit Gharib, vous qui connaissez ce Dieu unique, véritable et si bon ? — Je suis, répondit le vieillard, un descendant du peuple d'Aad, vers lequel Dieu envoya le prophète Houd. Mon peuple, l'ayant regardé comme un imposteur, fut anéanti par une effroyable tempête ; je sauvai seul ma vie, pour prix de ma foi. Le peuple de Themoud, qui prit le prophète Saleh pour un fourbe, éprouva le même sort que ma tribu, ainsi que Nemrod, qui voulait brûler le prophète Abraham. J'ai cru seul à ce prophète, et c'est par ses conseils que je sers Dieu dans cette grotte. — Et que faut-il faire pour prouver sa foi ? demanda Gharib. — Dites, répondit le scheïkh : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham*

est le bien-aimé de Dieu. » Gharib prononça ces paroles, et, à l'instant même, il sentit dans son cœur les douceurs de la vraie foi, ou de l'*Islam* (1). Le solitaire voulut connaître son nom et son histoire; Gharib la lui raconta, et lorsqu'il fut arrivé à ce qui concernait le géant dont il voulait purger la terre : « Vous êtes un insensé, mon fils, lui dit le vieillard, de vouloir vous mesurer avec ce *ghoul*, qui vous dévorerait, quand même vous auriez avec vous une armée de dix mille hommes. Ce géant est fils de Hindia, l'un des enfans de Ham, qui, le premier, a peuplé l'Inde. Chassé de ce pays à cause de ses crimes, il est venu s'établir ici où il exerce le métier de brigand. Il s'est retiré dans cette vallée, et il y a rassemblé des trésors innombrables. Je crains bien pour vous, mon fils, mais au moins, lorsque vous l'attaquerez, ayez soin de dire : *Allah Akbar*, c'est-à-dire *Dieu est grand!* Quant à moi, je me chargerai de prier pour vous. Cependant, prenez ces armes que je vous donne : voici une massue de fer garnie d'anneaux; lorsqu'on la brandit, ces anneaux font un bruit semblable à celui du tonnerre : voici une

(1) *Islam* ou *Eslam*, l'islamisme. Ce mot signifie une soumission et une résignation entière du corps et de l'ame à Dieu, et à tout ce que Mohammed a révélé en son nom.

ceinture longue de trois aunes et large de trois palmes; voici enfin un casque, une cuirasse, et un livre de prières. Maintenant, allez rejoindre vos gens, ajouta le vieillard en finissant, annoncez-leur l'islam, et commencez votre entreprise en invoquant le nom de Dieu. »

Gharib, ayant rejoint heureusement ses compagnons, les convertit à l'islam, en leur faisant faire la profession de foi qu'il avait faite lui-même au vieillard. Mais tout-à-coup parut un cavalier entièrement couvert de fer, et armé jusqu'aux dents. Il se dirigea vers Gharib, l'attaqua, et ils combattirent ensemble quelque tems; mais l'inconnu, levant tout-à-coup sa visière, se fit reconnaître. C'était Sehmalleïl, qui, s'étant trouvé absent lorsque Gharib partit pour son entreprise, venait se joindre à son fidèle compagnon d'armes. Ils restèrent longtems pressés dans les bras l'un de l'autre. Gharib fit embrasser la vraie foi à Sehmalleïl, et ils se mirent tous deux en chemin pour aller chercher le géant noir dans sa vallée.

Celui-ci, ayant aperçu de loin un tourbillon de poussière qui s'approchait, ordonna à son fils de lui amener cette proie. Cinq cavaliers amalécites partirent à l'instant au grand galop; Gharib leur

demanda qui ils étaient, et ce qu'ils voulaient. Yethoun, le fils aîné du géant, lui répondit : « Descendez de vos chevaux, afin que nous vous apprêtions pour le déjeûner de notre père. Nous allons vous faire bouillir, griller, et rôtir. » Gharib s'avança vers lui en agitant sa massue, dont les anneaux firent un bruit semblable aux éclats du tonnerre. Yethoun resta frappé de terreur, et, Gharib lui assénant un coup de sa massue sur les épaules, il tomba à terre comme une datte mûre; on se saisit de lui, et on le chargea de liens. Trois de ses compagnons éprouvèrent le même sort; mais le cinquième se sauva, et vint apprendre au géant la défaite et l'esclavage de ses frères. « Vous êtes tous des misérables! s'écria celui-ci, vous êtes indignes de ma race! » A ces mots, déracinant un arbre, il s'avança tranquillement vers le lieu où Gharib et ses compagnons s'étaient arrêtés. Du premier coup qu'il frappa avec cette arme il en tua cinq; Sehmalleïl évita le second qui lui était destiné. Furieux d'avoir manqué son coup, le géant fondit sur Sehmalleïl comme le cruel autour fond sur le faible moineau. Lorsque Gharib vit le danger où se trouvait son ami; il brandit sa massue, en s'écriant : « *Allah Akbar! Allah Akbar!* » et récita sa profession de foi; en

même tems, il déchargea un coup si violent sur les flancs du géant, qu'il l'étendit par terre. Cet infidèle fut chargé de liens ainsi que ses cinq fils; ensuite on les entraîna liés comme des gerbes de riz, dans le lieu où le géant avait amassé tous ses trésors. Onze cents esclaves y étaient enchaînés à des anneaux de fer. Gharib s'assit, entouré de tous ses compagnons, sur le trône du géant, qui s'appelait Lasoussa, fils de Schedid, fils de Schedad, fils d'Aad. « Race maudite, comment vous trouvez-vous maintenant ? dit Gharib au géant. — Fort mal à notre aise, répondit celui-ci, car nous sommes liés comme des balles de marchandises. — Eh bien, reprit Gharib, embrasse ma croyance, reconnais le Dieu qui a créé la lumière et les ténèbres, dis: « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham est le bien-aimé de Dieu ! » Le géant prononça ces paroles, et se convertit avec tous ses enfans à l'islamisme. Ils voulurent ensuite baiser les pieds de Gharib, pour le remercier de leur liberté, mais il s'y refusa : « Mes amis, leur dit-il, en leur montrant les esclaves, quels sont ces onze cents jeunes gens? — C'est le gibier de notre dernière chasse en Perse, répondirent-ils, et ce n'est pas encore tout. — Qu'avez-vous encore en outre? demanda Gharib. — Nous

avons cent jeunes beautés, et la princesse Fakhartadj(1) qui est fille du roi Schebour. Nous la rencontrâmes dans notre dernière partie de chasse, avec une escorte de quinze cents cavaliers; quatre cents d'entre eux mordirent la poussière, les autres furent faits prisonniers, et ce sont eux que vous voyez attachés à ces anneaux de fer. — Avez-vous fait quelque offense à la princesse? demanda Gharib. — Dieu nous en préserve, répondirent les fils du géant, nous ne lui avons pas seulement touché un cheveu; nous avons eu pour elle tous les égards qu'on doit à une grande princesse, dont le père a une armée assez nombreuse pour venger les outrages qu'on aurait pu faire à sa fille. Elle habite un palais qui a été construit exprès pour elle.» Gharib s'y fit conduire, et trouva la princesse fondant en larmes, et semblable à la lune obscurcie par un nuage pluvieux. La princesse, voyant un cavalier si bien fait, s'avança vers lui pour lui baiser la main, et elle se serait jetée à ses pieds, s'il ne s'y fût opposé. «Seigneur, lui dit-elle, accordez-moi votre protection contre ce misérable brigand de géant, dont la passion brutale m'inspire tant de craintes. Sauvez-moi, je vous en con-

(1) Ce nom signifie, en arabe, *Gloire de la Couronne.*

jure; je serai heureuse d'être l'esclave de vos esclaves. » Gharib, l'ayant rassurée, lui rendit ses femmes esclaves, et la mit en liberté : « Ce n'est point la curiosité qui me guide, lui dit-il ensuite, mais permettez-moi, princesse, de vous demander pour quel motif vous parcouriez les plaines et les déserts, ainsi exposée à tomber entre les mains des brigands?—Mon père, répondit-elle, et tous ses sujets professent, comme vous le savez, la religion des Mages. Dans notre pays, il y a un grand monastère, appelé le Monastère du Feu, où toutes les jeunes personnes se rendent une fois par an, pour s'y livrer à des exercices religieux pendant un mois entier. J'étais en chemin pour m'y rendre accompagnée d'une escorte, lorsque je suis tombée entre les mains de ce *ghoul*. — Ne craignez rien, princesse, dit Gharib, je vous ramènerai chez vous. » Il se retira ensuite pour prendre du repos; le lendemain matin, Gharib, le géant et ses enfans, firent leur prière du matin composée de deux *rikaats* selon le précepte d'Abraham. Alors Gharib, se tournant vers le géant : « Voulez-vous, lui dit-il, nous montrer les merveilles de la Vallée des Fleurs? —Très-volontiers, répondit-il. » La princesse et ses esclaves, Gharib et ses compagnons, montèrent à cheval, et,

pendant ce tems, le géant fit préparer par ses gens un superbe festin.

Arrivés au lieu où tendaient leurs pas, ils restèrent frappés d'admiration, à l'aspect des ravissantes merveilles de cette belle vallée. Des oiseaux de mille espèces charmaient les yeux par leur brillant plumage, et les oreilles par leurs chants harmonieux. La rose écoutait attentive les plaintifs accens du rossignol ; les colombes et les perdrix paraissaient s'entretenir ensemble. Pendant toute l'année, les arbres étaient chargés de fruits ; les oranges brillaient, à travers le feuillage, comme la lumière d'un flambeau, et les dattes étaient suspendues en guirlandes dorées. On pouvait dire avec un poète :

« Lorsque les oiseaux font entendre leurs chants, les feuilles des » arbres en sont émues.

» Ici l'on respire l'air suave du paradis ; car ici se trouve tout ce » qui le compose ; des fruits parfumés, de frais ombrages, des eaux » limpides. »

A la vue de tant de beautés, Gharib, transporté hors de lui, fit dresser la tente de la princesse, et ordonna qu'on servît le dîner. « N'avez-vous point de vin ? demanda Gharib au géant. — Je vous demande pardon, répondit-il, j'ai une citerne tout entière remplie d'un vin excellent. » On en fit apporter,

et l'on se livra à toutes sortes de plaisirs. Cependant Gharib, se rappelant son amour pour Mahadiyeh, improvisa ces vers :

« Je me rappelle les jours heureux que j'ai passés près de toi, et » mon cœur s'enflamme à ce souvenir.

» Mille saluts, mille prières, mille vœux pour toi, ô souveraine » de mon ame! Pour moi, je soupire, je languis, je meurs! »

Ils passèrent trois jours de la sorte dans cet endroit, goûtant des plaisirs et des jouissances continuelles. Le quatrième jour, Gharib dit à son fidèle ami Sehmalleïl : « Prends cent cavaliers avec toi, et vas inviter ton père à venir ici, où tu le traiteras chaque jour d'une manière splendide; pendant ce tems, je vais reconduire la princesse au roi son père. Et vous, dit-il en s'adressant au géant, vous garderez le palais avec vos enfans. Car si le père de Fakhartadj vous voyait, vous le ravisseur de sa fille, peut-être lui prendrait-il envie de se régaler de votre chair et de boire dans votre crâne? Ainsi, il vaut mieux pour vous que vous demeuriez à la maison. » Le géant sourit : « Que tous les peuples de la Perse et du Dilem viennent, dit-il, et je veux les faire boire à la coupe de la mort!—Pour éviter cela, dit Gharib, vous demeurerez à la maison.—

Entendre, c'est obéir, répondit le géant. » Schmalleïl se mit en chemin pour retourner vers sa tribu, et Gharib se dirigea vers la Perse, afin de rendre la princesse à son père. Celui-ci avait éprouvé une vive inquiétude en voyant que sa fille ne revenait point du monastère du Feu. Il avait quarante vizirs, dont le plus âgé s'appelait Widam : « Vite, mon cher Widam, lui dit-il, expédiez un courrier au monastère du Feu, pour voir ce qui est arrivé à ma fille, et l'empêche de revenir. » Le courrier partit sur-le-champ, et arriva au monastère ; mais les religieux lui dirent qu'ils n'avaient point vu la princesse cette année-là.

Le roi Schebour, en apprenant cette nouvelle, jeta sa couronne à terre, arracha sa barbe blanchie par les années, et tomba privé de sentiment. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il prononça ces vers :

« J'appelle les larmes et la patience, mais les larmes seules viennent à ma voix.

» C'est le destin et le tems qui m'ont séparé de toi ; que le destin et le tems sont injustes ! »

Il ordonna ensuite à dix de ses généraux de se mettre chacun à la tête de mille cavaliers, et de parcourir le pays chacun dans une direction différente, pour tâcher d'apprendre des nouvelles de sa fille.

Celle-ci s'était mise en route sous la conduite de Gharib pour revenir à la cour du roi son père. La caravane était en marche depuis dix jours, sans avoir rencontré aucune aventure ; mais, le onzième, on aperçut un grand tourbillon de poussière qui enveloppait une troupe de mille cavaliers. C'était la tribu des Beni Hital, sous les ordres de Samson Ben Aldjourah. « En avant ! A l'attaque ! » dit Gharib aux siens. Et, au même instant, ils s'élancèrent en criant : « Au pillage ! au pillage ! *Allah Akbar ! Allah Akbar !* » Le combat dura tout le jour ; et lorsque la nuit vint séparer les combattans, cinq cents Arabes de la troupe de Samson et cent Persans de la troupe de Gharib avaient mordu la poussière. « Par ma vie, s'écria Samson, je n'avais encore jamais vu un chevalier aussi vaillant que ce jeune homme ; mais demain, nous combattrons tous deux en champ clos ! » De son côté, la princesse de Perse vint à la rencontre de Gharib, et baisa son étrier, en lui exprimant toute l'inquiétude qu'elle avait éprouvée sur son sort. Gharib essuya le sang et la poussière dont il était couvert, et se mit gaîment à souper. Le lendemain, le combat recommença aux premiers rayons du soleil. Un cavalier amalécite, descendant de Schedad, fils d'Aad,

et armé d'une massue de fer, s'élança sur Gharib, qui eut besoin de toute son adresse pour éviter le coup qui l'aurait renversé s'il l'avait atteint. Gharib répondit à son adversaire par un autre coup de massue qui lui brisa le crâne. Il fit éprouver le même sort au second, au troisième, enfin à tous ceux qui succédèrent au premier. Alors l'émir Samson se mit sur les rangs : « Chien d'Arabe, lui cria-t-il, qui es-tu, toi qui oses te mesurer avec mes cavaliers? — Prends garde à toi! répondit Gharib; allons, retire-toi! » Ils combattirent long-tems à pied et à cheval : les coups se succédaient avec une incroyable rapidité; enfin Samson tomba sous les coups de Gharib. Mais, au même instant, tous les Arabes se précipitèrent sur lui, pour venger la mort de leur émir. Gharib ne perdit point la tête; il ne cessait de crier : Abraham! Abraham! et *Allah Akbar!* « Que signifient donc ces paroles? se demandèrent les ennemis. Quelle puissance merveilleuse ont-elles, pour que notre courage et nos forces nous abandonnent ainsi? Nous n'avions encore jamais entendu un cri de guerre si terrible; cessons le combat, et consultons-nous sur le parti que nous devons prendre. » Ils mirent bas les armes, et choisirent dix d'entr'eux qu'ils envoyèrent vers Gharib.

« Qu'adorez-vous ? leur dit-il.—Nous descendons de Noé, répondirent-ils, et nous adorons *la Nécessité* et *le Tems*. — Comment! s'écria Gharib, vous n'adorez pas le Dieu créateur du ciel et de la terre, le Dieu qui a élevé les montagnes, et paré les arbres de verdure, qui fait jaillir les sources vives du sein des rochers, qui pourvoit à la subsistance des animaux au milieu des déserts, qui est le Dieu vengeur et unique ! » Ces paroles ouvrirent leurs cœurs : « Nous serons heureux, s'écrièrent-ils, si vous voulez nous faire embrasser sa religion. — Eh bien donc, dites : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham est le bien-» aimé de Dieu. » Ayant prononcé cette formule, ils s'en retournèrent vers leur tribu, à laquelle ils annoncèrent l'islamisme, et ils convertirent ainsi les adorateurs du feu à la vraie foi.

Étant revenus ensuite avec toute la tribu baiser les mains de Gharib, ils se jetèrent à ses pieds pour recevoir ses ordres et lui rendre hommage.

« Allez, leur dit-il, allez tous à la Vallée des Fleurs, où vous trouverez le géant de la montagne, Lasoussa, fils de Schedid. S'il vous faisait un accueil hostile, prononcez votre profession de foi, et vous n'aurez plus rien à redouter de sa part. » Ils firent ce que Gharib leur avait ordonné ; le géant de la

montagne leur demanda ce qu'ils cherchaient : ils lui racontèrent leur aventure avec Gharib, et aussitôt le géant leur assigna pour demeure un endroit très-agréable dans la Vallée des Fleurs.

Pendant ce tems, Gharib poursuivait sa route avec la princesse de Perse, et ils approchaient d'Isfahan, qui était alors la capitale de la Perse. Ils avaient déjà fait cinq jours de marche, lorsqu'ils aperçurent devant eux un tourbillon de poussière. C'était une des troupes de mille cavaliers que le roi avait envoyées à la recherche de sa fille. Aussitôt, Gharib fit dresser les tentes pour recevoir le chef de cette troupe, qui vint rendre ses hommages à la princesse. Elle lui raconta comment elle avait été enlevée par le géant, qui s'était cependant conduit avec beaucoup d'égards envers elle, et comment elle avait été enfin délivrée par Gharib.

Toman (ainsi s'appelait le chef de la troupe) baisa les mains et les pieds à Gharib, et le pria de lui permettre d'aller en avant à Isfahan annoncer au roi cette heureuse nouvelle. Il partit devant, et se jeta aux pieds du roi Schebour, qui s'évanouit de joie, et ne reprit ses sens qu'après qu'on lui eut jeté de l'eau de rose au visage. Il se fit ensuite raconter avec détail toutes les souffrances de Gloire-de-la-

Couronne. « Hélas! la pauvre enfant! s'écria-t-il, c'est une héroïne! Elle est véritablement issue de mon sang, puisqu'elle a su conserver intacte sa vertu, entre les mains d'un misérable brigand de géant! » Il fit donner à Toman une pelisse d'honneur avec dix mille ducats, et le nomma gouverneur de la ville d'Isfahan.

Le bruit de cette heureuse nouvelle se répandit bientôt dans le harem et dans toute la ville. Chacun s'empressait de l'annoncer, afin de recevoir une bonne récompense. On voyait partout des gens revêtus de kaftans qu'ils avaient reçus pour prix de cette agréable nouvelle. On balaya les rues, on décora la façade des maisons, pour l'entrée solennelle de la princesse; et le roi Schebour vint avec toute sa cour à la rencontre de sa fille. Aussitôt que Gharib aperçut le prince, il descendit de cheval, et voulut se jeter à ses pieds; mais Schebour le fit relever, et, le serrant dans ses bras, lui donna mille témoignages de sa reconnaissance, pour avoir sauvé la princesse sa fille des mains du géant. Lorsque celle-ci parut à ses yeux, il se livra à toute sa tendresse; après ces premiers épanchemens de l'amour paternel, il lui dit : « Combien tu reviens à propos, ma fille! Le roi Kharakhah, qui t'avait demandée en

mariage, vient d'envoyer cent mille ducats pour ta dot; tu sais que c'est un grand et puissant roi. — Je ne l'épouserai point, dit d'un ton ferme la princesse à son père; j'appartiens à Gharib.—Ma fille n'a point tort, dit le roi en jetant les yeux sur Gharib, ma fille n'a point tort d'aimer ce Bédouin. Par ma vie, je n'ai jamais vu une personne aussi accomplie! » Après le repas qui eut lieu on fit une entrée triomphale dans la ville. Gharib marchait à côté du roi, et il s'assit auprès du trône, environné de tous les grands de la cour.

« Que ceux qui m'aiment, dit le roi, donnent un vêtement d'honneur à Gharib! » A peine avait-il prononcé ces paroles, que les pelisses et les kaftans tombèrent sur Gharib de toutes parts. Durant dix jours entiers, on ne vit que fêtes continuelles; le onzième, Gharib voulut prendre congé du roi. « Je ne le permettrai pas, dit ce prince, il faut que tu restes au moins un mois à ma cour. — Que votre majesté daigne m'excuser, répondit Gharib, mais j'aime une jeune fille arabe, et je vole à ses pieds.—Dis-moi, reprit le roi, ton amante a-t-elle plus de mérite que ma fille? — Quelle comparaison, grand roi! reprit Gharib. Entre l'esclave et le maître la distance est infinie.—Eh bien! ajouta le roi, Fakhartadj

est ton esclave ; tu l'as arrachée des mains du géant, ainsi elle doit être ta femme. — Mais une princesse exige une dot considérable ; pardonnez-moi donc, grand roi, je ne suis qu'un pauvre Bédouin. — Tu parles en vain! Le roi Kharakhah vient d'envoyer cent mille ducats pour la dot de ma fille, mais j'aime encore mieux te la donner sans dot. » Se tournant, au même instant, vers les grands de la cour qui l'environnaient : « Je vous prends à témoins que je veux donner ma fille Gloire-de-la-Couronne en mariage à Gharib. » Ne pouvant se refuser plus long-tems à cette union, Gharib y consentit de bonne grâce, et il offrit de donner pour dot les trésors du géant de la montagne.

« Je n'en veux point, dit le roi, la seule chose que j'exige de l'époux de ma fille, c'est la tête de Djemerkan, le roi du Grand Désert.— Permettez-moi, reprit Gharib, d'aller chercher le reste de mes compagnons, pour qu'ils me secondent dans cette entreprise. » Mais le roi Schebour n'y voulut point consentir, dans la crainte que Gharib ne revînt pas, si une fois il s'éloignait. Le lendemain il y eut un tournoi en présence du roi, et Gharib lui demanda la permission de rompre une lance avec les chevaliers persans : « Je m'engage, dit-il, à

prendre la lance entre les dents, et à parer tous les assauts dirigés contre moi. » Le roi fit publier ce défi, et aussitôt douze cents chevaliers parurent dans la lice.

Ces chevaliers étaient les premiers de la cour de Perse, et, jaloux de la gloire et du bonheur de Gharib, ils cherchaient à rendre dangereux les coups qu'ils lui portaient. Mais Gharib, mettant sa confiance en Dieu et dans Abraham le bien-aimé de Dieu, s'avança courageusement contre ses ennemis. Il les désarçonna tous sans peine, quoiqu'il ne tînt sa lance qu'avec le bout des dents. Au tournoi succéda un festin où l'on mangea beaucoup, et où l'on but encore davantage. Le roi voulut aussi traiter splendidement son hôte le soir qui précéda le jour où il devait partir pour le Grand Désert. Gharib, qui n'était pas un buveur, s'enivra un peu, et, en voulant se retirer, il s'égara de chambre en chambre, et vint dans l'appartement de la princesse elle-même. A peine celle-ci l'eut-elle aperçu, qu'elle ordonna à ses esclaves de sortir et de la laisser seule avec le prince; alors, se jetant à son cou : « Mon cher Gharib, lui dit-elle, je suis votre esclave; vous m'avez délivrée des mains du géant, et le trésor que j'ai sauvé au péril de ma vie, contre les entre-

prises de ce misérable, vous appartient. » Gharib, ne trouva rien à répliquer à la conséquence du discours de la princesse. Il répondit à ses caresses, et passa la nuit avec elle jusqu'à ce qu'il fît grand jour.

Le roi s'étant levé de bonne heure ce jour-là, s'entretenait avec ses courtisans de la valeur du Bédouin; mais, venant à regarder par la fenêtre, il aperçut. . . . . Gharib qui sortait de l'appartement de la princesse? — Point du tout. Il vit au loin un tourbillon de poussière qui grossissait à chaque instant. Il envoya à la découverte un de ses officiers; celui-ci vint lui dire que c'étaient cent cavaliers arabes, qui s'avançaient conduits par l'émir Sehmalleïl. Gharib, qui avait tout entendu, était déjà monté à cheval pour voler à la rencontre de son frère. Après qu'ils se furent embrassés, Gharib lui demanda : « Eh bien ! que fait maintenant Mardas, ce père infidèle à ses promesses ? — Il se trouva violemment contrarié, répondit Sehmalleïl, lorsqu'il apprit l'heureux succès de ton entreprise contre le géant de la montagne. Craignant de se voir forcé à tenir sa promesse, et à te donner sa fille sans dot, il a pris le parti de se réfugier auprès d'Adjib, roi de Koufah. » Gharib entra dans une colère terrible, en

apprenant cette nouvelle : « Je jure, s'écria-t-il, par la vraie foi, par le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, et par Abraham son bien-aimé, je jure de détruire de fond en comble la ville de Koufah, et de ravager tout le pays de l'Irak. » Dès le même jour, il se mit en chemin, et se dirigea d'abord vers la montagne du géant, auquel il fit part de son dessein. « Ne vous donnez pas cette peine, dirent le géant et ses enfans, nous nous chargeons de cette expédition : nous allons faire un tour dans l'Irak, et nous vous en amènerons tous les habitans, les mains liées derrière le dos. — Eh bien! reprit Gharib, nous irons ensemble! » Ils se mirent en route, après avoir laissé à la montagne une garde suffisante.

De son côté, Mardas était arrivé chargé de riches présens à Koufah, résidence du roi Adjib. « Je viens, lui dit-il, chercher un asile auprès de vous.— Je vous l'accorde, lui répondit Adjib, fût-ce même contre le roi Schebour en personne. — J'implore seulement votre protection contre un Bédouin, fils d'une esclave que je trouvai un jour dans une forêt, et qui depuis m'a donné un fils appelé Schmalleïl. Son frère le bâtard me jette dans mille embarras : il a tué Hassan, chef de la tribu de Bounhan, et

m'a attiré par là une guerre périlleuse. J'ai une fille, qui, je puis le dire, est digne d'un roi, et mériterait d'être l'épouse d'un monarque tel que vous. Il a eu la témérité de me la demander en mariage ; pour me débarrasser de lui, je lui ai ordonné d'aller combattre le géant de la montagne. Il l'a vaincu, a délivré la fille du roi Schebour, et maintenant il revient plus orgueilleux que jamais. » Le roi Adjib changea de couleur, en apprenant cette nouvelle : « Et la mère de ce bâtard est-elle avec vous ? lui demanda-t-il. — Oui. — Comment s'appelle-t-elle ? — Nassra. — Précisément, c'est elle ! Qu'on l'amène ici ! » Adjib reconnut l'esclave qui était enceinte de son père ; il ne put contenir sa colère, et, tirant son sabre, il tailla en pièces cette infortunée. « Puissé-je en faire autant, s'écria-t-il, de Gharib, ce fils de prostituée ! Je prends votre fille pour mon épouse.—Elle est votre esclave, répondit Mardas. » Adjib lui donna trente mille ducats de dot, cent pièces de brocart, cent voiles brodés, et autant de colliers et de bracelets.

Pendant ce tems, Gharib s'était avancé avec sa troupe vers la première ville d'Aldjen. Les habitans fermèrent les portes, et se préparèrent à la résistance. Le gouverneur de cette ville, appelé Da-

migh, c'est-à-dire le Boucher, car il immolait tous les braves qui tombaient entre ses mains, envoya son général Sebi Kafar, ou le Lion Sauvage, pour reconnaître quels étaient ces assiégeans. Ce parlementaire se fit conduire dans la tente de Gharib : « Je viens, lui dit-il, de la part du roi de Mésopotamie, qui est le frère du roi Kendemar, le plus ancien des souverains de l'Irak. » Au nom du roi Kendemar, les larmes vinrent aux yeux à Gharib : « Allez, dit-il à l'envoyé, allez, et dites à votre maître que celui que vous voyez ici est le fils du roi Kendemar, qui a été tué par Adjib, et qu'il vient pour venger la mort de son père. » Le messager revint, et s'acquitta de son message. « Que dites-vous ? s'écria Damigh. Quoi ! le fils de mon frère serait véritablement aux portes de cette ville ? — La chose est ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à votre majesté, répondit l'envoyé ; je vous raconte tout ce que j'ai entendu. — Je suis comme tombé des nues, dit Damigh ; mais, s'il en est ainsi, il faut que je le voie. »

Il monta à cheval avec tous ses officiers, pour se rendre au camp de Gharib. Celui-ci vint au-devant du gouverneur, et, après les premières salutations, ils s'embrassèrent comme deux parens, car Damigh ne

put douter plus long-tems que Gharib ne fût le fils de son frère. « Infortuné jeune homme, lui dit-il, non-seulement tu as à venger l'auteur de tes jours, mais encore ta mère.—Que voulez-vous dire? reprit Gharib.» Damigh lui raconta alors comment Adjib avait massacré sa mère, et Gharib resta privé de sentiment, en apprenant cette nouvelle. « Allons, s'écria-t-il lorsqu'il revint à lui, ne perdons pas un instant, et montons à cheval! — Attends, reprit Damigh, que j'aie réuni mes troupes aux tiennes.—Impossible! Si vous voulez, vous viendrez me rejoindre à Koufah; quant à moi, mon impatience est telle, que je ne puis différer davantage. »

Gharib se mit en marche vers Babylone, où était alors gouverneur le vice-roi Djamek, qui avait sous ses ordres plus de cinquante mille hommes de cavalerie, campés devant la ville. Gharib lui envoya un messager chargé de la lettre suivante :

« Louanges à Dieu, souverain des mondes! Il prend soin de toutes » les créatures, il est tout-puissant.

» Gharib, fils de Kendemar, roi de l'Irak et de Koufah, à Djamek :

» Aussitôt que vous aurez reçu cet écrit, brisez vos idoles et ado» rez le Dieu tout-puissant, unique, qui a créé la lumière et les té» nèbres.

» Si vous n'obéissez pas à l'instant, ce jour sera le plus terrible

» de votre vie. Salut à celui qui suit la droite voie, qui redoute le » péché et est soumis à Dieu, maître de ce monde et de l'autre. »

« Va, dit Djamek, et annonce à celui qui t'a envoyé que nous viderons notre querelle demain matin avec le sabre, et que la vérité sera prouvée à coups de lance. »

Le lendemain matin, les deux armées se préparèrent au combat. Le géant de la montagne sortit des rangs, et défia les ennemis : « Qui aura le courage, s'écria-t-il, de se mesurer avec le géant de la montagne ? » Personne ne paraissant, il dit à ses fils : « Allumez un grand feu, car j'éprouve une faim extrême. » Tout-à-coup se présenta un chevalier amalécite pour accepter le défi du géant. Pour toute arme, il avait à la main un tronc d'arbre, avec lequel il espérait assommer le géant; mais celui-ci para le coup avec un jeune palmier qui lui servait de massue, et terrassa l'Amalécite. « Faites-moi rôtir ce misérable, dit-il à ses fils. » Ils le jetèrent dans le feu, et le géant le dévora. Les infidèles, saisis d'effroi, et craignant de partager le sort de l'Amalécite, se mirent à fuir de toutes leurs forces. Gharib et son armée poursuivirent les fuyards, qui eurent à peine le tems de fermer les portes de la ville. Le géant et ses fils y entrèrent avec eux, et

se dirigèrent vers le palais du roi ; tout cédait aux coups terribles du géant ; de toutes parts on criait : Pardon ! « Chargez votre roi de chaînes, dit le géant, si vous voulez que je vous pardonne. » Ils lièrent le roi, et le géant, les chassant devant lui comme un troupeau de moutons, les conduisit de la sorte devant Gharib. « Voici, lui dit-il, ce que j'apporte pour mon souper ce soir. — Sauvez-moi, s'écria Djamek en s'adressant à Gharib, sauvez-moi des mains de ce terrible géant ! — Embrassez l'islamisme, lui dit Gharib, et vous serez préservé, non-seulement de ce géant, mais encore des châtimens et des supplices éternels réservés aux infidèles. » Djamek prononça sa profession de foi, et devint un bon musulman.

Le lendemain, Gharib se remit en marche. Adjib, qui avait été informé des desseins de son frère, assembla une nombreuse armée, avec laquelle il vint camper auprès de Mossoul.

Lorsque Gharib ne fut plus qu'à quelque distance de cette ville, il envoya Sehmalleïl avec une lettre pour son frère Adjib. Cette lettre contenait ce qui suit :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! La paix et le salut » à son bien-aimé Abraham !

» Nous vous faisons savoir par ces présentes, qu'il faut, aussitôt

» que vous aurez reçu notre écrit, que vous reconnaissiez l'unité » de Dieu, premier principe de toutes choses, et que vous renon- » ciez à l'adoration des idoles.

» Si vous embrassez l'islamisme, je vous regarderai comme mon » maître et mon frère, et je vous pardonnerai la mort de mon père » et de ma mère. Dans le cas contraire, vos jours sont comptés et » votre royaume est perdu.

» Salut à celui qui suit la droite voie, et est fidèle à Dieu roi des » rois. »

A peine Adjib eut-il lu cette lettre, qu'il entra dans une telle colère, que les yeux lui sortaient de la tête, et il grinçait des dents avec rage.

« Saisissez-le, mettez-le en pièces! » cria-t-il à ceux qui l'entouraient. Sehmalleïl se défendit courageusement, et, se frayant avec le sabre un chemin à travers les ennemis, il regagna, couvert de nombreuses blessures, la tente de Gharib. Celui-ci, justement irrité, fit marcher son armée sur-le-champ. La terre retentit sous les pas des chevaux, les guerriers se couvrent de fer, les sabres étincellent, les lances s'entrechoquent, et les deux armées en viennent aux mains. Le sang coulait par torrens, les têtes volaient de toutes parts, et le brave et le lâche gisaient ensemble sur la poussière. La perte se trouva égale des deux côtés, lorsque la nuit vint partager les combattans.

Dès le lendemain matin, les deux armées ennemies fondirent l'une sur l'autre, comme les flots irrités de deux mers soulevées par la tempête. La terre tremblait, les chevaux foulaient aux pieds les guerriers, et le sang coula par torrens, jusqu'au moment où les ténèbres succédèrent au jour. Le lendemain matin, on reprit les armes aux premières lueurs de l'aurore. Les croyans attendaient que Gharib vînt se mettre à leur tête, mais il ne parut point. Sehmalleïl entra dans sa tente, elle était vide; il s'informa si l'on n'avait point vu son frère, mais personne ne put lui en donner de nouvelles. Il était arrivé à Gharib une aventure très-extraordinaire. Après avoir combattu vainement pendant deux jours, Adjib fit venir un fripon plein de ruses, appelé Seschar, et lui ordonna de lui amener son frère mort ou vif. Ce voleur pénétra dans la tente de Gharib, à la faveur des ténèbres de la nuit, et attendit le moment convenable pour exécuter son projet. Gharib s'étant réveillé, demanda à boire; Seschar s'avança en lui présentant une coupe où était mêlée une très-forte dose d'opium. Gharib perdit l'usage de ses sens; alors Seschar, l'ayant chargé de liens, le prit sur ses épaules, et le porta dans la tente d'Adjib.

« Bénies soient les idoles! » dit Adjib. Puis il jeta

du vinaigre au visage de Gharib pour le faire revenir ; celui-ci sortit de son assoupissement, et, se voyant dans une autre tente que la sienne, il s'écria : « Il n'y a de force et de protection qu'en Dieu ! — Chien, lui dit Adjib, tu prétendais être le vengeur de ton père et de ta mère ; maintenant je vais t'envoyer les rejoindre ! — Chien toi-même, reprit Gharib, tu verras ce que c'est que de mériter la colère de Dieu en ce monde et dans l'autre ! Convertis-toi, pendant qu'il en est encore tems, et dis avec moi : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham est le bien-aimé de Dieu ! » A ces mots, Adjib grinça des dents de fureur, et ordonna d'appeler le bourreau. Mais le vizir, qui, au fond du cœur, était musulman, quoiqu'il professât extérieurement la religion des infidèles, se jeta aux pieds d'Adjib : « Ne précipitez rien, grand roi, lui dit-il, laissez-nous d'abord anéantir l'armée de Gharib, et alors on le livrera au bras de la justice. » Adjib se rendit à l'avis de son vizir, et ordonna de garder Gharib comme prisonnier.

Pendant ce tems-là, on le cherchait dans son camp, et une consternation générale se répandit dans l'armée ; mais le géant de la montagne, ayant ranimé le courage des soldats, s'avança hors des rangs, pour défier les ennemis à un combat singu-

lier : « Avancez, s'écria-t-il, misérables adorateurs des idoles; c'est aujourd'hui le jour de l'épreuve : celui qui me connaît n'ose s'approcher de moi ; que celui qui ne me connaît pas vienne, afin d'apprendre à me connaître ! »

Deux ou trois braves se risquèrent à accepter le défi ; mais, du premier coup, le géant les étendit sans vie à ses pieds, les fit rôtir, et les mangea à son déjeuner. « Vengeons cette injure ! » dit Adjib à son armée ; et il commanda un assaut général. Vingt mille hommes se précipitèrent sur le géant de la montagne, qui seul leur fit tête, et soutint leur attaque. Alors l'armée des croyans s'ébranla, et vint à son secours ; le combat, qui fut sanglant, dura jusqu'au coucher du soleil. Le géant de la montagne, couvert de blessures et criblé de coups de lances, fut fait prisonnier, et conduit dans la tente de Gharib, qui se résignait à la volonté de Dieu.

Adjib était transporté de joie : « Demain, disait-il, nous anéantirons entièrement nos ennemis, ces croyans si renommés ! » Ceux-ci étaient abattus, et se seraient abandonnés au désespoir, si Sehmalleïl n'eût ranimé leur courage. Il choisit mille hommes qu'il posta entre les deux camps, pour être prêts au premier signal du combat. Il trouva moyen de pé-

nétrer déguisé dans la tente d'Adjib, où étaient rassemblés tous les généraux, qui se dédommageaient en buvant des fatigues de la journée. Sehmalleïl jeta de l'opium dans la pièce de vin, et tous ceux qui en burent s'endormirent sur-le-champ. Sehmalleïl les chargea de liens; il s'empressa ensuite de rendre la liberté aux prisonniers, il leur donna des armes, et remit Adjib entre les mains de Gharib.

Le vinaigre qu'on lui jeta au visage fit sortir enfin Adjib de son évanouissement; effrayé de se voir en la puissance de son frère, il ne dit pas un seul mot. Gharib ordonna qu'on lui fît subir les plus cruels supplices. Tout-à-coup, le camp ennemi retentit des louanges de Dieu et de la profession de foi des vrais croyans. « Va, dit Gharib à Sehmalleïl, va voir ce que signifient ces chants. » C'était Damigh, l'oncle de Gharib, qui venait joindre l'armée de son neveu, et amenait en même tems à son secours un corps de vingt mille hommes. *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham est le bien-aimé de Dieu!* était leur chant de guerre. Ils fondirent, en chantant ces paroles, sur les troupes d'Adjib, dont ils firent un affreux carnage.

Gharib s'avança au-devant de son oncle, et, réunissant leurs forces, ils achevèrent la défaite des

infidèles ; mais, lorsqu'on voulut exécuter Adjib, on ne put le découvrir nulle part. Il avait trouvé moyen, à l'aide de son fidèle serviteur, d'enivrer ses gardes, et de prendre la fuite. Comme Adjib se trouvait épuisé par les tortures qu'on lui avait fait souffrir, Seschar fut obligé de le charger sur ses épaules. Il le porta de la sorte pendant deux jours, jusqu'à Koufah, où il espérait trouver les moyens de former une nouvelle armée. Heureusement arrivé à Koufah, il fit appeler plusieurs médecins pour le guérir de ses souffrances. Il convoqua ensuite le divan pour le consulter sur les moyens d'envoyer de nouvelles troupes contre l'ennemi.

Cependant, Gharib apprit par ses espions qu'Adjib était arrivé dans sa capitale, et s'occupait à rassembler de nouvelles forces. L'armée des croyans se mit aussitôt en marche vers Koufah, et vint camper en face de l'armée des infidèles.

Le lendemain, après s'être acquitté de la prière du matin, Gharib fit sonner les cymbales. Les cavaliers endossèrent leurs cuirasses, et les coursiers fougueux frappèrent impatiemment la terre. Damigh, oncle de Gharib, s'étant avancé entre les deux armées, défia les chevaliers ennemis à un combat singulier. Un guerrier sortit comme un éclair des

rangs des infidèles, mais il mordit bientôt la poussière; car la lance de Damigh le perça d'outre en outre. Plusieurs autres chevaliers qui le suivirent éprouvèrent successivement le même sort. « Pourquoi, s'écria Adjib, vous faites-vous tuer inutilement les uns après les autres? Au combat encore une fois! » Aussitôt, les escadrons se précipitent sur les escadrons, le sang coule par torrens, les braves tombent, les lâches prennent la fuite; la nuit seule mit un terme à un carnage qui devait se renouveler au retour de l'aurore. Les croyans s'emparèrent d'une des portes de la ville, et Gharib fit monter un crieur au haut d'une tour voisine, pour annoncer qu'il pardonnait à tous ceux qui renonceraient au culte des idoles. Cette proclamation se répandit bientôt de toutes parts, et la ville entière embrassa l'islamisme.

Tous les habitans de la ville mirent bas les armes, et vinrent en présence de Gharib professer la vraie foi. Il s'informa à eux de Mardas et de sa fille Mahadiyeh : on lui dit qu'ils s'étaient retirés derrière la Montagne Rouge. « Va, mon frère, dit-il à Sehmalleïl, va chercher ton père. » Le jeune guerrier, montant aussitôt à cheval, prit une lance pesante, et se mit en chemin pour aller à la recherche de la

Montagne Rouge. Mais il ne put découvrir nulle part aucune trace de sa famille. Un vieillard avec une longue barbe blanche lui dit que Mardas, à l'approche de Gharib vers Koufah, s'était enfui avec sa famille, sans qu'on sût où il était allé. Sehmalleïl revint à Koufah, pour apprendre cette nouvelle peu satisfaisante à son frère, qui en fut très-affligé. Celui-ci, se trouvant alors tranquille possesseur du trône paternel, parcourut le pays pour découvrir les traces de Mardas et de sa fille, et chercher Adjib qui était disparu depuis la dernière bataille.

Un jour que Gharib était allé à la chasse accompagné d'environ cent cavaliers, il vint dans une vallée délicieuse, que les rossignols et les gazelles avaient choisie pour leur demeure. Ils s'assirent sous un frais ombrage et sur un épais gazon pour passer agréablement la journée. Tout-à-coup un cri effrayant se fit entendre; Sehmalleïl, s'étant levé pour aller à la découverte, trouva des chevaux en fuite, un harem dispersé, des enfans d'un côté, des esclaves de l'autre. Il prit des informations, et on lui dit que c'était le harem de l'émir Mardas, chef de la tribu des Beni Kahtan, qu'avait attaqué la veille le grand guerrier Djemerkan; celui-ci avait tué Mardas et enlevé sa fille. Sehmalleïl revint vers Gharib

pour lui annoncer que ce brigand s'approchait avec une partie de son butin.

Gharib, brûlant du désir de venger cet outrage, courut à la rencontre de la troupe qui s'avançait : « Où est Djemerkan? s'écria-t-il. Qu'il paraisse, s'il l'ose! qu'il vienne se mesurer avec moi! » Ce Djemerkan était un Amalécite d'une taille gigantesque, qui portait pour toute arme une massue d'acier de la Chine, avec laquelle il aurait pu réduire en poudre une montagne. Il voulut en décharger un coup sur la tête de Gharib, mais celui-ci l'évita heureusement en faisant un mouvement de côté, et la massue entra à plusieurs pieds de profondeur dans la terre. Gharib saisit le moment où l'Amalécite s'efforçait de retirer son arme de terre, et il lui déchargea un si grand coup sur les doigts qu'il les lui brisa, et la massue de l'Amalécite lui échappa des mains. Ensuite continuant de le frapper avec sa propre massue, il lui fracassa les flancs. En même tems, les cavaliers de Djemerkan et de Gharib en vinrent aux mains ; les premiers furent taillés en pièces, et s'enfuirent en toute hâte vers le château de leur maître, pour appeler à leur secours le reste de leurs compagnons.

Gharib fit ensuite amener en sa présence Dje-

merkan, dont la fierté n'était pas encore abattue par la défaite de ses troupes : « Chien d'Arabe, lui dit-il, tu exerces le métier de brigand, et tu ne crains pas le maître de l'univers? — Quel est le maître de l'univers? demanda Djemerkan. — Quoi! tu ne le connais même pas? s'écria Gharib; et à qui donc as-tu recours dans l'infortune? — Moi? reprit Djemerkan, j'adore un gâteau de beurre et de miel, que je mange de tems en tems, et alors j'en fais un nouveau. » Gharib ne put s'empêcher de sourire : « On ne doit adorer que Dieu, dit-il; Dieu qui a créé tout ce qui est sur la terre pour les besoins de ses créatures, et dont la puissance s'étend sur tout ce qui existe. — Et quel est ce Dieu, demanda Djemerkan, pour que je l'adore? comment s'appelle-t-il? — Il s'appelle le Dieu puissant, répondit Gharib, c'est lui qui a déployé les cieux sur nos têtes; il a fait naître les arbres, et a fait jaillir les sources du sein de la terre; il a créé les quadrupèdes, les oiseaux, les hommes et les anges; il est partout; il voit tout et personne ne le voit. Louange et gloire à Dieu, car il n'y a point d'autre Dieu que lui! »

Djemerkan sentit son cœur s'ouvrir à ce discours, et un frisson général s'empara de tout son corps, tant ces paroles avaient agi sur lui profondément :

« Que faut-il faire, seigneur, demanda-t-il à Gharib, pour devenir un croyant, et adorer le Dieu tout-puissant?—Dis : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham est le bien-aimé de Dieu! Vois, ces paroles suffisent pour sauver ton ame. — Cela n'est pas difficile, » reprit Djemerkan, et il prononça sa profession de foi. « Ressens-tu maintenant, lui-demanda Gharib, ressens-tu dans ton cœur la douceur de l'islam?—Oui, répondit-il, je la savoure comme le lait et le miel. — Eh bien! qu'on lui ôte ses liens! s'écria Gharib. »

Lorsqu'on lui eut rendu la liberté, il baisa la main et les pieds à Gharib. Tout-à-coup on vit s'élever un grand tourbillon de poussière. Sehmalleïl partit avec la légèreté d'un oiseau pour en connaître la cause, et il revint annoncer que c'était la tribu des Beni Hamir, les amis et les parens de Djemerkan: « Allez, et annoncez-leur l'islam, s'écria Gharib. S'ils l'embrassent, tant mieux pour eux! sinon, la massue les rangera de notre côté! » Djemerkan monta à cheval, et s'avança à leur rencontre. Aussitôt qu'ils le reconnurent, ils mirent pied à terre, et vinrent lui adresser leurs félicitations sur sa délivrance. « Écoutez-moi! s'écria-t-il, celui qui m'obéira est en sûreté; mais quiconque me désobéira, je le fends en

deux avec ce sabre! Êtes-vous disposés à m'obéir?— Oui, répondirent-ils, nous n'avons jamais eu d'autre volonté que la vôtre.— C'est bien! ainsi dites : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Abraham est le bien-aimé de Dieu! — Que signifient ces paroles? demandèrent-ils. » Djemerkan le leur expliqua, et leur raconta comment il avait été converti au nom du Dieu tout-puissant et de son bien-aimé, ce qui annonçait que cette religion était la véritable. Le peuple ne put naturellement pas résister à un argument si manifeste; ils firent la profession de foi de l'islamisme, et la renouvelèrent en présence de Gharib : « Allez, leur dit-il, allez, et convertissez le reste de votre tribu; puis vous me les amènerez tous dans la ville de Koufah. »

Lorsque Gharib fut de retour dans sa capitale, il apprit par ses espions que son frère s'était réfugié auprès de Djeland, fils de Rerkar, souverain de la ville et du pays d'Omman. Il ordonna à son armée de s'y rendre en trois jours de marche. Djemerkan se joignit à eux avec vingt mille hommes des siens et le harem de l'émir Mardas. « Cela se trouve très-bien, dit Gharib, vous représenterez l'avant-garde : mettez-vous en marche sans délai vers Omman. »

Gharib, ayant donné ces ordres, reconnut, parmi

les femmes que Djemerkan emmenait avec lui, sa chère Mahadiyeh. Il s'évanouit d'abord; mais lorsqu'il eut repris ses sens, il embrassa sa bien-aimée, la serra dans ses bras, et la conduisit dans l'intérieur du palais, où il passa la nuit avec elle en tout bien tout honneur.

Le lendemain matin, Gharib, étant monté sur son trône, nomma son oncle gouverneur de l'Irak, et le chargea de prendre soin de Mahadiyeh pendant son absence. Il se mit en marche à la tête de vingt mille cavaliers, et s'avança vers le pays d'Oman.

Djeland, roi de cette contrée, avait accordé un asile à Adjib auprès de sa personne, et s'était laissé persuader par lui que son frère était, non-seulement un usurpateur, mais encore un novateur en fait de religion. Il jura par les rayons brillans du soleil (serment sacré) d'exterminer toute cette race d'infidèles. « Va, dit-il à son vizir Djowamird, prends soixante-dix mille hommes, marche vers Koufah, et amène-moi prisonniers ici tous les habitans de cette ville. »

Djowamird marcha pendant sept jours entiers à la tête de son armée sans s'arrêter, et, le huitième, il fit halte dans une belle vallée, où il alla se pro-

mener en songeant à son plan de campagne. Tout-à-coup un chevalier, armé de la tête aux pieds, sortit d'entre les arbres, et s'avança vers Djowamird, en lui criant : « Descends de cheval, et dépouille-toi de tes habits, ou tu es mort ! »

A ces paroles, les yeux de Djowamird étincelèrent de fureur ; il se mit en défense, tandis que son adversaire l'attaquait de toutes ses forces, en s'écriant continuellement : « Je suis Djemerkan, le héros des batailles ! » S'étant éloigné de son corps d'armée, ce prince s'était égaré dans ce vallon. Ils combattirent comme deux lions, et, au coucher du soleil, la victoire était encore incertaine. Pendant la nuit, Djemerkan ordonna à ses troupes de faire un circuit autour de la montagne pour envelopper les ennemis, et de les attaquer aux premiers rayons du soleil, en criant : « Dieu est grand ! » Cet ordre fut exécuté, et, au lever du soleil, toute la montagne retentit à l'instant des cris : « Dieu est grand ! »

Les infidèles furent saisis de frayeur en entendant retentir de toutes parts ce cri de ralliement. Les bataillons des croyans fondirent sur eux avec la rapidité de la foudre. Sept mille hommes furent faits prisonniers, et le reste se dispersa dans le désert. Les croyans célébrèrent leur victoire par des ré-

jouissances, et envoyèrent les prisonniers à Koufah sous une escorte de mille hommes, qui annoncèrent à Gharib l'heureuse nouvelle de cette première victoire. « Allez, dit alors Gharib au géant de la montagne, prenez vingt mille cavaliers, et marchez sur les pas de Djemerkan vers le pays d'Omman. »

Cependant, les fuyards, étant revenus à Omman dans un état digne de pitié, avaient annoncé la défaite de l'armée. « Misérables ! s'écria le roi Djeland, vous étiez soixante-dix mille contre vingt mille, et vous vous êtes laissé battre ? Vous n'êtes pas dignes de vivre ! » Alors, il se mit lui-même à les massacrer avec son sabre ; les grands suivirent son exemple, et les corps de ces malheureux furent jetés aux chiens. Djeland fit appeler ensuite son fils, nommé Kordjan, et qui n'avait point son pareil en courage dans toute l'armée de son père. C'était un guerrier en état de se mesurer seul avec trente mille cavaliers. « Va, lui dit Djeland, prends cent mille hommes, et apporte-moi la tête de ce traître. » Kordjan partit sur-le-champ, et marcha pendant dix jours sans rencontrer aucune aventure. Le onzième, ayant aperçu un tourbillon de poussière qui s'élevait dans les airs, Kordjan envoya un de ses officiers à la dé-

couverte, qui vint lui annoncer que c'était l'armée des croyans qui s'avançait ; c'était en effet l'armée de Djemerkan. Les deux armées firent halte, et campèrent en face l'une de l'autre. Djemerkan s'avisa d'une ruse de guerre qui fut couronnée par le plus grand succès : il fit couvrir de grelots et de sonnettes les chameaux et les mules qui se trouvaient dans son camp au nombre de vingt mille, et ordonna de les chasser à coups de lances dans le camp ennemi. L'ordre fut exécuté, et cette multitude de chameaux et de mules réveillèrent par leur bruit tous les ennemis. « Nous sommes perdus! » s'écrièrent ceux-ci, s'imaginant que l'ennemi était déjà au milieu de leur camp. Tout remplis de cette idée, et trompés par l'obscurité de la nuit, ils s'attaquèrent les uns les autres, et firent un horrible carnage d'eux-mêmes jusqu'à ce que le jour vînt éclairer leur méprise. En même temps, ils aperçurent un nuage de poussière qui paraissait à l'extrémité de l'horizon. Les rayons du soleil naissant, venant à pénétrer ce nuage, furent réfléchis par des fers de lances, des boucliers et des cuirasses brillantes. C'étaient les deux armées des croyans sous les ordres du géant de la montagne; le géant et Djemerkan se saluèrent réciproquement, et les infidèles tremblèrent à leur approche.

Le combat commença : le ciel fut obscurci, et la terre ébranlée jusque dans ses fondemens.

On combattit ainsi tout le jour, et plus d'un tiers des infidèles mordirent la poussière. « Nous affaiblissons inutilement nos forces, dit Kordjan ; demain je veux défier à un combat singulier les plus braves des ennemis, pour nous en délivrer. » Le premier qui accepta son défi fut le chef de la tribu des Beni Hamir, et ils fondirent l'un sur l'autre comme deux béliers furieux. Kordjan désarçonna son adversaire ; il fit éprouver le même sort à six autres guerriers qui se présentèrent ensuite. Affligé de leur défaite, Djemerkan sortit des rangs pour mesurer sa force avec celle de Kordjan. Celui-ci blasphémait en jurant par le soleil et par la lune, et il se prépara à recevoir Djemerkan. Leurs lances se brisèrent, leurs épées volèrent en éclats ; ils combattirent pendant une heure entière. Enfin, Djemerkan terrassa son adversaire, qui tomba à terre comme un palmier déraciné par la tempête.

La chute de leur chef abattit le courage des infidèles, et les plongea dans le désespoir. Les croyans les attaquèrent de nouveau, ils les mirent en fuite, et leurs sabres retentirent sur le dos des cuirasses ennemies. Les vaincus se dispersèrent sur

les montagnes et dans le désert. Le butin qu'ils laissèrent sur le champ de bataille était immense, et l'on plaça au bout d'une pique la tête de Kordjan, qui n'avait pas voulu embrasser l'islamisme. L'armée victorieuse se mit alors en marche sur Omman.

Les fuyards y avaient déjà apporté la nouvelle de la défaite de l'armée de Kordjan. Le roi Djeland jeta sa couronne à terre, et se meurtrit la poitrine et le visage; son désespoir et sa fureur lui firent perdre connaissance. On eut beaucoup de peine à le faire revenir de son évanouissement, et l'on n'y parvint qu'en l'inondant d'eau de rose. « Écrivez à tous les Nabobs, dit-il à son vizir, pour leur ordonner de rassembler sur-le-champ tous ceux qui sont en état de manier un sabre, de tendre un arc, et de porter une lance. » Les Nabobs obéirent à ces ordres, et arrivèrent de toutes parts dans la capitale, avec de nombreuses troupes de soldats, qui formaient environ cent quatre-vingt mille hommes.

A peine cette armée était-elle rassemblée, que les avant-postes annoncèrent l'approche des croyans, commandés par Djemerkan et le géant de la montagne. Djeland faillit perdre la tête à cette nouvelle, et comme les rois ont toujours besoin de quelque prétexte pour épancher leur colère, il ne manqua pas

d'accuser Adjib d'être la cause de ce malheur, et d'avoir attiré la guerre sur cette ville : « Chien de l'Irak, lui dit-il, voilà ton ouvrage ! Je jure, par le brillant soleil, que, si mon honneur n'en recevait aucune atteinte, et si je n'avais pas à venger le sang de mes guerriers, je te ferais couper la tête ! »

Adjib ne put supporter plus long-tems un semblable traitement. Mécontent du roi Djeland, et convaincu qu'il ne le défendrait pas davantage contre son frère, il se leva une nuit, et dit à ses gens : « Allons, préparons-nous à partir, il n'y a plus ici d'asile pour nous ! Réfugions-nous auprès de Yareb, le plus puissant de tous les rois de l'Arabie ! » Ce projet plut à ses gens, et, aux premiers rayons du soleil, ils étaient déjà bien loin de l'armée.

Cependant, par l'ordre du roi Djeland, les cymbales retentirent, et les trompettes sonnèrent, tandis que lui-même rangeait en bataille ses deux cent mille hommes. Bientôt, les cimeterres s'entrechoquent et les lances s'abreuvent de sang ; le premier qui ouvrit les portes sanglantes du combat fut le géant de la montagne. « Allumez-moi du feu ! cria-t-il à ses fils. » Ils allumèrent un grand feu, et y firent rôtir, pour le déjeuner de leur père, le premier cavalier qui avait engagé le combat

avec lui ; les infidèles jurèrent par le soleil brillant que le géant avait un merveilleux appétit. Trente de leurs meilleurs chevaliers éprouvèrent le même sort ; enfin, il ne resta plus aucun brave qui osât se mesurer avec lui. Cent chevaliers fondirent tous à la fois sur lui, mais il les pourfendit comme des melons. Soixante-quatorze d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, les autres se sauvèrent avec difficulté. Alors Djeland ordonna un assaut général : cent mille soldats se précipitèrent ensemble sur le géant, ils abattirent son cheval, et, succombant lui-même sous le nombre, il fut chargé de liens. Les croyans firent inutilement tous leurs efforts pour le délivrer. On le remarquait à peine, parmi la multitude des ennemis, comme un cheveu blanc au milieu d'une chevelure noire. Les coups se suivaient avec la rapidité de l'éclair ; la nuit seule sépara les combattans.

Djemerkan, ainsi que tous les siens, était vivement affligé de la perte du géant de la montagne. Dans leur douleur, ils ne purent manger ni se livrer au sommeil ; Djemerkan fit tous ses efforts pour les consoler : « Demain matin, leur dit-il, je veux me présenter à la tête de l'armée, et défier les plus braves des ennemis, pour les immoler au géant de la montagne. »

Pendant ce tems, Djeland, assis sur son trône, et environné de toute sa cour, fit amener devant lui le géant : « Chien maudit ! misérable Arabe ! lui cria-t-il, n'est-ce pas toi qui as tué mon fils Kordjan, le brave de son siècle, l'effroi des héros ? — Non, répondit le géant, c'est à Djemerkan à rendre compte de sa mort; pour moi, je n'ai fait que le rôtir et le manger, car j'avais une grande faim. » A ces mots, Djeland entra dans une telle fureur, que ses yeux sortaient de leur orbite, et il ordonna au bourreau de faire tomber la tête du géant à ses pieds. Le bourreau s'avança, mais le géant, lui arrachant sa massue de la main, lui brisa la tête du premier coup, et s'élança vers le roi, qui put à peine trouver son salut dans la fuite. Ensuite, frappant à droite et à gauche autour de lui, il s'ouvrit un chemin de cette manière, non-seulement à travers les gardes, mais encore à travers le camp ennemi, et revint vers les siens, qui ressentirent la joie la plus vive en le revoyant.

Lorsque le roi Djeland eut repris place sur son trône, il dit : « Par le soleil et par la lune, par les ténèbres de la nuit et les étoiles qui l'éclairent, c'est avec une peine extrême que j'ai échappé à ce mangeur d'hommes ! il m'aurait assurément dévoré, si je

n'avais pu m'enfuir! Mais demain, mes braves, il faut nous venger! »

De son côté, Djemerkan anima le courage de ses troupes, et leur dit comment elles devaient soutenir l'attaque qu'il se proposait de donner le lendemain à l'armée des infidèles. Les deux armées se livrèrent au repos, et, aux premiers rayons du soleil, elles se rangèrent en bataille. Djemerkan s'était avancé hors des rangs pour ouvrir les portes du combat, lorsqu'un immense tourbillon de poussière obscurcit tout-à-coup le soleil. On voyait briller, à travers ce tourbillon, des casques, des lances, des sabres et des harnais de chevaux. S'arrêtant à cette vue, les deux armées envoyèrent à la découverte. C'était le roi Gharib en personne, qui venait, avec toute son armée, au secours des croyans. Ceux-ci, ravis de le revoir, l'élèvent sur un trône, et se prosternent à ses pieds; ils lui racontèrent ensuite la victoire qu'ils avaient remportée sur les infidèles, et la captivité du géant. « Prenez courage, leur dit-il, mettez votre confiance dans le Seigneur, et priez-le de vous accorder la victoire. — Vous devez bien voir, lui répondirent-ils, comment vos braves se comportent sur le champ de bataille. »

Le lendemain matin, Gharib récita sa prière ma-

tinale composée de deux *rikaat*, conformément au précepte d'Abraham. Ensuite, il s'avança contre les ennemis avec un cœur plus ferme que le marbre. Il envoya dans le camp ennemi un messager avec une lettre pour le roi Djeland, qui lut ce qui suit :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, souverain et unique; de Noé, de Saleh, de Houd et d'Abraham! salut à celui qui » suit la droite voie, qui redoute les suites terribles du mal et préfère la vie future à la vie présente! Nous faisons savoir à Djeland » qu'on doit adorer le Dieu unique, le Dieu vengeur, créateur du » jour et de la nuit, qui a envoyé les prophètes, qui fait jaillir les » sources, élève les montagnes et abaisse les vallées, qui a fait naître » les arbres et donné aux oiseaux leurs brillantes parures, qui prend » soin de la nourriture des hommes et des animaux sauvages des » déserts, qui est le Dieu puissant, le Dieu invisible aux yeux » des mortels, et qui s'est révélé par les messages et les livres » venus du ciel! Sache, ô Djeland, que la religion d'Abraham » est la seule véritable. Convertis-toi à cette religion, et tu seras » à l'abri de la massue dans ce monde, et du feu dans l'autre; » ou bien prépare-toi à voir couler ton sang et ravager ton royaume. » Envoie-moi ce chien d'Adjib, afin que je venge le sang de mon » père et de ma mère. Je te salue. »

« Dites, répondit Djeland à Sehmalleïl, qui avait apporté cette lettre, dites à vôtre maître que je ne sais pas ce qu'est devenu Adjib : il s'est enfui de mon camp; mais, pour ce qui me concerne, je

n'abjurerai point ma religion, et le jour qui doit luire demain décidera entre nous! »

Le lendemain matin, les croyans et les infidèles se préparèrent au combat. L'air retentit du cliquetis des armes, du hennissement des chevaux, du bruit des cymbales, et des cris : *Allah Akbar!*

Djemerkan sortit des rangs, et, s'avançant à la tête de son armée, il s'écria, en brandissant son sabre : « Quel est celui qui veut se mesurer avec moi? » Les plus braves, saisis de crainte, n'osèrent s'approcher. « C'est moi, ajouta-t-il, qui ai tué le fils de Djeland! Qui aura le courage d'entreprendre de venger Kordjan? »

Djeland put à peine contenir sa rage, lorsqu'il entendit que c'était le meurtrier de son fils : « Amenez-moi, dit-il à ses cavaliers, amenez-moi l'assassin de mon fils, que je déchire sa chair avec mes dents! que je boive son sang dans son crâne! » A ces mots, cent cavaliers s'élancèrent à la fois, et périrent tous sous les coups de Djemerkan. Alors, Djeland ordonna une attaque, et le combat devint général des deux côtés.

Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre comme deux mers en fureur. Les sabres faisaient merveille, et les lances s'acquittaient de leur devoir :

le roi de la mort tenait sa balance sur la tête des combattans; les oreilles étaient assourdies, les yeux obscurcis, les langues immobiles : le combat dura de la sorte jusqu'au coucher du soleil, et les deux armées se retirèrent. L'incertitude où se trouvait Gharib sur la nouvelle retraite d'Adjib le tourmentait beaucoup. Sehmalleïl se proposa de pénétrer dans le camp ennemi, pour tâcher de recueillir quelques éclaircissemens. Déguisé en soldat de l'armée des infidèles, il traversa heureusement les postes ennemis plongés dans un profond sommeil, si nécessaire pour les rétablir de leurs fatigues. Ayant pénétré jusque dans la tente du roi, qu'il trouva endormi sur un lit de repos, Sehmalleïl lui souffla du népenthe en poudre dans les narines, et cette drogue assoupissante eut bientôt produit son effet. Alors Sehmalleïl enveloppa le roi dans un de ses draps, et, le liant ensuite dans une espèce de natte, il chargea ce paquet sur une mule, et regagna heureusement le camp des croyans; ceux-ci lui en auraient refusé l'entrée comme à un inconnu, s'il ne se fût pas fait reconnaître en récitant sa profession de foi. Il annonça à Gharib quelle capture il venait de faire, et, après avoir délié son prisonnier, il lui fit rendre le népenthe, en lui faisant respirer du vi-

naigre et d'une racine en poudre. « Où suis-je? s'écria Djeland, lorsqu'il rouvrit les yeux. — Tu te trouves, répondit Sehmalleïl, en présence de sa majesté le roi de l'Irak, fils de Kendemar. — Pardonnez-moi, dit Djeland, je suis innocent! c'est votre frère qui m'a entraîné dans cette funeste entreprise! » Gharib ne voulut pas rendre la liberté au roi Djeland, et le retint prisonnier.

Pendant que Gharib était occupé de cet événement, Djemerkan avait rassemblé ses généraux : « Il faut, leur dit-il, nous distinguer cette nuit par un coup d'éclat, qui nous méritera la faveur de Gharib. Prenez vos armes, et, marchant doucement, introduisez-vous pendant la nuit dans le camp des infidèles. Lorsque vous m'entendrez crier : *Allah Akbar!* répondez-moi par le même cri, frappez avec vos sabres sur vos boucliers; alors, profitant du trouble et de la confusion des ennemis, nous nous emparerons des portes de la ville. »

Cette ruse de guerre eut le plus heureux succès. Les infidèles, réveillés par ce bruit d'armes, crurent que l'ennemi était déjà dans leur camp. Ils quittèrent les postes placés à l'entrée de la ville pour faire une sortie, et, tandis qu'ils s'égorgeaient les

uns les autres, Djemerkan se rendit maître de la porte de la ville.

Aussitôt qu'il fit jour, Gharib, de son côté, attaqua les ennemis. Ceux-ci, n'étant pas en état de soutenir l'attaque, cherchèrent à rentrer dans la ville par la porte dont Djemerkan s'était déjà emparé. De cette manière ils se trouvaient entre deux feux ; une partie tomba sur le champ de bataille, et les autres se dispersèrent dans la campagne. Devenu maître de la ville, Gharib se rendit au palais de Djeland, et, s'asseyant sur le trône de ce prince, il se fit apporter tous ses trésors. Il ordonna de pendre le roi à la porte, et de lui percer le corps d'une multitude de flèches, de sorte qu'il ressemblait à un porc-épic. Il nomma Djemerkan gouverneur de la ville ; ensuite, il fit ouvrir le trésor, et en distribua les richesses pendant dix jours entiers aux soldats, aux femmes et aux enfans.

Une nuit, Gharib était couché, selon sa coutume, dans la même chambre que son frère, quand, tout-à-coup, il se mit à crier de toutes ses forces. « Qu'avez-vous, mon frère ? demanda Sehmalleïl. Réveillez-vous ; quel songe effrayant vous agite ? — Ah ! répondit Gharib en se réveillant, je

suis rempli d'effroi ! Je rêvais que nous étions dans une vallée solitaire : deux oiseaux de proie d'une grosseur monstrueuse, tels que je n'en ai jamais vu de ma vie, avec un bec aigu comme une lance, ont fondu sur nous, et c'est en me défendant contre ces oiseaux que je me suis réveillé.—Tenez-vous sur vos gardes, reprit Sehmalleïl, on ignore ce que présagent ces rêves effrayans. » Gharib ne put refermer l'œil de toute la nuit, et, le matin, il se leva tout baigné de sueur : « Mon frère, dit-il à Sehmalleïl, il faut absolument que je fasse un voyage de dix ou douze jours pour chasser l'impression que ce songe fâcheux a produite sur moi : tu m'accompagneras ? — Oui ! mais faites-vous accompagner par une escorte de mille cavaliers. — Non, reprit Gharib, ce serait une gêne pour moi ; il faut que nous parcourions le pays, toi et moi, sans être connus. »

Ils se mirent en chemin, et, allant toujours de prairies en prairies, ils arrivèrent dans une vallée magnifique où ils firent halte pour se reposer. Des arbres, habités par des rossignols et des colombes, environnaient cette vallée comme d'un épais rideau. Les fruits les plus délicieux invitaient à les cueillir, et le murmure d'une source argentée semblait con-

vier les passans à se reposer sur ses bords pour y goûter les charmes du sommeil. Nos deux voyageurs ne purent résister à ce double charme : ils prirent leur repas et s'endormirent. Mais, tout-à-coup, deux génies, de l'espèce de ceux qu'on appelle *mareds*, s'emparèrent d'eux, et s'élevèrent dans les airs. Gharib et Sehmalleïl furent très-effrayés, en se réveillant, de se voir entre le ciel et la terre, dans les griffes de deux démons, dont l'un avait une tête de singe, l'autre une tête de chien, et tous deux des griffes de lion, et des crins de cheval au lieu de cheveux.

Quant au motif de cet étrange enlèvement, il faut savoir qu'un roi des génies avait un fils appelé Saïk, qui était éperdument amoureux d'une fée, nommée *Nedjm* ou *Étoile*. C'était précisément dans cette vallée qu'ils se rassemblaient, et se faisaient l'amour sous la forme de deux oiseaux. Quelques passans, loin de se douter que ce fussent des génies, et les prenant pour des serins, leur tirèrent quelques flèches, de sorte que Saïk, épuisé par la perte de son sang, put à peine regagner le palais de son père. Lorsque celui-ci aperçut son fils percé d'une flèche, il s'écria : « Qui t'a traité de la sorte, mon fils ? Je veux te venger ; fût-ce le roi des génies

lui-même, ma vengeance ne l'épargnera pas! — Ah! mon père, répondit-il, ce sont des hommes qui m'ont donné la mort! » et, en prononçant ces paroles, il rendit l'esprit.

Le vieux génie, s'abandonnant alors au plus violent désespoir, appela les deux mareds, et leur ordonna de lui amener les hommes qu'ils trouveraient à la source de la vallée; et, comme ils n'y virent que Gharib et Sehmalleïl, ils s'en emparèrent. Ils vinrent déposer les deux frères aux pieds de Mérasch, qui était haut comme une montagne, et avait quatre têtes, l'une de lion, l'autre d'éléphant, la troisième de tigre, et la dernière de loup. A la vue des deux voyageurs, il entra dans une colère terrible; des étincelles jaillirent de ses narines, et ses yeux ressemblaient à des charbons enflammés: « Chiens de mortels! leur dit-il, pourquoi avez-vous assassiné mon fils unique? — Vous êtes dans l'erreur, sire, reprit Gharib, c'est une fausseté; quel est celui qui prétend avoir été témoin de ce meurtre? — N'est-ce pas toi, reprit Mérasch, qui as vu mon fils sous la forme d'un oiseau dans la Vallée des Fontaines? Sans qu'il t'eût fait la plus légère offense, ne l'as-tu pas frappé d'une flèche dont il est mort? — Je ne sais point qui a tué votre fils, reprit

Gharib, mais je vous jure, par le Dieu très-grand, unique, éternel, tout-puissant, et par Abraham son bien-aimé, que nous n'avons aperçu aucun oiseau ! » Mérasch reconnut par ce serment que Gharib était musulman, puisqu'il croyait en Dieu et à Abraham ; ce roi et toute sa cour étaient adorateurs du feu, auquel ils rendaient un culte régulier.

Comme l'heure de la prière se trouvait arrivée, on apporta un *tenour* d'or (1), dans lequel on alluma un grand feu, où l'on répandit des parfums de différente espèce, qui s'élevèrent en flammes tour-à-tour bleuâtres, jaunes et rouges. Mérasch et tous les génies, s'étant prosternés devant, s'acquittèrent de

(1) Le *tenour* est un grand vase de bronze dans lequel on allume du feu, ou qu'on remplit de charbons ardens, et dont se servent les Orientaux pour chauffer leurs appartemens. En Turquie, où le mot *tenour* se prononce *tandour*, on place ce vase à feu sous une table couverte de deux ou trois couvertures, sous lesquelles les femmes s'accroupissent. Dans l'appartement des hommes, il n'y a que le *tenour*, qu'on appelle ordinairement *mangal*, et qui n'a d'autre couverture qu'un couvercle de même métal. Ces mangal, ou, pour leur donner leur véritable nom arabe, ces tendour, sont d'un luxe extraordinaire chez les grands seigneurs turks ; le capitan-pacha Hosseïn en avait un d'une couleur rouge foncée que j'ai vu, et qui coûtait 50,000 piastres.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

leurs prières habituelles. Gharib et Sehmalleïl ne prirent aucune part à cette cérémonie; Mérasch s'en aperçut : « Chiens ! leur cria-t-il, pourquoi ne priez-vous pas avec moi ? — Maudite soit ta religion ! répondit Gharib. On ne doit adorer que le Dieu unique, qui a tiré le monde du néant, qui a fait sortir les sources vives du sein des rochers, et le fils des hommes du sein de sa mère ; le seigneur de Noé et de Houd, de Saleh et d'Abraham, ses bien-aimés ; le créateur du paradis et de l'enfer, du ciel et de la terre ; le Dieu unique, le Dieu vengeur ! » A ce discours, Mérasch fut transporté de rage : « Qu'on jette ces deux chiens dans le feu ! s'écria-t-il. » Mais, au même instant, une partie du plafond de la salle, s'écroulant sur le tenour, éteignit le feu, et remplit tout l'appartement de cendres et de poussière. Alors Gharib s'écria : « Dieu est grand ! Dieu est grand ! il a confondu les infidèles. Dieu est grand ! il est plus grand que ceux qui, à son mépris, adorent le feu ! — Il faut, dit Mérasch, que vous soyez des magiciens, pour causer un pareil événement ; mais vous n'éviterez pas ma vengeance, et vous périrez par le feu, j'en fais le serment ! » Il ordonna de charger de chaînes Gharib et Sehmalleïl, et de les jeter dans une prison ; il ordonna ensuite à cent mareds d'abattre une forêt en-

tière pour élever un bûcher. Il se mit en marche, assis sur un trône d'or porté par un éléphant; les génies, qui composaient sa garde, l'accompagnaient, et marchaient à côté de lui sur deux rangs. On mit le feu au bûcher; mais, au moment où l'on allait y jeter Gharib, un nuage immense, s'avançant tout-à-coup de l'occident vers l'orient, creva sur le bûcher, et des torrens de pluie éteignirent le feu. Mérasch, saisi de frayeur, retourna dans son palais, et rassembla ses vizirs pour les consulter sur cet événement : « Que pensez-vous, leur dit-il, de ces deux étrangers ? — Nous croyons, répondirent-ils, que la raison est de leur côté. — Je le pense aussi, reprit le roi, car, si le feu était le Dieu tout-puissant de l'univers, il aurait pu se défendre contre les pierres qui l'ont anéanti, et contre la pluie qui l'a éteint. Je veux désormais adorer celui qui a créé le feu, la lumière du jour, et les ténèbres de la nuit : y consentez-vous ?—Nous partageons en tout, répondirent les vizirs, votre croyance et votre religion. »

Mérasch fit amener devant lui Gharib et Sehmalleïl, les embrassa avec ses quatre têtes, et fit asseoir Gharib à sa droite et Sehmalleïl à sa gauche. La foule s'empressa autour d'eux pour leur baiser les mains et les pieds, et le roi et toute sa cour se

firent musulmans, en criant : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète ! » Gharib leur enseigna à prier, et Mérasch fut au comble de la joie. Gharib lui raconta ses aventures, et le roi des génies lui promit de le faire reconduire dans ses états. Il appela ensuite deux mareds, dont l'un se nommait Koheïlan et l'autre Kordjan, et leur ordonna d'aller vers le Yemen, pour lui faire un rapport exact sur la situation de ce pays.

Mais voyons ce qui s'était passé après le départ de Gharib et de son frère. On suivit leurs traces, et leurs chevaux ayant été découverts dans la Vallée des Fontaines, on y chercha vainement les deux princes pendant trois jours et trois nuits. Alors Djemerkan envoya des courriers de tous côtés, et jusque dans les pays les plus éloignés, pour avoir des nouvelles de Gharib et de Schmalleïl. La nouvelle de la disparition des deux frères parvint aux oreilles d'Adjib, qui se trouvait alors auprès de Yareb, fils de Kahtan. Il voulut profiter de cette circonstance pour rentrer dans ses états, et le roi Yareb ne lui donna pas moins de deux cent mille hommes pour l'accompagner dans cette entreprise. Cette armée, beaucoup plus nombreuse que les troupes de Djemerkan, les assiégea dans la capitale d'Omman ; elles n'auraient sans

doute pu tenir long-tems, si les deux mareds, que le roi Mérasch avait envoyés pour voir dans quelle situation se trouvait le pays d'Omman, n'étaient arrivés fort à propos au secours des croyans, au moment où ils se trouvaient dans un danger extrême. Ils commencèrent aussitôt le combat. Les sabres qu'ils portaient, comme génies, étaient longs de vingt coudées, et larges de cinq. Des tourbillons de feu leur sortaient par la bouche et les oreilles, et ils ébranlaient les montagnes par leurs cris : « Dieu est grand ! il abaisse les infidèles par la main de son bien-aimé Abraham et par la nôtre, à nous qui sommes les serviteurs du roi Mérasch, roi des génies. » Ils firent un horrible carnage ; et les infidèles, croyant que toutes les montagnes d'alentour étaient remplies de génies, prirent la fuite. Les génies les poursuivirent jusque dans le désert; et, des deux cent mille ennemis, à peine cinquante mille Amalécites sauvèrent leur vie.

Les deux mareds, ayant remporté la victoire de cette manière, dirent aux croyans : « Le roi Gharib et son frère Sehmalleïl vous saluent ; ils se portent bien, et sont auprès de Mérasch, le roi des génies. — Dieu vous récompense de cette heureuse nouvelle, dirent les croyans, vous êtes des esprits bienfaisans. »

Les mareds s'en retournèrent auprès de leur roi, et lui rendirent compte de leur victoire. Mérasch et ses hôtes en éprouvèrent une grande joie. « Il faut, dit le roi Mérasch aux deux frères, il faut que je vous fasse connaître un peu mes états, et que je vous montre la ville de Yafet, fils de Noé. » Il fit amener deux coursiers pour Gharib et Selmalleïl, et monta lui-même à cheval, suivi de sa garde habituelle, composée de mille mareds. Ils arrivèrent bientôt à la ville de Yafet. Les habitans de tout âge vinrent au-devant d'eux, pour ajouter encore à la solennité de leur entrée. On descendit au palais de Yafet, et le roi Mérasch monta sur un trône fait de tablettes d'ivoire, et supporté par des colonnes d'or couvertes de tapis de soie. Lorsqu'il se fut assis, il dit : « Peuple de Yafet, fils de Noé ! qu'ont adoré vos pères et vos aïeux ? — Nous l'ignorons, répondirent-ils ; nous sommes adorateurs du feu, et nous voulons conserver ce culte, à moins que vous ne nous en fassiez connaître un meilleur.—Peuple, reprit Mérasch, j'ai reconnu que le feu est une créature, et l'œuvre du Dieu unique qui a tout créé, du Dieu vengeur, créateur du ciel et de la terre, du jour et de la nuit, qui voit tout et que personne ne voit. J'ai embrassé la vraie foi, et je vous conseille de suivre mon exemple, afin d'é-

viter des peines dans ce monde, et des supplices éternels dans l'autre. » Alors ils professèrent tous de cœur et de bouche l'islamisme. Mérasch prit Gharib par la main, pour lui montrer les appartemens du palais. Dans une salle d'armes, Gharib, ayant aperçu un sabre dont le fourreau et la poignée étaient d'or, demanda à quel roi il appartenait. « C'est, répondit Mérasch, le sabre de Yafet, fils de Noé, avec lequel il combattait contre les hommes et les génies. C'est l'ouvrage du sage Djerdoun, qui a gravé sur la lame des talismans et des paroles si puissantes, que rien ne lui résiste, pas même les montagnes. Ce sabre s'appelle le *pulvériseur*; car il réduit en poudre tout ce qu'il atteint. — Je veux le voir de près, dit Gharib. — Prenez garde à vous. » Le roi n'avait pas achevé ces paroles, que Gharib avait déjà tiré le sabre du fourreau. Il était long de douze pieds et large de trois, et l'on voyait sur la lame les emblêmes de la mort. « Voyons, dit Mérasch, si vous pourrez le manier. » Gharib le prit, et le brandit comme un roseau. « Vous êtes digne, s'écria Mérasch, de posséder ce sabre unique, qui sera l'éternel objet de l'envie des héros et des rois. »

Pendant le reste du jour, Mérasch parcourut avec ses hôtes les places et les rues de la ville, ainsi que

les jardins magnifiques dont elle était entourée. Ils revinrent le soir au palais de Yafet, où ils soupèrent. Pendant qu'ils étaient à table, Gharib témoigna le désir de s'en retourner chez lui, et de revoir son peuple. « Oh ! lui dit Mérasch, il faut que vous restiez encore à ma cour au moins pendant un mois ; il m'est impossible de renoncer au plaisir que je goûte dans votre société. » Il eût été inconvenant de refuser cette invitation, et Gharib et Sehmalleïl demeurèrent donc encore un mois entier dans la ville de Yafet. Mérasch le combla de présens en or, en argent, en rubis, émeraudes, diamans, musc, ambre et en riches étoffes de soie. Il fit faire deux habits d'étoffe de *wekha*, brodés en or, et y ajouta une magnifique couronne pour Gharib. Ayant appelé ensuite cinq cents mareds, il leur ordonna de se préparer pour le lendemain à reconduire Gharib et Sehmalleïl dans leur pays. Tout était préparé pour partir le lendemain matin au point du jour, lorsqu'on entendit tout à coup un tumulte effroyable de chevaux, d'armes, de trompettes et de cymbales : c'était une armée de soixante-dix mille génies, sous la forme d'oiseaux, et conduite par le roi Berkan. Il faut savoir maintenant ce qui amenait ce roi Berkan.

C'était un roi puissant, souverain de la ville

d'Onyx et du pays d'Or. Il régnait sur cinq tribus, composées chacune de cinq cent mille mareds. Il était oncle de Mérasch, et fanatique adorateur du feu. Un mared apostat, qui avait abandonné les troupes de Mérasch pour un faible emploi, était venu lui annoncer que son neveu avait changé de religion. A cette nouvelle, Berkan devint en proie à toutes les fureurs du fanatisme. « Par le feu ! s'écria-t-il, il faut que je tue mon neveu, et que j'anéantisse ses perfides sujets ! » Il rassembla sur-le-champ soixante-dix mille génies avec lesquels il marcha, ainsi qu'on l'a déjà dit, sur la ville de Yafet.

Mérasch, qui ne voulut point négliger les marques accoutumées de respect, envoya un mared pour lui demander la cause de son arrivée. Conduit devant le roi, le génie se prosterna et s'acquitta de son message. « Dis à ton maître, répondit Berkan, que je ne suis venu ici que pour me faire musulman. »

C'était une ruse qu'il employait pour s'emparer de son neveu, sans tirer le sabre. Il avait donné l'ordre à ses gardes de saisir Mérasch au moment où ils s'embrasseraient tous deux. Mérasch vint sans aucun soupçon ; mais, se voyant attaqué, il s'écria : « Que signifie cette conduite ? — Comment, chien ! lui dit

son oncle, tu abjures la croyance de tes pères, pour embrasser une religion que tu ne connais pas ? — Vous êtes dans l'erreur; j'ai embrassé la religion d'Abraham, qui est la seule véritable, puisque toutes les autres sont fausses. — Qui te l'a dit ? — Un roi de l'Irak, pour lequel j'ai la plus grande vénération. — Par le feu et par la lumière, s'écria Berkan, je vous immolerai tous deux ensemble ! »

Heureusement un esclave de Mérasch, ayant trouvé moyen de s'échapper au moment même où l'on avait arrêté son maître, accourut, et vint répandre l'alarme dans la ville. « Prenons les armes, mon frère, dit Gharib à Sehmalleïl, pour délivrer Mérasch ; montons sur les chevaux qu'on nous a amenés ici. — Comment ! reprit Sehmalleïl, tu veux combattre avec des génies ? — Oui, répondit Gharib, avec le sabre de Wafet, et au nom d'Abraham, l'ami de Dieu. » Les deux armées se rangèrent en bataille. Le premier qui ouvrit la porte du combat, ce fut Gharib : il poussa son cheval au milieu des rangs ennemis ; et son sabre, qui brillait d'un éclat surnaturel, éblouit les yeux des génies et leur troubla la raison. Ensuite il s'écria : « Dieu est grand ! je suis le roi Gharib, roi de l'Irak : il n'y a de religion véritable que celle d'Abraham, le bien-aimé de Dieu. — Oh ! s'écria

Berkan, voilà cet insensé qui a égaré mon neveu; je jure de ne point me rasseoir sur mon trône, que sa tête n'ait roulé à mes pieds. » Il monta sur un éléphant blanc, qu'il conduisait au combat avec des aiguillons de fer. « Chien, s'écria-t-il, en s'adressant à Gharib, c'est toi qui as rendu mon neveu parjure à la religion de ses pères; sache que ta dernière heure est arrivée. » A ces mots, il leva son arme terrible pour le terrasser d'un seul coup; mais Gharib s'écarta heureusement, et, pour se venger, perça du premier coup de sabre l'éléphant de part en part : l'animal tomba, entraînant dans sa chute le roi Berkan, qui fut chargé de liens sur-le-champ par des génies de l'armée de Mérasch. Les troupes de Berkan, voyant leur roi captif, firent une attaque générale pour le délivrer; mais Gharib eut recours à son sabre enchanté. Les génies fidèles accoururent à son secours, et, se changeant en tourbillons de feu, remplirent les airs de flammes et de fumée. Gharib pénétra dans la tente de Berkan, où Mérasch était prisonnier. « Déliez votre maître, s'écria-t-il aux génies fidèles Koheïlan et Kordjan. » Ils le délièrent, et Mérasch ordonna qu'on lui amenât deux chevaux ailés : il en prit un, et Gharib s'élança à l'instant sur l'autre. Montés sur ces deux coursiers, ils

volaient de rang en rang, et, criant à haute voix : « Dieu est grand ! » ils firent un affreux carnage. Plus de trente mille mareds demeurèrent sur la place, et le reste chercha son salut dans la fuite.

Par bonheur pour le roi Berkan, un de ses fidèles esclaves lui ôta ses liens, et il parvint à se sauver avec les débris de son armée pendant le tumulte du combat. De retour dans la ville d'Onyx, il rassembla autour de son trône les chefs de ses troupes, qui le félicitèrent sur son salut. « Quel salut est-ce donc? dit-il, vaincu, prisonnier, et déshonoré pour toujours devant les autres rois des génies ? — C'est la destinée des rois, répondirent les courtisans, d'être tantôt vainqueurs et tantôt vaincus. — Non, non ! s'écria-t-il, il faut que je me venge, ou je veux cesser d'être compté parmi les rois des génies. » Aussitôt il fit adresser des lettres circulaires à toutes les tribus de génies qui lui étaient soumises ou alliées : trois cent mille de ses sujets, génies, mareds, lutins, démons de toute espèce, accoururent pour recevoir ses ordres. Il leur recommanda de se tenir prêts à se mettre en marche sous trois jours.

Pendant ce tems-là, Mérasch, qui s'était aperçu de la fuite de Berkan, délibérait avec Gharib sur le parti qu'ils avaient à prendre, et ils résolurent de

prévenir l'ennemi. « Retourne chez toi, mon frère, dit Mérasch à Gharib, et laisse-moi combattre les génies. — Par le Dieu vengeur, je ne le ferai pas ! reprit Gharib. Je ne partirai point d'ici avant d'avoir exterminé les génies infidèles condamnés au feu éternel, et d'être parvenu à faire reconnaître partout le vrai Dieu ! Mais Sehmalkeïl est souffrant, et je veux l'envoyer à Omman. » On le confia à deux mareds, qui devaient avoir soin de lui pendant la route, et il partit comblé de présens.

Cent cinquante mille génies fidèles ayant pris les armes, on s'avança vers la ville d'Onyx et la terre d'Or. Les deux armées se rencontrèrent à moitié chemin, et en vinrent aux mains avec un acharnement égal des deux côtés. La terre était toute jonchée de têtes, et soixante-dix mille infidèles mordirent la poussière avant l'arrivée de la nuit. Alors les trompettes sonnèrent la retraite, et le combat ne coûta aux génies fidèles qu'environ dix mille guerriers. Berkan se repentait beaucoup d'avoir entrepris cette guerre : « Si elle dure encore trois jours, dit-il, nous sommes perdus. Il ne nous reste d'autre parti à prendre, que de faire une attaque nocturne, et d'arracher les ennemis des bras du sommeil pour les faire passer dans ceux de la mort. » Cet avis fut

adopté unanimement; mais un génie, appelé Djoudel, qui professait extérieurement la religion des infidèles, quoiqu'au fond du cœur il fût musulman, s'empressa d'aller trouver Mérasch et Gharib pour leur annoncer cette nouvelle. « Quel parti devons-nous prendre ? demanda le roi des génies au roi de l'Irak. — Ce qu'il y a de mieux à faire, selon mon avis, répondit-il, c'est de faire sortir à l'instant nos troupes du camp, et de les poster dans les défilés voisins, jusqu'à ce que les ennemis aient quitté leur camp. Alors, nous tomberons sur eux de toutes parts, et nous les anéantirons entièrement avec le secours de Dieu ! »

Cette ruse de guerre fut couronnée du plus heureux succès. Aussitôt que les infidèles se furent rendus maîtres du camp, les musulmans les attaquèrent, en s'écriant : « O Dieu miséricordieux ! Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses ! » L'aurore fut témoin de la victoire des croyans. S'étant sauvé, Berkan vint chercher un refuge, avec une partie de sa suite, dans la ville d'Onyx, où il convoqua à la hâte un conseil de guerre : « Mes amis, dit-il, l'ennemi nous poursuit ; il ne nous reste d'autre voie de salut, que de nous retirer derrière la montagne de Kaf, et d'y implorer le secours du roi Bleu, souverain du

château Blanc : lui seul peut entreprendre de nous venger. » Ils partirent aussitôt, emmenant leurs femmes et leurs enfans. Mérasch et Gharib trouvèrent les portes de la ville ouvertes et les maisons vides. Ils se rendirent au palais du roi, qui reposait sur des fondemens de fines émeraudes; les portes étaient d'onyx avec des gonds d'argent, les lambris et les parquets de bois d'aloès et de sandal; les murs étaient de marbre poli, et réfléchissaient les objets comme une glace. Ils admirèrent avec étonnement la magnificence de cet édifice. Après avoir traversé sept cours, ils trouvèrent une salle toute dorée, au milieu de laquelle se trouvait un bassin environné d'animaux de différentes espèces qui lançaient et vomissaient de l'eau de mille côtés. Le parquet était recouvert d'un tapis de soie, et l'on voyait deux siéges d'or, enrichis de diamans et de pierreries d'un prix inestimable. Mérasch et Gharib se placèrent sur ces deux trônes. « Quels sont vos projets maintenant? demanda Gharib à Mérasch.— Je crois, répondit-il, que nous devons attendre ici le retour des cent mareds à qui j'ai ordonné de parcourir le pays, pour tâcher de découvrir Berkan. » Ces mareds revinrent au bout de trois jours, et rapportèrent que Berkan avait cherché un asile

sur la montagne de Kaf. « Allons, dit Mérasch, il faut marcher au-devant de l'ennemi; nous serons attaqués par lui, si nous hésitons à l'attaquer les premiers. »

On vit arriver, au même instant, les mareds qui avaient transporté Sehmalleïl dans la ville d'Omman. Ils racontèrent qu'Adjib avait trouvé un asile auprès de Yareb, fils de Kahtan. Ce dernier, ayant rassemblé une nombreuse armée, menaçait de ravager l'Irak. « Par le Dieu vivant, dit Mérasch à Gharib, je vous accompagnerai chez vous, et je vous rendrai vos états, vous pouvez en être certain; mais, en attendant, marchons vers la montagne de Kaf. » Gharib remercia son allié de ses intentions bienveillantes, et, dès le lendemain matin, ils se mirent en marche pour attaquer le château Blanc et la ville de Marbre. Cette ville avait été bâtie par Barik, fils de Faki, père des génies. Il avait fait construire un palais qui était tout entier d'argent, et c'est de là que lui venait le nom de château Blanc. Lorsqu'ils n'en furent plus éloignés que d'une demi-journée de marche, ils envoyèrent des espions à la découverte. Ces espions revinrent leur apprendre que les génies, les mareds, les esprits et les démons, fourmillaient dans la ville de Marbre,

nombreux comme les feuilles des arbres et les vagues de la mer. « Que faut-il faire, roi des hommes? demanda Mérasch à Gharib. — Si vous voulez suivre mon avis, roi des génies, répondit Gharib, partagez votre armée en quatre corps, qui s'approcheront de quatre côtés différens de la ville à la faveur des ténèbres, et, à minuit, ils feront entendre tous à la fois le cri : *Allah Akbar!* Vous verrez ce que deviendront alors les génies infidèles. »

Ce conseil fut exactement suivi, et, à peine les cris : *Allah Akbar!* s'étaient-ils fait entendre, que les infidèles se réveillèrent frappés de terreur, et, s'imaginant que l'ennemi était déjà au milieu d'eux, ils se chargèrent les uns les autres, et s'entre-massacrèrent ainsi jusqu'au lever du soleil. Alors, Gharib se mit à la tête des génies fidèles, et, tirant son sabre foudroyant, il se précipita sur les ennemis dont il fit un horrible carnage. Le roi Berkan et le roi Bleu restèrent sur le champ de bataille, et, en quelques heures, l'armée des infidèles se trouva entièrement détruite. Gharib et Mérasch se rendirent au château Blanc, dont les murs étaient de diamans et d'émeraudes placés alternativement; ils y trouvèrent des trésors immenses.

Gharib ne s'arrêta pas un instant à considérer ces

innombrables richesses ; il entra dans le harem du roi Bleu, où il vit une jeune fille d'une beauté ravissante, et revêtue d'une robe qui valait au moins cent mille ducats. Elle était entourée de cent jeunes esclaves qui portaient des habits de brocart d'or, et au milieu desquelles elle brillait comme la lune au milieu des étoiles. Gharib, à qui la vue de cette beauté avait ravi la raison, demanda à une des esclaves quelle était sa maîtresse : « C'est la princesse Étoile-du-Matin, répondit l'esclave, fille du roi Bleu. — Roi des génies, dit Gharib, en se tournant vers Mérasch, il faut que j'épouse cette princesse. — Vous en êtes le maître, répondit Mérasch, elle vous appartient, ainsi que tous ses trésors et son palais ; car, sans votre stratagème, nous n'aurions point vaincu Berkan et le roi Bleu, et nous étions perdus sans ressources. » Gharib le remercia de son discours obligeant, et s'approcha d'Étoile-du-Matin, dont il devint si éperdument amoureux, qu'il oublia, non-seulement la princesse de Perse, mais encore Mahadiyeh, objet de ses premières amours.

Étoile-du-Matin était fille d'une princesse de la Chine que le roi Bleu avait enlevée autrefois, et qui l'avait rendu père de cette enfant. Sa mère mourut quarante jours après la naissance de sa fille, qui

était alors âgée de dix-sept ans. Les noces furent célébrées dès le soir même, et Gharib fut au comble de la jouissance, en trouvant dans son épouse une jeune vierge qui possédait encore intact le trésor de son innocence. Il fit raser le palais, après en avoir tiré, sans compter les autres trésors, mille plaques d'argent; Mérasch confisqua le reste des richesses de Berkan, et revint dans sa capitale. Gharib lui demanda la permission de retourner dans ses états. « Par Dieu, et par Abraham son bien-aimé, dit Mérasch, je veux vous accompagner moi-même! » Gharib se récria contre une si grande faveur de la part du roi, et le pria de lui donner seulement, pour toute escorte, les deux fidèles génies Koheïlan et Kordjan. Mérasch leur ordonna d'être soumis aux ordres de Gharib, et ce dernier se prépara au départ. « Prenez, dit Gharib aux deux mareds, prenez mon épouse Étoile-du-Matin et mes trésors, tandis que je vais monter sur mon cheval ailé.—Non, mon frère, dit Mérasch, ce cheval ailé ne peut vivre que dans le pays des génies, et il mourrait en touchant la terre habitée par les hommes. Mais je vais vous en donner un autre qui parcourt la terre comme le vent. » On confia aux deux mareds leur fardeau, et Gharib prit congé du roi Mérasch, non sans verser

beaucoup de larmes. « Je suis désolé, lui dit Mérasch, de vous laisser partir seul : je vous donnerais avec plaisir au moins cent mille mareds, avec lesquels vous pourriez ravager les états de votre ennemi. — Vous êtes trop généreux, reprit Gharib, et j'éprouve la plus vive reconnaissance, mais je ne crois pas avoir besoin du secours des génies. »

Les deux mareds firent, en deux jours, un chemin de cinq années, et ils descendirent auprès de la capitale d'Omman pour se reposer un peu. Gharib envoya l'un des deux mareds à la découverte ; le génie lui apporta que tout le pays était inondé d'infidèles, et qu'à l'instant même, se livrait un combat sanglant. « Allons, aux armes ! » s'écria Gharib. Les deux mareds s'étant joints à lui, il monta son cheval de bataille, et mit à la main le sabre de Yafet, fils de Noé. Les deux mareds voulurent l'accompagner pour combattre à ses côtés, mais il leur déclara, au nom de Dieu et d'Abraham, qu'il voulait combattre seul, et remporter seul l'honneur de cette journée.

Pour connaître contre quels ennemis Gharib combattait alors, il faut savoir qu'Adjib, n'osant plus retourner auprès de Yareb, après la perte de son armée dans le pays d'Omman, s'était rendu dans

l'Inde pour implorer le secours du roi Tartekan. Ce roi, qui était un fanatique adorateur du feu, jura d'exterminer tous ceux qui ne professaient pas sa religion. Il envoya son fils avec cinquante mille hommes de cavalerie et autant d'hommes de pied, et cent mille éléphans, dont chacun portait une tour de bois d'aloès et de sandal qui était recouverte de plaques d'or et d'argent. C'était cette armée qui assiégeait les troupes de Djemerkan et du géant de la montagne, restés pour garder la capitale d'Omman.

Un brave de l'armée indienne, appelé Batachal Akran, neveu du roi Tartekan, avait défié à un combat singulier le géant de la montagne, et l'avait fait prisonnier. Djemerkan, ayant voulu venger son frère d'armes, éprouva le même sort, ainsi que quarante autres des plus braves chevaliers. Ce fut précisément alors que Gharib survint si à propos; il se précipita sur le champ de bataille, en s'écriant : « Dieu est grand! la victoire vient de lui! » En disant ces paroles, il attaqua le héros indien, et, du premier coup, l'étendit par terre. En même tems, il dit à Sehmalleïl, qui par hasard se trouvait là, de lier le prisonnier. Comme il n'avait point levé la visière de son casque, personne ne le reconnut,

ni dans l'armée des infidèles, ni dans celle des croyans. Mais, après avoir fait cinquante-deux prisonniers en combat singulier, et comme la nuit approchait, il haussa sa visière, et se fit reconnaître des croyans. Il serait impossible d'exprimer la joie de ces fidèles guerriers, lorsqu'ils revirent leur roi sain et sauf. Toute l'armée s'empressa autour de lui pour lui baiser les pieds et les mains, et il fut presque étouffé par la foule. Lorsqu'il fut débarrassé, et libre de retourner dans son palais, il appela les deux mareds : « Je désire, leur dit-il, que vous me transportiez à Koufah, afin que je revoie mon harem ; mais je veux être de retour ici avant le jour. — Rien n'est plus facile, répondirent les mareds ; il y a, d'ici à Koufah, soixante jours de chemin, mais pour nous, il faut tout au plus une demi-heure. » Ils l'y transportèrent, et la joie ne fut pas moindre à Koufah qu'elle ne l'avait été à Omman. Damigh, l'oncle de Gharib, et tout le harem, furent transportés de joie par le retour inattendu de leur souverain. Gharib, ayant conté très-longuement à son oncle toutes ses aventures dans le pays des génies, lui présenta sa nouvelle épouse Étoile-du-Matin, et passa avec elle le reste de la nuit. Une heure avant le point du jour, il se leva, et revint à Omman, où il reprit

ses armes, et donna les ordres nécessaires pour s'assurer la victoire dans cette journée.

Ce fut le roi Gharib qui ouvrit le premier les portes du combat; s'étant avancé sur son cheval entre les deux armées, il s'écria : « Je vous défie seul : que celui qui ne me connaît pas encore vienne apprendre à me connaître ! » Le fils du roi des Indes dit à Adjib, qui se trouvait dans son armée : «C'est vous qui nous avez entraînés dans cette guerre; allez combattre votre frère, et amenez-le moi prisonnier. — Adressez-vous à un autre, je vous en supplie, répondit Adjib, car j'ai fait cette nuit un songe terrible qui me jette dans le trouble et l'effroi, et ne me laisse point de repos. » A ces mots le prince indien perdit toute patience : « Par le feu et la lumière! par la nuit et les ténèbres! s'écria-t-il, si vous ne me l'amenez pas prisonnier ici, je vous ferai couper la tête. » Adjib fut forcé de combattre contre son gré, et il s'adressa à son frère avec autant d'arrogance qu'il avait montré de lâcheté devant le prince indien. « Vengeance pour mon père! vengeance pour ma mère! » s'écria Gharib, en se précipitant sur lui. Sans se servir de son sabre foudroyant, qu'il avait remis entre les mains des génies, il terrassa Adjib d'un coup de sa massue, et

le fit prisonnier. Le prince des Indes, voyant le sort d'Adjib, demanda ses armes, et s'avança pour combattre le roi Gharib : « Misérable Arabe! porte-faix! lui cria-t-il, je vais t'apprendre à vivre, à toi qui oses faire la guerre aux rois! Descends vite de cheval, viens baiser mon étrier, et charge-toi de chaînes toi-même, afin que je te conduise dans mon pays, où tu ne vivras que de pain et d'eau. » Lorsque Gharib entendit ces dernières paroles, il ne put s'empêcher d'éclater de rire : « O chien ! s'écria-t-il ensuite, plus chien que tous ceux que j'ai rencontrés dans ma vie, tire ton sabre, et fais attention à la manière dont je te vais faire passer le tems ! Mais, en attendant, poursuivit-il en se tournant vers Schmalleïl, fais couper la tête aux prisonniers. » Ensuite il attaqua le prince des Indes avec une valeur étonnante : mais, trouvant en lui un digne adversaire, ils combattirent tout le jour, sans que la victoire se déclarât pour l'un des deux ; la nuit, qui survint, mit fin à leur combat. « Vous avez combattu longtems aujourd'hui, dirent à Gharib ses guerriers, comme si vous en aviez eu besoin pour remporter la victoire. — C'est vrai, répondit-il, mais j'avais affaire au plus vaillant chevalier, et comme mon dessein était de le faire prisonnier, en lui faisant vider

les arçons, je ne me suis point servi du sabre de Yafet. »

Le prince des Indes, de son côté, étant de retour dans sa tente, s'assit sur son trône, et dit à ceux qui étaient venus le féliciter sur son heureux retour : « Par le soleil et la lumière ! je n'avais encore jamais rencontré un si brave chevalier ; mais demain je veux absolument le faire prisonnier. »

Le lendemain matin, Gharib se rendit le premier sur le champ de bataille. « Qui osera se mesurer avec moi? » s'écria-t-il. Au même instant parut le prince des Indes, monté sur un éléphant monstrueux. Les conducteurs de cet éléphant étaient assis entre ses oreilles, et le faisaient avancer avec leurs aiguillons. Le cheval de Gharib, qui n'avait jamais vu d'éléphant, fut saisi de frayeur, et força son cavalier à descendre. Le prince des Indes, voyant son ennemi dans cette position, saisit son *wahak*, qu'il était très-adroit à lancer. Ce wahak est une sorte de filet dont on se sert aux Indes dans les combats, et avec lequel on enveloppe le cheval et le cavalier. Le prince jeta le sien sur Gharib, et commençait à l'attirer vers l'éléphant ; mais à peine les deux fidèles génies, Koheïlan et Kordjan, qui ne cessaient d'avoir un œil vigilant sur Gharib, le virent-ils enveloppé dans les rets de son

ennemi, qu'ils saisirent le prince des Indes, et le chargèrent de liens, après l'avoir renversé à terre. Alors le combat devint général ; la poussière, les cris, le cliquetis des armes, s'élevèrent jusqu'au ciel, et le sang coula jusqu'au coucher du soleil. La perte des croyans fut assez considérable dans cette journée, surtout par le ravage des éléphans dont se composait la cavalerie indienne. Dans un conseil de guerre que tint Gharib pendant la nuit, on recueillit les voix sur le meilleur moyen de détruire ces animaux. Les deux mareds s'offrirent à les tuer à coups de sabre ; mais un homme d'Omman, et l'un des plus fidèles conseillers de Gharib, demanda qu'on le chargeât de cette entreprise. Gharib, qui avait en lui la plus grande confiance, ordonna à toute l'armée de lui obéir. L'habitant d'Omman choisit dix mille hommes d'infanterie, armés de piques et d'arbalètes, et les plaça à la tête de l'armée. A un signal convenu, ils firent pleuvoir sur les éléphans une grêle de flèches. Furieux, ces animaux s'avancèrent pour fouler aux pieds ces soldats. Le trouble et la confusion se répandirent dans l'armée indienne ; et les croyans, faisant en même tems une attaque générale, les infidèles éprouvèrent une défaite complète ; leur camp et toutes leurs richesses tombèrent au pouvoir des

croyans. Gharib fit amener son frère en sa présence, et lui dit : « Chien, tu as donc encore cherché une fois à armer les rois contre moi ? mais tu vois que le ciel m'accorde toujours la victoire. Convertis-toi, et embrasse l'islamisme : non-seulement je te pardonne le meurtre de mon père et de ma mère, mais je te rétablirai sur le trône. » Adjib ayant répondu qu'il ne renoncerait jamais à sa foi, Gharib ordonna de le reconduire en prison. Se tournant ensuite vers le prince des Indes : « Et vous, lui dit-il, voulez-vous vous faire musulman ? — Assurément, répondit-il ; car si votre religion n'était pas la véritable, vous ne m'auriez point vaincu : ainsi je reconnais qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et qu'Abraham est le bien-aimé de Dieu. » Gharib fut transporté de joie. « Retournez maintenant dans vos états, dit-il au prince, et régnez en paix comme autrefois. — Je n'ose, répondit le prince des Indes, car mon père me tuerait pour me punir d'avoir abjuré ma religion. — Ne craignez rien, reprit Gharib, je veux vous accompagner moi-même avec mon armée ; et, en dépit du feu et de la lumière, je vous ferai proclamer roi. » Plein de reconnaissance pour tant de bonté, le prince lui baisa les pieds et les mains. « Fidèles génies, dit ensuite Gharib, en s'adressant

aux deux mareds, transportez-nous aux Indes, le prince, Djemerkan, le géant de la montagne, et moi. Je voulais d'abord marcher sur ce pays avec une armée entière ; mais, à la réflexion, je trouve que nous valons à nous quatre autant qu'une armée. »

Les deux mareds les prirent sur leur dos, et partirent au coucher du soleil. Vers quatre heures du matin, ils étaient déjà dans le royaume de Cachemire, éloigné d'environ quatre mois de chemin du lieu de leur départ. Ils descendirent au palais du roi Tartekan, qui avait passé cette nuit-là même sans pouvoir dormir, tourmenté par l'inquiétude que lui causait le sort de son armée et de son fils. Lorsqu'il revit ce prince, il crut d'abord que c'était un spectre ; son étonnement redoubla encore, lorsqu'il l'entendit lui crier : « Malheur à vous, si vous ne renoncez pas à l'adoration du feu, et si vous n'adorez pas le Dieu unique, le Dieu vengeur, créateur du jour et de la nuit, qui voit tout, et que personne ne voit ! » Le roi devint furieux à ce discours, et lança sur son fils une idole en fer, qui se trouvait par hasard sous sa main. Heureusement le prince évita le coup, et l'idole, venant frapper le mur, brisa trois plaques de marbre. Gharib ordonna aux génies de s'emparer du roi, et de le charger de liens ; ce qu'ils

firent à l'instant. Étant monté ensuite sur le trône : « Insensé vieillard, dit-il au vieux roi, renonce à l'adoration du feu, si tu veux te sauver dans ce monde et dans l'autre.—Non, dit Tartekan, je veux mourir dans la religion de mes pères. » Alors Gharib, tirant le sabre de Yafet, fendit le roi en deux, et fit jeter son cadavre aux portes du palais, quoique la nuit fût encore très-obscure. Il investit ensuite le prince de l'empire, et ordonna aux deux génies fidèles d'arrêter, l'un après l'autre, les grands de la cour, lorsqu'ils se rendraient au lever du roi. Le premier qui vint à la pointe du jour, était le vice-roi. D'abord, il ne put pas bien distinguer l'objet qu'il aperçut à l'entrée du palais ; mais un frisson d'horreur s'empara de lui, en reconnaissant le corps du roi divisé en deux parties. Les génies fidèles ne lui laissèrent pas le tems de revenir de son effroi ; ils le saisirent et le lièrent, avant qu'il eût eu le tems de se reconnaître. Ceux qui le suivirent éprouvèrent le même sort, et trois cent cinquante grands de l'empire se trouvaient en prison avant le lever du soleil. Lorsqu'ils parurent tous devant Gharib, il leur demanda : « Avez-vous vu les restes de votre ancien roi à la porte du palais ? — Oui, répondirent-ils ; mais qui a pu commettre ce meurtre ? — Moi, répondit Gharib ;

j'ai agi par la grâce et au nom de Dieu, et vous éprouverez tous le même sort si vous osez me résister. Je suis Gharib, roi de l'Irak, le vainqueur de votre armée; j'ai fait embrasser l'islamisme à votre roi, et je vous conseille de suivre son exemple. » Voyant qu'il n'y avait point d'objections à faire, ils se rendirent tous musulmans. « Maintenant que la grâce de la foi remplit vos cœurs, dit Gharib, allez prêcher l'islamisme au peuple, et annoncez-lui qu'il n'y a point d'autre voie de salut dans ce monde et dans l'autre. » Le peuple embrassa l'islamisme, à l'exception d'un petit nombre de têtes opiniâtres que fit sauter le sabre. Gharib fit célébrer une fête d'actions de grâces, pour remercier Dieu de leur avoir ouvert le chemin du ciel et touché leurs cœurs.

Il demeura encore quarante jours à Cachemire, pendant lesquels il fit démolir les temples du feu, et en éleva, à la place, d'autres consacrés au vrai Dieu. Comblé de présens de la part du roi, il se plaça, avec ses compagnons, sur le dos de ses fidèles génies, et se fit transporter, pendant la nuit, à Omman. Le peuple éprouva une joie inexprimable, en revoyant son roi. De là, Gharib se rendit à Koufah, où il trouva son frère attaché à la porte de la ville, et tellement couvert de flèches, qu'il ressem-

blait à un porc-épic. Il employa le reste de la journée à recevoir les députations qui vinrent le féliciter sur son heureux retour, et, le soir, il se retira pour goûter les délices du harem ; il passa la nuit avec la reine Étoile-du-Matin. Mais, après s'être mis au bain, au lever du soleil, il songea à son mariage avec Mahadiyeh, et ordonna de faire les apprêts des noces. Trois mille bœufs, deux mille moutons, cinq mille volailles, cinq cents chameaux et autant de chevaux, furent tués, pour préparer des mets de toutes espèces, afin que chacun trouvât quelque chose à son goût. Enfin, il régna, dans cette circonstance, une prodigalité et une abondance dont on n'avait jamais vu d'exemple jusqu'alors. Quarante jours après, arrivèrent des vaisseaux chargés de présens, qui étaient envoyés par le roi des Indes. Gharib, ayant distribué ces richesses, nomma son oncle vice-roi de Koufah, et son frère Sehmalleïl vice-roi de Babylone.

Après avoir passé quelques jours dans cette dernière ville, Gharib se rendit au château du géant de la montagne, d'où il envoya les deux génies à Isfahan pour lui rapporter des nouvelles du roi Schebour et de la princesse sa fille. Les deux génies obéirent sur-le-champ ; ils volaient entre le ciel et

la terre, lorsqu'ils aperçurent une nombreuse armée en marche. Ils reconnurent que c'était l'armée persane sous les ordres de Roustem, qui s'avançait pour exterminer Gharib et son peuple. Les génies retournèrent à l'instant vers Gharib pour lui annoncer cette nouvelle ; ils le réveillèrent, car il dormait déjà, et lui dirent ce qu'ils avaient appris. « C'est bien, répondit Gharib ; transportez-moi à l'instant dans la tente de Roustem, je veux m'asseoir sur son trône et m'entretenir avec lui, tandis que vous vous tiendrez à son chevet sous votre véritable forme, et le sabre nu à la main. »

L'ordre de Gharib fut exécuté. Lorsque Roustem se réveilla, il se frotta les yeux : « Est-ce un songe ? dit-il, où suis-je ? — Tu es, répondirent les génies, devant sa majesté le roi Gharib ; mais qui es-tu, et que viens-tu faire ici ? Maintenant c'est à ton tour à répondre. — Est-ce un songe, ou suis-je éveillé ? répéta encore Roustem. — Tiens, voici quelque chose qui va te prouver que tu ne dors pas, dirent les génies, en lui donnant quelques coups de plat de sabre. » En apercevant la figure de ces deux génies, Roustem resta demi-mort de frayeur ; ils le saisirent tous deux, et lui dirent : « Lève-toi, et baise la terre devant le roi Gharib ! » Roustem, obéissant, baisa

la terre, et dit : « Puisse le feu répandre sur vous sa bénédiction pendant toute votre vie ! — Chien ! s'écria Gharib, le feu est une créature, et n'est bon, tout au plus, qu'à faire cuire de la viande, ou à griller de misérables insensés comme toi. — Mais quel est le créateur? demanda Roustem. — C'est le Dieu du ciel et de la terre, répondit Gharib, le Dieu unique, le Dieu vengeur ! — Que faut-il faire pour le connaître ? » Gharib lui apprit la profession de foi des vrais croyans, et Roustem la répéta sur-le-champ. Il raconta ensuite à Gharib que le roi Schebour l'avait envoyé avec cent mille hommes pour le lui amener mort ou vif. « Ah ! s'écria Gharib, c'est donc ainsi que mon beau-père récompense celui qui a sauvé la vie à sa fille ! Mais comment se trouve la princesse elle-même, et qu'est-elle devenue ? — Sire, répondit Roustem, le roi votre beau-père avait appris, par une des esclaves du harem, que vous aviez pris d'avance, avec sa fille, quelques à-comptes sur les droits du mariage. Furieux, il vint trouver la princesse l'épée à la main, et lui dit : « Comment ! misérable, tu as laissé dormir avec toi ce Bédouin, sans qu'il t'ait apporté de dot, et sans avoir observé les cérémonies accoutumées des noces ! — Mais, mon père, répondit-elle, tout

cela s'est fait par votre ordre, du moins il me l'a dit. — Ainsi, il t'a véritablement possédée! » La princesse garda le silence, et laissa tomber sa tête sur son sein; le roi, au comble de la fureur, s'écria : « Qu'on la charge de liens! Qu'on fasse venir des nourrices et des sages-femmes! » Il ne devint que trop certain que les jeunes amans s'étaient abandonnés sans réserve à tous les transports de leur passion. Le roi voulait tuer sa fille à l'instant; mais la reine se jeta dans ses bras, et le supplia de changer la peine de mort en une prison perpétuelle. « Je ne veux point me souiller du sang de ma fille, dit le roi; mais, ce soir, elle sera jetée dans les flots. » Cette résolution, ajouta Roustem, a été accomplie, comme je n'en doute pas, le jour qui a précédé celui de mon départ. »

A cette nouvelle, les yeux de Gharib s'obscurcirent : « Par Dieu, et par Abraham son bien-aimé, j'en tirerai vengeance! Combien de troupes as-tu avec toi, Roustem?—Cent mille hommes, répondit-il; mais, parmi ce nombre, il s'en trouve à peine dix mille sur la fidélité et l'attachement desquels je puisse compter. — Eh bien! dit Gharib, tâchez de vous défaire du reste avec ces dix mille. » Roustem se chargea de cette entreprise, et vint à

bout, par la ruse, de désarmer, disperser ou tuer tous les rebelles.

Gharib se joignit aux troupes qui s'étaient montrées fidèles à Roustem, et ils marchèrent sur la capitale de Perse, où le bruit de la défaite de l'armée et de la défection de Roustem était déjà parvenu. Le roi Schebour jeta sa couronne à terre, lorsqu'il apprit la conduite de son général, et que celui-ci s'était fait musulman. Se tournant vers son fils Wirdschah : « Toi seul, mon fils, lui dit-il, peux réparer ce terrible désastre, en m'amenant prisonniers Gharib et le traître Roustem. » Le prince passa en revue son armée, forte d'environ cent vingt mille hommes, et le départ fut fixé au lendemain.

Au même instant, on aperçut un immense tourbillon de poussière ; c'était l'armée de Gharib qui prenait ses postes sur les hauteurs qui ceignaient Isfahan, et se rangeait en bataille. Les trompettes et les cymbales ayant donné le signal, le combat s'engagea des deux côtés avec une égale animosité, et le soleil disparut de l'horizon avant que la victoire se fût décidée pour l'un des deux partis. Le lendemain matin, Roustem s'avança entre les deux armées, et défia les braves de l'armée persane. L'un d'eux, appelé Toman, accepta le défi ; mais il suc-

comba bientôt sous la massue de fer de son adversaire. Pour venger sa mort, le roi Schebour ordonna une attaque générale. Les cris de guerre : *Feu et Soleil!* d'un côté, et : *Dieu et Abraham!* de l'autre, s'élevaient jusqu'au ciel. Gharib, secondé par les deux mareds, fit un carnage affreux ; le sang des ennemis coula par torrens, et Gharib, avec son sabre enchanté, renversa le porte-étendard de l'empire. A cette vue, les infidèles perdirent tout-à-fait courage, et se dispersèrent comme un troupeau de brebis ; le roi Schebour lui-même fut fait prisonnier.

Après s'être lavé du sang dont il était couvert, et avoir fait ses ablutions, Gharib ordonna d'amener en sa présence le roi de Perse : « Chien ! lui dit-il, qu'as-tu fait de ta fille ? n'étais-je pas digne d'être son époux ? — Pardonnez, répondit Schebour, et croyez à mon repentir ; la nécessité seule a pu me forcer à prendre les armes contre vous. — Qu'on l'accable de coups, s'écria Gharib, et qu'on le charge de chaînes ! » Et cet ordre fut exécuté à l'instant.

Gharib ayant ordonné ensuite d'annoncer l'islamisme à l'armée persane, cent cinquante mille hommes embrassèrent aussitôt cette religion. Le héros entra en triomphe dans Isfahan ; il s'assit sur le trône

de Schebour, et partagea le butin à ses soldats. Le peuple forma mille vœux pour lui ; tout retentissait de cris de joie : seule, la mère de la princesse faisait entendre de douloureux gémissemens. « Pourquoi ces larmes qui troublent l'allégresse générale ? demanda Gharib. — Ce sont, répondit-elle, les pleurs d'une mère infortunée, qui a perdu sa fille, et qui s'abandonne à son désespoir. Hélas ! si elle vivait encore, ma chère Fakhartadj !...» Lui-même il ne put alors retenir ses larmes ; mais bientôt, sa douleur se changeant en rage contre le roi Schebour, il ordonna de l'amener, pour voir ce qu'il avait fait de la princesse. D'après ses révélations, on fit les plus soigneuses recherches, et l'on découvrit qu'elle n'avait point été noyée. Ceux qu'on avait chargés de cette mission l'avaient seulement abandonnée sur les bords du fleuve. On interrogea les astrologues, et ils déclarèrent que, non-seulement la princesse vivait encore, mais qu'elle avait donné le jour à un fils, et se trouvait alors auprès d'un roi des génies, dont les états étaient éloignés de la Perse d'au moins huit années de chemin. « Dieu est grand ! s'écria Gharib. » Il n'était pas encore revenu de sa surprise, quand on vint lui annoncer qu'un grand tourbillon de poussière obscurcissait

l'horizon. Il envoya à la découverte les deux mareds, qui lui apprirent que c'était l'armée du roi Siradj, sous la conduite du prince Wirdschah. Ce dernier, étant parvenu à se sauver, avait été implorer le secours de ce roi, allié de son père. Siradj avait mis son armée sous les ordres de Wirdschah. « Attaquerons-nous cette armée ? dirent les deux génies à Gharib ; nous nous chargeons de l'anéantir entièrement. » Il y consentit ; les deux mareds s'armèrent chacun d'un glaive flamboyant, et fondirent sur l'armée des infidèles. Ceux-ci, ne voyant d'autre ennemi que les deux glaives flamboyans, qui moissonnaient les têtes comme l'herbe, furent saisis de frayeur et prirent la fuite. Mais le roi Siradj était un grand magicien ; il demeurait dans un château appelé le Château des Fruits. Il envoya aussitôt le roi Rouge (c'était le nom d'un des génies qui lui étaient soumis) pour le venger de Gharib. Ce génie ne fut pas plus heureux que l'armée ; il revint vers le roi magicien, et lui dit que leur unique ressource contre Gharib était de s'emparer de son sabre enchanté, et de saisir en même tems les deux génies de la montagne de Kaf qui étaient à ses ordres. D'après ce rapport, le magicien, ayant appelé un de ses génies, nommé Sassa, lui ordonna

de s'approcher de Gharib sous la forme d'un moineau, de lui souffler dans les narines du népenthe en poudre, et de le lui amener aussitôt que cette drogue aurait produit son effet. Le mared exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et lui apporta Gharib; mais Siradj, ne voulant pas répandre le sang de Gharib dans la crainte que Mérasch n'entreprît de le venger, ordonna qu'on le jetât dans l'Oxus.

Pendant ce tems, on cherchait partout Gharib dans son palais; on trouva son sabre auprès du trône, mais nulle part on ne put découvrir ses traces. Les deux fidèles génies parcoururent tous les quartiers de la ville, et tous les jardins dont elle était environnée, mais ils ne purent apprendre aucune nouvelle du roi, et ils renoncèrent enfin à leurs recherches. On prit alors des habits de deuil, et la douleur devint universelle. Mais voyons quel était, pendant ce tems, le sort de Gharib. On l'avait enfermé dans un coffre, et jeté dans l'Oxus. Il vogua pendant cinq jours entiers entraîné par le courant, et arriva enfin à la mer. Le népenthe ayant perdu sa force, il rouvrit les yeux, et se vit au milieu des vagues qui agitaient le coffre flottant. Au milieu de la mer, il s'écria : « Dieu est grand! Il n'y a de force et de puissance que dans le Dieu tout-puis-

sant ! » Il remercia Dieu de son salut, et aperçut un vaisseau sillonnant les flots, et dont il fut aperçu à son tour. On le prit à bord, et on lui prodigua tous les soins qui lui étaient nécessaires. « Qui êtes-vous ? demanda Gharib aux matelots. — Nous appartenons, répondirent-ils, à la nation des Kardji, et nous adorons une idole, nommée Mirkasch. — Comment ! chiens que vous êtes, s'écria Gharib, vous honorez une idole, et vous n'adorez pas le Dieu puissant, créateur de toutes choses, le Dieu qui dit : *Que cela soit !* et cela est ! » Ces gens devinrent furieux à un tel discours, et se jetèrent sur Gharib pour le mettre en pièces. N'ayant point d'armes pour se défendre, que pouvait-il faire contre quarante ? Ils le lièrent, et résolurent de le sacrifier, lorsqu'ils seraient de retour dans leur ville. Cette ville avait été bâtie par un des anciens Amalécites ; l'architecte avait placé, à chacune des portes, une statue de bronze, sorte de talisman qui rendait un son bruyant toutes les fois qu'un étranger voulait entrer dans la ville. Ce bruit devait avertir les habitans, qui, se saisissant de l'étranger, le tuaient, s'il n'embrassait pas leur religion. Ces statues de bronze n'avaient jamais rendu un bruit si

violent comme celui qui retentit dans toute la ville lorsque Gharib vint à y entrer.

La grande idole, qui n'était autre chose que Satan lui-même, vomit des flammes et de la fumée par la bouche et les oreilles. Il avertissait le roi de Kardji qu'il fallait tuer sur-le-champ cet étranger, qui aspirait à changer les religions. Le roi ordonna d'attacher l'étranger dans la cour du temple, et d'y élever un bûcher pour l'y brûler le lendemain matin.

Au lever du soleil, on ne trouva plus le prisonnier; et, lorsque le roi voulut interroger sa divinité pour savoir ce qu'était devenue la victime, l'idole avait aussi disparu. Le roi devint furieux, et s'en prit au vizir; celui-ci ne pouvant donner aucun éclaircissement à ce sujet, il lui abattit la tête d'un coup de sabre.

La disparition de Gharib était tout-à-fait merveilleuse : il faisait sa prière du soir dans le lieu où il était attaché; le démon qui avait la garde de l'idole fut saisi de frayeur, en entendant le nom du Dieu créateur de toutes choses, du Dieu qui voit tout et que personne ne voit. Il entama un entretien avec Gharib; celui-ci lui fit connaître la vraie religion,

à laquelle le démon se convertit ; il brisa les chaînes du prisonnier, et s'éleva dans l'air, en l'emportant avec lui ainsi que l'idole. Voilà ce qui concerne Gharib ; maintenant voyons ce que fit le roi de Kardji.

Lorsque ce prince eut tué son vizir, une partie du peuple commença à murmurer contre l'idole qui ne pouvait protéger ses adorateurs ; d'autres prirent sa défense ; une querelle s'émut alors, et l'on prit les armes. Il en résulta une guerre civile : les deux partis s'attaquèrent avec une aveugle fureur, et s'entre-détruisirent les uns les autres. Bientôt il ne resta plus dans toute la ville un homme en état de porter les armes. Les femmes et les enfans abandonnèrent la ville, qui, depuis ce tems, est tombée en ruine, et est restée jusqu'à nos jours déserte et inhabitée.

Pendant ce tems, Gharib était en chemin pour le pays des génies. Le génie qui le portait s'appelait Silsal, fils de Mosalsal, roi des îles de Camphre et du palais de Cristal. Ce prince adorait un veau d'or revêtu d'une riche étoffe, et chargé d'un grand nombre d'ornemens bizarres. Satan lui-même se tenait dans l'intérieur de cette idole, et y rendait ses oracles. Un jour, le roi Mosalsal étant venu dans le temple pour y faire sa

prière, le veau lui dit : « Ton fils est un apostat, il a embrassé la religion d'Abraham, dans laquelle il a été instruit par Gharib, roi de l'Irak.» Le roi Mosalsal assembla ses conseillers pour conférer avec eux sur cette étrange nouvelle; tous furent frappés d'étonnement. « Si mon fils vient ici, dit le roi à ses ministres, lorsque vous le verrez s'approcher de moi pour m'embrasser, jetez-vous sur lui, et chargez-le de chaînes. — Seigneur, ta volonté sera accomplie, répondit tout d'une voix le conseil.» Alors chacun se retira, et vint se mettre à table.

Deux jours après, arriva le génie Silsal, avec Gharib et l'idole de Kardji. Conformément aux ordres du roi, on le saisit, et lorsqu'il fut amené devant le roi, celui-ci lui dit : « Génie insensé, toi qui n'es plus digne du nom de mon fils, tu as donc osé renoncer à la religion de tes ancêtres? — J'ai embrassé la religion de la vérité, lui répondit Silsal, et malheur à vous, si vous n'imitez pas mon exemple ! » Le roi devint furieux, et ordonna de le jeter dans un cachot. Se tournant alors vers Gharib : « Et toi, brigand, lui dit-il, tu as donc égaré le cœur de mon fils et l'as plongé dans cette erreur? — Je l'ai ramené de l'erreur à la vérité, répondit Gharib, de l'idolâtrie à la vraie foi, des tourmens de l'enfer aux

béatitudes du paradis. — Portez-le, cria Mosalsal à un de ses génies, portez-le dans la vallée du Feu, et qu'il y trouve la mort ! » Cette vallée était un gouffre de feu toujours enflammé, et environné de montagnes escarpées et stériles. Comme ce lieu était assez éloigné du palais du roi, et que Gharib se rendait lourd à dessein, le génie se trouva bientôt fatigué, et descendit à terre pour se reposer un peu. Séduit par l'ombrage des arbres et le murmure des ruisseaux, il se laissa entraîner au sommeil. Gharib, profitant de cet instant, rompit ses chaînes, et assomma le génie avec une pierre énorme qu'il lui jeta sur la tête. Remarquant que le lieu où il se trouvait était une île entourée de tous côtés par la mer, il perdit toute espérance de pouvoir en sortir ; mais il se résigna à son destin, et il y vécut sept ans, se nourrissant de poissons et de fruits.

Un jour, deux génies qui traversaient les airs descendirent dans l'île ; Gharib avait les cheveux et les ongles si longs, et un aspect si sauvage, qu'ils le prirent lui-même pour un génie. Il reconnut leur erreur, et leur raconta son histoire. « Nous reviendrons vous délivrer, lui dirent-ils, aussitôt que nous aurons amené à notre maître deux hommes que nous cherchons, et dont il veut manger l'un à son

repas du matin, et l'autre à celui du soir.—Dieu est grand! » s'écria Gharib, et les deux mareds s'éloignèrent de lui. Deux jours après, l'un d'eux revint, et, prenant Gharib sur son dos, le porta si haut dans les airs, qu'il pouvait entendre chanter les anges. Chemin faisant, ils virent une flèche enflammée qui venait à leur rencontre. Le génie, pour l'éviter, vola un peu plus bas, mais la flèche, l'ayant atteint, le réduisit en cendres, et Gharib tomba dans la mer. Il nagea pendant trois jours entiers, et ses forces commençaient à l'abandonner, lorsqu'il aborda sur un rivage qui paraissait être au bas d'une montagne haute et escarpée. Après avoir mangé des herbes et des racines qui lui rendirent quelques forces, il se mit en chemin, et marcha pendant deux jours jusqu'à ce qu'il arrivât à une ville. Aux portes, les gardes s'emparèrent de lui pour le conduire devant la reine, qui était de la race des génies, et âgée de cinq cents ans; elle retenait tous les voyageurs pour partager sa couche, et les faisait mourir ensuite. Une multitude innombrable d'hommes avaient déjà péri de cette manière. Gharib ne manqua pas de l'exhorter à embrasser l'islamisme. « Laisse l'islamisme, lui dit-elle, et, écoutant mes désirs, embrasse toi-même ma religion. — Malédiction sur votre religion

et sur vous! s'écria Gharib. — Obstiné, reprit la reine, allez cette nuit au temple de la grande idole; peut-être votre cœur sera-t-il touché par la grâce de la divinité que j'adore. » Ce dieu était d'onyx, et chargé de colliers et de bracelets de perles et de diamans; Gharib les détacha tous de l'idole, et les brisa contre le mur. Le lendemain matin, les gardes vinrent pour le prendre, et le conduire devant la reine; mais Gharib se défendit avec tant de vigueur, qu'il en tua vingt-quatre. Les autres coururent vers la reine pour lui annoncer cet événement, et la dévastation du temple. Dans le premier mouvement de sa douleur, elle jeta sa couronne à terre : « C'en est fait de l'idole! s'écria-t-elle. » Aussitôt, elle se mit à la tête de mille cavaliers, et se rendit au temple pour s'emparer du rebelle, qui avait ainsi maltraité ses gardes. Elle lui renouvela ses propositions aussi vainement que la première fois. Alors, par la puissance d'un enchantement, car c'était une puissante magicienne, elle le changea en singe. Gharib, ne voyant aucun moyen de recouvrer sa première forme s'il ne se rendait aux désirs de la fée, fit un signe de tête qu'elle interpréta favorablement; mais, en feignant de l'embrasser, il l'étouffa. Alors, se revêtant d'une armure brillante

qu'il avait trouvée dans le palais, il sortit dans la ville pour prêcher l'islamisme aux habitans. Ceux-ci prirent les armes pour venger la mort de leur reine. Le combat fut sanglant, et il aurait eu peut-être une fin malheureuse pour Gharib, si, dans ce péril, mille génies n'étaient arrivés à son secours conduits par Silsal.

Gharib fut transporté de joie en revoyant son ancien ami. Peu de tems après que Gharib eut été envoyé dans la vallée du Feu, Silsal avait pris les rênes de l'empire, et long-tems il le crut mort. En lui apprenant ces choses, il ajouta que depuis peu de jours il avait vu en songe Gharib entouré des gardes de la vieille fée, ce qui lui avait inspiré l'idée de venir à son secours. Gharib lui témoigna sa reconnaissance; ils partagèrent les trésors de la fée, et retournèrent aux îles de Camphre et au palais de Cristal. Après quelques jours de repos Gharib pria son ami Silsal de le reconduire dans la ville d'Isfahan, et le génie y consentit sans difficulté. Ils y arrivèrent vers le milieu de la nuit, et se posèrent sur le toit du palais de Gharib. Comme il faisait un beau clair de lune, Gharib s'aperçut que la ville était environnée d'une armée formidable. « Quelle est cette armée, mon frère? demanda-t-il à Silsal. — Je ne

puis vous le dire, répondit celui-ci ; informez-vous-en dans votre palais. » Gharib descendit par le toit dans le harem, et causa une grande frayeur aux femmes, qui ne reconnurent qu'avec peine leur souverain, tant il était changé par les fatigues qu'il avait essuyées durant sa longue absence ; mais lorsqu'elles ne doutèrent plus que ce ne fût lui-même, leur joie fut inexprimable. Elles lui racontèrent que l'armée des assiégeans, forte au moins de cent cinquante mille hommes, était commandée par un roi nommé Mouradschah ; mais elles ignoraient d'où il était venu et quel était son dessein. Nous allons l'apprendre aux lecteurs en peu de mots.

Il faut se rappeler que le roi Schebour avait ordonné de faire périr sa fille dans les flots, et que cet ordre barbare n'avait pas été exécuté. Après avoir erré sur les montagnes et dans les vallées, la princesse arriva enfin auprès d'un palais magnifique. Elle y entra, et vit cent esclaves d'une beauté merveilleuse, qui la prirent pour une de leurs compagnes ; mais la princesse s'aperçut de leur méprise, et leur raconta son histoire. Ces esclaves lui apprirent à leur tour que ce palais appartenait au roi Salsal, fils de Dal, l'un des plus puissans rois des génies, qui venait tous les mois y passer quelques jours. La prin-

cesse de Perse demeura auprès de ce génie, dont elle sut gagner la bienveillance, et, au bout de quelques jours, elle donna naissance à un fils, qu'elle nomma Mouradschah.

Bientôt après le roi revint à son palais. Instruit des infortunes de la princesse, il lui prodigua les consolations; il lui promit de la venger de son père, et de placer son fils sur le trône aussitôt qu'il aurait atteint l'âge convenable et acquis les connaissances nécessaires pour régner. La princesse de Perse baisa les mains du roi pour le remercier de tant de bontés; et le jeune Mouradschah fut instruit dans tous les exercices des armes, de la chasse et de la chevalerie. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, sa mère lui révéla le mystère de sa naissance; brûlant du désir de venger sa mère, le jeune prince la pria de le conduire en Perse afin de faire valoir, les armes à la main, ses droits sur le trône de son grand-père.

Il commença son expédition en s'emparant de Samarkand, où il fut reconnu et proclamé roi aussitôt. De là il poursuivit rapidement sa marche; son armée s'augmentait tous les jours, et toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage se rangèrent sous son obéissance. Il arriva enfin devant Is'ahan,

dont il entreprit le siége le soir même que Gharib rentrait dans cette ville. Le lendemain matin, revêtu d'une armure complète, il s'avança hors de son camp pour appeler les ennemis à un combat singulier. Gharib accepta le défi : ils fondirent l'un sur l'autre, se portèrent et reçurent des coups formidables, reculèrent, avancèrent, se pressèrent vivement, et combattirent de la sorte pendant plusieurs heures sans que l'avantage se déclarât pour l'un des deux champions.

Enfin Gharib, voyant l'instant favorable, jeta son sabre, saisit, seulement avec les mains, son adversaire par les oreilles, et les lui tira si violemment que Mouradschah se mit à crier : « Pardon ! pardon ! » Alors Gharib lui lâcha les oreilles, et le fit charger de chaînes. « Pardon ! répéta Mouradschah, jamais je n'aurais combattu un si vaillant et si redoutable chevalier, si ce n'eût été pour venger mon père et ma mère. — En ce cas, reprit le héros, vous êtes entièrement justifié ; mais quels sont vos parens ? — Mon père, répondit Mouradschah, est Gharib, roi de l'Irak, et ma mère est Gloire-de-la-Couronne, fille de Schebour, roi de Perse. » A ces mots Gharib poussa un grand cri et tomba sans con-

naissance. On le fit revenir à lui avec peine, en lui jetant de l'eau de rose au visage. « Et où est votre mère ? demanda-t-il. — Dans ma tente. — Ah ! mon fils ! reprit-il, que je t'embrasse ! et conduis-moi vite vers ta mère. » Les deux fidèles génies s'empressèrent de venir la préparer à cette entrevue. Qui pourrait peindre le ravissement des deux époux ? Schmalleïl accourut aussi et éprouva une joie inexprimable en revoyant son frère. Lorsque les premiers transports furent un peu calmés, Gharib fit embrasser la vraie religion à son fils Mouradschah et à son épouse Gloire-de-la-Couronne. Ils vinrent ensuite au palais pour convertir le roi Schebour; mais comme ce roi ne voulut pas reconnaître le Dieu unique et Abraham le bien-aimé de Dieu, Gharib le fit pendre aussitôt aux portes même de la ville.

Mouradschah fut proclamé empereur de Perse et roi de Dilem. Le peuple lui prêta serment de fidélité et d'obéissance. Gharib, étant retourné dans l'Irak, y gouverna dans une paix parfaite. Ils régnèrent et vécurent ainsi jusqu'à ce que Dieu, dont ils avaient prêché l'unité pendant toute leur vie, leur accordât la couronne de la béatitude et les jouissances du

bonheur éternel que nous souhaitons à nos lecteurs, et nous répétons encore une fois : IL N'Y A DE DIEU QUE DIEU, ET MOHAMMED EST SON PROPHÈTE !

FIN DU PREMIER VOLUME.

00101608

Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay

on 10 August, 2018